

U d'/of OTTAWA
39003003497210



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/linvasionromanco00bert

L'Invasion


T. R. SKELTON.

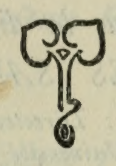
N N

L'Invasion

Roman contemporain

✿

Par Louis Bertrand



Paris

Nelson, Éditeurs

61, *rue des Saints-Pères*

Londres, Édimbourg et New-York

N N

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

COLLECTION NELSON

Publiée sous la direction de
CHARLES SAROLEA,
Docteur ès lettres : Directeur de la Section française à l'Université d'Édimbourg

PQ
2603
E74I53
1911

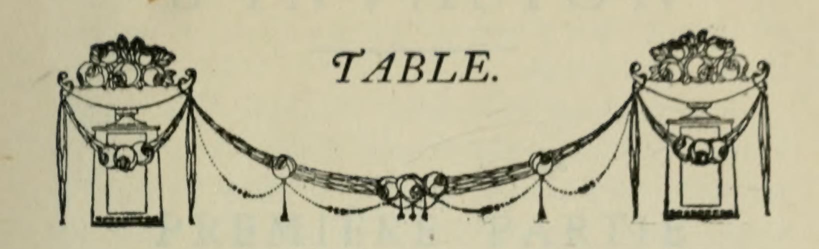


TABLE.

Page

L'INVASION

PREMIÈRE PARTIE

L'INFERNO

I

COMME la mer, un peu houleuse le matin, au départ de Toulon, était devenue très calme, vers une heure de l'après-midi, presque tous les passagers du *Solférino* étaient montés sur l'entrepont, et, massés à tribord, par groupes compacts, ils regardaient fuir le rivage provençal.

Le bateau filait au large de La Ciotat.

Ce soir-là, le temps était si clair qu'on distinguait les moindres accidents des côtes. Nettoyé par le mistral qui venait de s'apaiser, le ciel, d'un gris bleuâtre, baignait dans une vive lumière d'argent ; et, bien qu'on fût à la mi-octobre, le soleil paraissait aussi chaud qu'en été.

Encore tout transis d'une nuit glaciale et d'une matinée presque froide, les gens qui étaient là, parqués comme un bétail dans l'entrepont, avaient

l'air de se dégeler au contact de la bonne chaleur automnale. Les hommes gesticulaient et vociféraient en des dialectes divers.

C'étaient des émigrants italiens, avec leurs femmes et leurs progénitures. Après avoir fauché les foins et les blés, arraché le maïs, cueilli le raisin, gaulé les châtaignes et les noix dans les champs du pays natal, ils s'en allaient selon leur coutume, passer l'hiver à Marseille. La plupart avaient fait maintes fois le voyage. Aussi l'aspect des lieux leur était-il familier. Les riches plaines qui se déployaient là-bas, derrière la ligne violette des montagnes, ils les avaient parcourues en chemin de fer ou à pied, ils y avaient séjourné en qualité de manœuvres agricoles, de terrassiers et d'ouvriers d'usine ; ils en connaissaient mieux les villages et les ports que ceux de la côte ligure, d'où ils venaient. On aurait dit qu'ils rentraient chez eux. Brutaux, loquaces et vantards, ils tendaient leurs bras vers la terre vermeille, avec des gestes de possession.

Affectant d'être indifférente au spectacle, une petite personne de façons prétentieuses, et sans cesse agitée, s'efforçait de détourner sur elle l'attention publique. Pimpante sous la mantille de tulle qui encadrait sa figure camuse et plissée de rides imperceptibles, comme une pomme trop mûre, avec sa broche en or et son bracelet de doublé, elle faisait la dame devant les autres femmes, paysannes méfiantes et rusées, aux profils de poules,

dont les nez pointaient entre la double corne des mouchoirs de soie noire noués fortement sous le menton. Importante et bavarde, elle les chapitrait, leur donnait des conseils pour l'arrivée. Mais on la comprenait difficilement, d'abord, parce qu'elle parlait très bas, comme pour elle seule, sans inflexion ni répit, d'une voix blanche et monotone ; et ensuite, parce que son langage bizarre, véritable pot-pourri d'italien, de provençal et de français, déroutait les oreilles les mieux habituées aux jargons méditerranéens.

Elle tentait de lier conversation avec les hommes, lorsqu'un petit garçon de cinq à six ans, qui rôdait autour d'elle, frôla sa main pendante. C'était un de ces blondins, à tête d'angelot ou d'Enfant-Jésus, aux joues purpurines et candides, comme il en pullule du côté de Bielle ou de la Combe de Suse. Elle caressa du bout des doigts la fine chevelure frisée, et, d'un ton à la fois protecteur et distingué, à cause du monde qui épiait ses gestes et ses paroles, elle prononça en piémontais :

— Ah ! *povre mazna !* (1)... Tu cherches ta maman ! Elle dort, ta maman, elle ne pense guère à toi !...

Prestement, elle fouilla dans sa poche, et elle en retira une poignée de caramels entortillés de papiers dorés et multicolores, dont elle chargea les petites mains de l'enfant. Puis, ayant pivoté sur

(1) *Mazna*, petit.

ses talons, elle s'avança, en se dandinant, vers une femme au chignon roux, qui était allongée sur une mauvaise couverture, contre la cabine du capitaine.

Celle qui était couchée entr'ouvrit les yeux. Elle ne dormait pas, mais elle était tout abattue par le mal de mer. Alors l'autre lui toucha doucement l'épaule, et, forçant un peu sa petite voix ouatée et pâlotte, elle articula, d'un ton plus net :

— Madame Marguerite !... Hô ! madame Marguerite !... Levez-vous ! Il fait si beau maintenant !... Allez ! le voyage est fini. Le commandant vient de dire comme ça qu'avant cinq heures, nous sommes à Marseille...

La malade souleva péniblement sa tête, et, sans pouvoir desserrer les dents, elle referma ses paupières, en signe de lassitude. La tête retomba sur une pauvre valise de carton qui lui tenait lieu d'oreiller, et la masse de son chignon à demi défait s'y aplatit en un lourd écheveau d'or. Des mèches folles se collaient sur le bord de ses joues, dont la pâleur exsangue contrastait avec les roux ardents de sa chevelure. Elle montrait un nez busqué, des traits réguliers et fortement accentués qui lui donnaient une physionomie presque viiile. Ses hanches saillantes, ses longues jambes repliées annonçaient un corps robuste et de haute stature. Ainsi étendue sur le plancher, l'épaule appuyée contre la valise, où reposait son beau visage, blêmi, comme celui d'une morte, par l'humidité

marine, elle avait l'air d'une cariatide renversée, dont le cou s'est rompu en touchant la terre.

Blotti entre ses genoux, un garçonnet, enveloppé d'un sarrau de cotonnade, sommeillait béatement ; et, tout près d'elle, assise sur le couvercle d'un immense panier, une fillette déjà grande, le teint livide et les prunelles atones, laissait pendre ses mains sur ses mollets, dans une pose accablée.

La femme à la mantille contemplait la mère et les enfants, en haussant les épaules. Soudain, elle avisa un jeune homme de mise cossue qui s'était arrêté, lui aussi, devant le groupe languissant ; elle lui dit en mauvais italien :

— N'est-ce pas, monsieur, qu'il n'y a pas de bon sens de rester tout le temps couchée ?... C'est de rester couchée qu'elle se fatigue !...

Elle reprit aussitôt, en piémontais :

— Hô ! madame Marguerite, levez-vous !... Allez ! venez jeter un coup d'œil sur le pays ! Ça vous remettra l'estomac !...

La femme rousse ne bougea pas.

Le jeune homme ébaucha un sourire, et, s'adressant à la bavarde :

— Vous êtes Piémontaise, vous aussi ?

— Je crois bien !... Et d'Alexandrie encore !...

Sans attendre une nouvelle question, elle s'empressa d'ajouter :

— J'arrive de Rome, monsieur ! Je viens de voir mon garçon qui est élève à l'Institut des chemins de fer !...

Toute rouge de plaisir, elle s'épanouissait à l'idée de causer avec une personne si bien habillée, — et riche sans doute : car le jeune homme était un passager de première classe qui flânait dans l'entrepont.

Souriant toujours, d'un air bienveillant et amusé, il se retourna vers la femme malade :

— Et celle-ci ? — demanda-t-il.

La bavarde se composa une figure apitoyée, puis elle soupira :

— *Ai ! Povera donna !*... C'est une institutrice, monsieur ! C'est elle-même qui me l'a dit, quand nous nous sommes rencontrées à la gare de Gênes !.. La pauvre dame ! Obligée de quitter son pays, avec ses trois enfants !... Pensez ! une *maestra !*

Et, changeant de ton tout à coup, elle dit avec une volubilité extraordinaire :

— Elle est Piémontaise aussi, monsieur !... Oh ! je l'ai deviné tout de suite, en l'entendant crier : *Contacci !* après sa petite !... Vous savez, n'est-ce pas ? *Contacci*, c'est le juron des Piémontais !...

La dame à la mantille ne s'arrêtait plus. En petites phrases hachées menu, aux intonations identiques, ses mots tombaient, doucement, doucement, de ses lèvres minces qui semblaient duvetées. Cela flottait, glissait, s'affaissait en une chute molle et continue, comme des flocons de laine, ou des plumes lâchées d'une corbeille.

Elle jasait intarissablement, lorsqu'une voix

rauque et formidable, pareille à celle d'un portefaix enroué, résonna derrière elle, avec une trépidation de colère :

— *Vittorio ! Vittorio !...*

Une femme venait de paraître sous un mantelet de cheviote beige qui lui glissait un peu des épaules, — l'épouse du jeune homme, une Romaine à la gorge opulente, aux lourds bandeaux d'ébène, aux gros yeux à fleur de tête : type de Junon autoritaire et jalouse ! Elle haletait encore d'avoir cherché son mari. Le regard inquiet et soupçonneux, elle lui reprocha assez rudement de l'avoir quittée.

Alors, pour détourner le courroux de la matrone disgracieuse, le mari tenta de lui faire admirer le bambin aux cheveux blonds qui les suivait timidement, en suçant la boule rose d'un caramel. Paternel, il s'approcha de l'enfant, et, tapotant les grosses joues toutes barbouillées d'aniline :

— Tu vois ce *bimbo ?...* C'est un petit maçon en herbe ! Il est de Bielle sans doute !... Tous ceux de Bielle se font maçons ou terrassiers !... N'est-ce pas qu'il est mignon, ce Jésus, qu'il est beau comme un petit Amour ?

La Junon maussade détourna la tête, en répondant, d'un ton machinal :

— *Bellissimo !*

Puis elle poussa un gros soupir qui gonfla encore l'étoffe sombre de son corsage, et, sans se soucier de l'enfant ni de la dame à la mantille, elle entraîna

son mari vers le bastingage, où elle l'obligea à s'accouder.

On était en vue des monts de la Gardiole. Le paysage devenait de plus en plus grandiose et désolé. La chaîne des montagnes, qui semblaient dénudées de toute végétation, se déployait à perte de vue, comme une muraille de marbre et d'or. Parfois des aiguilles bizarrement découpées se dressaient sur des piédestaux formés d'éclats de roches, et ces aiguilles sculptées par les vents et les pluies prenaient sous le regard une apparence humaine. On aurait dit des tronçons de statues restés debout sur des temples en ruines.

Le jeune homme, qui s'enthousiasmait, se répandait en exclamations passionnées :

— *Ah ! che bellezza ! che bellezza !...*

Sa femme, demeurant taciturne et renfrognée, il lui secouait le bras violemment pour la forcer à l'admiration. Alors celle-ci, du même ton machinal et dénué de conviction, laissait tomber de ses lèvres dédaigneuses :

— *Bellissimo !*

Nouvellement mariée, en voyage de noces, elle s'irritait de ce que son mari ne s'occupait point assez d'elle et de ce qu'il la délaissait, elle, une créature vivante et toute amoureuse, pour des choses mortes et d'ailleurs laides à son gré. Avec une brusquerie hargneuse, elle tourna le dos au paysage.

Au même moment, un remous se produisit dans

la foule des émigrants. Des garçons munis de mandolines et d'accordéons esquissaient un pas de valse. D'autres venaient d'entonner à pleins poumons la chanson des conscrits piémontais :

T'chau ! t'chau ! t'chau !
Bell' amorettina, t'chau ! (1)

La poussée fut tellement violente qu'il fallut battre en retraite, et laisser la place libre aux ébats populaires. L'ingénieur et sa femme regagnèrent précipitamment l'escalier qui conduisait sur le pont et ils s'installèrent sur les pliants, contre la balustrade, pour regarder les danseurs.

Plus de trois cents individus se pressaient en bas, sur le carré des quatrièmes. L'avant-veille, à Gênes, au moment de l'embarquement, l'affluence des passagers de pont avait été si grande, qu'on avait dû leur ouvrir les cabines de troisièmes.

Dans cette cohue, les Piémontais se trouvaient en majorité, facilement reconnaissables à leurs complets de gros velours ou de « peau-de-diable », à leurs feutres hyperboliques et à leurs foulards d'un rouge cru. De tenue plus discrète et plus citadine, les Toscans et les Romagnols formaient aussi un contingent respectable. Il y avait même quelques Napolitains qui étaient venus jusqu'à Gênes sur des bateaux de cabotage...

Les hommes, qui dansaient entre eux, avaient grand'peine à évoluer, car des matelas liés de

(1) « Adieu, adieu, adieu ! ma belle amoureuse !... »

cordes s'empilaient par terre, avec des lits de sangles, des lits de fer, des paillasses, de grands coffres tout bardés de clous et de cadenas, des malles invraisemblables, rapiécées de cuir, hérissées de soies de cochon. Ils trébuchaient dans des ustensiles de ménage, bassines et poêlons en argile qui gisaient sur le plancher. Quelques femmes avaient même emporté des berceaux d'osier et des machines à coudre. Les outils de manœuvres envahissaient tous les recoins : pics de terrassiers, auges de maçons, équerres avec le fil à plomb enroulé, marteaux et truelles. Les charretiers tenaient sous leurs bras des paquets de manches de fouet, et l'on voyait des bouts de mèches déborder de leurs poches. Et partout s'entassaient des sacs rayés de bleu qui contenaient les vêtements et les provisions. Les semelles des gros souliers, bourrés pêle-mêle avec les miches de pain, bosselaient la toile rude, distendue à se rompre...

T'chau ! t'chau ! t'chau !
Bell' amorettina, t'chau !
Un baccio ti voglio dare,
Primo di partire (1).

Toute l'assistance reprenait en chœur le refrain militaire lancé par les gars en vestes de peau-de-diable, qui, s'agriffant aux épaules, tournoyaient lourdement, les yeux extasiés, tandis que les mandolines et les accordéons faisaient rage.

(1) « Adieu, adieu, adieu ! — Ma belle amoureuse, adieu ! — Je veux te donner un baiser, — avant de partir... »

L'ingénieur, qui les observait curieusement, souriait avec complaisance, et, soudain, se retournant vers sa compagne :

— Comme ils sont insouciants ! ... Regarde ! ils s'en vont, la joie au cœur, pour travailler chez les autres !... Ils partent, avec une marmite, un parapluie et un revolver !...

— Ou un couteau ! — jeta malignement le capitaine, qui s'était approché, lui aussi, de la balustrade.

— C'est vrai ! Ils n'ont pas peur du couteau !... *Ah ! la nostra gente !*

Le jeune homme, désignant de la main les montagnes de Provence dorées par le soleil couchant, prononça, subitement grave :

— *Provincia nostra !*

Il y eut un moment de silence, comme si chacun suivait une pensée qu'il n'osait dire. Et, tout à coup, avec l'intention manifeste de changer de conversation, l'ingénieur reprit :

— Tiens ! voilà la maestra qui se réveille !...

Il se pencha sur la rampe, interpella familièrement la jeune femme :

— Eh bien, maestra ? vous êtes mieux ?...

Celle-ci, agenouillée sur la couverture, refaisait les tours de son chignon. Encore toute blêmie par le mal de mer, elle remercia d'une inclinaison de tête, puis elle se leva en secouant sa robe.

— Alors, c'est vrai ce qu'on m'a dit ? — insista l'ingénieur, — vous êtes institutrice ?...

Elle répondit, avec une nuance de tristesse. mais sans nul embarras :

— Rien n'est plus vrai, monsieur!... J'ai étudié à Turin, puis à l'Ecole normale d'Aoste! Mais voilà longtemps que j'ai mis de côté mes cahiers et mes livres !... Je suis mariée à un chef-mineur qui travaille à Marseille. Je vais le retrouver !... Que voulez-vous, monsieur, on est si pauvre chez nous !...

La petite dame à mantille de tulle l'interrompit bruyamment. En la voyant sur pied, elle était accourue, la bouche en cœur. Eblouie par le beau titre de maestra, elle s'obstinait à rechercher la compagnie de l'institutrice, comme si un honneur en devait rejaillir sur elle-même. Elle dit, avec un rire mielleux :

— Il paraît que le mal vous a passé, madame Marguerite ! Ça n'est pas trop tôt !... Allons ! remettez-vous! Nous voici à Marseille!... Déjà, on aperçoit la Bonne-Mère !...

Le paquebot entrait, en effet, dans la baie d'Endoume.

Comme un trait d'or sur l'outremer d'une enluminure, la statue de la Vierge, dominant les hauteurs de Notre-Dame de la Garde, brillait, à peine visible, sur l'azur plus sombre du firmament.

Tous les passagers de l'entrepont se massèrent immédiatement contre le bastingage, avides de reconnaître l'Image sainte, que plusieurs signalaient. Dans l'esprit confus de ces pauvres et de ces étrangers, la Vierge vermeille s'élevait comme

le symbole splendide de la riche cité qui allait acheter la force de leurs bras. La montagne elle-même, d'où s'élançait la tour mystique, semblait faite d'une matière précieuse. Amincie et allégée par la distance, la basilique aérienne planait au plus haut de l'espace...

Les roches arides qui lui servent de piédestal se fonçaient d'un rose pâle, et, dans leurs interstices, les broussailles et les herbes disséminées s'étalaient, pareilles à des plaques de bronze vert enchassées dans du porphyre. A mesure que le navire se rapprochait de la terre, la vision magnifique et sereine grandissait dans l'air limpide, de plus en plus haute sous le ciel de scabieuse, comme un reposoir, où s'allument, à la nuit tombante, les lueurs de mille cierges...

Marguerite, les regards attachés sur la Vierge d'or, distingua le geste bénissant de l'Enfant divin ; et, parce qu'elle était pieuse, ce lui fut un réconfort, au milieu de sa tristesse, d'être accueillie, à son entrée dans la grande ville inconnue, par ce signe familier de douceur et de protection.

En ce moment, la mer était une pourpre ardente que nuançaient, par place, des moires laiteuses. Le ciel verdâtre flamboyait du côté de l'Estaque, en une large zone écarlate, où des vapeurs orangées, qui s'étiraient lentement, imitaient des palmes de feu couchées sur l'horizon. D'un noir sinistre dans l'embrasement des reflets, les rochers des îles se détachaient sur les eaux incandescentes,

comme des taches obscures sur le disque éblouissant du soleil.

Durant quelques minutes, le *Solférino* traîna dans ses vergues les rougeurs éparses de cet incendie. Puis, brusquement, il contourna la pointe des Catalans, — et Marseille apparut tout entière.

Un cri, qui sonna comme une acclamation, retentit sous la dunette d'avant :

— *Ecco Marsiglia ! Ecco Marsiglia !*

La rumeur annonciatrice se répandit d'un bout à l'autre de l'entrepont. Le bateau pencha subitement à tribord, sous le poids de la foule qui se portait toute du même côté, comme fascinée par l'immensité de la ville et du port...

Ils contemplaient en silence.

La blancheur des môles s'enfonçait dans l'eau bleue, — gigantesque delta aux branches ouvertes, à perte de vue, vers les houles du large. A l'extrémité des assises de maçonnerie, le phare de la Joliette, frappé par les feux du couchant, étincelait comme le milliaire d'or où aboutissent les voies innombrables de la mer. Derrière les cubes des brise-lames et la ligne éclatante de la jetée, se profilaient les cheminées rouges des transatlantiques, mêlées au foisonnement des mâts et à l'enchevêtrement des cordages. Caparaçonnées de dorures, les six coupoles de la Major s'arrondissaient, énormes et bulbeuses, par-dessus les bâtisses lourdes des docks, comme des tiares et des mitres posées au faîte d'un fabuleux édifice d'Orient ; et,

sous la cathédrale, montagne de pierres lumineuses, le pullulement des maisons grises ondulait de colline en colline, jusque vers les hauteurs confuses de Saint-Charles, où la gare s'allumait par tous les vitraux de sa façade qui réfléchissait l'agonie du soleil.

Des voiles lilas et roses semblaient flotter dans l'air, glisser en draperies diaphanes le long des murs noircis des vieilles constructions maritimes. Soulevés par la pompe du spectacle, les Romagnols et les Toscans aux visages glabres, les Piémontais en vestes de peau-de-diable ne savaient que répéter leur clameur :

— *Ecco Marsiglia ! Ecco Marsiglia !*

— Mais, à l'arrière, un homme de l'équipage attacha au bout d'une corde le pavillon tricolore écussonné aux armes d'Italie. Les yeux suivirent l'ascension de la corde, et, lorsque le drapeau déployé frissonna au-dessus du sillage, une voix profonde et joyeuse cria du milieu de la foule :

— *Viva Savoia !...*

Des mains battirent. Des chants patriotiques s'ébauchèrent, s'enlevèrent, soutenus par toutes les poitrines, accompagnés par les guitares et les accordéons qui ronflaient sous les doigts des jeunes gens. Du haut de la passerelle des premières, l'ingénieur et le capitaine, discrètement, applaudissaient à la liesse du peuple.

On longeait le rocher du Pharo. Le soleil achevait de s'éteindre derrière les falaises de l'Estaque.

L'ombre s'amassait vers l'Est, les gazes violettes qui flottaient dans l'air n'étaient plus qu'une trame ténue, dont les nuances insaisissables s'amortissaient encore. Maintenant, les contours des maisons encrassées de suie marquaient de longs traits noirs les fonds mauves de l'horizon. Toute la ville, comme peinte sur une toile sans profondeur, semblait s'avancer au-devant du navire ; et, dans cette absence de lumière, les nuées fuligineuses éparses au-dessus des usines et des ports, s'étendaient en amoncellements plus sombres. Les hautes cheminées de brique dégorgeaient des torrents de fumées rousses, jaunes, grises ou crémeuses, dont les colorations chimiques rappelaient celles des soufres, des cristaux et des acides. Une mer de brouillards dorés roulait sur Marseille, emplissait les arrière-plans des lointaines banlieues. Et cet entassement interminable de bâtisses, ce cirque de collines, où peinait un demi-million d'hommes, dans le fracas des machines, le roulement des chariots et les sifflements des sirènes, — tout cela fumait comme une immense solfatare, sous le grand miroir verdâtre et mélancolique du couchant.

— Oh ! l'*Inferno !*... Que c'est étrange toutes ces fumées dans la lumière !...

L'ingénieur, du haut de la passerelle, venait de pousser ce cri. Marguerite qui l'entendit, ne retint de la phrase que le mot lugubre : l'*Inferno !* Et, sous son fichu de laine, elle frissonna, prise d'une

vague épouvante. Le souvenir de la Vierge d'or s'était effacé dans son esprit. Elle ne voyait plus devant elle que le gouffre béant de la cité infernale, sous ses poussières de charbon et ses exhalaisons sulfureuses...

Cependant la rumeur de la ville devenait plus distincte. Des constructions monumentales s'apercevaient au fond de la perspective. Entre la Tour Saint-Jean et le Bastion du Fort Saint-Nicolas, le *Solférino* franchissait la passe. Une longue surface miroitante se déploya, réfléchissant les carènes bariolées des navires à voiles, sous l'emmêlement des cordages et des vergues.

Le branle-bas du débarquement commençait. L'ingénieur, environné de bagages, se tenait près de l'ouverture de la coupée. Une barrière volante le séparait de la foule des immigrants. Il reconnut la maestra et ses enfants qui, bousculés par la cohue, s'écrasaient contre le frêle appui :

— Bonne chance, maestra ! — dit l'ingénieur, en serrant la main de la jeune femme.

Elle se redressa d'un air brave, et, avec un beau sourire résigné, elle répondit :

— Au moins j'aurai bon courage, monsieur !... Je n'ai pas peur de souffrir !...

II

DEBOUT, au bord du trottoir, tenant sur son bras le petit Simon, son dernier né, sa pauvre valise de carton déposée à ses pieds, Marguerite interrogeait d'un regard anxieux les visages des passants. Son mari n'était pas là !...

Les derniers curieux qui stationnaient sur le quai de débarquement venaient de se disperser. Il n'y avait plus, aux environs du bateau, que des portefaix et des douaniers qui, la mine arrogante et soupçonneuse, circulaient parmi les colis. Elle se désespérait : qu'allait-elle devenir, seule avec ses trois enfants, dans cette ville étrangère, dont l'énorme rumeur l'épouvantait déjà ?...

Mais la commère à la mantille, qui la guettait, s'approcha d'elle, en trottinant, leste et désinvolte, n'ayant pour tout bagage qu'un unique paquet, enveloppé d'un carré de lustrine noire. Marguerite lui conta sa peine :

— Oh ! ça ne m'étonne pas ! — s'écria la petite femme, d'un ton triomphant, — les hommes, c'est si traînard ! ils ne sont jamais pressés !... Croyez-moi ! Je connais les habitudes du pays : c'est certain que votre mari est dans quelque café du port.

Il se sera mis à faire une manille avec des camarades et il aura oublié l'heure du bateau !

Rieuse et empressée, elle conseillait à la *maestra* de passer en revue les estaminets d'alentour, s'offrant elle-même pour la guider. Marguerite ne sachant que résoudre et redoutant les pires choses, se laissa persuader. Elle ramassa la valise, rassujettit l'enfant sur son bras, et, ayant appelé les deux autres bambins qui polissonnaient parmi les sacs de châtaignes, elle enjoignit à l'aînée, Marie-Louise, de se charger du panier aux provisions maintenant allégé de son contenu.

Le cortège se mit en marche : c'était le moment de l'apéritif. Tous les bars échelonnés depuis le Fort Saint-Jean jusqu'à la rue de la République formaient une longue bande lumineuse qui se réfléchissait en une traînée bleuâtre sur le pavé. Les becs Auer et les ampoules électriques multipliaient leurs bouquets incandescents dans les hautes glaces du fond, où se continuait le mouvement des quais avec les éclairages de la Darse.

Ces clartés trop vives, aux fulgurations théâtrales, causaient à Marguerite une sorte de gêne physique ; et, chaque fois qu'elle franchissait le seuil d'un cabaret toute sa pudeur se révoltait, comme si elle entrait dans un lieu de débauche et comme si la lumière violente la livrait toute nue aux regards des hommes qui étaient là. Au contraire, pour sa compagne, cette promenade, à travers les bars, avait l'air d'une partie de plaisir. Elle sem-

blait y être chez elle, distribuant des poignées de mains aux habitués, échangeant des plaisanteries avec les garçons limonadiers, les patrons ventrus qui trônaient derrière les zincs miroitants, parmi les verreries multicolores des bouteilles à liqueurs. Elle tapait sur les épaules des charretiers qui, la lanière du fouet ballante au milieu du dos, jouaient leur consommation, en faisant tourner la petite roue de nickel installée au bord du comptoir.

Ces familiarités consternaient Marguerite, mais elle n'osait rien dire, tant elle avait conscience de sa faiblesse et de son abandon. Elle allait au hasard, comme une épave, suivie des deux bambins, Laurent et Marie-Louise, qui se chamaillaient, en tirant sur les anses du grand panier à couvercle.

Les deux femmes remontèrent ainsi jusqu'à l'extrémité des quais. Elles avaient visité tous les endroits où l'on boit, sans découvrir le mineur. Marguerite découragée, le bras rompu d'avoir tant porté son enfant, s'arrêta au milieu de la rue, et de sa main endolorie, elle laissa choir par terre la valise minable.

Elles étaient en face de l'église des Augustins, à l'intersection du quai de la Fraternité et de la rue de la République, un des carrefours de Marseille où la circulation est la plus intense. Les tramways se croisaient sans cesse en projetant sur le sol des lueurs brusques. Et continuellement, les lourds chariots, qui traînent les marchandises venues de tous les pays du monde, descendaient en files

retentissantes des hauteurs de la Joliette. Balançant les hautes cornes de cuir des colliers incrustés de métal, les mulets du Poitou et les gros chevaux bretons martelaient pesamment le pavé. Les commandements gutturaux des charretiers montaient en une longue clameur brutale, entrecoupée seulement par les salves des claquements de fouets, par les grincements des essieux et par les grondements sourds des charrettes vides dont les coffres rebondissaient...

Effrayée de tout ce tumulte, éblouie par les feux des tramways qui glissaient silencieusement autour d'elle, Marguerite, immobile au milieu des rails, n'apercevait pas le fanal rouge d'un car, en marche dans la pénombre. Le véhicule surchargé de grappes humaines se rapprochait d'elle. Elle ne bougeait toujours pas.

— Attention ! — cria sa compagne, — vous allez vous faire attraper par les roues !...

Et d'une bourrade violente, elle la poussa vers le refuge que dominait un lampadaire électrique.

Alors, dans le vacarme ininterrompu des chariots et des claquements de fouets, le papillotement des lumières, le va-et-vient affolant des visages qui défilaient, elle sentit davantage sa détresse. Il lui semblait que tout ce fracas de charroi, ces énormes masses en mouvement, qui surgissaient sans trêve des profondeurs sinistres de la nuit, que tout cela allait rouler sur elle, l'écraser comme une pauvre

chose chétive et que la grande ville indifférente la piétinait par tous les sabots de ses chevaux. Elle éclata brusquement en sanglots. Le petit Simon, en entendant pleurer sa mère, se mit à pousser des cris.

— Voyons, voyons ! — fit assez rudement la dame à la mantille, — vous êtes bien sûre que votre mari devait venir vous chercher ?

— Tout ce qu'il y a de plus sûr ! — gémit la maestra, — je lui avais même télégraphié, avant de quitter Gênes !...

— Avez-vous son adresse, au moins ?

Marguerite, ayant tiré de son corsage une enveloppe chiffonnée, lut à haute voix :

— Cosmo Girardi, chef mineur aux Carrières, maison Raimondo, à Vaufrèges, par le Cabot !

— Vaufrèges ? — dit l'autre, — c'est au diable! Vous ne pouvez pas y aller seule maintenant, surtout que la nuit est tombée!... Non, non! Ça n'est pas possible !

En femme débrouillarde et de décision rapide, elle engagea Marguerite à retourner sur ses pas. On s'assiérait à l'entrée d'un petit café, contigu au Bureau des passages, et l'on y attendrait agréablement Cosmo, qui, selon elle, ne tarderait pas, puisqu'il devait être là pour la descente du bateau : sans doute, il avait eu quelque empêchement dans son travail !...

— Vous comprenez ! — dit-elle, — le travail d'ici, ça n'est pas comme chez nous ! On sait quand ça commence, on ne sait jamais quand ça finit !...

Et, pour tranquilliser tout à fait la maestra, elle ajouta vivement :

— Ne craignez rien ! Je reste avec vous !... Entre Piémontais, il faut bien se donner la main, n'est-ce pas ?... D'ailleurs, moi, je n'ai rien à faire, de ce moment-ci, mon mari n'est jamais à la maison avant sept heures !... Et encore !...

Marguerite avait essuyé ses larmes, tout en se reprochant cette minute de défaillance. Un peu réconfortée par l'assurance de sa compatriote, elle consentit à redescendre les quais.

On jeta un coup d'œil dans la salle d'attente du bureau d'embarquement et l'on s'installa sur la terrasse exiguë d'un cabaret borgne, à peine plus large qu'un corridor :

— Enfin ! — s'exclama la petite femme, en se laissant choir sur une chaise, — on va pouvoir prendre un verre de quelque chose !

La mine affable, le patron accourut, et, lui tendant la main :

— *Té !...* C'est vous, madame Cougourde ! Il y a du temps qu'on ne vous a vue !...

— Et alorss' !... J'arrive de Rome !

Épanouie, rayonnante d'orgueil, la Piémontaise se lançait déjà dans le récit de son voyage ; mais, comme tourmentée par une idée fixe, elle s'interrompit presque aussitôt :

— C'est pas tout ça !... monsieur Césari, vous allez me servir un Berger ! Moi, j'ai la langue plus sèche qn'une râpe !... Et vous savez ? un Berger de

la bouteille cachetée, pas du tonneau !... Un sirop d'alfa un peu à la hauteur !...

L'homme, ricaneur, consultait du regard la maestra.

— Oh ! pour madame, quelque chose de doux ! — prononça l'autre, avec décision, — vous comprenez, elle n'est pas d'ici ! Elle n'a pas l'habitude !...

Et, quittant le marseillais, elle reprit dans son patois natal :

— Voyons, madame Marguerite, qu'est-ce que vous voulez ?... Une groseille, une framboise, une grenadine à la menthe ?...

La maestra, après bien des refus, dut accepter une grenadine.

Quand le patron eut déposé les deux verres sur la table, Mme Cougourde, humant l'odeur âpre de l'absinthe, saisit la main de sa voisine, et, avec un accent de jubilation inquiétante :

— Savez-vous, madame Marguerite ? C'est mon mari qui m'a donné le goût du Berger !... Que voulez-vous ? C'est sa passion, le pauvre ! Je lui tiens compagnie ! Au moins, comme ça, quand l'un est un peu gai, l'autre est content aussi !...

Rouge de honte, Marguerite écoutait ces cyniques propos. Elle avait dégagé sa main de l'étreinte insistante, et, les yeux baissés, sans rien oser répondre, elle faisait avaler un peu de grenadine au petit Simon. Les deux autres bambins, très sages sur leurs chaises, coulaient des regards

timides vers trois individus, d'allures suspectes, qui, assis devant l'autre table, se tordaient bruyamment, en gonflant tour à tour la baudruche obscène enchâssée dans une carte postale... Au loin, un roulement sourd se rapprochait, annonçant un chariot qui venait du quai de la Tourette...

La buveuse d'absinthe dressa l'oreille, et bientôt un grand cheval bai émergea de l'ombre.

— Celui-là, c'est Cougourde ! — dit-elle, en se levant à demi, — je reconnais son *davant* (1)...

Sous les colliers constellés de cuivre, qui oscillaient avec une lenteur pesante, l'attelage apparut tout entier, dans le carré de lumière blanche épandue sur le pavé comme une eau limpide. Un homme au dos rond, dont on distinguait seulement la silhouette, marchait à côté, la main sur le cordeau flottant.

Alors Mme Cougourde cria, de la terrasse de l'estaminet :

— Hé, bonsoir, Jules ! me voilà revenue !...

Lui, sans lâcher le cordeau, ni se déranger de son chemin, tourna un peu la tête vers elle :

— Ah ! c'est toi !...

Sa voix enrouée ne trahissait ni émotion, ni surprise. Elle sonna, machinale, comme pour un commandement lancé aux bêtes de l'équipage. Le charretier, entraîné à la suite de ses chevaux, avait déjà dépassé le bureau d'embarquement, il allait disparaître avec son chariot.

(1) *Davant*, premier cheval d'un attelage.

— Tu rentres tout de suite ? — cria encore Mme Cougourde qui força tant qu'elle put sa petite voix ouatée.

— Si, si ! en sortant de l'écurie !...

Et l'homme ajouta en marseillais :

— *Tout'oro à l'oustau !* (1)

Les syllabes grossières, à peine articulées, s'évanouirent dans des claquements de fouet. D'autres chariots arrivaient en sens inverse, l'homme et son attelage se fondirent dans le noir...

— Vous voyez ce que c'est, le travail ! — dit la dame à la mantille, — ça n'est jamais fini !... Pour sûr que votre mari aura été retenu par le sien !

Elle s'ingurgita le restant de son absinthe, puis elle reposa le verre, en déclarant :

— C'est bon tout de même, un bon Berger ! Depuis plus de quinze jours que je n'en avais bu !.. Ah ! ils ne connaissent pas ça en Italie ! Quels sauvages !...

Ses gestes devenaient fébriles. Ses petits yeux ternes pétillaient. Expansive et confidentielle, elle se rapprocha de Marguerite, dont elle saisit de nouveau les doigts entre les siens :

— Vous avez vu Cougourde ? — fit-elle, — c'est mon mari !... Quel bon valseur, si vous saviez !... C'est pour ça que je me suis mise avec lui, un simple charretier, moi qui étais mariée

(1) « Tout à l'heure, à la maison. »

d'abord à un employé des chemins de fer !... Oui ! madame Marguerite, mon premier mari, — le père de mon garçon, — était mécanicien sur les chemins de fer d'Italie... Mais j'aime la valse, moi ! Je suis aussi bonne danseuse que Cougourde !

Elle faisait claquer ses doigts comme des castagnettes, elle riait à gorge déployée, d'une façon nerveuse et désagréable. Au même moment, sept heures sonnèrent à l'église des Accouls. Marguerite tressaillit :

— Mon Dieu ! — dit-elle — déjà sept heures ! Et Cosmo qui n'est pas là !... Sûrement, il ne viendra plus aujourd'hui !...

Ses craintes la reprirent. Eperdue, songeant au caractère emporté du mineur, elle imaginait tout un drame : quelqu'une de ces soûleries épiques, lourde ivresse des Piémontais, qui tient son homme deux jours durant, formidable cuvée qui fait naître les chansons rauques, les défis stupides, les prodigalités insensées, et finalement les querelles et les coups de couteau !...

Brusquement elle repoussa sa chaise, bouscula les enfants. Elle voulait partir, à l'instant même, pour Vaufrèges !...

Mme Cougourde, l'obligeant à se rasseoir, lui démontra l'absurdité de l'entreprise : « Il ferait jour demain, peut-être !... Ce Vaufrèges était un endroit perdu ! Il y avait au moins une heure de tramway, plus de deux kilomètres en rase campagne, et les chemins n'étaient pas sûrs !... »

Baissant la voix, elle murmura à l'oreille de Marguerite, avec toute une mimique d'épouvante :

— Le pays est plein de nervis !... Oui ! des assassins ! des clients comme ceux que vous voyez là !

Du coin de l'œil, elle désigna les trois individus, les hypothétiques vendeurs de cartes postales qui étaient en train de jouer aux dominos sur la table voisine.

Marguerite les regarda à la dérobée. C'étaient des adolescents imberbes, de seize à dix-huit ans tout au plus. Avec leurs pantalons de toile bleue, coupés à la hussarde, leurs chemises de flanelle sans col, où s'étalait le nœud d'un foulard de soie, leurs petits vestons de fantaisie, le melon noir qu'ils portaient incliné sur l'oreille, les bagues de leurs mains trop blanches, ces gamins aux visages roses, qui suaient la paresse et le vice, avaient une expression à la fois candide et terrifiante.

Clignant de l'œil dans la direction des nervis, Mme Cougourde chuchota encore :

— Il y en a dans tous les hôtels du quartier !... N'y allez pas !

Puis, ayant réfléchi un instant, débonnaire et joviale, les prunelles de plus en plus allumées par l'alcool, elle proposa sans façon à Marguerite de souper et de coucher chez elle pour cette nuit. Elle avait une chambre libre, réservée à son fils, quand il venait en vacances. On dédoublerait le lit, et les enfants coucheraient par terre, sur le matelas :

— Naturellement, — dit-elle, — je ne vous

demande rien pour cela !... Je vous l'offre parce que vous êtes une «payse» et que je vous vois dans l'embarras avec vos trois *pitchouns!*... Que voulez-vous? Il faut bien se soutenir entre Piémontais !... Dans ce quartier-ci, il n'y a que des Napolitains, des gens qui nous détestent !... Ah !... on ne nous aime guère, je vous garantis !...

Marguerite fut d'abord très perplexe. Son devoir, pensait-elle, était de rejoindre son mari, coûte que coûte. Mais elle se représentait les dangers d'une course nocturne sur une route déserte et, après les avertissements de sa compagne, elle se défiait des gargotes mal hantées du voisinage... D'ailleurs elle était si lasse ! Le petit Simon tombait de sommeil. Laurent et Marie-Louise tiraillaient sa robe, en geignant :

— Maman, j'ai faim ! Allons-nous-en !...

Vaincue, elle finit par dire oui.

Mme Cougourde, qui paraissait enchantée, la félicita de sa décision. Tout de suite, elle tapa contre le vitrage, et, tendant au patron une bouteille vide qu'elle avait sortie de son paquet :

— Monsieur Césari, — dit-elle, — mettez-moi là-dedans un quart de Berger !... toujours du même, vous savez !

Et, d'une voix attendrie, elle s'empressa d'expliquer à Marguerite :

— C'est pour Cougourde !... Il sera si content de boire un verre en arrivant !...

Munie de son absinthe, la petite femme donna

joyeusement le signal du départ. On rassembla les bagages, et l'on s'engagea dans les rues noires et populeuses qui se resserrent derrière l'Hôtel de Ville.

Tout en cheminant, Marguerite songeait : « Que risquait-elle, en somme ?... Cette Mme Cougourde qui, depuis deux jours, la comblait de ses politesses, n'était assurément pas une méchante personne ! Tout le monde avait l'air de la connaître, son mari était un travailleur ! A mettre les choses au pis, ce ne serait qu'une mauvaise nuit à passer !...» Néanmoins une tristesse insurmontable l'envahissait.

L'aspect sordide de ces ruelles, où ses pieds se collaient dans une boue gluante, ces masures vulgaires et décrépites, ces murs encrassés de suie et luisants d'une humidité grasse, — cet étalage de misère et de saleté lui mettait l'âme en deuil. Comme une haleine fétide soufflée par les bouches sombres des corridors, une puanteur continuelle alourdissait l'air : relents d'oignons et de fritures à l'huile mêlés à l'odeur invétérée des eaux de vaisselle et des déjections humaines !... La maestra, qui avait encore dans la poitrine tous les aromes salubres des Alpes maternelles, sentait son cœur se soulever de dégoût : « Etait-ce donc là cette ville opulente, où ceux de sa race venaient chercher la richesse et la joie de vivre ?... »

Cependant, elle devait subir le bavardage de Mme Cougourde qui la traînait de porte en porte

chez tous ses fournisseurs, — des Italiens pour la plupart. Ils saluaient la petite femme d'une exclamation identique :

— *Té !* vous revoilà, madame Cougourde !

Celle-ci répétait invariablement une formule qu'elle avait l'air d'avoir apprise par cœur :

— Certainement !... J'arrive de Rome !... même que je ramène une de nos « payses », une maestra !... Son mari, qui est chef mineur, travaille à Vaufrèges !...

Et, tout en se rengorgeant, l'épouse du charretier présentait Marguerite, qui, gênée par la gaîté alcoolique de sa compagne, s'efforçait pourtant de sourire.

La belle apparence du logis qu'habitait Mme Cougourde la rasséréna un peu. C'était dans la rue de la Guirlande, une de ces venelles très étroites qui grimpent vers l'Hôpital. La maison — un ancien hôtel construit dans la seconde moitié du XVIIIe siècle par quelque riche négociant — conservait toujours grand air avec son haut portail, ses appuis de fenêtres et ses balcons en fer forgé. Mais dès le seuil, Marguerite perçut cette odeur de pauvreté fangeuse qui l'avait offusquée, en traversant le quartier de l'Hôtel-de-Ville. Des pensées funèbres l'opprimèrent de nouveau.

Epuisée de fatigue, après ce long voyage, elle aurait voulu pouvoir se reposer tout de suite, oublier ses angoisses dans le sommeil. Mme Cougourde, qui ne s'apercevait de rien, parlait tou-

jours, et, bien qu'il fût plus de huit heures, le charretier ne rentrait pas. Les enfants dormaient sur leurs chaises. On les déshabilla, après leur avoir fait prendre un peu de nourriture.

Enfin, à neuf heures passées, Cougourde parut, les yeux hébétés de boisson, les moustaches humides. De la tête aux pieds, il était si couvert de poussière qu'on ne distinguait plus la couleur de ses vêtements, ni les traits de sa figure. Il ne manifesta aucun étonnement à la vue de Marguerite, et, lorsque sa femme lui eut conté la mésaventure de la maestra et la défection du mineur, il se borna à balbutier, la langue pâteuse :

— Qu'est-ce que vous voulez ? c'est le travail !...

Après cela, il ne proféra plus une seule parole, soit qu'il fût intimidé par la présence de Marguerite, ou que, totalement abruti, il n'eût rien à dire.

Il trinqua avec sa femme qui lui avait préparé son verre d'absinthe. Marguerite, conviée à trinquer aussi, déclina l'offre. Toute la cuisine était imprégnée par les effluves anisés de la terrible liqueur.

En se mettant à table, Mme Cougourde s'excusa de son maigre souper qui se composait d'une assiette de charcuterie et d'une omelette aux pommes de terre :

— N'ayez crainte, — dit-elle à l'institutrice, — quelque jour, je vous ferai faire, à vous et à votre mari, un dîner un peu plus fin !... Cougourde et moi

nous aimons les morceaux friands !... Mais, si nous mangeons mal aujourd'hui, ça ne nous empêchera pas de bien boire !...

Et, poussant du coude le charretier :

— Dis, Cougourde ? Va nous chercher quelqu'une de tes bonnes bouteilles !... Tu sais, ce vin du Roussillon, que tu as rapporté le mois dernier ?...

De plus en plus excitée par ses libations, la petite femme bavardait sans répit. Le charretier, impassible et poudreux, le visage comme pétrifié, se taisait toujours.

— Vous comprenez, — disait Mme Cougourde à Marguerite, — nous nous soignons ! Nous n'avons pas d'enfants !... Et puis, il faut vous dire, je suis plumeuse de volailles à la criée du marché des Capucins !... Alors, n'est-ce pas, quand il vous passe tant de gourmandises entre les mains, on serait bien bête de se priver !.. Ah ! ah ! madame Marguerite, quelque jour, je vous ferai manger du faisan ! Et nous l'arroserons avec du vin d'Espagne !...

Elle commençait à divaguer. La maestra, scandalisée et mal à l'aise, prétexta les suites du mal de mer, pour se retirer dans sa chambre. Réellement accablée, hantée par les plus désolantes appréhensions, elle se jeta sur le lit, mais elle ne put pas dormir...

Un vacarme continuel montait de la rue toute pleine de cabarets et de restaurants populaires : jurons napolitains, bordées de mots orduriers,

hoquets avinés, hurlements d'hommes qui se battent, fracas de meubles brisés ou de vitres qui dégringolent... A la longue, une torpeur lui vint. Puis, tout à coup, après un temps inappréciable, elle entendit, derrière la cloison, un éclat de rire étrange accompagné d'une sorte de grognement caverneux ; — et, comme sur le bateau, voici que la chanson des conscrits piémontais retentit dans les ténèbres !

T'chau ! t'chau ! t'chau !
Bell' amorettina, t'chau !

Rêvait-elle ? Etait-ce une hallucination ?... Elle se dressa sur son séant... Mais elle distingua la petite voix pâlotte de Mme Cougourde qui se détachait dans le ronflement d'une grosse voix de basse !

T'chau ! Bell' amorettina !

L'ivrognesse avait fini par saoûler son homme, et, parmi les bouteilles qui jonchaient la table, les époux enlacés célébraient leur réunion en braillant les airs du pays.

III

CE n'est pas ici que travaille Cosmo Girardi ?

Pour la dixième fois, Marguerite répétait sa question. Les deux hommes interrogés levèrent des yeux hostiles et méfiants, ayant l'air de ne pas comprendre. C'étaient des tailleurs de pierre, des Toscans aux visages rasés, à la peau luisante et brune comme la couenne du jambon fumé. Assis au bord de la route, ils continuèrent leur besogne, avec la même application machinale et indifférente.

La maestra, qui d'abord s'était exprimée en français, demanda en italien, espérant se faire mieux entendre :

— Pourtant, c'est bien ici les Carrières de Vaufrèges ?...

— Si ! — articula sèchement l'un des individus.

La bouche mince semblait cousue. On voyait qu'il ne voulait pas en dire davantage. Alors Mme Cougourde, qui était là, rabroua les deux hommes :

— Ne faites pas de manières ! Nous sommes des « pays !... » Vous devez connaître au moins la maison Raimondo ?...

Obstinés dans leur silence dédaigneux, les Toscans baissèrent de nouveau la tête sur leur ouvrage. Mais un vieux qui cassait des cailloux à côté d'eux, dit en marseillais :

— La maison Raimondo ?... C'est par là, dans la montagne...

— Où cela, dans la montagne ? — insista Mme Cougourde...

— Eh! par là, *té !*... Allez toujours, droit devant vous.

Les deux femmes se remirent en marche. Derrière elles, les enfants couraient, s'amusant à soulever la poussière sous les semelles de leurs souliers. On était à la recherche de Cosmo depuis près de deux heures. Mme Cougourde, qui s'était accordé un jour de congé pour se reposer de son voyage, avait tenu à accompagner Marguerite. D'ailleurs, la cervelle encore lourde de sa débauche de la veille, elle déclarait, en riant, qu'elle avait besoin de prendre l'air de la campagne. La maestra, toute à ses pensées, l'écoutait distraitement, et sa tristesse s'augmentait encore à sentir peser sur elle la confuse horreur des lieux qu'elle traversait.

Elles suivaient la route de Cassis, au fond d'un vallon dénudé et farouche qui s'étrangle entre les monts de la Gardiole et de la chaîne de Saint-Cyr. Les parois des roches avaient la blancheur mate de la chaux, et les arbustes maigres, éparpillés vers les hauteurs, semblaient durs et cassants comme des bouquets de verre filé. On aurait dit que la flamme

d'un vaste incendie était passée par là, ne laissant après elle qu'un squelette de pierre. Par ce brumeux matin de la mi-octobre, sous ce ciel humide et bas, le vallon s'enfonçait, entre les escarpements de la montagne pâle, comme un long corridor funéraire.

Enfin, après avoir interrogé encore les rares passants, Marguerite découvrit sur la gauche une maisonnette basse dont le toit s'élevait à peine au-dessus d'un monticule sablonneux. Elles s'approchèrent. Sur le seuil, une femme les regardait monter, tenant dans sa robe retroussée un paquet d'herbes qu'elle venait de cueillir. Très grande, la crinière épaisse, les joues hâlées et comme fumantes d'un sang trop chaud, ses yeux noirs largement ouverts entre la double rangée des cils touffus, elle offrait l'apparence sculpturale et sauvage d'une sybille rustique. De loin, Mme Cougourde s'étant enquise de la maison Raimondo, la sibylle cria, d'une grosse voix de virago :

— C'est ici !

Et s'avançant vers la cabane des lapins, pour s'y débarrasser de son paquet d'herbes, elle dit, sans se retourner :

— Entrez intérieurement !... Mon mari va vous renseigner ! Moi, je ne parle pas trop bien le français !

Les femmes pénétrèrent dans une cuisine proprette, aux ustensiles admirablement astiqués et dont toutes les planches étaient garnies de festons

roses découpés à jour. Un homme de taille exiguë, en tricot de cycliste, la face rouge et colérique, le nez cassé entre deux petits yeux en vrille, était en train de manger une salade de piments, sur le coin de la table.

Dès les premiers mots de Marguerite, l'individu qui n'avait quitté sa chaise, bondit tout à coup en s'exclamant :

— Alors, c'est vous madame Girardi ?... Vous demandez Cosmo ? Voilà trois jours qu'il n'est pas rentré ! Il est parti dimanche matin, et nous sommes aujourd'hui mardi !...

La maestra, dans l'excès de sa stupeur, paraissant incrédule, il ajouta vivement, sur un ton fâché :

— Ça n'est pas bien, vous savez, ce qu'il a fait là ! On avertit au moins, quand on veut quitter le monde !...

— Sans compter qu'il nous doit plus d'un mois de pension ! — jeta, en piémontais, la femme sauvage dont la silhouette masculine s'encadra dans l'embrasure de la porte.

— Comment !... Il n'est pas ici !... Il n'est pas ici !

Marguerite balbutiait, si complètement bouleversée que les mots lui manquaient pour dire sa peine.

— Tenez, voici sa chambre ! — fit rudement la virago, — si vous voulez jeter un coup d'œil, vous verrez que son lit n'est pas défait !...

Elle poussa les visiteuses vers une espèce de

réduit qui occupait le fond de la maisonnette. Une lucarne étroite percée dans le fond éclairait un lit de fer, des nippes accrochées à des fiches de bois, une malle d'ouvrier qui gisait sur le sol en terre battue, et, à côté, des outils de terrassier-mineur : des sondes, un « pistolet », une massette...

Avec un battement de cœur, Marguerite aperçut des chemises qu'elle-même avait cousues autrefois. Sa propre photographie pendait au mur, dans un cadre de peluche, entre celle des enfants et celle de son beau-père. Au-dessus, un autre cadre contenait la photographie de Cosmo en complet citadin et coiffé d'un vaste feutre dont s'auréolait sa tête carrée de Piémontais.

— Celui-là, c'est papa ! — dit Marie-Louise, en montrant fièrement le portrait.

Le bambin Simon, qui n'avait jamais vu son père, s'était hissé sur la malle, et de sa petite main tâtonnante, il caressait l'image paternelle, il riait, il répétait sans cesse, à l'imitation de sa sœur :

— C'est papa ! c'est papa !

Devant cette joie puérile et cruelle, dans cette pauvre chambre où tout lui rappelait le souvenir encore vivant de l'époux, Marguerite souffrit une seconde de mortelle torture. Pourtant elle se domina tout de suite. Le plus pressant était de savoir ce qu'était devenu Cosmo : « D'abord, — affirma-t-elle, — s'il était parti, ce n'était point, comme le supposait Raimondo, avec des intentions malhon-

nêtes, mais pour aller à la rencontre de sa femme et de ses enfants... »

— Alors, je n'y comprends plus rien ! — répliqua le nabot.

— Il ne nous avait pas prévenus de votre arrivée ! — ajouta la virago d'un ton de reproche, — vous le connaissez ! Sournois comme il est !...

L'homme et la femme s'entre-regardèrent. Ils hochèrent la tête avec inquiétude, comme s'ils n'osaient formuler la pensée qui leur était venue en même temps. Après un silence pénible, Raimondo finit par dire :

— Entrez toujours dans le salon, madame Girardi !... On causera !

Le « salon » se trouvait dans une maisonnette, bâtie en face et qui ne comprenait que cette unique pièce. Il était meublé avec une certaine prétention, car on y voyait un grand lit de noyer surmonté d'un baldaquin, un vieux canapé de reps devant une table ronde que drapait un tapis à franges. Au milieu de la cheminée encombrée de toute une pacotille de bibelots, se dressait une statuette de plâtre, représentant une bouquetière napolitaine. Enfin, au-dessus du divan, à la place d'honneur, resplendissait l'effigie des souverains italiens, en chromolithographie.

On s'assit autour de la table, où des verres et un carafon de rhum furent disposés par la virago.

Elle s'était déjà prise d'amitié pour Mme Cougourde : on avait des connaissances communes, de

plus la femme sauvage était originaire de Cuneo. Sur quoi, Mme Cougourde de s'écrier :

— *Madonna !*... Cuneo, c'est le pays de ma pauvre mère !...

Mais Raimondo, à qui ses réticences brûlaient les lèvres, finit par lâcher :

— Ecoutez, madame Girardi, j'aime mieux vous le dire : vous devriez aller voir le commissaire !

— Le commissaire ? — fit Marguerite, toute tremblante.

— Eh ! oui... Vous savez, Cosmo, c'est un gaillard qui n'est pas trop commode !... Il était à couteau tiré avec les Toscans des Carrières, des gens qui ont la bile méchante !... Alors, n'est-ce pas, vous comprenez ?... Dans une bataille, un malheur est si vite arrivé !...

— Allons, allons ! — interjeta Mme Cougourde, avec l'assurance d'une personne expérimentée, — le mari de madame aura pris la tasse !... Les agents l'auront conduit à l'asile de nuit, voilà tout !

Le nabot, éclatant de rire, concéda :

— C'est vrai que Cosmo prenait la tasse plus souvent qu'à son tour !... Mais ça ne peut pas être ça !... Il serait sorti de la permanence depuis ce matin !

Et, comme s'ingéniant à tourmenter la maestra, il confessa encore :

— Il y a autre chose qu'il faut vous dire aussi !... Ce n'est pas seulement les Toscans qui lui en voulaient, à Cosmo !... Un dimanche qu'il était un peu

gai, il a aux trois quarts démoli un nervi du Rouet !... Naturellement, la bande l'a condamné à mort ! Il a reçu une lettre de menaces qu'il nous a montrée...

Abasourdie, Marguerite répéta :

— Condamné à mort !... Cosmo ?...

L'idée que son mari pouvait être assassiné entrait dans son esprit d'une façon si subite et si imprévue que le saisissement supprimait en elle toute conscience, et que, sous le coup de la surprise, elle demeurait interdite et muette.

Mais Mme Cougourde, ennuyée de la tournure funèbre que prenait la conversation, poussait à fond la plaisanterie :

— Quand je vous dis que votre mari doit être en bombe!... Comme si je ne connaissais pas les habitudes des hommes !...

Raimondo haussa les épaules :

— Tout ça n'empêche pas que, quand les nervis ont condamné quelqu'un, ils finissent toujours par avoir sa peau !

Il tapa sur la table, ses yeux en vrille étincelèrent, et, d'une voix frémissante de colère mal contenue :

— Vous ne savez pas que ces brigands-là sont les maîtres sur le pavé de Marseille, comme dans la banlieue ! Ils pillent, ils tuent à leur fantaisie !.. Hier encore, sur la ligne du Prado, ils ont attaqué un tramway à coups de revolver !...

Mme Cougourde, qui se refusait à entendre, continuait ses épanchements avec la virago :

— Comme ça, madame Raimondo, vous avez travaillé dans les grands hôtels ?

— Je crois bien que j'y ai travaillé !... A Nice, à Cannes, à Menton !

— La semaine dernière, racontait le nabot, on a trouvé ici, dans un fossé de la route, le corps d'un vieux chiffonnier que les nervis avaient étranglé avec un fil de fer !... Pensez, ils ont le courage de tuer les pauvres !...

— A Saint-Raphaël, — disait la virago, — j'ai été lingère à l'Hôtel de Paris !...

— Pas possible !... mais moi aussi !... Vous connaissez M. Roustan, le chef cuisinier ?

Et alorss' !

Ravies, les deux femmes se serrèrent les mains ; puis, comme Mme Cougourde léchait le fond de son verre qui était vide, la virago lui reversa du rhum jusqu'au bord.

— Enfin, qu'il soit tué ou pas tué, — affirmait Raimondo à Marguerite, — vous feriez mieux de vous informer auprès de la police !

Impassible, le regard durement fixé à terre, elle paraissait absente. Cependant la virago interrogeait :

— Vous êtes mariée à un Français, madame Cougourde ?

— Moi ? non ! mon mari est Italien ! Il s'appelle Ansaldi... Jules Ansaldi !... Cougourde, c'est un surnom que ses camarades lui ont mis, rapport à ce qu'il aime bien caresser la *cougourde* (1) !

(1) Courge desséchée, dont on se sert en guise de gourde.

— Tant pis pour vous ! — prononça la virago, d'un air sombre.

Et soudain, le ton monté et agressif :

— Moi, je suis de l'avis de ma sœur, qui est femme de chambre, à Arles, chez M. le marquis de Rouqueyrol !... Savez-vous ce qu'elle dit ?... Elle dit qu'elle ne se mariera jamais qu'avec un Français, parce que les Français, au moins, ne battent pas leurs dames !...

Une indignation gronda dans sa dernière phrase. Ses noires prunelles luisaient entre les poils des cils touffus. Tournées vers le nabot Raimondo, elles dénonçaient clairement la brutalité de l'époux.

Avec son torse trapu, ses poings taillés en marteaux, la lentille jaune et trouble des yeux méchants, le petit homme semblait justifier l'accusation de la colossale sibylle. Honteux et gêné, il fit la sourde oreille, il avait l'air de ne s'intéresser qu'aux ennuis de Marguerite :

— Pour plus de sûreté, — conseillait-il, — je vous engage à passer au Commissariat central !... De cette façon-là, si un malheur est arrivé...

La maestra s'était levée, très calme en apparence, mais les traits rigides, les joues si pâles qu'on distinguait les minuscules taches de rousseur, imperceptibles d'ordinaire dans l'incarnat de son teint :

— Je vous remercie, — dit-elle, — monsieur Raimondo !... Voici mon adresse ; si, par hasard, Cosmo revient, avertissez-moi !...

Mme Cougourde se récria. Elle désirait achever tranquillement son verre de rhum : « Certainement, cela ne servait à rien de tant se presser, ni de se mettre la tête à l'envers !...

Mais Marguerite, empoignant la main de Simon, avait déjà franchi le seuil de la maisonnette. Suivie des deux autres bambins, elle descendait vers la route, à grandes enjambées. Mme Cougourde, haletante, courut derrière elle, et, toute réjouie par le rhum qu'elle venait de boire, elle gouailla, de sa voix éraillée :

— Ah ! ah ! madame Marguerite, vous avez perdu votre mari !... ne vous faites pas de mauvais sang !... Un de perdu, deux de retrouvés !...

La maestra, révoltée de ces facéties grossières, ne répondit pas. Alors sa compagne, subitement sérieuse, marmotta, comme se parlant à elle-même :

— Tout de même, si c'est comme ça, voilà que ça change de direction !...

Marguerite ne prit pas garde à cette réflexion intéressée. S'efforçant de maîtriser son trouble, elle échafaudait tout un plan de conduite, précisait ses résolutions. Elle parvint ainsi jusqu'à la station des tramways, sans qu'un seul mot, un geste d'émotion eût rien trahi de son angoisse intime.

A peine dans la voiture qui l'emportait vers Marseille, c'est-à-dire vers l'inconnu de la nouvelle vie qui commençait pour elle, une détente brusque relâcha ses nerfs. Elle se vit une veuve misérable,

et, ce qu'elle n'avait pu croire jusqu'à ce moment, la mort possible de Cosmo lui apparut comme une déchirante réalité. Enfin, elle touchait le cadavre étalé à ses pieds, avec la netteté d'une hallucination !... Devant cette chose irréparable, tout son amour se réveilla, dissipant ses désillusions et ses rancœurs passées. Maintenant, elle chérissait Cosmo d'autant plus qu'elle le sentait plus loin d'elle ! Des larmes brûlantes débordaient de ses paupières.

Ecroulée en face d'elle, sous un amas de châles et de fichus de laine, une grosse femme hydropique la regardait de ses yeux éteints et noyés d'eau. Elle grelottait comme s'il faisait grand froid, et, à chaque cahot du véhicule, elle ramenait sur son ventre ses deux mains exsangues et mollasses, en gémissant d'une voix faible :

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu !...

Marguerite aussi, dans le secret de sa douleur, gémissait : « Mon Dieu, mon Dieu !... » et il lui semblait que c'était sa propre plainte qui s'exhalait de ces pauvres lèvres décolorées. Ses larmes coulèrent si abondamment qu'elle dut les étancher avec son mouchoir.

Cependant Mme Cougourde, qui avait gardé son attitude méditative, lui dit tout à coup d'un ton bourru :

— A présent, il va falloir vous débrouiller !

Marguerite, paraissant ne pas entendre, elle revint à la charge, quelques instants après :

— Je vous dis ça, parce que, vous savez, il y a des gens qui ne sont pas trop dégourdis ! Ça ne leur suffit pas de se trouver dans l'embarras, il faut encore qu'ils y mettent les autres !... Ainsi, l'année dernière, une de nos « payses », qui était abandonnée par son mari, est venue me demander de la prendre chez moi !... Elle était sur le point de s'accoucher !... Pensez, si Cougourde et moi nous avions besoin d'une pareille ordure à la maison !... Alors je me suis adressée à la mairie, je l'ai fait entrer à l'Hôpital !... Et croiriez-vous ? Elle ne m'a pas seulement dit merci !...

Froissée par l'insinuation trop évidente, Marguerite interrompit la bavarde :

— Ne craignez rien, madame ! Je ne vous embarrasserai pas !

Le son de ses propres paroles l'épouvanta. Quelle audace présomptueuse lui avait dicté cette réponse, à elle, la triste délaissée qui, malgré tous ses calculs et toute sa volonté désespérément tendue, ne savait encore ce qu'elle allait devenir !... Elle s'humilia davantage de sa faiblesse, à la vue des trois enfants, qui, agenouillés sur la banquette, collaient leur figure contre les glaces des portières et poussaient des cris, en se montrant les attelages.

Le tramway s'engageait dans la rue de Rome. Il était onze heures du matin, l'heure la plus fiévreuse de l'activité marseillaise. Les charrois assourdissants et interminables obstruaient la chaussée. A tout instant, le car était obligé de stopper, au

milieu des fardiers immobiles. Les commandements des charretiers, les claquements des fouets montaient par-dessus le tumulte. Puis, tout s'ébranlait de nouveau... Et, comme la veille au soir, Marguerite frissonnait d'une obscure épouvante, en entendant rouler sur le pavé les chariots écrasés d'énormes cylindres de fer, dans le piétinement des lourds chevaux tout bardés de cuivres étincelants.

IV

APRÈS une semaine de courses et de démarches infructueuses, Marguerite n'osait plus espérer le retour de Cosmo.

Le commissaire, interrogé par elle, l'avait éconduite assez rudement. Il se refusait à une enquête, alléguant qu'on avait déjà bien assez des affaires en cours, sans se préoccuper encore d'une agression problématique : « Où en serait-on, s'il fallait donner la chasse à tous les maris en train de courir le guilledou ?... »

Alors, sur le conseil de Mme Cougourde, elle avait commencé d'interminables investigations dans les colonies italiennes de la ville, c'est-à-dire dans tous les faubourgs et tous les quartiers ouvriers de Marseille. Elle avait battu les ruelles puantes du Vieux-Port, les ghettos disséminés autour de la place d'Aix, et, par Saint-Lazare, elle était descendue jusqu'à la Capucelle et jusqu'à Saint-Louis, où des populations entières de Toscans sont employées dans les sucreries et les hauts fourneaux. De là, elle s'était rejetée sur la Belle-de-Mai, dont les raffineries, les tanneries, les fabriques de stéarine occupent des milliers de Piémontais ;

puis elle avait visité les huileries et les moulins des Chartreux, les savonneries de la Capelette, les maisons de camionnage du Rouet et de Menpenti. On l'avait même vue dans la banlieue, à Septèmes, où il y a des usines de produits chimiques, puis, de l'autre côté, à l'extrême pointe du golfe, en face de l'île de Maïre, à Montredon, aux Escalettes, aux Calanques : nids d'émigrants italiens, géhennes industrielles creusées aux replis des rocs sauvages, incendiées de lumière blanche, et qui brûlent et qui halètent sans trêve sous l'éternel brouillard des fumées asphyxiantes vomies à gros bouillons par les verreries, les fonderies de plomb et les raffineries de soufre.

Partout, elle avait pu se croire dans son pays : elle en avait entendu sonner les langages divers, retrouvé les habitudes et les costumes ; elle était passée devant des théâtres, des cafés-concerts, des cercles pavoisés aux couleurs de Savoie. Mais, nulle part, on n'avait pu lui indiquer la piste de Cosmo, dont plusieurs cependant connaissaient le nom. Enfin, à Vaufrèges, le couple Raimondo était toujours sans nouvelles du mineur.

Marguerite, en dépit de l'incertitude atroce qui alternait avec ses accès de désespoir, ne s'était point laissé abattre. L'insouciance rieuse des enfants stimulait sans cesse son énergie. Dès le lendemain de son arrivée, elle avait quitté le logis de Mme Cougourde, qui d'ailleurs n'insista nullement pour la retenir. Séduite par la modicité invraisemblable

des prix, elle s'était hâtée de louer deux chambres à une veuve napolitaine, rue de la Prison, dans un vieux palais délabré, abandonné depuis des siècles par le riche négoce et devenu un repaire de misérables, ruine pompeuse et sordide que le peuple, avec une inconsciente ironie, continue à appeler la « Maison de diamant ».

Lorsqu'elle eut versé le montant de son loyer, il lui restait une cinquantaine de francs. Que faire avec cette somme chétive, en attendant un travail incertain ?... Malgré ses scrupules et ses hésitations, elle se décida à retirer cent francs de la caisse d'épargne.

Effectivement, Cosmo, à l'époque de leur mariage, avait placé au nom de sa femme une réserve de deux mille lires péniblement amassées en dix ans de labeur. Lui étant presque toujours absent, Marguerite aurait ainsi une suprême ressource, en cas de détresse absolue. Mais, dans sa pensée, cet argent avait une destination plus haute. Il devait servir à racheter un morceau de l'héritage familial, vendu, la mort dans l'âme, par son père, après une série de mauvaises récoltes. Aux yeux des deux époux, ce dépôt était quelque chose de sacré. On n'en parlait jamais que lorsqu'il s'agissait de l'augmenter par un nouvel apport, et, devant le père lui-même, on le désignait par des périphrases mystérieuses, car on en avait caché jalousement l'existence à tout le monde.

Il fallait que la maestra jugeât la circonstance

bien critique pour qu'elle se résolût à y toucher. Encore ne céda-t-elle qu'à la seule considération des enfants, à qui elle voulait éviter des privations. Elle écrivit donc à la caisse d'épargne de Turin, où les deux mille lires étaient consignées. Huit jours s'écoulèrent avant qu'elle obtînt une réponse.

Entre temps, elle s'occupa de trouver une école pour ses deux aînés, une salle d'asile pour le petit Simon : de cette façon, elle serait moins gênée dans ses recherches ! Mais les écoles communales étaient bondées. Faute de place et de personnel enseignant, on était obligé de refuser un grand nombre de bambins, réduits à vagabonder, du matin au soir, sur les quais du Port. De guerre lasse, elle finit par s'adresser à des religieuses et à des Frères qui tenaient une école libre, tout en haut de la vieille colline massiliote, dans les cambuses rustiques de la place des Moulins. A sa grande joie, les enfants furent admis sans rétribution.

L'argent qu'elle reçut alors de Turin remonta un peu son courage. Elle acheta le linge indispensable, des ustensiles de cuisine, et chez un bric-à-brac, une table et des chaises usagées, pour compléter le mobilier sommaire de la Napolitaine. Quand elle eut mis un peu d'ordre et de propreté dans ses deux chambres, elle goûta un instant de satisfaction qui fit trêve à son chagrin et qui lui embellit presque son triste gîte.

Pourtant, cette Maison de diamant inspirait à Marguerite un invincible effroi, chaque fois qu'elle

s'engageait dans l'ombre glaciale de son escalier. Cet habitacle sinistre résumait pour elle la laideur et l'abjection des choses environnantes.

En face, il y avait une prison, la geôle municipale, dont la lanterne rouge s'allumait à la tombée de la nuit, phare honteux et louche du vice nocturne, vers lequel refluait, chaque soir, avec des hurlements, le troupeau des homicides, des ivrognes et des prostituées. En haut de la rue, c'était l'Hôtel-Dieu, enclos lugubre de la maladie, de la pourriture et de la mort ; en bas, à travers les vergues, croupissait l'eau trouble et nauséabonde de la mer tueuse d'hommes ; à droite et à gauche, occupant des rues entières, s'échelonnaient les lupanars, les cabarets et les tripots. Et ainsi toutes les fatalités qui pèsent sur ce pauvre monde de marins, d'artisans, de filles et de souteneurs, s'exprimaient avec une évidence plus poignante par le simple aspect des lieux et par le voisinage de ces bâtisses symboliques réunies sur un si petit espace.

Entre la geôle et l'hôpital, la Maison de diamant, dans son effroyable décrépitude, se dressait comme le palais dérisoire de la misère.

Cette étable humaine fut construite sans doute, au commencement de la Renaissance, par des architectes italiens. La disposition intérieure, la décoration de la façade, le détail des sculptures l'apparentent aux vieilles maisons patriciennes de Gênes et de Livourne. Les pierres saillantes

des encognures et des refends, taillées en biseau à la façon des gemmes, lui font comme un collier de brillants, d'où le nom populaire de la Maison de diamant. Mais toutes ces magnificences surannées s'effritent sous une couche de suie noirâtre ; les lignes des moulures, les torsades ornementales, à demi rongées par le temps, grimacent comme des rides ou des verrues au milieu d'un visage sénile. Les toiles d'araignées qui pendent aux murs sont tellement épaisses, tellement anciennes, tellement alourdies de poussières accumulées, elles se superposent avec une telle luxuriance qu'on dirait des guenilles accrochées là depuis des siècles. Elles feutrent les parois humides des corridors, où les pieds s'enfoncent dans une boue perpétuelle, où les mains qui tâtonnent éprouvent la même sensation visqueuse et molle qu'au contact d'une aile de chauve-souris. Elles recouvrent comme d'un crêpe de deuil les hauts reliefs du portail, où les vestiges d'une sculpture à demi effacée composent vaguement l'apparence d'une Mort équestre qui, lancée au grand galop de son cheval, brandit une faux, dans le vent de la course. Ce funèbre fantôme domine le porche de la Maison de diamant.

Chose étrange ! la masure lamentable se transfigure, chaque matin, dans les rayons de l'aube. Le soleil, surgissant derrière les hauteurs de Notre-Dame de la Garde, illumine d'une gaîté soudaine la façade décrépite. Par les jours clairs de cette fin

d'octobre, dès les premières lueurs du crépuscule, une coulée d'or se glissait entre les pignons gris des maisons, s'étalait en une nappe splendide sur le pavé boueux et sur les tas d'immondices, gagnait les jambages du portail, touchait, dans les embrasures des hautes fenêtres, les pots de basilic et de romarin, les hardes multicolores qui séchaient à l'air sur des ficelles, et dont les teintes crues encore avivées par la lumière éclataient comme une bigarrure d'oriflammes. Çà et là, pendaient des cabans et des culottes de pêcheurs, en toile bleue goudronnée, qui avaient des luisants d'émail.

Mais, en tout temps, sous la pluie comme sous le soleil, la Maison de diamant est joyeuse, bruyante d'une exubérance de vie, qui déborde au dehors, qui envahit jusqu'au seuil des maisons voisines. Les enfants pullulent à tous les étages, robustes ou malingres, plantes étiolées ou gonflées de sève, qui poussent avec acharnement sur ce fumier d'indigence et qui toutes, par leur foisonnement indomptable, publient, de générations en générations, la pensée antique et voluptueuse de la race : qu'il est doux de voir la lumière !...

De grosses femmes brunes, ayant des anneaux de métal aux oreilles, des fichus semés de fleurs pourpres autour du cou, se penchent sur le rebord des croisées, en piaillant d'une voix aigre contre les bambins en liesse ; et la pesanteur de leurs seins crève l'étoffe voyante des camisoles. Le soir, quand les garçons et les hommes sont rentrés, tout

le vieux logis retentit de chansons, de ritournelles de guitares et de mandolines. Dans la désolation et la saleté de cette ruine, l'arrogant bonheur des êtres vigoureux et jeunes s'épanouit quand même, comme un défi tranquille à toutes les méchancetés du sort.

Marguerite, en Piémontaise raisonnable et taciturne, n'aimait guère le tapage et le débraillé de ces mœurs napolitaines. Mais les habitudes régulières de ses voisins la rassuraient un peu et la retenaient, malgré tout, dans la Maison de diamant. C'étaient de braves gens pour la plupart, des marins ou des revendeurs de légumes. Sa logeuse, la vieille Anna Pizzaro et la fille de celle-ci, Immacolata, étaient veuves l'une et l'autre de deux pêcheurs qui avaient disparu récemment dans une bourrasque, du côté des madragues de l'Estaque.

Les femmes lui témoignaient une grande déférence, à cause de son titre de maestra. Dévotes, de façons circonspectes, de mine sévère, et toujours vêtues de noir, elles connaissaient des prêtres, étaient affiliées à des confréries pieuses qui distribuent des secours. Depuis la mort de leurs maris, grâce à des protections ecclésiastiques, on les avait embauchées dans une manufacture de boîtes métalliques, où, moyennant quinze sous, elles demeuraient, dix heures par jour, à insinuer des feuilles de fer-blanc dans un laminoir. Les Napolitaines avaient promis à Marguerite de l'aider à trouver

du travail et même, dès qu'il se présenterait une occasion, de la faire entrer dans leur usine.

Quotidiennement, elles assistaient à la première messe, avant d'aller à la fabrique, et, deux fois par semaine, le soir, elles emmenaient la maestra à l'église des Augustins, où des sermons en italien étaient prêchés par des orateurs au verbe passionné et grandiloquent et à la gesticulation dramatique.

Marguerite en revenait chaque fois plus abattue, plus épouvantée de l'énormité de sa tâche. La tête lourde d'encens, l'âme brisée délicieusement par la mélopée des cantiques, l'imagination encore tout exaltée par le son magnifique des promesses divines, elle se trouvait replongée subitement et comme engloutie dans la houle brutale et formidable de la grande cité maritime.

Au sortir de la pénombre calme du sanctuaire, la violence des éclairages, le vacarme des véhicules, les rumeurs de la foule lui causaient toujours le même malaise, les mêmes appréhensions indéfinissables. A cette heure, les derniers chariots longeaient les quais de la Darse, ou redescendaient la rue de la République, en ébranlant les rails et les pavés. Dans les bas quartiers de la Vieille-Ville, la prostitution nocturne s'éveillait. Aux yeux effarés de Marguerite, cela devenait un horrible sabbat, un cauchemar obscène, qui la poursuivait de porte en porte. Certains soirs, les samedis surtout, on croisait continuellement des bandes avinées, des ouvriers aux vêtements salis par le travail, des matelots en

uniformes étrangers. A l'entrée des bouges, des figures bestiales, des rictus injurieux et grimaçants s'ébauchaient dans le halo rougeâtre des lampes à pétrole posées au chevet des grabats cyniques.

L'air était saturé par les émanations crapuleuses des restaurants, des cabarets, des épiceries populaires : odeurs d'ail et de piment, de salaisons et de fromages, relents de marée, fétidité chaude des sueurs et des haleines. Une vapeur de lubricité semblait suinter des murs, se répandre à travers les rues et submerger toutes choses avec l'irrésistible puissance d'un élément. Marguerite, dont les semelles s'attachaient aux boues gluantes du trottoir, dont les narines aspiraient tous ces fumets d'animalité, se sentait comme enveloppée dans une atmosphère de luxure qui eût flotté sur la ville. Elle hâtait le pas. Les Napolitaines, le front baissé sous leur fichu de soie noire, multipliaient les signes de croix en pinçant les grains de leurs rosaires. Enfin, entre les bordures des toits, on apercevait les arcades de l'Hôpital, toutes pâles dans la nuit, et comme drapées d'un fantastique suaire. Le charnier séculaire pesait d'un poids triomphal sur la colline grouillante de vies sans nombre, — tiède germoir humain où se gaspille le torrent des fécondités intarissables. A cette apparition, Marguerite détournait la tête, en frissonnant, et c'est avec un soupir de soulagement que, précédée par les deux femmes en deuil, elle s'enfonçait dans le corridor de la Maison de diamant, sous le fantôme sculpté

du portail, la Mort équestre qui, du haut de son cheval, brandissait sa faux dans l'ombre.

Une fois enfermée à double tour, elle étouffait le bruit de ses pas, dans la crainte de réveiller les enfants qui dormaient à côté. Elle allumait une bougie, essayait de lire pour se forcer au sommeil, car l'agitation fébrile où elle vivait, l'obsession des mille soucis qui la traquaient, l'empêchaient de reposer avant une heure tardive de la nuit. Elle prenait un petit livre relié en toile grise qui ne la quittait jamais, les *Poésies* de Léopardi, cadeau déjà ancien de son inspecteur, — un grand jeune homme blond et mélancolique, qui, du temps où elle était encore institutrice, avait nourri pour elle une amitié sentimentale. Mais les caractères menus dansaient sous son regard, avec la flamme jaune de la bougie ; le sens désolé des strophes romantiques lui remplissait le cœur d'une tristesse plus amère. Elle repoussait le minuscule volume, ses yeux hagards se perdaient dans l'ombre opaque de la pièce séculaire, dont les murs étaient si hauts qu'elle n'apercevait pas le plafond. Alors, avec une obstination douloureuse, sa pensée revenait inévitablement vers Cosmo.

Hantée par les spectacles abominables de la rue, elle s'attachait désespérément à l'image du mineur, telle qu'elle la retrouvait au fond de son souvenir : rude silhouette virile, idéalisée par l'absence et déjà, hélas ! par les regrets qui accompagnent les morts. Jamais elle ne l'avait aimée si passionné-

ment que depuis le jour où Raimondo avait semé dans son esprit la quasi-certitude de quelque lâche guet-apens où Cosmo aurait succombé.

Elle s'enivrait de son chagrin, puis les idées de devoir, qu'on lui avait apprises et qu'elle-même avait enseignées autrefois, finissaient par s'imposer à sa volonté défaillante. Les obligations de la mère tenaient en échec la tendresse inquiète de la femme. Elle s'évertuait à combiner un nouveau plan pour ses recherches du lendemain. Rien ne la rebutait, elle était prête à accepter toutes les besognes, mais son air de « dame », la distinction naturelle de ses manières l'avaient desservie jusque-là. On la croyait incapable même des plus bas emplois, qu'elle sollicitait pourtant avec les plus instantes supplications.

Que pouvait-elle imaginer encore ?... Ses tempes brûlaient, sa pensée devenait confuse et pénible, à force d'être constamment tendue. Elle se levait en chancelant, s'approchait de la fenêtre, afin d'apaiser sa fièvre à la fraîcheur de la nuit, et peut-être aussi par instinct d'amoureuse qui cherche dans le vide des ténèbres le lieu le plus propice à l'éclosion de tous les songes.

La fenêtre s'ouvrait sur une cour profonde comme un puits. Il en montait une chaleur âpre, avec une puanteur de graillons et d'épices. Les cuisines d'un restaurant italien étaient installées en bas, sous une espèce de véranda vitrée. Marguerite entendait tout un vacarme de chaudrons de

cuivre qu'on rangeait, parmi des vociférations furibondes, des explosions d'injures et de paroles grossières, des fureurs de bataille qui s'exaspéraient soudain, dans un rebondissement d'ustensiles brisés... Et, à travers les vitres embuées de la véranda, où s'amoncelaient les détritus jetés de tous les étages, où miaulaient des familles de chats efflanqués, elle distinguait les casaques des marmitons qui, dans la lueur brouillée des becs de gaz, passaient et repassaient comme de gros poissons blancs sous les parois de verre d'un aquarium !...

Ecœurée par les odeurs, chassée par l'haleine embrasée des fourneaux, elle se réfugiait dans la chambre des enfants. Elle se couchait à demi vêtue, pour avoir moins froid. Mais la surexcitation de ses nerfs perpétuait son insomnie. A tout instant des bruits de pas, qui se traînaient le long des couloirs, la faisaient se dresser en sursaut. C'était un va-et-vient continuel. Quand les pêcheurs étaient rentrés, les marchands de légumes s'en allaient aux Halles. Et ainsi la Maison de diamant ne connaissait jamais le sommeil.

Marguerite, terrassée par la fatigue, s'assoupissait enfin. Bientôt une trépidation sourde, insupportable, l'arrachait à sa torpeur. Il était cinq heures et demie ; les cuisiniers du restaurant se mettaient à hacher leurs viandes. Ils chantaient à tue-tête des airs d'opérettes napolitaines, et le mouvement rythmique des hachoirs sur les billots scandait la mesure des mélodies. Le parfum âcre

des oignons brûlés, des ragoûts qui commençaient à mijoter dans les casseroles, s'élevait des profondeurs de la cour ; et, parmi les effluves des grasses nourritures qui cuisaient pour d'autres, Marguerite, ressaisie par ses tourments, se demandait, avec un serrement de cœur, pendant combien de jours encore on aurait du pain !...

Cependant, l'aube se levait derrière les hauteurs de Notre-Dame de la Garde. Le rayon d'or coutumier touchait les pots de basilic et de romarin, devant les fenêtres des misérables, et la noire façade de la Maison de diamant, avec ses linges agités par la brise de mer, souriait, comme toujours, dans la clarté matinale.

V

DEPUIS trois jours, Marguerite travaillait à la manufacture de boîtes métalliques. Immacolata, la fille de sa logeuse, s'étant coupé un doigt au tranchant d'une feuille de fer-blanc, elle avait prié la maestra de la remplacer jusqu'à ce qu'elle fût guérie. Celle-ci s'était empressée d'accepter malgré le salaire chétif. Les quinze sous de la paie diminueraient un peu sa dépense quotidienne, en attendant qu'il lui vînt un emploi meilleur.

Le matin du dimanche suivant, Marguerite, rentrée de la messe, s'occupait à débarbouiller les trois bambins, lorsqu'on frappa à la porte, d'une façon brusque et autoritaire.

Un prêtre parut, — et, jovial, le timbre sonore, avec un grasseyement de prédicateur soucieux d'arrondir ses périodes, il prononça :

— Serviteur, madame !... Vous êtes bien Mme Girardi ?...

Marguerite ayant incliné la tête affirmativement, il poursuivit, avec la même emphase involontaire :

— Je viens de la part de vos voisines, Mmes Pizzaro, qui m'ont parlé de vous !... Je suis l'abbé Carlavan, le directeur de l'Orphelinat Saint-Joseph.

La maestra lui tendit vivement une chaise, elle-même restant debout, très troublée d'ailleurs à l'apparition de ce personnage inattendu qui pouvait être un bienfaiteur providentiel. Le prêtre, solidement installé sur sa chaise, l'observait du coin de l'œil. Assez étonné, à part soi, qu'elle l'accueillit avec tant de réserve, il répéta, en pesant sur les syllabes :

— Je suis l'abbé Carlavan !

Comme ce nom décidément, ne disait rien à Marguerite, il continua plus froidement :

— Tout le monde me connaît dans le quartier, et dans toute la ville !... Je recueille les enfants abandonnés, — ceux dont l'Assistance publique ne veut pas !... Seulement, je vous préviens, je ne m'en charge qu'à une condition, c'est que j'en ferai des chrétiens et des Français !... Ah ! mon règlement est inflexible ! Du jour où ils entrent chez moi, tous mes pensionnaires étrangers quittent leur nationalité !...

A cette déclaration articulée d'un ton péremptoire, Marguerite s'effraya, comme si un pouvoir mystérieux allait lui ravir ses enfants. Cherchant à deviner les intentions du prêtre, elle le dévisageait timidement.

C'était un homme d'une certaine corpulence, avec une figure carrée aux lourdes bajoues, de grosses lèvres luisantes, de gros yeux noyés et très doux, — et toute sa personne avait cette apparence trapue, cet air de force tranquille qui plaît aux

gens du peuple. Soudain, il se leva, en distinguant les trois bambins, qui, épouvantés par la vue de la soutane et par le son de la grosse voix oratoire, s'étaient réfugiés dans un angle obscur de la pièce.

Il les attira de force devant la fenêtre et, les saisissant par le menton, il maintenait les petits visages en pleine lumière. Avec l'attention aiguë d'un médecin, il les examina minutieusement l'un après l'autre, tout en grognant d'un ton désappointé :

— Mais ils sont superbes !... Quelle santé ! Quelles couleurs fraîches, surtout !

Il lâcha le menton de Laurent qui commençait à pleurnicher, et, se retournant vers la mère :

— Vous n'en avez pas d'autres ?... des estropiés, des impotents, des incurables ?...

— Mon Dieu, non ! fit drôlement Marguerite, qui ne savait trop où il voulait en venir.

— Alors c'est fâcheux, très fâcheux !...

Et le bonhomme, l'air absent, regardait droit devant lui, les yeux perdus dans la pénombre de la cour.

Il plongea le pouce et l'index dans son gousset que gonflait ostentiblement une tabatière, — et, dissimulant sa tête derrière son chapeau, il huma lestement une prise.

Marguerite, tout interloquée, considérait la mimique du prêtre. A voir l'ébahissement de la jeune femme, il s'aperçut tout à coup de sa distraction et il se mit à rire bruyamment :

— Excusez-moi, ma chère dame !... Certes, je ne vous reproche pas d'avoir de beaux enfants. Mais c'est très fâcheux tout de même, parce que je ne puis pas les admettre à l'Orphelinat ! Je vous l'ai dit : moi je ne prends que le rebut, la guenille humaine, ce dont personne ne veut !...

— Mais je ne demande rien pour mes enfants, monsieur ! — protesta Marguerite avec énergie.

— En ce cas, il y a méprise, ma chère dame ! Ce sont vos voisines qui m'ont inexactement renseigné !

Et l'abbé Carlavan s'avança vers la porte.

La malheureuse comprit qu'une chance inespérée allait lui glisser des mains. Elle fit un effort sur sa timidité, elle implora :

— Je vous en prie, monsieur ! Je voudrais vous dire quelque chose ! Puisque vous êtes venu pour les enfants, peut-être consentiriez-vous à vous occuper de moi !...

A ces mots, le prêtre l'interrompit, en fronçant le sourcil. Par principe, il s'interdisait toute démarche en dehors de ses œuvres qui étaient déjà tellement absorbantes qu'il n'y pouvait suffire. Outre son Orphelinat, il avait, tout en haut de la rue Paradis, un refuge pour les filles repenties, et, en plein centre de Marseille, dans la rue d'Aubagne, une maison d'accueil pour les jeunes filles étrangères. Comme Marguerite ne rentrait dans aucune de ces catégories, cela dérangeait toutes ses habitudes de s'occuper d'elle. Mais elle le sup-

pliait avec un accent si volontaire, il aperçut dans son regard une si complète candeur qu'il se laissa toucher.

L'abbé se rassit, non sans avoir consulté sa montre :

— Voyons ! — fit-il d'une voix bourrue, — j'ai vingt minutes à vous donner ! Ma voiture attendra !... Seulement, vous me promettez de me répondre en toute franchise, comme vous feriez à votre confesseur !... Vous devinez n'est-ce pas ? Il est nécessaire que je sache...

Et, désignant les enfants qui étaient toujours là :

— Il serait plus convenable de les faire sortir !

Marguerite les enferma dans la pièce voisine, et, debout contre la table, elle signifia par son attitude, qu'elle était prête à l'interrogatoire.

— D'abord, — dit le prêtre en contemplant pudiquement la boucle de son soulier, — êtes-vous mariée selon l'Eglise !...

Une rougeur enflamma les joues de la jeune femme. Elle déclara avec fierté :

— Chez nous, monsieur, on ne se marie pas autrement !

— Bien ! — dit le prêtre, — le père de vos enfants est donc réellement votre mari ! Pardonnez-moi de vous l'avoir demandé. Ici, c'est plutôt l'exception !... Et votre mari exerçait, d'après vous, la profession de mineur !... Mineur ? voilà qui est bien étrange ! Il n'y a pas de mines à Marseille !...

Marguerite, souriant, dut expliquer que le métier de Cosmo consistait à surveiller le forage des trous de mines dans les carrières, les tranchées ou les tunnels en construction. Il avait débuté d'abord comme simple terrassier, puis il était monté en grade, et, à l'époque de son mariage, il gagnait de grosses sommes... entre deux cent cinquante et trois cents francs par mois !...

Le prêtre arrêta la maestra d'un hochement de tête :

— Je saisis, je saisis ma chère dame !... Et voilà ! cet homme qui gagne trois cents francs par mois vous aurait abandonnée, prétendez-vous !...

— Lui ? m'abandonner ?... Jamais, monsieur...! C'est bien pis, si vous saviez !...

Avec des sanglots qui entrecoupaient son récit, elle instruisit l'abbé Carlavan de la disparition mystérieuse de Cosmo. Elle lui dit les appréhensions de Raimondo et les siennes propres.

L'abbé sursauta :

— Et vous n'avez pas fait de recherches ?...

— Pas fait de recherches ?... Hélas ! j'ai battu tout Marseille et les environs pendant plus de huit jours !... Mais que voulez-vous ! Je suis seule, je ne suis qu'une femme ! Le commissaire central ne m'a même pas écoutée !...

Le directeur de l'Orphelinat Saint-Joseph connaissait trop bien le fatalisme des pauvres pour s'étonner outre mesure de l'inaction de Marguerite : les misérables se sentent écrasés par tant de

forces conjurées contre eux qu'ils n'osent pas tenter ouvertement la lutte et qu'ils s'en remettent presque toujours au hasard.

Il se fit un moment de silence. Puis, tout à coup, le prêtre, toujours entraîné par ses réflexions, prononça à brûle-pourpoint :

— Ce qui me surprend dans tout cela, ma chère dame, c'est que vous, une institutrice... car vous êtes institutrice, n'est-ce pas ? vous ayez épousé un simple terrassier ! Nos maîtresses françaises se croiraient déshonorées d'être des femmes d'ouvriers !

La Piémontaise se redressa, et ses prunelles glauques flambèrent d'orgueil :

— Oh ! monsieur, — dit-elle, —nous n'avons pas de ces dédains dans mon pays ! Chez nous, il existe... comment vous exprimer cela ?... plus de fraternité entre les gens d'une même terre ! Nous nous sentons davantage du même sang !... Et nous sommes aussi plus simples que vous !... Pourtant, je dois le reconnaître, je n'ai pas toujours pensé ainsi !...

Elle parut hésiter, puis elle reprit avec plus d'assurance :

— Vous m'avez prié, monsieur, de vous parler comme à mon confesseur : vous m'inspirez tant de confiance et vous me semblez si bon que je vais tout vous dire !... Non ! je n'ai pas toujours pensé ainsi ! Lorsque je suis sortie de l'Ecole normale, j'étais tout infatuée de mes livres ! Je le comprends

maintenant ; j'étais trop fière ! On ne m'appelait que la *Regina*, et les militaires de passage qui me faisaient la cour, par galanterie, me disaient aussi que je ressemblais à la reine Marguerite... à cause de mon nom, sans doute ! Malgré tout cela, j'étais pauvre, je n'avais plus ni père ni mère ! Le municipe ne me donnait que cinquante lires par mois pour apprendre l'alphabet aux enfants, juste de quoi payer ma nourriture ! Ah ! si je n'avais pas épousé Cosmo, je ne me serais jamais mariée ! Les jeunes gens qui m'auraient plu ne me trouvaient pas assez riche, — et les autres, les paysans, ils avaient peur de moi !... D'ailleurs, moi, je n'aurais pas voulu d'eux !... Mais j'ai bien changé depuis !...

— Et vous n'avez fait que votre devoir, ma chère dame ! — affirma le prêtre, dogmatiquement.

Marguerite acquiesça de la main, puis elle dit :

— Vous concevez, monsieur, ce qui arriva pour moi ! Les années se passaient, j'avais vingt-six ans, et je ne me mariais toujours pas !... Alors, un jour je fus invitée à une noce, à Sant'Ambrogio, un village d'usines, près de chez nous. J'avais Cosmo pour voisin. Il arrivait de France, il avait de l'or plein ses poches, il était habillé comme un seigneur. Nous avons valsé ensemble... Oh ! comme je dansais en ce temps-là !... Je dansais follement, à en perdre la tête, avec n'importe qui, comme pour dissiper l'ivresse de mon chagrin dans le mouvement de la danse et les bruits de la musique !... Cette fois-là, j'avais dansé avec plusieurs

garçons. Je ne sais vraiment pas comment je me suis décidée pour Cosmo. Mais, quand il m'a demandée en mariage, j'ai dit oui tout de suite...

Elle hésita encore, puis, les yeux comme éblouis par une vision qui la ravissait, elle ajouta avec l'accent d'une passion plus forte que tout :

— J'ai dit oui, parce qu'il était plus beau que tous les autres, et parce que je l'aimais ! Ce n'est pas défendu, n'est-ce pas, monsieur, d'aimer son mari ?

L'abbé Carlavan était un peu gêné par cette naïveté d'amoureuse :

— Si vous l'aimiez, — fit-il assez rudement, — vous n'auriez pas dû le quitter, le laisser venir seul à Marseille !... C'est une mauvaise chose que l'époux soit séparé de l'épouse !...

— Il a bien fallu, monsieur !... D'abord, nous avons vécu ensemble, à Lyon, où il travaillait. Ensuite, comme les salaires baissaient, qu'il ne trouvait plus d'emploi, il m'a renvoyée au pays. Vous comprenez, je dépensais moins, là-bas, chez son père !... Tant que j'ai reçu des mandats de mon mari, tout a été pour le mieux. Il venait me voir de temps en temps, aux grandes fêtes !.... Puis il a quitté Lyon pour Marseille. Alors, les mandats sont devenus plus rares. En dernier lieu, j'étais presque sans ressources... Là-dessus, mon beau-père et mes beaux-frères ont commencé à me persécuter. Ils me traitaient de fainéante, me reprochaient jusqu'aux châtaignes que nous mangions,

mes enfants et moi ! C'était un enfer ! Je ne pouvais plus supporter une telle vie !... J'ai écrit à mon mari que j'allais venir le rejoindre, j'ai pris une petite somme que j'avais en réserve, et, un soir, quand tout le monde était aux champs, dans la montagne, je me suis sauvée de la maison paternelle, avec mes trois petits... Voyez-vous, monsieur, c'était impossible de rester plus longtemps ! Si misérable que je sois ici, je le suis encore moins que chez nos parents !...

Au souvenir des humiliations subies, la maestra se mit à fondre en larmes.

— Cela ne sert à rien de pleurer ! — dit le prêtre qui se raidissait lui-même contre l'émotion contagieuse, — il vaut mieux aviser à vous sortir d'embarras !... Alors, vous êtes sans travail ?...

Marguerite ne cacha point qu'elle venait d'entrer à la manufacture de boîtes métalliques. Mais les quinze sous par jour qu'elle en rapportait étaient un salaire dérisoire. Il était absolument nécessaire qu'elle gagnât davantage !...

— Ce sera bien difficile ! — soupira l'abbé Carlavan, — ma chère dame, ne vous faites point d'illusions, — surtout sur votre titre d'institutrice ! Les leçons sont rares et si mal payées ! D'ailleurs on exige des diplômes que vous n'avez pas !...

— Oh ! voilà longtemps, monsieur, que j'ai renoncé à rien tirer de mon métier, qui est bien le plus ingrat de tous, je ne le sais que trop !... Mais

je suis résolue à accepter le premier emploi qui se présentera, pourvu qu'il nous donne du pain ! Les plus pénibles, les plus rebutants ne me font pas peur !... Voyez-vous, monsieur, rien n'abattra mon courage !...

Ses prunelles glauques étincelaient, et tout son corps semblait se projeter en avant, dans un mouvement de défi. L'abbé Carlavan la complimenta de sa vaillance :

— En tout cas, — dit-il, — j'augure bien de vos dispositions !... Le courage, le caractère, la force d'âme, voilà des qualités qui ne se rencontrent guère chez la plupart des malheureux. Hélas ! j'en fais l'expérience tous les jours ! On accuse la dureté et l'égoïsme des riches, on a souvent raison ! Mais on ne parle jamais de la lâcheté, de la paresse des pauvres ! Cela, c'est leur tare inexpiable ! Vous aurez beau les secourir, essayer de les relever, vos efforts ne servent de rien : ils retombent dans l'abjection de tout le poids de leur inertie !...

L'abbé se tut subitement, ayant l'air de réfléchir. Puis, après une pause assez longue, il demanda :

— Vous entendez-vous au moins aux travaux de couture ?...

— Je crois bien !...

Et Marguerite conta que, dans son pays, à San Dalmazzo, c'était elle qui taillait et qui cousait toutes les robes pour les filles du village ! Elle

possédait même une machine à coudre achetée autrefois par Cosmo, et qu'elle avait dû laisser là-bas !... Elle la regrettait bien, aujourd'hui !...

— Si c'est ainsi, — poursuivit l'abbé Carlavan, — je pourrai peut-être vous recommander comme lingère chez la sœur d'un de mes amis, Mme Espirat de la Tour !... Justement, j'ai rendez-vous ce soir avec son frère, l'avocat, M. Charles Artaud !...

Il feuilleta rapidement les pages d'un carnet, où toutes ses visites étaient consignées :

— Oui ! c'est bien ce soir, à cinq heures !... Ma chère dame, j'espère pouvoir vous donner une réponse avant peu !

En achevant sa phrase, l'ecclésiastique s'était levé. Précipitamment il tira sa montre, poussa un cri de stupéfaction :

— Miséricorde ! vous m'avez mis en retard !... Allons, au revoir, ma chère dame ! A bientôt !... Que Dieu vous garde la santé, à vous et à vos enfants !...

Et, sans entendre les remerciements de Marguerite, l'abbé Carlavan s'engouffra dans les corridors de la Maison de diamant. En bas, sur la place, où stationnait sa voiture, — un modeste cabriolet attelé d'une vieille jument couleur pie, — il s'était formé tout un cercle de curieux pour contempler un petit monstre mangé d'ulcères, un enfant de gitanes, que le prêtre avait trouvé, ce matin-là, dans une cabane de Saint-Moron.

VI

LE jour de la Toussaint, au saut du lit, Mme Cougourde, sitôt débarbouillée et attifée, descendit avec un panier, pour aller aux provisions.

Mais, tout d'abord, elle se rendit chez Mme Tron, une Piémontaise qui tenait un salon de coiffure sur la place Du Mazeau. Il était près de dix heures. Aussi se voyait-elle très en retard. Ayant passé la plus grande partie de la nuit à plumer des volailles et du gibier dans les sous-sols du marché des Capucins, elle venait seulement de se réveiller. Elle dormait si fort, qu'elle n'avait pas entendu sortir son mari, qui, vers cinq heures, était parti au travail. Le charretier ne faisant qu'une demi-journée à cause de la fête, devait rentrer exactement pour midi, car on avait formé le projet d'assister ensemble à une matinée de l'Alcazar. Auparavant le couple devait s'offrir — en tête-à-tête et à huis clos, — un déjeuner fin, dont, la veille au soir, ils avaient arrêté le menu.

Et Mme Cougourde, ravalant la surabondance de sa salive, se détaillait intérieurement les choses succulentes qu'on allait manger : d'abord des violets et des clovisses de Toulon, puis une perdrix

aux choux, ensuite des grives rôties, dont son patron lui avait fait cadeau, parce qu'elles étaient un peu avancées, enfin un gâteau de marrons, baignant dans un plat de crème à la vanille, le tout arrosé de deux ou trois bouteilles de bon vin, sans préjudice des apéritifs, des cafés et des glorias obligatoires...

Tout en remontant la rue de la Guirlande, elle se disait qu'elle aurait bien juste le temps de préparer un tel festin. Sans doute, le gâteau de marrons était cuit et mis en forme, et la perdrix aux choux mijotait tout doucement sur un feu couvert. Mais il fallait courir jusqu'au quai de Rive-Neuve, acheter les coquillages et, de là, au cours Belsunce, chez un crémier réputé pour ses camemberts. Néanmoins, si pressée qu'elle fût, Mme Cougourde, pour rien au monde, n'eût renoncé à la satisfaction de se faire coiffer avant midi, — ainsi qu'elle en avait coutume tous les dimanches et jours de fête. Cette station hebdomadaire chez la coiffeuse, c'était, à ses yeux, comme une prérogative qui établissait son rang, attendu que la clientèle de Mme Tron comprenait les boutiquières les plus cossues du quartier.

D'un pied léger, le port assuré et hautain, Mme Cougourde fendit la presse de la marmaille en train de polissonner sur la place Du Mazeau, mais elle détourna la tête, à la vue des pauvresses qui, à l'autre bout, battaient leur linge autour du lavoir. Elle traversa d'abord la boutique de M. Tron,

située au rez-de-chaussée et tout encombrée de peaux de bêtes et d'un tas d'animaux empaillés. Naturaliste de son état, le mari de la coiffeuse s'était fait une spécialité des oiseaux exotiques et principalement des perroquets, dont il était abondamment pourvu par les navigateurs au long cours. C'était une joie pour Mme Cougourde que de pénétrer familièrement dans cette boutique. Les aras et les kakatoès, immobiles sur leurs perchoirs dorés, la ravissaient en admiration, et il lui semblait que quelque chose de l'éclat des plumages et de l'opulence des fourrures rejaillissait sur elle.

Lestement, elle grimpa l'escalier à vis qui conduisait au premier étage.

Vu la solennité, il y avait foule dans le salon de coiffure. Mme Cougourde, très ennuyée, dut s'asseoir dans un coin, à côté d'une fille vêtue d'un peignoir rose extraordinaire, qui, aussitôt, l'interpella sans façon. L'épouse du charretier, peu d'humeur à supporter ces privautés, répliqua d'une bouche tellement superbe que la fille n'osa plus rien dire. Cependant Mme Tron, occupée à frictionner une cliente, lui cria un bonjour amical accompagné d'une inclinaison de tête et d'un mouvement de paupières qui signifiaient à la fois sa déférence pour une habituée de la maison et sa tolérance méprisante pour l'intruse installée auprès d'elle.

Radoucie par cette politesse, Mme Cougourde s'épanouit. Elle était là véritablement comme

chez elle. Elle saluait des connaissances, — des commères du quartier qui attendaient leur tour ; elle plaisantait les aides de Mme Tron qui, penchées sur des tignasses rebelles, jouaient du peigne et de la brosse. Elle caressait d'un œil complaisant la pièce enfumée et basse ; les flacons aux capsules de nickel, les boîtes à poudre, les bâtons de cosmétique ; elle mirait dans les glaces son petit museau ridé, et elle contemplait amoureusement les poupées de cire qui, enfermées derrière les vitrines, alanguissaient leurs sourires rosâtres sous des frisures postiches. Les effluves véhéments des parfumeries marseillaises se mêlaient aux fortes émanations de toutes les femmes qui étaient là. Et Mme Cougourde, un peu étourdie par cette capiteuse atmosphère, égayée par les dorures des cadres et des becs de gaz, se laissait aller à des idées de grandeur.

Le contact de la fille en peignoir rose lui gâtait seu ces jouissances, comme si elle eût empiété sur un droit qui n'appartenait qu'à quelques privilégiées. Entre commères, on échangeait des clins d'yeux dégoûtés. Pourtant, la mimique de Mme Tron faisait comprendre qu'un jour comme celui-là, on ne devait pas se montrer difficile : « On ne pouvait pas chasser le monde !... D'ailleurs, que voulez-vous, chacun fêtait la Toussaint à sa manière !... »

La coiffeuse eut bientôt expédié sa cliente. Elle adressa un signe discret à Mme Cougourde qui,

déposant son panier sur la chaise, vola vers le fauteuil enfin libre. Un marchepied le surélevait, de sorte que la petite femme s'étant hissée dessus se trouvait singulièrement grandie. Enveloppée d'un peignoir par les mains de Mme Tron, elle s'y drapa avec la majesté d'une impératrice ; puis, du haut du siège, où elle s'était calée, elle abaissa enfin son regard vers la place Du Mazeau, qu'elle découvrait tout entière. D'en bas, les passants la voyaient de la tête aux pieds, grâce au fauteuil sur lequel elle était juchée : c'était d'ailleurs, pour les pratiques de Mme Tron, un des principaux attraits de ce salon de coiffure que de pouvoir y être reconnues du dehors par tous ceux qui passaient.

D'abord Mme Cougourde constata que trois gamines arrêtées au milieu du terre-plein la considéraient d'un air passionné, en suivant les moindres gestes de la coiffeuse, — et la plumeuse de volailles en conçut plus d'orgueil. Puis, les pauvresses qui venaient de laver leur linge défilèrent sur le trottoir d'en face. Elles traînaient des seaux remplis de hardes ruisselantes, et les queues de leurs jupes, qui claquaient contre leurs mollets, s'égouttaient, lamentables, comme des parapluies sous l'averse. De nouveau Mme Cougourde, rengorgée dans son peignoir, détourna la vue de ces personnes sans splendeur !

Les cils mi-clos, la tête inclinée sous les mains grasses de Mme Tron qui lui tripotait le crâne, elle se délectait à ces soins mercenaires, — sa

vanité et sa récompense de chaque semaine. Elle répondait distraitement aux amabilités de la perruquière et même elle ne prêtait qu'une médiocre attention aux propos qui s'échangeaient dans la salle. Absorbée dans sa jouissance égoïste, Mme Cougourde songeait vaguement au bon déjeuner qu'elle allait faire !

Tout à coup, sa voisine, écartant les paquets de cheveux qui lui voilaient la figure, poussa une exclamation de surprise :

— *Té !* c'est vous, madame Cougourde !... Excusez-moi ! Je ne vous remettais pas !...

Mme Cougourde salua, s'excusa de même ; — et, en phrases hachées par les manipulations des coiffeuses, on se mit à potiner de concert.

La voisine, énorme femme, balonnée et ronde comme une boule, aux paupières massives, aux lèvres charnues, qu'ombrait une moustache apparente, était une Napolitaine, une Mme Mangiavacchi, revendeuse de légumes, qui habitait la Maison de diamant.

A travers ses lourds cheveux bleuâtres, dont le débordement l'aveuglait, elle interrogea subitement, d'une grosse voix enrouée :

— Vous connaissez la maestra, n'est-ce pas ?... Celle qui loge chez Mme Pizzaro ? C'est une de vos payses ?...

Mme Cougourde sursauta ; bien qu'elle pensât toujours à Marguerite, elle s'était prudemment écartée d'elle, évitant, par principe, de fréquenter

les gens dans le besoin. Cependant, elle répondit, avec un air de supériorité :

— Et alors, si je la connais ! C'est moi qui lui ai donné la main, pour se débrouiller en arrivant !... Même qu'elle a couché une nuit chez nous, elle et ses trois *pitchouns !...*

— A présent, poursuivit la revendeuse, — la voilà contente !... Elle vient d'entrer comme lingère chez une comtesse du grand monde !...

— Une comtesse du grand monde ! C'est pas possible ! — jeta Mme Cougourde, en haussant les épaules, — elle qui est si peu dégourdie !...

— Oh ! mais, c'est l'abbé Carlavan qui lui a procuré la place !... Et vous savez, madame Cougourde, on se demande ce qu'elle peut bien faire avec l'abbé Carlavan !... Maintenant, il est tout le temps chez elle ! Et « Mme Girardi par-ci !... » et « Mme Girardi par-là !... » *Dio cane !* il n'y en a plus que pour cette maestra dans la maison !...

A l'accent de colère qui tremblait dans le juron de la Napolitaine, on devinait une sourde rancune contre Marguerite, écho d'une de ces haines collectives, si fréquentes dans le peuple. Elle ne put s'empêcher d'ajouter :

— Tout de même, pour une femme d'ouvrier, elle est un peu trop fière !... Parce qu'elle a été maestra et son mari chef mineur, ce n'est pas la peine de faire tant d'embarras !

— Sûr, qu'elle est trop fière. Je le lui ai déjà dit ! — affirma Mme Cougourde, qui rougit un peu de

son mensonge, — mais qu'est-ce que vous voulez, il y en a aussi qui se croient pluss' que les autres !...

Elle se tut brusquement, car, sans bien s'expliquer pourquoi, elle se sentait pleine de mauvaise humeur contre Marguerite. Avec sa manie protégeante, cela lui était désagréable que la maestra eût trouvé une place, et qu'elle, Mme Cougourde, n'y fût pour rien. Elle se rappelait en outre les façons réservées et polies de l'institutrice, tous ces dehors d'éducation qui l'humiliaient, et voilà que maintenant les récriminations jalouses de la grosse femme lui révélaient, chez elle-même, une animosité latente contre sa compatriote !... Toute saisie de la nouvelle, elle en oubliait le déjeuner comploté avec son époux. Elle éprouvait même une démangeaison de courir tout de suite à la Maison de diamant : elle ne démêlait pas au juste ce qu'elle dirait à la maestra, mais certainement elle saurait bien lui rabattre sa fierté et lui couler quelque allusion désobligeante. Et puis Mme Cougourde songeait que, dans un instant, sa toilette serait terminée. Ainsi atournée, ce lui serait un plaisir de se montrer à la maestra, — et, déjà, elle s'entendait prononçant dès le seuil de la porte : « Bonjour, madame Marguerite, je sors de chez ma coiffeuse !... »

Toutes ces idées la tracassaient tellement qu'elle n'écoutait plus la Napolitaine. Cependant Mme Tron la harcelait pour qu'elle se décidât à faire l'emplette d'une nouvelle natte.

— Regardez un peu ! — disait la perruquière, la vôtre a l'air d'une queue de rat, et elle est toute roussie par le bout !... Vrai, madame Cougourde, pour une personne comme vous, ça n'est pas trop convenable !...

— En racheter une autre ? Jamais de la vie !... Une natte qui me vient de ma pauvre mère !...

Et la plumeuse de volailles prenait à témoin Mme Mangiavacchi et les autres voisines.

En réalité sa chevelure, un peu courte et clairsemée, aurait eu besoin de sérieux embellissements. Il fallait la science capillaire de Mme Tron et un attirail de coussinets en lustrine noire, bourrés de crins, pour prêter à sa coiffure toute l'ampleur requise.

Quand la perruquière eut terminé l'échafaudage des coussinets, Mme Cougourde, reflétée par la glace, contempla sa figure avec satisfaction.

Par amour du faste, elle était restée fidèle aux modes de son jeune temps, dont les élégances surchargées éclipsaient à ses yeux tout ce qu'on avait pu inventer depuis. Quoiqu'un peu farce, ce style suranné ne laissait pas que d'être encore très imposant. Des boucles symétriques, plaquées contre sa peau et roulées en accroche-cœurs, encadraient son petit front plissé de rides très fines, et, parmi des ondulations compliquées, un chignon aplati en forme de gâteau de Savoie s'étalait au sommet. La natte de sa « pauvre mère » enroulée tout autour complétait la magnificence, en assu-

rant la solidité de l'édifice. Mais ce qui lui plaisait plus que tout le reste, c'était la violence foudroyante des parfums qui se dégageaient de sa tête...

Lentement, elle essuyait sur ses joues un reste de poudre de riz, lorsque le cadran-réclame de l'établissement sonna onze heures :

— *Madonna !*... Et le déjeuner de Cougourde qui n'est pas prêt !...

Comme réveillée d'un rêve, la petite femme se dépêtra vivement du peignoir, et, ayant ramassé son panier, criant au revoir à Mme Tron et à la Napolitaine, elle disparut dans l'escalier à vis...

De la rue, tout en longeant la place Villeneuve, elle entrevit la façade de la Maison de diamant, avec ses pots de romarin et de basilic. Malgré la hâte qui la talonnait, elle balança un instant, si elle n'irait pas relancer Marguerite. Ç'eût été un soulagement pour elle que de décocher une bonne méchanceté à cette renchérie de maestra ; — et, en ce jour de Toussaint, au sortir du salon de coiffure, elle se jugeait environnée d'un tel lustre, qu'elle brûlait de s'exhiber à quelqu'un d'aussi comme il faut que l'institutrice. Mais elle se rappela les clovisses du quai de Rive-Neuve, les camemberts mollets du cours Belsunce, — et ses grives faisandées à point !... La gourmandise l'emporta enfin sur son amour-propre et son ressentiment : « Ça sera pour une autre fois, — se dit

Mme Cougourde, — mais elle ne perdra rien pour attendre !... »

La plumeuse de volailles rassujettit son panier, et, accélérant soudain son allure, elle dévala vers le quai de l'Hôtel-de-Ville. Calamistrée et luisante comme les poupées de Mme Tron, elle portait haut sa coiffure monumentale et elle traînait après soi une senteur si vertigineuse de pommade au jasmin que les ruffians de la place Gélu se retournaient sur son passage.

VII

LE dimanche suivant, Mme Cougourde, fidèle à sa rancune et à la parole qu'elle s'était donnée, se rendit chez Marguerite.

Sur le palier du second étage, elle rencontra Mme Mangiavacchi, la marchande des quatre-saisons, qui l'avait aperçue de sa fenêtre, au moment où elle se faufilait sous le porche de la Maison de diamant.

— Comme ça, vous allez chez elle ! — bougonna la grosse femme, les deux poings sur les hanches, — ah ! elle a de la chance, celle-là ! Tout le monde se dérange pour lui faire visite !... Voilà ce que c'est d'être fière avec le monde !...

Et Mme Mangiavacchi, soulevée par une indignation qui agitait toute la boursouflure de sa camisole, conta que Marguerite empêchait ses enfants de jouer avec ceux des voisins.

— Pensez ! hier, elle a rappelé ses deux petits qui s'amusaient avec les miens dans l'escalier !... Je vous demande !... Qu'est-ce qu'elle se croit, celle-là encore !

Excitée par les propos de la revendeuse de légumes, Mme Cougourde ne se sentait plus de colère, lorsqu'elle frappa à la porte de la maestra.

Elle la trouva installée dans l'embrasure de la fenêtre, et tout occupée à un ouvrage que lui avait confié, la veille au soir, Mme Espirat de la Tour.

Armée de ciseaux, elle décousait des guipures et des galons d'or bruni qui recouvraient un corsage de satin rose. L'étoffe, frappée par la lumière avare, chatoyait de reflets, auxquels se mêlait une délicate nuance d'un jaune pâle, comme noyée dans le rose du tissu. L'éclat de la couleur, le scintillement des paillettes illuminaient les mains de la maestra, et toutes ces choses brillantes éclairaient d'un rayonnement de luxe la misère du pauvre logis. La vue de ces élégances accrut encore le courroux et la jalousie de Mme Cougourde.

Cependant l'accueil souriant, les manières très dignes et très simples de Marguerite l'obligèrent à se contenir. Elle pinça ses lèvres minces, et, d'un ton aigre-doux :

— Vous avez de la chance, vous !... Il faut qu'on se dérange, quand on veut vous voir !... Tout de même, ça n'est pas trop convenable de votre part !... Comment ! voilà plus de trois semaines que vous êtes sortie de chez moi, et vous n'avez pas pu prendre une minute pour venir me dire merci !...

Marguerite s'excusait, prétextant qu'elle avait craint d'ennuyer Mme Cougourde, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit avec fracas, et le petit Laurent, tout hors d'haleine, se précipita vers sa mère, en criant :

— Le *barba* (1), il arrive avec un autre homme!

— Quel *barba ?* — fit Marguerite, qui s'était levée, tremblante d'émotion.

— Le *barba* Tilio !... avec un autre homme !

— Ce n'est pas ton père ? — interrogea anxieusement la maestra, — tu le connais bien pourtant ?... Mon Dieu ! — soupira-t-elle, — si c'était Cosmo !

Mme Cougourde, s'attendant à un coup de théâtre, se renversa doucement contre le dossier de sa chaise, afin de mieux jouir de la scène.

Des voix viriles sonnèrent dans le corridor, et, comme Marguerite s'avançait vers le seuil de la chambre, un jeune homme blond, d'apparence jolie et fringante, apparut dans l'encadrement de la porte tenant sur son bras le bambin Simon qui lui tripotait le cou. Derrière lui, on apercevait un individu de haute taille qui le dépassait presque de toute la tête.

Le jeune homme déposa l'enfant par terre, et, jovial, le ton leste et cavalier :

— Je te ramène ton fils ! — dit-il à la maestra. — Oh ! je les ai bien reconnus tous les deux, en traversant la place !... Quand j'ai vu des têtes carrées et des cheveux frisés comme la laine, je me suis dit : « La famille n'est pas loin !... »

Et, la bouche en cœur, les joues offertes, il s'approcha galamment de la maestra.

(1) *Barba*, oncle, en piémontais.

— On s'embrasse au moins ?... C'est bien permis entre beaux-frères !...

Puis, quittant la taille de Marguerite, il se recula, d'un air admiratif !

— Ah ! la *Regina !* la *Regina !*... Tu es toujours aussi belle !...

Marguerite, un peu gênée, expliquait à Mme Cougourde :

— C'est Attilio, le frère de mon mari !...

Et elle s'empressa de questionner le jeune homme :

— Comment se fait-il que tu sois à Marseille ?... Je te croyais à Lyon ?

— Si, si ! je vais te raconter ça tout à l'heure !... Commence par nous donner des chaises ! Moi, j'ai les jambes qui me rentrent dans l'estomac ! Tu ne sais pas que nous arrivons de Vaufrèges!...

Il se retourna vers le grand gaillard qui l'accompagnait :

— Allez ! Amène-toi Manuel ! N'aie pas honte ! Tu es, ici, chez mon frère !...

— Asseyez-vous, monsieur ! — dit Marguerite à l'individu.

Le colosse s'assit timidement sur le bord d'une chaise, et, confus, touché de la politesse de la maestra, il leva vers elle de grands yeux très doux, sans oser la remercier.

Mme Cougourde, fort intriguée, dévisageait minutieusement les nouveaux venus.

Il n'y avait pas à s'y tromper ! Cet Attilio était

bien le consanguin des enfants de la maestra ! Mêmes cheveux blonds bouclés, d'un blond cendré qui avait la mollesse brillante de la soie ; même teint rose, d'une fraîcheur invraisemblable, — si rose et si frais que les pommettes et les ailes du nez semblaient frottées de sang encore humide. Une petite moustache, roulée en queue de scorpion aux deux coins de la bouche, lui donnait une physionomie à la fois bellâtre et arrogante. Le jeune homme, sans doute, s'était mis en frais de toilette, pour éblouir les siens, car il portait, avec des bottines de cuir jaune, un complet de molleton, couleur café au lait, qui, malgré des taches trop visibles, paraissait tout neuf. Piquée dans une mince régate de soie cerise, une énorme épingle, dont la tête simulait un brillant, achevait de solenniser son costume.

Attilio, par son extérieur et son accoutrement. formait un étrange contraste avec son compagnon, De taille athlétique, les moustaches épaisses, d'un blond fauve, les mâchoires carrées, l'homme était chaussé de gros souliers à clous tout poudreux, et il avait aux jambes un pantalon de velours bleu, déteint sur le gras des cuisses et à la place des genoux, mais dont les tons clairs étaient si bien fondus qu'ils semblaient harmonisés par un peintre. Une vieille veste grise s'ouvrait sur un tricot de cycliste qui moulait la saillie de ses pectoraux, et il tenait à la main, avec une attitude gauche, un feutre fripé dont les bords pendaient.

Toute la masse puissante de son corps exprimait, avec la tension perpétuelle et l'habitude de la lutte, la largeur de la résistance offerte au poids écrasant des fardeaux. Ce qu'il y avait d'âme en lui s'était réfugié dans ses yeux un peu saillants, où s'allumait, parfois, une flamme de bonté rayonnante. Ses lèvres charnues, qui dépassaient légèrement les poils rêches des moustaches, s'entr'ouvraient, innocentes et avides, comme pour boire les paroles des autres, avec une docilité de petit enfant.

Quoique Mme Cougourde eût un faible pour les personnes bien habillées, elle se complaisait à examiner l'homme poudreux, et elle sentait naître en elle une vague bienveillance. Cela la distrayait même de la conversation, qui, pourtant, excitait toute sa curiosité.

Attilio pérorait, tantôt en piémontais et tantôt en français, choisissant ses mots pour les doctes oreilles de la maestra, ou se laissant emporter par la fougue du récit : ce qui composait un amusant mélange de trivialité et de prétention.

— Alors, c'est Raimondo qui t'a donné mon adresse ! — répétait Marguerite, — il t'a dit sans doute ce qui est arrivé à Cosmo ?...

Ses yeux se voilèrent, en prononçant cette phrase. Mais le jeune homme affecta de prendre la chose en plaisanterie :

— Oui, oui ! il m'a parlé ! Tout ça, c'est de la blague !... Si Cosmo était mort, on l'aurait bien

retrouvé, la police t'aurait avertie !... Pour moi, il doit être en bombe avec quelque traînée ! Tu le connais... Un jour ou l'autre, tu vas le voir débarquer ici, quand il aura dépensé son dernier sou !

— Ah ! qu'est-ce que je vous disais, madame Marguerite ! — interrompit la plumeuse de volailles, — vous entendez votre beau-frère ?... Comme si je ne connaissais pas les habitudes des hommes !...

Ces grossières consolations navraient Marguerite : aux soupçons abominables qu'on insinuait dans son esprit, elle eût préféré peut-être la certitude que Cosmo était bien mort. Avec une irritante légèreté d'accent, Attilio poursuivit :

— C'est le *vieux* qui n'est pas content de toutes ces histoires-là ! Voilà plus de trois mois qu'il n'a reçu un centime de Cosmo !... Et, par là-dessus, tu t'es sauvée de la maison avec les enfants ! Il prétend que vous l'abandonnez, Cosmo et toi, que vous vous cachez à Marseille pour manger tranquillement votre argent, sans rien donner à personne !... enfin que vous ne pensez plus à racheter la Meïna !... Ah ! j'ai reçu une fameuse lettre contre vous, avant de quitter Lyon ! Il vous maudit tous les deux, il parle du bon Dieu, de Jésus-Christo, de tous les saints du Paradis, qu'est-ce que je sais, moi !

La maestra, qui, par pudeur, ne voulait pas aborder ce sujet devant des étrangers, évita de répondre directement :

— Pourquoi as-tu quitté Lyon ? — fit-elle, en baissant les yeux.

— Pourquoi ?... Pour trente-six mille raisons !... D'abord, parce que le travail ne me convenait pas. Il me faut un travail délicat, à moi ! tu comprends, quand on a de l'instruction !... Et puis il m'est arrivé une affaire terrible avec des Français ! Sans Manuel que voici, je serais en prison maintenant !...

— *Madonna !* — s'exclama Mme Cougourde, qui se passionnait déjà.

Flatté, Attilio reprit, d'un ton avantageux :

— J'étais employé à Villeurbanne, près de Lyon, dans une usine de colle forte... Manuel et moi nous y sommes entrés le même jour, et je vous garantis qu'il a été bien heureux de me rencontrer !... Pas vrai, Manuel ?...

L'homme hocha la tête en signe d'assentiment.

— Oui, il a été bien heureux !... parce que, vous savez, dans cette boîte-là, tous les ouvriers sont Italiens, et comme Manuel était le seul Français, ils voulaient tous lui tomber dessus. Alors, j'ai dit qu'il était mon cousin, et, à cause de ça, ils l'ont laissé tranquille !... Manuel, lui, qui est un homme fort, transportait les cuves de colle aux ateliers de découpage ; moi, j'étais au moulin à os !... *Sacramento !* quel travail de galérien ! Rester douze heures par jour dans une poussière fine comme la cendre, coupante comme le verre pilé, une poussière qui vous fait saigner les yeux, qui vous déchire la poitrine ! J'étouffais, je toussais du matin au soir, à m'arracher les poumons ! Et l'odeur qui remplissait toute la baraque, une odeur de

charogne, qui m'a ôté l'appétit pendant plus d'une semaine !... Jamais des Français n'auraient pu tenir là-dedans ! Il faut être des Italiens, des Calabrais, des meurt-de-faim, comme nous autres, pour faire des métiers pareils !...

— D'autant plus bêtes que vous êtes ! — jeta Mme Cougourde avec emportement.

— Enfin, comme je gagnais mes quatre francs cinquante, j'y restais tout de même ! Je mangeais bien, j'étais bien habillé !... Un dimanche, j'avais mis le costume que vous me voyez, j'avais verraillé toute la journée avec des *coulegos* du côté de Turin... Sur le coup de dix heures, en passant devant un café français qui était défendu aux Italiens, il me prend fantaisie d'y entrer... Pourquoi est-ce que je n'y aurais pas entré ? Avec de l'argent, n'est-ce pas, on a bien le droit d'entrer partout !... Il n'y avait là que des Limousins et des Auvergnats. Je m'assois auprès d'un gros, qui avait des favoris tout noirs et une casquette en peau de lapin, et je me commande un litre !... Le gros, lui, me regardait de travers. Alors je lui propose de partager la bouteille avec moi. Il dit oui, nous causons... et, tout d'un coup, voilà qu'il me demande : « Vous n'êtes pas Italien, vous ?... » Moi, je dis : « Si ! » — tout simplement !... Je ne pouvais pas renier le pays, n'est-ce pas ?...

— Certainement ! — concéda la maestra.

— ... Le gros ne répond rien, mais il commence à cracher dans mon verre, en rigolant du côté des

autres ! Il croyait que je ne le voyais pas, parce que j'étais un peu parti. Moi, le sang me tournait en voyant ça, je me sentais pâle comme un drap de mort ! Brusquement, je me lève, j'attrape la barre de ma chaise : « Vous n'aurez pas bientôt fini de cracher comme ça ! » que je lui dis. Alors les voilà tous qui foncent sur moi, et qu'ils se mettent à crier : « Celui-là, c'est encore un habillé d'amadou (1), brûlez-le !... » Aussitôt ils tirent les revolvers... ! *Contacci !* je devenais fou, j'éteins le bec de gaz qui était au-dessus de moi, je sors mon couteau de ma poche, et zou ! à taper dans le tas !... Il faisait noir comme dans un tunnel ! Les balles s'aplatissaient contre le mur, on m'assommait à coups de tabouret, le sang me coulait sur la figure, mais moi je me disais : « Tant qu'il y a du sang, il y a de la force !... » Et hardi ! à jouer du couteau ! Je crois bien que j'ai crevé les tripes à quelqu'un ! Les revolvers pétaient toujours !... Enfin, — je ne sais pas comment, — j'ai réussi à m'échapper, en me coulant entre les jambes des hommes et les pieds des tables ; j'ai gagné la porte du fond qui s'ouvrait sur le jardin, tandis qu'ils me cherchaient du côté de la rue, je me suis faufilé dans des broussailles, et je suis resté là, sans bouger, jusqu'au moment où je n'ai plus entendu de bruit !...

Attilio s'arrêta court, pour juger de l'effet pro-

(1) Les vêtements en « peau-de-diable » des Piémontais ont effectivement la couleur de l'amadou.

duit. Mme Cougourde poussa un gros soupir :

— Vous m'avez fait peur ! dit-elle, — avec un petit frémissement de jouissance.

Mais la maestra grondait le jeune homme de sa témérité : « A quoi cela servait-il d'aller provoquer les gens, surtout quand on est le plus faible... ? »

— A quoi ça sert ? — répéta Attilio, rageur, — quand je te dis que j'en ai touché un, pour le moins, là !... Mais ce n'est pas tout ça ! Il s'agissait de quitter la broussaille !... A force de détours, j'ai mis plus d'une heure pour revenir à la maison où je logeais avec Manuel... Manuel, lui, il dormait. Je le réveille, et il me dit comme ça : « Ce n'est pas possible que tu restes ici ! Les gendarmes vont venir te chercher, — et moi je ne peux pas rester sans toi à l'usine : il faut descendre jusqu'à Marseille !...

L'autre qui, jusque-là, avait gardé un mutisme absolu, intervint à ces mots :

— Non ! c'est toi qui as eu l'idée ! — rectifia-t-il, d'un ton bonasse.

— Que ce soit toi ou moi, — dit Attilio, — peu importe !... Seulement, voilà : pour descendre à Marseille, nous n'avions que dix-neuf francs à deux ! Pas moyen de prendre le chemin de fer !... Alors, que voulez-vous ? à la guerre comme à la guerre ! nous avons fait la route en trimardeurs !... Nous couchions dans les meules de paille, dans les hangars, dans les granges chez des paysans. Tantôt ils nous donnaient un morceau de pain, des légu-

mes, des pommes de terre que nous faisions cuire sous la cendre !... ou bien nous les arrachions nous-mêmes, sans permission !... D'autres fois ils nous chassaient à coups de fourche, ou ils couraient prévenir la gendarmerie... Ah ! *Cristou !* nous détalions au grand galop, sans réclamer la monnaie de la pièce !...

Amusée par le récit, Mme Cougourde se pâmait :

— Vous n'êtes pas mal canaille, vous encore !... Mon Dieu Seigneur, qu'est-ce qu'il faut voir dans la vie du monde ?...

La maestra, levant les bras, d'un air scandalisé, ne cessait de gémir :

— Attilio ! Attilio !... Ah ! quelle mauvaise tête !

Les enfants étaient tout oreilles. Soupçonnant en leur oncle un personnage d'importance, ils faisaient cercle autour de lui. Enchanté de soi, le jeune homme poursuivit, après s'être humecté les lèvres :

— A Montélimar, nous nous sommes embauchés chez un laitier qui venait de perdre sa femme. Moi, je portais le lait en ville !... Il fallait un bel homme pour ça, vous comprenez ! Manuel, lui, il trayait les vaches, il nettoyait l'écurie !... Ah ! nous nous sommes ramassé quelques pièces blanches, aux dépens du laitier !...

— Parle pour toi ! — dit Manuel, — c'était mal de tromper un pauvre homme !...

Attilio s'emporta :

— Qu'est-ce tu viens me raconter à présent !... Sans cet argent-là, est-ce que nous aurions fait un si bon déjeuner à Avignon ?... tu te rappelles, dans la rue Carréterie, au *Petit Saint-Eloi* ? Tu t'es régalé de poulet comme un voleur !... Et à la Bollène, dans le jardin du curé, qui est-ce qui a décroché les pêches sur l'arbre ?... *Madonna !* les bonnes pêches ! Jamais je n'en avais goûté de pareilles ! Un sucre ! Un jus qui vous coulait jusqu'au cœur !...

— Sûr que c'est bon, une bonne pêche ! prononça sentencieusement Mme Cougourde.

— Enfin, — reprit Attilio, — en sortant de Pertuis, comme nous n'étions plus qu'à deux jours de Marseille, nous sommes surpris par un orage ! La pluie tombait gros comme le doigt, nous avions de l'eau jusqu'au mollet !... Déjà, je m'étais mis à tousser, en quittant Montélimar, à cause de la poussière d'os que j'avais avalée dans cette coquine de boîte à colle forte !... Le refroidissement m'a achevé ! Tout de suite, il m'est tombé une fièvre de cheval, je me suis couché au bord du chemin, sans plus pouvoir avancer. Par bonheur que Manuel était là !... Il m'a chargé sur son dos, il m'a ramené jusqu'à Pertuis, et il m'a fait entrer à l'hôpital, où j'ai été soigné par des sœurs !... Différemment, j'aurais crevé comme un chien, dans le fossé de la route !... Manuel, lui, il n'a pas voulu me quitter ! Il s'est loué comme frappeur chez un maréchal, et, tous les soirs, il venait m'apporter

des friandises, des biscuits, des prunes, des raisins... Moi qui suis si gourmand de raisins !... C'est comme ça que je m'en suis tiré, grâce à Manuel !... Ah ! je l'aime autant que mon frère, Manuel !

Et Attilio, se penchant vers son camarade, lui glissa son bras autour des épaules, l'étreignit longuement ; puis il lui saisit la main qu'il secoua, d'un geste solennel, et il déclara :

— A présent, nous sommes amis jusqu'à la mort !

Marguerite considérait l'inconnu :

— Je vous remercie, monsieur, — lui dit-elle, je vous remercie au nom de mon mari... de ce que vous avez fait pour son frère !... Vous êtes ici comme un parent ! n'ayez crainte !...

L'homme, sous ses rudes vêtements de trimardeur, sous le poids de ses muscles et de sa chair, dont il avait honte confusément, n'osait toujours pas regarder en face cette femme si sérieuse et si belle, — une femme instruite, il le savait ! — et dont les prévenances mêmes l'intimidaient davantage. Personne ne lui avait jamais parlé sur ce ton, avec une telle douceur, une affabilité si courtoise, et il en éprouvait tant de reconnaissance que les mots balbutiants expiraient sur ses lèvres.

Tout attendrie devant les effusions des deux jeunes gens, Mme Cougourde essuyait une larme. Cependant, elle remarqua la main d'Emmanuel que celle d'Attilio pressait toujours : la poigne formidable était encore noircie par les poussières de la forge et toute couverte de calus et d'écorchures :


Universitas BIBLIOTHECA

— Ah ! — fit Mme Cougourde de sa petite voix mielleuse — ça se connaît que monsieur est un travailleur!... Ce n'est pas comme vous, — ajouta-t-elle, en se tournant vers Attilio, — vous avez les mains blanches comme une demoiselle !...

Le Piémontais se redressa superbement :

— Et alors, si j'ai les mains blanches !... Voilà plus de six semaines que je garde le lit !... Mais n'ayez pas peur, on va se mettre à la besogne, et vivement !... n'est-ce pas Manuel ?...

Celui-ci approuva du geste, puis il dit, en rougissant, sur un ton très bas :

— D'abord, il faudra voir Escartefigue, un camarade à moi qui travaille sur les quais !... Il pourra nous renseigner, lui ! C'est une forte tête !...

Frappée par le ton de la voix qui était douce et qui surprenait chez ce colosse, Mme Cougourde l'examina plus attentivement :

— Il me semble bien, — dit-elle — que je vous ai déjà vu !... Comment vous appelez-vous ?

— Je m'appelle Subleyras ! — répondit l'homme au pantalon de velours, — Subleyras Emmanuel !... Je suis de l'Aveyron, par là, dans la montagne !..

— Alors, ça n'est pas ça !.... Celui que je pensais était un Catalan !...

Cependant la plumeuse de volailles ne le quittait pas des yeux.

Marguerite écoutait son beau-frère qui lui avouait leur pénurie et que le gîte allait bientôt leur manquer.

— Ne t'inquiète pas ! — dit-elle vivement, — tu coucheras dans la chambre des enfants avec ton ami ! Je suis heureuse de t'avoir auprès de moi, surtout à cause des voisins, des Napolitains, qui commencent à me chercher dispute !

Tout en causant avec Emmanuel, Mme Cougourde épiait, d'une oreille, la conversation. Attilio se leva de sa chaise, et, se frottant les mains, il dit à son camarade :

— C'est entendu, *coulego !*... Tu restes ici avec moi, en attendant que tu te ramasses un peu de monnaie !... Maintenant il s'agit d'emménager ! En route, mon vieux ! Allons chercher nos frusques à l'Hôtel des Trois-Punaises !...

Et, pouffant de rire, le jeune homme conta que, la veille au soir, ils étaient descendus rue de la Pierre-qui-rage, dans un dortoir à cinq sous, où ils avaient été dévorés par la vermine, et où des malandrins avaient essayé de leur voler leurs montres.

Les bambins, aussi, riaient de confiance, fascinés qu'ils étaient par le bagout et l'aplomb de leur oncle. Seule, Marie-Louise se tenait sauvagement à l'écart :

— Tiens ! je ne l'avais pas aperçue, celle-là ! — dit Attilio, en montrant la petite fille. — Allons, viens dire bonjour au *barba !*

Marguerite poussa l'enfant qui se cachait la figure contre son bras :

— Vous voyez, comme elle est têtue !...

— Ah ! c'est tout le portrait de son père ! — dit Attilio.

Menacée par sa mère, la petite se décida enfin à articuler du bout des lèvres :

— Bonjour, *barba* Tilio !

Laurent et Simon, jaloux de leur sœur, se pendirent au veston d'Attilio qui dut les embrasser une seconde fois.

Quand les deux hommes furent dans l'escalier, Mme Cougourde, d'un air pudibond, interrogea :

— Alors, vous les gardez chez vous ?...

— Pourquoi pas ? — dit Marguerite, — c'est mon beau-frère ; quel mal y a-t-il ?...

— Tout de même, ça n'est pas trop convenable pour une personne seule d'avoir deux hommes chez elle !...

La plumeuse de volailles était visiblement contrariée de l'arrangement. Sans doute, elle n'avait aucune intention malhonnête, pas plus sur Emmanuel que sur Attilio ; mais elle était furieuse que la maestra devînt l'hôtesse de deux si beaux garçons !...

Après un silence, lourd de sous-entendus offensants, Mme Cougourde conclut :

— Vous ferez comme vous voudrez ! Ça vous regarde !... Comme on dit, n'est-ce pas, chacun pour soi et Dieu pour tous !...

Et elle s'en alla très froidement.

Sur le palier, la petite femme se heurta encore à Mme Mangiavacchi qui la guettait depuis une heure :

— Vous avez vu les deux hommes ? — fit la revendeuse de légumes, — ah ! *elle* ne se gêne pas !... Il faut croire que l'abbé Carlavan ne lui suffit plus !...

Le visage réticent et mystérieux, Mme Cougourde répliqua :

— Elle devient folle, pour sûr !

— Mais, qui est-ce, ces deux hommes qui sont venus ? — insista la revendeuse.

Sur quoi, Mme Cougourde, méprisante, avec l'accent de l'honnêteté qui se révolte :

— Est-ce que je sais, moi ?... Comme si je connaissais ces types-là !...

VIII

EMMANUEL, après bien des courreries, n'avait point réussi à découvrir Escartefigue, « la forte tête », cet ancien camarade sur lequel il comptait pour se débrouiller en arrivant. En vain essayèrent-ils, Attilio et lui, de se faire embaucher aux Docks. Comme on ne les connaissait pas, les contremaîtres les évinçaient chaque matin : alors, de guerre lasse, et pour n'être pas à la charge de la maestra, ils acceptèrent du travail dans une usine de produits chimiques, du côté de l'Estaque. C'était un ouvrier piémontais qui, par considération pour Attilio, son compatriote, les avait présentés : les deux jeunes gens paraissant solides et de bonne volonté, on les admit immédiatement.

Cependant, Attilio n'était point satisfait. Sans cesse, il répétait en maugréant : « Encore un métier de Calabrais !... Ce n'est pas fait pour moi, un métier comme ça !... » Et, dès le début, il se jura d'abandonner l'usine, à la première occasion, espérant vaguement « une bonne place » : il ne savait pas très bien laquelle, mais ce serait une place en rapport avec sa jolie prestance, une place où il n'y aurait pas à se salir, où il toucherait enfin de gros

salaires, sans trop se fatiguer... Emmanuel, débonnaire et placide, s'en remettait aux circonstances, pour améliorer son sort.

Quotidiennement, à cinq heures et demie, munis d'un couffin qui contenait leur déjeuner, ils s'empilaient avec d'autres ouvriers dans le tramway de l'Estaque. Emmanuel, plus robuste, était employé au chargement des fours à pyrites ; Attilio remplissait des sacs de chlorure. Ils n'étaient de retour qu'à sept heures, et ils arrivaient, les vêtements brûlés, les chaussures rongées par les acides. Attilio surtout, qui, du matin au soir, manipulait des chlores et des chaux hydratées, s'enrageait de voir ses chemises s'effilocher comme une charpie. Des plaques rouges marbraient ses bras, ses doigts se pelaient, il ne s'habituait pas aux émanations asphyxiantes qui saturaient l'air des chambres. Continuellement, il toussait :

— C'était bien la peine, — grognait-il, — d'avoir lâché le moulin à os, pour retomber dans cette galère !...

Et, pendant quelque temps, il redouta une rechute de sa pneumonie.

La besogne d'Emmanuel était plus rude. Une semaine sur deux, alternativement, il y avait service de nuit obligatoire pour les hommes des fours. Il passait douze heures consécutives auprès des brasiers incandescents, dans une atmosphère torride et chargée de gaz méphytiques. A l'aube, quand il se rhabillait, il sentait ses membres brisés aux

jointures, et, de la tête aux pieds, son corps ruisselait de sueur. Une soif atroce lui desséchait le sang. Pour l'étancher, il engloutissait des potées d'eau. La bouche renversée sous le jet de la gargoulette en terre brune, qu'il tenait suspendue par l'anse au-dessus de sa tête, il s'inondait le gosier si furieusement que son cou s'enflait avec un grand bruit rauque, comme un tuyau qui va crever.

Moins sage, Attilio, pour mater sa soif, recourait aux alcools de la cantine, et il commençait à prendre le goût de l'absinthe. Plusieurs fois, il était revenu à la Maison de diamant avec une pointe d'ivresse. La maestra, qui connaissait trop bien le terrible penchant des Piémontais pour la boisson, s'épouvantait de ses allures. Elles se modifiaient à vue d'œil. Grâce à cette facilité d'adaptation qui distingue les gens de sa race, il s'était mis très rapidement à l'unisson du milieu nouveau, il avait attrapé tout de suite le ton des élégances locales, et même il parlait déjà assez convenablement la langue du pays, prodiguant à tort et à travers la kyrielle des jurons marseillais.

Presque tous les soirs, sitôt son repas terminé, il désertait le logis, pour courir les bars et les estaminets du port, et, aux reproches de Marguerite, il répondait d'un air important, qu'il fallait bien voir le monde, quand on voulait « se créer une position ».

Emmanuel, d'ordinaire, restait seul avec Marguerite, d'abord parce que ce tête-à-tête avec la

maestra lui plaisait, et ensuite parce que celle-ci avait besoin de quelqu'un auprès d'elle, pour tenir en respect la jalousie agressive des voisins. Leur malveillance s'en irritait, les Mangiavacchi, surtout, se signalaient par leur acharnement, et il n'était calomnie odieuse qu'ils ne répandissent sur les rapports du Français et de la Piémontaise.

Cependant, le camarade d'Attilio observait à l'égard de Marguerite une réserve qui démentait toutes ces infamies. Il avait pour elle une vénération quasi religieuse. La maestra lui apparaissait comme un être tellement supérieur que l'idée qu'elle était femme, et belle, et désirable, ne lui venait même pas à l'esprit. D'autres lui avaient offert du plaisir, quelques-unes de l'amour, car il était homme à justifier tous les caprices. Mais, devant celle-là, il ne songeait à rien de pareil. A ses yeux, elle était d'une condition trop différente de la sienne ! Son éducation l'élevait trop au-dessus de lui pour qu'il espérât jamais se faire aimer d'elle. D'ailleurs ses sens de rude manœuvre étaient accoutumés à des séductions d'une autre espèce. Marguerite, pour lui, n'était pas de celles que l'on courtise !

Elle ne lui inspirait que de la reconnaissance mêlée d'affection, — l'affection qu'il aurait vouée à une sœur aînée pleine de sagesse et de dévouement. Les moindres politesses de la maestra, — la plupart du temps involontaires ou inconscientes, — le touchaient comme des attentions particu-

lières. Il en avait si peu l'habitude ! Mais ce qui l'émouvait plus que tout le reste, ce qui réveillait en lui l'âme tendre et rêveuse du petit montagnard qu'il avait été autrefois, c'est qu'elle le traitait comme son égal, comme une personne capable de la comprendre et de partager tous ses sentiments. A l'exception peut-être d'Attilio, ses camarades et ses patrons affectaient de le considérer uniquement comme une machine à travail, ou une brute aux poings redoutables...

Et Marguerite, de son côté, ne se défendait pas d'une secrète sympathie pour ce géant timide et bon. Sans doute, elle était trop Italienne pour ne pas remarquer aussi la mâle tournure de ce grand garçon de trente-quatre ans qui était, comme elle, dans tout l'épanouissement de sa vigueur et de sa beauté. Mais elle ne l'aimait point ; et, chaque fois qu'elle dévisageait Emmanuel avec un peu de complaisance, ce lui était un prétexte pour se retourner plus ardemment vers l'image toujours vivante de Cosmo.

Pourtant, elle admirait dans cet étranger, aux vêtements grossiers et aux façons balourdes, un fond de douceur et d'humanité qui contrastait avec la sauvagerie et le caractère emporté des hommes de son pays. Elle s'ébahissait d'une telle candeur dans un si grand corps, d'une telle bénignité dans une telle force ; — et, parfois, faisant un retour sur sa propre condition, elle se rappelait les paroles de la virago, lors de sa visite à Vaufrèges :

« Les Italiens sont trop brutaux !... Ma sœur a dit qu'elle ne se mariera qu'avec un Français !... » Mais elle rougissait de s'arrêter à ce souvenir, et bien vite, elle l'écartait comme une mauvaise pensée.

Au fond, Marguerite ne démêlait pas clairement les raisons qui lui faisaient accepter si volontiers la compagnie d'Emmanuel. Elle se laissait aller à son inclination avec ce sûr instinct qui guide l'une vers l'autre, au milieu des pires vulgarités et à travers les apparences les plus contradictoires, les âmes vraiment fraternelles.

La maestra se rendait-elle bien compte que cet homme à l'écorce épaisse, ce bœuf de labour content de son destin, était d'une essence plus noble que le fringant et loquace Attilio ?... Mais quand Attilio était parti, c'était, pour tous les deux, une sorte de soulagement. Brusquement leur attitude changeait. Marguerite devenait plus enjouée et plus familière. Emmanuel, toujours si taciturne, se mettait à causer sans contrainte, encouragé aux épanchements par l'indulgence affectueuse de la jeune femme.

Il lui contait son enfance délaissée, sa mère étant morte en mettant au monde son frère cadet. Il avait grandi chez une tante, au milieu des injures et des coups, ne goûtant un peu de tranquillité qu'à l'école, où, péniblement, il avait appris à lire et à écrire. Dès l'âge de treize ans, on l'avait fait entrer comme manœuvre dans une tannerie

de Millau. Puis, suivant l'exode annuel des Aveyronnais, il était descendu dans l'Hérault, pays plus riche, où le travail est mieux payé. Il avait tâté à peu près de tous les métiers : il avait été charretier à Cette et à Narbonne, portefaix à Marseille, terrassier à Grenoble, homme de peine à Villeurbanne, dans cette fabrique de colle forte, où il avait rencontré Attilio...

Son seul bon temps, ç'avait été le service militaire, lorsqu'il était à Valence, dans un régiment de dragons : à Narbonne et à Cette, il s'était amassé de grosses économies qu'il avait dépensées joyeusement. Mais, par égard pour la maestra, il glissait discrètement sur ses aventures de cette époque. Presque toujours, l'entretien dérivait vers son frère cadet qu'il connaissait à peine, car l'enfant avait été recueilli par le curé du village qui l'avait élevé. Puis, plus tard, sur la recommandation du prêtre, on l'avait agréé en qualité de novice chez les Frères de Rodez. Maintenant il professait à Smyrne dans une école de missionnaires.

Emmanuel nourrissait contre lui une sourde rancune, mal combattue par un reste de tendresse et par une pitié un peu méprisante :

— Pensez ! — disait-il à Marguerite, — un garçon intelligent, se faire ignorantin ! si c'est possible !... Ah ! c'est un riche abruti que mon frère !...

La maestra s'amusait de ces colères : Emmanuel traitant quelqu'un d'imbécile, c'était un événement si rare et si imprévu, qu'elle ne pouvait

s'empêcher de rire. Ensuite, elle le grondait de ses intempérances de langage : « Chacun était libre, n'est-ce pas ?... Il fallait se montrer tolérant pour les opinions des autres !... »

Elle discourait avec abondance, par ancienne habitude professionnelle, heureuse de se savoir écoutée, et sûre d'avance d'être approuvée dans tout ce qu'elle disait. Des bruits de vaisselles entre-choquées, des airs d'opérettes napolitaines montaient du restaurant italien, dont la lueur illuminait la cour. Le corridor, les chambres voisines retentissaient de braillements enfantins, de piétinements et de heurts continus : toute l'agitation d'une humanité turbulente et peu soucieuse d'autrui ! Au milieu de ce vacarme, de ces êtres violents et misérables dont la clameur et la force déchaînée l'investissaient de toutes parts, Marguerite sentait davantage le calme de son foyer, — petit îlot tranquille perdu dans la houle formidable de la grande ville !

La lampe à pétrole coiffée d'un abat-jour en papier rose éclairait les cahiers de Laurent et de Marie-Louise, qui, penchés sur la table, s'appliquaient à leurs devoirs. La maestra, occupée à quelque ouvrage de couture, tirait l'aiguille ou faisait crier ses ciseaux ; et, quand elle levait la tête, elle apercevait en face d'elle le bambin Simon qui dormait sur les genoux d'Emmanuel. Le colosse berçait l'enfant, avec une sollicitude toute paternelle. Alors, à cette vue, une pointe doulou-

reuse déchirait le cœur de Marguerite : c'était un autre qui aurait dû être là !... Elle pensait à Cosmo disparu. Ses angoisses la reprenaient, et la soirée s'achevait tristement à attendre Attilio qui rentrait très tard, la bouche pâteuse et les yeux allumés d'alcool.

Un soir, dans la semaine du nouvel an, Emmanuel reçut une lettre de son frère, qui lui écrivait régulièrement chaque trimestre. Il la déchiffra, tant bien que mal, pendant le souper, sans déguiser sa joie de tenir entre ses mains une chose qui arrivait de si loin. Il en concevait une telle fierté, qu'après le départ d'Attilio, il pria la maestra de lui lire cette lettre, — dont il n'avait pas tout compris, disait-il. C'était un prétexte pour la faire admirer à la jeune femme. Marguerite s'exécuta, en souriant de cette ruse naïve.

La lettre était datée de Bethléem, — et, tout de suite, le Frère expliquait qu'il avait dû quitter Smyrne, sur l'ordre de ses supérieurs, pour venir diriger, à Bethléem, une école de jeunes Syriens convertis. Certes, le pays ne paraissait guère civilisé et la ville était bien inférieure à Smyrne, mais il se consolait en songeant qu'il avait le bonheur de vivre dans la bourgade où était né l'Enfant-Jésus. Il venait d'assister aux fêtes de Noël qui avaient été célébrées en grande pompe par toutes les communautés chrétiennes.

Dans un style emphatique et maladroit, où les clichés de la dévotion alternaient avec des phrases

sincères, pleines d'une émotion et d'une foi ardentes, il décrivait les cérémonies de la Nativité, les processions aux flambeaux autour de la Crèche, les ornements splendides des prêtres... Et il ajoutait : « Pendant tout l'office de minuit, je n'ai pas cessé de penser à toi et à ton salut, mon cher Emmanuel, — et, tandis que nos élèves chantaient le *Gloria in excelsis*, j'ai demandé à Notre-Seigneur qu'il t'accorde le courage de supporter sans révolte ta dure vie de labeur : crois-le bien, si éloignées que paraissent nos deux voies, nous travaillons l'un et l'autre à glorifier son saint Nom !... » Et, sans transition, il annonçait à son frère l'expédition d'une petite caisse qui contenait des oranges, des figues et des raisins secs, avec un scapulaire, des images pieuses et un chapelet en noyaux d'olives qui avait été bénit à Jérusalem, dans l'église du Saint-Sépulcre...

— Ça sera pour vous, madame Marguerite ! — dit Emmanuel, d'un ton détaché, — qu'est-ce que je ferais, moi, de toutes ces bricoles-là ?...

Puis il conclut, après un instant de réflexion :

— Il y a bien des bêtises dans ce qu'il raconte !... Mais, ça se connaît, n'est-ce pas, que c'est un homme intelligent ?... D'ailleurs, que voulez-vous, c'est mon frère !...

Marguerite répondit qu'en effet, cette lettre dénotait une personne instruite et animée des meilleurs sentiments. Elle désira savoir le nom de celui qui l'avait écrite :

— Joachim ! — dit vivement Emmanuel, — il s'appelait Joachim, avant de prendre l'habit des curés. Mais, depuis, ils lui ont mis un nom à coucher dehors... Le Frère Abdon ! Ils l'appellent le Frère Abdon !... Je vous demande !...

Et le grand garçon levait ses larges épaules.

Cet événement de médiocre importance modifia cependant, d'une façon sensible, l'attitude de la maestra vis-à-vis d'Emmanuel. Dorénavant, il fut un autre homme pour elle. La lectrice de Léopardi, l'amie sentimentale de l'inspecteur de Turin, environnait inconsciemment le pauvre ouvrier, aux vêtements déchiquetés et roussis, de tout le prestige des pays évangéliques. A travers les phrases de la lettre datée de Bethléem, elle voyait, avec son imagination vive d'Italienne, des prêtres en dalmatiques et en chasubles d'or, défiler processionnellement dans une chapelle tout éblouissante de lumières, où l'on priait pour l'âme d'Emmanuel : cette prière, dans un tel lieu, parmi ces magnificences liturgiques, lui conférait, à ses yeux, une dignité mystérieuse, — et, maintenant, elle le sentait plus près d'elle !...

IX

PENDANT tout le mois de février, des pluies torrentielles s'étaient abattues sur la ville. Enfin, le dernier dimanche, comme un soleil très chaud avait desséché la boue des rues, Marguerite proposa une promenade à l'Estaque pour faire prendre l'air aux enfants. Elle voulait aussi, disait-elle, voir l'usine, où travaillaient Emmanuel et son beau-frère.

Mme Cougourde, rencontrée au marché de la Place-aux-Œufs, avait promis de venir avec son mari. Mais on les attendit inutilement jusqu'à trois heures. Le couple, sans doute alourdi par les vapeurs d'un bon déjeuner, avait dû s'endormir à table. Personne ne les regretta, sauf Emmanuel, qui avait une certaine sympathie pour Cougourde, brave homme, au fond, et meilleur que sa femme.

On prit le tramway de l'Estaque et l'on descendit à Saint-Henri, afin que les enfants pussent marcher un peu.

Le nez au vent, les moustaches cosmétiquées, le torse cambré sous un veston de cheviote que rehaussait une cravate éclatante, Attilio ouvrait la marche en compagnie de Marie-Louise. La petite fille, très cérémonieuse et très grave, tenait la

main de son oncle avec la dignité d'une jeune personne au bras d'un monsieur âgé. Simon et Laurent, qui jouaient à courir, se perchaient sur toutes les bornes et sur tous les tas de pierres. En arrière, la maestra vêtue d'une robe noire, ses cheveux roux ondulés en larges bandeaux sous sa mantille, marchait au côté d'Emmanuel. Ils avaient l'air de deux époux, et, de temps en temps, les passants, frappés de leur belle mine, se retournaient pour les regarder.

Le manœuvre était tout éperdu d'orgueil, à l'idée qu'on pouvait le prendre pour le mari de Marguerite. Et celle-ci, qui lisait nettement cette pensée dans ses regards trop radieux, détournait la tête et se taisait, envahie par une pudeur soudaine. Lui, triomphant, s'évertuait à garder un maintien qui fût digne d'elle. Endimanché, épanoui de bonheur, il avait, ce jour-là, une si fière prestance que la maestra ne reconnaissait plus l'humble ouvrier des fours à sulfates, honteux de ses haillons et de la masse pesante de son corps.

Silencieux, ils cheminaient sur le trottoir, en longeant le parapet qui surplombe la mer. Le soleil venait de se voiler. Tout le golfe immobile avait l'éclat pâle et frigide du mercure. Cette grande surface déserte miroitait immensément jusqu'à la courbe grisâtre des falaises, — et les barques de pêche arrêtées au large se détachaient, toutes noires, comme des bassins d'ébène sur un pavé d'argent...

Au tournant d'un cap, l'horizon s'élargit tout à coup : un vaste paysage, enveloppé de brumes et assombri de fumées, s'inscrivit au bord des eaux lourdes qui luisaient faiblement. Emmanuel tendit son bras, d'un geste oblique :

— Regardez ! — dit-il à Marguerite, — voilà notre galère !...

Sur un épaulement de terrain qui s'avançait vers le rivage, à la façon d'un promontoire, — dominée par des escarpements rocheux d'une blancheur livide, comme flottante sous un tissu de nébulosités bleuâtres, — une cité fantastique avait surgi dans les profondeurs brouillées de l'atmosphère. C'était l'usine, assise au creux de cet entonnoir, parmi ses vapeurs fétides, — l'usine tellement transfigurée par les illusions du couchant, qu'on eût dit une vieille citadelle féodale, resserrée sur sa colline, avec la couronne de ses remparts, les créneaux de ses tours, les flèches de ses églises. A de certains moments, quand le brouillard devenait plus dense, tout se confondait, puis une confuse et monstrueuse cathédrale semblait s'ébaucher sous un ciel du Nord. Mais on sentait bien que tout cela se passait dans un pays de lumière. Des rouges brique, des bruns ferrugineux émergeaient de la pénombre lilas et mauve, des lignes plus claires marquaient les arêtes des murs, et toutes les vitres frappées par le rayonnement solaire intermittent avaient des reflets d'incendie.

Au-dessus des bâtisses indistinctes, une couche

épaisse de fumées stagnait, alimentée sans cesse par les hautes cheminées jamais éteintes. Grises, blondes, rousses, jaune d'or, ou couleur de prune, suivant la nature des charbons ou des matières chimiques, elles se dégorgeaient à gros bouillons, comme des cataractes artésiennes qui jaillissent à ras du sol, ou elles planaient légères, ténues et diaphanes comme des flocons de soie blanche, dans la limpidité nacrée du firmament.

Fascinée par l'étrange apparition, Marguerite saisit le bras d'Emmanuel dans un élan instinctif :

— Allons-y ! dit-elle, — je voudrais tant connaître la maison où vous travaillez !

Lui, tout étonné de ce caprice, répondit avec son air sage :

— A quoi bon ?... Moi, je la connais trop, cette baraque de malheur !... Et vous, qu'est-ce que vous iriez chercher par là ?... Ça sent si mauvais !...

— N'importe !... Allons-y ! — insista Marguerite.

Ils approchaient d'une guinguette champêtre, dont toutes les tables étaient occupées par des promeneurs. On y dansait au son d'un piano mécanique, et des clameurs d'ivrognes se mêlaient à la ritournelle.

Arrêté sur le seuil, Attilio criait déjà vers sa belle-sœur :

— Entrons ici ! On va se reposer en buvant un verre !

Elle s'y refusa du ton le plus résolu : « Les

enfants avaient besoin de prendre l'air. Si l'on sortait une fois par hasard, ce n'était pas pour s'enfermer presque aussitôt dans une auberge !... » Et elle entraîna les deux hommes sur la route de l'usine.

Attilio ralentissait le pas, en rechignant et en tempêtant contre les lubies des femmes.

— Vrai ! ce n'est pas la peine d'aller plus loin ! — insinuait Emmanuel toujours conciliant, — voyez plutôt comme c'est laid, madame Marguerite !... Et il y a une poussière !...

— Je crois bien ! — dit Attilio grincheux, — je vais y perdre mes bottines du dimanche ! Cette poussière-là, ça coupe comme le verre !

Mais la maestra s'obstinait à sa promenade, n'ayant plus maintenant d'autre objectif que d'esquiver la séance au cabaret.

Elle les emmena jusqu'au pied du mamelon, où est bâtie l'usine, sous les contreforts monumentaux qui supportent le poids des constructions. La poussière était plus épaisse. Au moindre mouvement, elle se soulevait du sol, en nuages compacts, elle recouvrait comme une couche de cendre les maigres arbustes du chemin, et l'on sentait qu'elle saturait tout l'espace environnant, à une très grande élévation. Au-dessus des contreforts, les hangars et les tourelles de dissolution disparaissaient sous une espèce de suie grisâtre qui rongeait la couleur des tuiles. De place en place, les scories des pyrites déversées par les wagon-

nets formaient des amoncellements d'un rouge vineux, comme d'immenses coulées de tartre ; — et tout le flanc du monticule était sillonné de rigoles d'écoulement, dont les eaux corrosives et pestilentes, d'un brun de sang caillé, ressemblaient aux sanies d'une plaie qui suppure.

Par leur excessive intensité lumineuse, les brèches des carrières prochaines, et les hautes cimes calcaires qui s'étagent en demi-cercle autour de l'usine, faisaient paraître plus ténébreux et plus tragique l'entassement des pierres et des charpentes fuligineuses. Les noires fumées chimiques s'épandaient, comme un voile lugubre, sur la blancheur des roches brûlées de soleil.

Avec un effroi mal dissimulé, Marguerite contemplait la colline sinistre écrasée sous l'amas étouffant de ses fumées. Devinant sa déception, Attilio goguenardait :

— Eh bien ? tu l'as vue, la boutique ?... Tu es contente, à présent que tu m'as fait déchirer mes bottines !

Il voulait qu'on rebroussât chemin immédiatement, l'oreille tendue à la ritournelle du piano mécanique. Mais les enfants s'étaient enfuis vers le port, abrité en face, dans une petite anse, sous les parois des roches à pic. La maestra courut pour les relancer. Ils tripotaient dans les tas de sable et de ciment, dont les abords de la jetée étaient tout encombrés.

Elle les laissa s'amuser, et se déclarant un peu

lasse, elle s'assit sur un madrier. Les deux hommes furent obligés d'en faire autant. Cependant Attilio bougonnait sans cesse :

— Encore un joli endroit pour passer le dimanche !... Vrai ! tu as du goût, toi !

Marguerite, obstinément, affirma qu'elle s'y plaisait. Elle regardait vaguement devant elle, tournant le dos à l'usine. Mais, dans les eaux du port, tranquille comme un lac, la sombre forteresse industrielle reflétait encore son image, aussi nette que dans une glace. D'un noir d'encre le long des quais, les eaux profondes se teignaient peu à peu d'un vert glauque qui se perdait dans des roses malades, reflets lointains des écroulements de pyrites. Tous les liquides et tous les détritus vomis par le laboratoire maléfique se déversaient dans cette coupe d'eau morte, alourdie et moirée d'un louche éclat, comme ces étangs où des pourritures se dissolvent sous les feuilles molles des nénuphars.

Emmanuel qui regardait aussi, rompit le silence, en prononçant tout à coup :

— C'est-il possible que d'une saloperie pareille il puisse sortir tant d'argent !...

— Tiens ! la voilà qui rapplique, la saloperie ! — dit Attilio, en se bouchant le nez avec exagération, — la sens-tu ?... la sens-tu ?...

Apportée par un coup de brise, une puanteur âpre et sèche se propageait dans l'air. Elle prenait à la gorge, elle irritait les poumons et picotait les narines comme un dégagement d'ammoniaque.

— Ah ! *contacci !* Allons-nous-en ! — jetait Attilio qui s'était déjà levé et qui s'élançait vers la route, — allons-nous-en, pour l'amour du bon Dieu !... C'est bien assez de respirer ça toute la semaine, sans venir encore s'empoisonner de cette odeur-là, un jour qu'on se repose !...

Cette fois, la maestra dut céder. On rallia les enfants et l'on se remit en marche. Là-bas, du côté de la guinguette, que signalait un drapeau italien, le piano mécanique rythmait une valse. Le jeune homme n'y tint plus : il pénétra dans le cabaret en faisant signe aux autres de le suivre. Malgré sa répulsion, Marguerite s'y résigna, ébranlée d'ailleurs par les instances d'Emmanuel qui voulait lui offrir « un verre de quelque chose ».

En ce moment, la fête battait son plein. On dansait dans un jardinet derrière l'établissement. La presse était si grande que beaucoup de jeunes gens, refoulés au dehors par les danseurs, se tenaient dans la salle de débit. La plupart travaillaient à l'usine de produits chimiques. Il y avait bien çà et là quelques Toscans et quelques Sardes, mais les Piémontais, comme toujours, étaient en majorité. D'ailleurs le patron de la guinguette était du Piémont, lui aussi.

Les hommes mûrs et les vieux faisaient tranquillement leurs manilles sur les tables de bois envahies par la débandade des carafes et des verres d'absinthe. Les yeux vagues, l'air harassé, ils étalaient avec insouciance les déchirures et les taches

de leurs vêtements de la semaine, n'ayant même pas eu le courage de s'endimancher. Leurs barbes non rasées se hérissaient comme une moisissure sur les joues fripées et pâlies. Au contraire, les jeunes étaient éclatants de santé, la face rose et luisante, les moustaches roulées au petit fer, les cheveux enduits de brillantine. Des bouquets de violettes fleurissaient les poches de leurs vestons, et ils se dandinaient prétentieusement dans des pantalons à la houzarde. C'étaient les nouvelles recrues, ceux que le labeur malsain n'avait pas encore eu le temps de flétrir. Ivres de leur force et de la riche sève puisée au pays natal, ils braillaient, se colletaient entre eux, bousculaient les chaises et les gens avec des violences et des ruades de poulains lâchés dans un pré.

Attilio, se faufilant dans la cohue, avisa tout de suite la fille du patron, une grosse blonde de dix-huit ans, aux intonations viriles et au regard effronté :

— Dis, Apollonie ? tu viens en mouiller une avec moi ?...

Et sans attendre la réponse, il empoigna la blonde par la taille, et le couple disparut sous la tonnelle du jardinet.

Marguerite, consternée, se laissait guider par Emmanuel ! Il la conduisit au premier étage, où il y avait moins de monde.

Le local aménagé en terrasse n'était occupé que par deux ménages de Napolitains, qui levèrent à

peine les yeux au passage de la maestra et de son compagnon. Farouches, ils continuèrent à s'empiffrer de mortadelle et de saucisson d'Arles, — et ils avalaient goulûment les pelures avec le papier de plomb qui enveloppait les charcuteries. Des miches énormes gisaient entre les assiettes, les fiasques de Chianti et les bouteilles de *barbera*. Accroupie sur le plancher, toute une marmaille mordait à pleine bouche dans des oranges décortiquées. Les mères, sans s'interrompre de manger, donnaient le sein à leurs nourrissons, — tandis que les hommes, se prélassant au milieu de leurs femmes et de leurs progénitures, échangeaient, de temps en temps, de rudes paroles à l'accent guttural. Vêtus avec une recherche crapuleuse, les doigts sales, tout encerclés de grosses bagues, ils se couchaient à demi sur la table, pour se gaver de nourriture.

Dégoûtée du spectacle et sentant d'ailleurs l'hostilité sourde de ces gens, Marguerite avait placé sa chaise contre le vitrage qui s'ouvrait sur la mer. Elle évitait de regarder derrière elle, et, tout en écoutant distraitement les propos d'Emmanuel, elle restait pensive et attristée, les yeux errants à travers les brumes. Sur la mer grise teintée des plus délicates nuances gorges-de-pigeon, et, dans les lointains, d'un peu de rose mourant, — un ciel de scabieuse étendait l'harmonie de ses mauves et de ses bleus cendrés. Tout le paysage se fondait dans des ouates, des satins et des soies d'une pâleur de perle...

Le piano mécanique plaquait les derniers accords d'une mazurke. Parmi les cris italiens des jeunes gens, la voix d'Attilio monta, chantant en français un refrain de café-concert. Marguerite tressaillit, puis elle secoua la tête, douloureusement :

— Entendez-vous comme il chante ? — dit-elle à Emmanuel, — il a bu sans doute ?... Mon Dieu, mon Dieu ! qu'est-ce que ce garçon va devenir ?... Vous qui êtes son ami, monsieur Emmanuel, vous devriez l'empêcher de tant boire !...

Il promit, rassura la maestra, jura qu'il n'y avait pas de meilleur enfant qu'Attilio. Mais elle, incrédule, secouait toujours la tête :

— Non, non ! Je sens bien qu'il se dérange !...

Elle se tut un instant, ayant l'air de reculer devant une confidence pénible, puis elle finit par avouer :

— C'est tout juste s'il me paie sa chambre ! Il ne me donne plus rien pour son entretien !... Le mois passé, il a refusé d'envoyer de l'argent à son père. Moi, je n'ai pu envoyer qu'un mandat de dix francs !... J'étais si honteuse ! Et cela m'a fait tant de peine !...

Alors Emmanuel, avec un bon sourire :

— Ne vous tourmentez pas, madame Marguerite !... Moi, j'ai cent francs de côté !... Si vous vouliez les prendre, je serais trop content !...

Elle se récria tout de suite. Emmanuel s'était mépris, elle n'avait besoin de rien !

— Si c'est comme ça, vous me les garderez,

madame Marguerite !... Moi, je pourrais les perdre !

Et les paupières humides, il osa la regarder en face, puis d'un ton plus bas, avec un accent d'émotion qui se trahissait, il ajouta :

— Il n'y a personne au monde en qui j'aie plus confiance que vous !...

Marguerite déroba son regard, à la fois gênée et ravie. La ferveur de cet accent, ce dévouement si humble qui s'offrait, sans espoir de récompense, la touchait, elle aussi, jusqu'aux larmes. Elle balbutia un remerciement, et, aussitôt, elle s'arrêta, toute interdite.

Le silence se prolongeait entre eux, comme si quelque chose de solennel venait de s'accomplir et comme s'ils avaient noué un pacte qui rendait toute parole inutile.

Emmanuel, par contenance, remplissait de limonade les erres vides. Indifférente aux vociférations grossières et bruyantes des Napolitains, Marguerite goûtait un bonheur tel qu'elle en oubliait les désagréments et les impressions funèbres de cette promenade.

Les colorations de la mer s'éteignaient doucement dans l'ombre, et, à l'extrémité de l'horizon, le phare de Planier dardait sa lueur mince comme une rayure de diamant sur une vitre. Au milieu des brumes violettes, un grand navire tout blanc, frappé par une flamme suprême du couchant, dessinait vaguement le profil de sa nef et les flèches de

ses mâts. Durant une seconde, il resplendit, pareil à une basilique de marbre, hérissée de clochetons et d'aiguilles, au centre des eaux calmes et lisses comme un parvis sans bornes. Et Marguerite, soulevée par une exaltation confuse, s'abandonnait au mirage d'une félicité renaissante...

Mais des claquements de fouets retentirent au tournant de la chaussée. De lourds véhicules, chargés de cylindres en fer, se rangèrent devant la porte de l'auberge : c'étaient les charretiers de l'usine qui remontaient aux écuries, avec leurs équipages. Au même moment, Attilio parut à l'entrée de l'escalier, le front en sueur, le geste fébrile et les prunelles hagardes... La réalité brutale ressaisissait la maestra : un voile passa sur sa figure, contractée d'une nouvelle angoisse.

Six heures sonnaient. Il fallut reprendre le chemin de la maison, et, tout d'abord, regagner à pied la station des tramways.

Le long de la mer, la caravane s'en revenait sans allégresse. Entouré de Laurent et de Marie-Louise, Emmanuel portait sur ses bras le bambin Simon, qui lui tirait les moustaches et qui lui baisait le cou, en se câlinant contre sa poitrine. Soudain Attilio plaisanta :

— Vrai ! tu serais son père, à ce petit, qu'il n'aurait pas plus d'amour pour toi !

Il pirouetta sur ses talons et il se mit à rire, en interrogeant du coin de l'œil la maestra.

Un flot de sang monta aux joues de la jeune

femme. Elle s'imagina que son beau-frère la soupçonnait. Elle baissa la tête, se reprochant comme des crimes son attendrissement de tout à l'heure et la joie si brève où elle s'était comp u. Abîmée de remords, elle détestait maintenant Emmanuel, elle s'engageait devant sa conscience à l'éloigner par sa froideur.

Attilio continuait à l'observer, en ricanant d'une façon intolérable. Non ! jamais elle n'avait subi une humiliation pareille ! et jamais elle ne s'était sentie aussi misérable, aussi seule, aussi perdue !... Pourquoi donc avait-elle eu l'idée de cette promenade ?...

Tout lui faisait horreur, en ce soir d'hiver humide et glacial. La grande ville, dont elle voyait, là-bas, trembler les lumières, l'épouvantait comme un gouffre où elle allait s'engloutir. Les contours des choses lointaines, déformées par les brumes, affectaient une apparence étrange et terrifiante. Notre-Dame de la Garde, au sommet de sa colline, n'était plus qu'un spectre menaçant dans les profondeurs de l'ombre, — et les îles blêmes, qui cernent toutes les issues du golfe, semblaient s'enfoncer sous les ténèbres de la mer, comme des monceaux d'ossements...

DEUXIEME PARTIE

COSMO

I

LE matin de Pâques, en déjeunant, Attilio, qui avait déjà fait le tour des bars, dit à Emmanuel un peu surpris :

— Ah ! on va rigoler aujourd'hui dans le quartier ! Il y en aura, des Napolitains, sur le pavé !... Déjà, vers neuf heures, on n'entendait plus parler que le napolitain dans les cafés de la Canebière !...

L'Aveyronnais fit une grimace dédaigneuse :

— Si tu crois que ça m'amuse !... J'en ai assez de les entendre, ces races-là !...

— Il ne s'agit pas de ceux-là ! — interrompit Attilio, d'un ton supérieur, — il s'agit des marins de la flotte, qui arrivent de Toulon pour la fête !...

— Comme ça, — reprit Emmanuel, en écarquillant ses gros yeux, — tu dis que la flotte des Italiens est de passage à Marseille ?...

— Mais non, *fada* (1), que tu es !... Ce n'est pas celle des Italiens ! C'est la flotte des Français !... Tu ne sais pas que tous les marins de ce pays-ci sont fils de Napolitains ?... Ah ! *couquin de Diou !* c'est trop, ce qu'ils sont contents, les clients, de revenir en permission dans leurs familles !... Tu vas les voir cet après-midi !...

Attilio avait dit vrai. On n'apercevait, sur les terrasses des estaminets que des cols bleus de matelots. Amenés par des trains supplémentaires, ils descendaient, en bandes, des hauteurs de Saint-Charles, s'arrêtaient un moment dans les cafés du cours Belsunce, et finissaient par envahir les ruelles du Vieux-Port, où beaucoup retrouvaient, à côté des bouges à soldats et des cabarets de bonneteurs, l'escalier sordide de la maison paternelle. Toute la soirée, jusqu'à une heure tardive, ce fut un véritable branle-bas dans le voisinage de la Maison de diamant.

Etourdis par le tapage des marins, entraînés par la gaîté ambiante, Attilio et son ami célébrèrent joyeusement le jour de Pâques. Tandis que la maestra, escortée des enfants, se rendait à l'église des Augustins pour y entendre des vêpres solennelles en faux-bourdon et le sermon d'un carme italien, ils prirent le tramway de Mazargues, où un grand bal populaire devait avoir lieu.

Au fond, Emmanuel aurait préféré à cette partie

(1) *Fada*, nigaud, en marseillais.

de plaisir une promenade avec Marguerite, comme ce dimanche où ils étaient allés ensemble à l'Estaque. Mais, depuis, bien des événements s'étaient passés qui avaient altéré peu à peu l'intimité de leurs rapports.

D'abord, la jeune femme était entrée, en qualité de vendeuse, dans un grand magasin de primeurs et de fruits exotiques, — *A la source de tous les produits de l'univers,* — une des maisons les plus importantes de la rue Saint-Ferréol. C'était presque l'aisance pour elle ! Des projets ambitieux s'ébauchaient dans son esprit. Après ces six mois d'angoisse, sa fierté se relevait avec son courage. Elle devenait une autre femme, et, tout en restant, pour Emmanuel, l'amie sûre et la bonne conseillère qu'elle avait été, elle lui témoignait plus de réserve qu'autrefois.

Les paroles imprudentes qu'Attilio avaient lâchées l'autre jour, en rentrant à l'Estaque, l'avaient éclairée d'une façon assez humiliante sur l'équivoque de sa situation. A tout prix, il était nécessaire d'en sortir ! Et, avec le besoin d'affection qui la tourmentait, elle se sentait prête à tout pardonner pour reconquérir l'époux coupable, quelle que fût son indignité !

Emmanuel s'apercevait bien de ce changement, et cela lui causait une grande peine. Attilio, lui aussi, changeait : leur amitié se refroidissait. Il avait quitté l'usine sous prétexte qu'il toussait, que le travail était malsain pour lui. Il déclara

qu'il allait prendre un autre métier, annonça son intention de se faire garçon de bar, et, en réalité, passait presque toutes ses nuits dans les estaminets du port. Sans cesse, il empruntait des sommes à Emmanuel, qui, par faiblesse ou par excès d'indulgence, n'osait même pas lui reprocher sa paresse.

Tout cela — la froideur de Marguerite, le détachement d'Attilio — contribuait à lui assombrir l'humeur, et c'est un peu pour s'étourdir qu'il avait accepté de suivre son camarade à Mazargues.

Comme ils étaient légèrement émoustillés l'un et l'autre, en revenant, ils n'osèrent pas affronter les remontrances de la maestra, et ils soupèrent dans un restaurant espagnol de la rue de la Loge.

Il était neuf heures du soir. Ne sachant où aller, ils erraient sur le quai de la Fraternité, lorsque la voix forte d'une chanteuse les attira vers un café à la devanture violemment illuminée : un rassemblement tenait toute la largeur du trottoir. Ils entrèrent en bousculant les curieux.

Des matelots de la Flotte — dont quelques-uns très ivres, qui se colletaient et poussaient des cris — avaient envahi le local. Il était d'ailleurs fort étroit, aussi Emmanuel et Attilio eurent-ils beaucoup de mal à s'installer.

Dans le fond, un petit théâtre à peine plus spacieux qu'un guignol, restreignait encore la place ;

et, devant la scène, bloqué entre les chaises et les tables, un piano crotté laissait voir ses cordes par les déchirures d'une étoffe rougeâtre qui pendait. Mais les glaces appliquées tout le long des parois, creusaient, de chaque côté, des perspectives sans fin, où les incandescences bleuâtres des becs Auer se multipliaient en bouquets de clartés.

Les lumières, les fulgurations cristallines des verres et des carafes, les mélodies canailles ou langoureuses achevaient de tourner la tête aux matelots. Ils devenaient plus bruyants et plus turbulents, au point que beaucoup de personnes se plaignaient de ne pouvoir saisir les paroles des « artistes ». Emmanuel les toisait d'un air hostile, tout en buvant à petits coups une limonade éventée. Mais Attilio les couvait des yeux, comme s'il avait envie de se mêler à leurs ébats ; il les dévisageait avec complaisance et une sorte d'orgueil patriotique.

Sous l'uniforme français, tous les types napolitains étaient là représentés avec leurs signes distinctifs, depuis le profil de polichinelle, aux saillies anguleuses de casse-noisette, jusqu'à l'ovale trop régulier de l'Antinoüs classique, — métis levantin, au visage d'une pâleur morbide, brouillée de quelques gouttes de sang noir. Certains, qui étaient gras et blonds, semblaient des fils de pirates barbaresques, avec leurs nez épatés, leurs courtes moustaches rousses, leurs lèvres épaisses et sensuelles. Ils se lançaient, dans leur langue, des plai-

santeries inintelligibles pour le reste des spectateurs.

Deux Vénitiens, en costumes d'artilleurs, étaient assis à la même table qu'Emmanuel et Attilio, qui ne les comprenaient pas davantage. Leur voisin le plus proche, un hussard, Corse, au teint laiteux d'albinos, abaissait un regard de dédain sur tous ces étrangers qui jargonnaient les dialectes de la Péninsule, et, de temps en temps, il échangeait des remarques désobligeantes pour eux, avec Emmanuel, de plus en plus gêné d'être le seul Français dans cette cohue d'Italiens.

Mais une chanteuse française apparut, la bouche en cœur et le corsage épanoui. Une ovation l'accueillit, puis un silence relatif régna... Elle portait une robe de velours noir à traîne, agrémentée d'une garniture de jais qui cliquetait à chacun de ses gestes et, — ce qui excitait plus encore l'admiration populaire, un volumineux collier de perles qui encerclait, comme un carcan, son cou trop court et qui se répandait en rangées plus lâches jusqu'à la naissance de sa gorge généreusement découverte. Emmanuel, se soulevant sur son coude, la contemplait avec des yeux luisants de convoitise. Très brune, bien en chair, le regard ensoleillé et la bouche rieuse, elle était encore désirable, malgré l'empâtement de ses hanches et de sa taille et malgré les craquelures de ses joues abîmées par les fards. Tout en roucoulant sa romance, elle clignait de l'œil vers un point de la

salle, si bien qu'Emmanuel finit par se persuader qu'elle le regardait. Quand elle descendit l'escalier de la scène, pour faire la quête, il s'empressa de fouiller dans son gousset : il ne lui restait plus qu'une pièce de dix sous. Si vif que fut son goût pour la chanteuse au collier de perles, il hésitait à s'en dessaisir.

De son bras nu, elle frôla l'épaule de l'ouvrier et, lui passant sous le nez son plateau rempli de gros sous, elle plaisanta :

— Et toi, beau garçon, tu ne donnes rien ?...

Soit respect humain, soit générosité véritable, Emmanuel, rougissant comme une vierge, déposa sa pièce dans le plateau. Elle le remercia d'une œillade engageante, et, majestueuse, ramassant la traîne de sa robe, elle continua sa promenade triomphale, parmi les groupes de buveurs, que la magnificence de ses velours tenait en respect.

Cependant Attilio s'emportait contre la prodigalité de son ami :

— Dix sous à une roulure pareille !... Vrai ! Il faut que tu sois bête ou bien fou !... Ah ! tu l'attendras longtemps, la monnaie de ta pièce !...

Alors, un homme qui était près d'eux retira de sa bouche le tuyau d'une courte pipe et il prononça, à la stupéfaction des deux jeunes gens :

— C'est pas pour dire ! Mais je crois bien qu'*elle* en pince pour Monsieur !...

Et, du bout de sa pipe, il désigna Emmanuel, qui recommença à rougir. L'homme riait d'un gros rire bonasse. Piqué et jaloux de son camarade, Attilio riposta sur un ton de moquerie :

— Je crois plutôt que c'est pour vous qu'elle en pince, *coulego !*

Là-dessus, l'homme se mit à rire de plus belle :

— Oh ! moi, ça ne me tourmente guère, ces personnes-là !...

Il s'exprimait dans un français correct. Il avait l'air sage et méticuleux. Son vieux veston de drap noir soigneusement brossé était exempt de taches et de déchirures, et l'on voyait, aux estafilades qui zébraient ses joues, qu'il s'était rasé lui-même. Sa figure molle, plissée de petites rides et coupée d'une moustache tombante, n'annonçait aucune nationalité précise. Dérouté par cette physionomie ingrate, Attilio demanda néanmoins, à tout hasard :

— Vous n'êtes pas Piémontais, vous ?...

— Si !... de l'arrondissement de Pignerol !

— Et moi, de la province de Turin !

Tout de suite, on quitta le français pour le patois du pays, et l'on causa avec plus d'abandon et de cordialité. L'individu déclara qu'il habitait la France depuis au moins vingt ans. Il était célibataire, et, pour l'instant, il travaillait dans une minoterie de Saint-Louis, en qualité de piqueur de meules.

— Ah ! vous êtes piqueur de meules ? — fit

Emmanuel, qui se sentait une sympathie pour ce vieux garçon aux façons pacifiques et bénignes, — ça marche bien dans ce métier-là ?...

— Pas trop ! — répondit l'homme, — mais que voulez-vous ? On est bien obligé de prendre ce qui se trouve !... parce que, je vais vous dire, mon vrai métier, à moi, ce n'est pas celui de piqueur de meules, c'est celui de terrassier !...

Il coupait ses phrases, en soufflant avec lenteur des bouffées de tabac. Un instant, il s'arrêta, pour tirer plus fort sur sa pipette prête à s'éteindre ; puis les paupières mi-closes, comme s'il savourait une friandise, il poursuivit flegmatiquement :

— Le bon temps est passé pour les terrassiers ! Il y a trop d'Italiens qui s'en mêlent, et les entrepreneurs ont baissé leurs prix. Mais il s'est vu un moment que les pièces de cent sous vous tombaient dans la poche comme la grêle ! Je m'en souviens, moi !... C'est quand on a construit la ligne du Sud, depuis Nice jusqu'à Meyrargues. Il n'y a pas un tunnel, pas une tranchée où je n'aie donné un coup de pic !... Nous sommes tous comme ça dans la famille ! Mon père, lui, il a travaillé sur la grande ligne de Vintimille à Marseille. Ah ! c'était le bon temps !...

— Moi, — dit Attilio, — j'en ai un, d'oncle, un frère à ma mère, qui a travaillé jusqu'en Prusse !...

Quelque chose de solennel et d'attendri perçait dans les paroles des deux hommes, tandis qu'ils

commémoraient leurs services ou ceux de leurs proches, et ils les étalaient avec complaisance, comme des titres de noblesse.

Après avoir rassemblé à nouveau ses idées, le piqueur de meules articula d'un ton convaincu :

— Oui, c'était le bon temps !... La dégringolade a commencé avec le percement du Simplon !... Une besogne de galérien, et si mal payée ! On étouffait dans le mauvais air, on avait de l'eau jusqu'aux genoux, et il ne se passait pas de dimanche sans une bataille avec les Allemands...

Tout à coup, le piano trembla du haut en bas, sous l'attaque du musicien qui préludait à une romance napolitaine. L'actrice lança ses premières notes, et, instantanément, le silence se rétablit dans toute la salle :

— Ecoutez, écoutez ! — fit Attilio, impérieusement, — elle chante bien, celle-là !

C'était une petite personne maigriote, dont les épaules pointaient sous les brassières d'une robe en tarlatane bleue toute fripée. Ses bras étiques pendaient, enfouis jusqu'au coude, dans des gants trop larges, et elle ouvrait une bouche fortement endentée qui se rétrécissait en bec-de-lièvre. Certes, ses avantages extérieurs n'étaient pour rien dans son succès. Sa chanson, uniquement, captivait l'auditoire : l'éternelle complainte du meurtrier par point d'honneur qui, dans la cellule de sa prison, soupire l'adieu suprême à sa fiancée ! La voix de la chanteuse n'était pas très étendue, ni très cer-

taine, mais il s'en exhalait une ardeur et une émotion singulières. Cette petite malheureuse, si laide de figure, et d'accoutrement si ridicule, devenait presque belle, à force de passion et de sincérité.

En passant par sa bouche, la banale mélodie éclatait en vrais cris de fureur qui alternaient avec des sanglots de tendresse, des lamentations et des plaintes funèbres, et tout se fondait dans un grand mirage de joie, pareil au resplendissement d'un golfe sous la clarté lunaire. Cela était rude, cela était vulgaire comme une ritournelle d'orgue de Barbarie ; mais cela suscitait éperdument les nostalgies de cette foule étrangère qui, même dans la douceur de France, rêvait toujours à la vie sensuelle et violente des aïeux, occupée tout entière entre les jeux barbares de la mort et de la volupté.

Un irrésistible frisson parcourait les échines, lorsque le petit squelette en tarlatane bleue reprenait le refrain sauvage de l'*incarcerato*. Elle descendit de l'estrade, dans un tonnerre d'applaudissements.

Emmanuel, bien qu'il guettât avec impatience la réapparition de la chanteuse française, ne cacha point son impression. Attilio, radieux, se répandit en éloges hyperboliques et en jactances nationales :

— Eh ben ! mon vieux, qu'est-ce que tu en dis ?... Ah ! pour sûr, ça se voit que c'est une Italienne !...

Pourtant, l'homme à la pipe, négligemment accoudé sur le coin de la table, manifestait une froideur un peu dédaigneuse :

— Tout ce que vous voudrez ! — dit-il à Attilio, — mais n'empêche qu'en fait de chanteuse, j'en ai entendu une, qui était une artiste autrement à la hauteur !... C'était à Briançon ! Il y a de ça vingt ans, quand je suis venu en France ! J'étais entré dans un concert tout plein d'officiers, avec un camarade du pays, un homme de San Dalmazzo, qui s'appelait Cosmo Girardi...

Attilio sursauta :

— Cosmo Girardi ?... Vous connaissez Cosmo Girardi ?...

— Et alors, si je le connais !... Nous avons travaillé ensemble dans les tramways de l'Isère ! Ah ! c'était un ouvrier, celui-là aussi !...

— C'est mon frère ! — dit Attilio, flatté.

A cette déclaration inattendue, le piqueur de meules se tut brusquement, autant par surprise que par habitude de prudence. Il épiait le visage d'Attilio, craignant que, sous prétexte de camaraderie, le jeune homme ne l'entraînât dans quelque traquenard. Il observait également Emmanuel qui, au nom de Cosmo, avait froncé le sourcil et paraissait vivement contrarié.

Ne sachant que penser, il continuait à tirer sur le tuyau de sa pipe, sans rien dire. Attilio, pour le forcer à parler, multipliait ses questions :

— Vous le connaissez ?... Il y a longtemps que vous ne l'avez vu ?...

L'homme répondait vaguement, en soufflant toujours des bouffées de tabac à intervalles égaux :

— Oui, pas mal de temps ! La dernière fois que je l'ai rencontré, c'était à la Belle-de-Mai ! Même qu'il était avec une femme du quartier, une grosse noire nommée la Gasconne !... Ça devait être à Noël, peut-être bien au carnaval ! Je ne sais pas trop ! A vous dire vrai, c'est à peu près comme si je ne le connaissais plus !

Agacé de ces réticences, Attilio insista, fournit de plus amples explications : « Il y avait six mois qu'ils cherchaient Cosmo, lui et sa belle-sœur. On s'était adressé inutilement à la police, — et maintenant on finissait par redouter qu'il ne fût mort, en se défendant contre les nervis !... »

Ces mots de police et de nervis redoublèrent les inquiétudes du piqueur de meules : il tremblait d'être mêlé à une affaire compromettante. Mieux valait se dégager tout de suite :

— Ecoutez ! — dit-il à Attilio, — voilà des années que je ne suis plus en rapport avec votre frère. Mais si vous voulez avoir des renseignements, il y a un homme qui vous en donnera peut-être, un Piémontais qui tient un jeu de boules à la Belle-de-Mai et qui vient tous les soirs au bar Coupon, un café derrière le théâtre !...

Et consultant sa montre, il ajouta précipitamment :

— Il est dix heures et demie ! C'est à ce moment-ci qu'il arrive d'habitude !... Vous n'aurez qu'à demander Tonine au patron !...

Là-dessus, il se leva de la banquette et, touchant la main aux deux jeunes gens :

— Adieu, *coulegos !* il se fait tard !... Il y a une trotte jusqu'à Saint-Louis !...

Le dos arrondi, le piqueur de meules s'ébranla d'un pas pesant, et son vieux chapeau aux ailes fatiguées disparut derrière la haie des curieux qui masquaient l'entrée.

Attilio, très perplexe, se consultait :

— C'est embêtant tout de même de manquer la fin du concert, pour traîner dans un bar !

— Moi, je reste ici ! — prononça Emmanuel, d'un air grognon, — d'ailleurs ça doit être encore une blague, cette histoire-là !

— Pourtant, *il* a dit qu'on verrait l'autre, vers les dix heures et demie... Déjà qu'il est tout près de onze heures moins le quart !...

Le frère de Cosmo, partagé entre l'attrait du plaisir et le remords de son indifférence, balançait toujours. Puis l'instinct de famille l'emporta. Il se décida à quitter sa chaise, suivi bientôt par son camarade, qui s'exécuta en renâclant, malgré l'intérêt qu'il portait à la chanteuse française. Mais les alentours du Théâtre sont dangereux aux approches de minuit : Emmanuel se crut obligé en conscience d'accompagner Attilio.

L'un et l'autre étaient si navrés de déserter le spectacle, qu'ils s'arrêtèrent quelques minutes sur le rebord du trottoir, derrière les loqueteux et les petits voyous, afin de recueillir les dernières notes de la chanson commencée. A côté d'eux, se tenaient des jeunes gens en fracs de soirée et des filles aux toilettes tapageuses qui allaient achever la nuit dans les grands bars du voisinage.

II

LE bar indiqué par le Piémontais était un petit estaminet sans apparence, situé dans une rue voisine du Grand-Théâtre. Aucune enseigne ne le signalait à l'attention des passants. Seuls les mots : *Bar Coupon*, tracés en lettres jaunes sur le carreau dépoli d'une porte très étroite, avertissaient qu'il y avait là un débit de boisson. Une fenêtre unique, protégée par d'épais rideaux blancs, éclairait l'intérieur du local, où l'on sentait dès le seuil, une intimité discrète et même un peu mystérieuse.

Quand Emmanuel et Attilio pénétrèrent dans le cabaret, il était presque désert. Au fond, un individu, en chapeau mou rabattu sur les yeux, feuilletait des journaux amusants. Son verre vide traînait, à côté de lui, dans des gâchis de café qui maculaient le marbre de la table. Près de l'entrée, trois femmes jouaient aux cartes, deux vieilles et une jeune, qui avait un nez recourbé comme une perruche et dont le menton invisible fuyait sous une bouche lippue et sanguinolente. La jeune ne daigna pas s'intéresser aux arrivants. Mais la plus grosses des deux vieilles, sans doute fascinée par la carrure d'Emmanuel, le suivit, un instant, du

regard. Elle était vêtue d'une camisole blanche, où se tassait la masse informe de sa taille, et, comme Mme Cougourde, elle portait sur sa tête une coiffure extravagante et monumentale, dont les fausses boucles s'écrasaient en demi-lune contre son front déprimé. Attilio devinant tout de suite à quelle catégorie appartenaient ces femmes, ne put se tenir de chuchoter à l'oreille d'Emmanuel :

— Si c'est possible, à des âges pareils !... faire encore le métier !...

Ils avaient pris place devant une table, et tout en examinant les choses et les gens d'alentour, ils s'aperçurent que le personnage qui était au fond, en train de parcourir les caricatures des journaux, échangeait avec le garçon un regard étonné, comme à l'apparition de deux intrus.

Le garçon, debout, derrière le comptoir, un torchon sur l'épaule, semblait une cariatide encastrée dans le montant du casier où s'alignaient les bouteilles de liqueurs. D'une physionomie douteuse, intermédiaire entre celle du nervi et du camelot, en tricot de cycliste, coiffé d'une casquette plate, à visière brillante, il toisait dédaigneusement Attilio et son compagnon. Enfin, sans se déranger, il laissa tomber du coin des lèvres :

— Qu'est-ce qu'il faut vous servir, à vous autres ?...

Emmanuel, n'ayant plus de monnaie, avait changé une pièce de vingt francs dans un bureau de tabac. De lourds écus tintaient dans la poche

de son gilet. Au contact de l'argent, une folie soudaine de dépense et de faste le saisit :

— Tiens, mon vieux ! — dit-il à Attilio, — je te paie une crème de cacao à la vanille !

Instantanément, le garçon témoigna plus de considération à des clients qui s'offraient des consommations si chères. Alors Attilio, à voix basse, le questionna au sujet de ce Tonine, qui venait tous les soirs, entre onze heures et minuit : il avait — prétendait-il — à l'entretenir d'une affaire importante !...

Au nom de Tonine, le garçon joua la surprise, déclara qu'il l'ignorait, étant depuis peu dans l'établissement. Mais le patron qui était sorti, ne tarderait pas à rentrer, peut-être serait-il en mesure de renseigner Attilio. En tout cas, il engageait le jeune homme à l'attendre !...

Il paraissait très chiche de ses paroles car, à peine eût-il articulé cet avis, qu'il regagna le comptoir ; et, se rencognant contre le casier aux liqueurs, il reprit sa pose de cariatide, avec un air de rêver à des choses profondes.

— Drôle de boîte ! — lâcha, entre ses dents, Attilio.

Intrigués par le silence et la quasi-solitude qui régnaient dans ce bar, les jeunes regardaient autour d'eux, avec une certaine défiance. Le menton entre les mains, l'homme au chapeau mou s'absorbait toujours dans la lecture de ses journaux ; les trois femmes continuaient leur manille,

sans rien dire. On ne s'occupait pas plus des nouveaux venus que s'ils n'avaient point existé. Le mobilier aussi avait quelque chose d'étrange. Au centre du casier à liqueurs, s'étalait une grande pendule en bois de la Forêt-Noire, dont le balancier terminé par une énorme lentille de cuivre étincelait à la clarté du gaz ; et, de distance en distance, sur la tapisserie historiée des murs, éclataient de larges cadres dorés, où l'on distinguait des empâtements de couleurs violentes. C'étaient des toiles impressionnistes, — œuvres de quelque client, qui, sans doute, ne pouvant payer sa pension, les avait laissées en compte au patron de l'établissement.

Cependant la plus grosse des trois femmes, celle qui était en camisole blanche, tira une tabatière de sa jupe, et, puisant une prise copieuse, elle s'en barbouilla le nez. Puis elle abattit un atout et, d'une voix enrouée, elle interpella la jeune au profil de perruche :

— A toi, Bec-de-Jacquot !

Dans le même moment, un adolescent imberbe passa son museau dans l'entre-bâillement de la porte. Il se borna à siffler doucement, et, tout de suite, Bec-de-Jacquot, la figure maussade et ennuyée, repoussa sa chaise, déchiffonna les plis de sa robe, et disparut sans bruit.

Onze heures et demie sonnèrent à la pendule de la Forêt-Noire. Le garçon, toujours immobile sous le torchon symbolique qui lui chargeait l'épaule,

finit par se baisser vers le comptoir, où il se mit à fouiller. Il se releva ayant à la main un livre crasseux de cabinet de lecture : avidement il s'y plongea, et, plus que jamais, le reste de l'univers s'abolit pour lui.

Emmanuel et Attilio maudissaient les longueurs de l'attente : ils se dépitaient contre ces gens qui avaient l'air de ne pas remarquer leur présence ; ils songeaient avec amertume au café-concert qu'ils venaient de quitter et où l'on applaudissait sans eux les chanteuses en colliers de perles et en corsage de velours...

La porte s'ouvrit tout à fait, livrant passage à un bel homme sanglé dans un bourgeron bleu, qui s'assit familièrement à côté des joueuses de manille : c'était un machiniste du théâtre. D'une main soigneuse, il écarta un numéro du *Petit Marseillais*, qui gisait au milieu de la table, et, sans façon, le ton bref, il commanda :

— Ernest, une limonade !

Tandis que le garçon débouchait la bouteille, il l'interrogeait, en petites phrases courtes, négligemment, comme s'il parlait pour la forme :

— Et Coupon ?... où est-ce qu'il est ?

— A la réunion.

— Quelle réunion ?

— A la réunion des *anarchos*, tiens !... Il ne va pas tarder à rentrer !

Et le garçon ayant consulté la pendule qui marquait minuit moins le quart, se tourna vers Attilio,

comme pour lui dire : « Patientez encore un peu ! »

Le beau machiniste, d'un revers de main, essuya ses moustaches ruisselantes de limonade : il en plaqua les deux pointes contre la peau rose de ses joues, où elles se tinrent luisantes et rigides, pareilles à deux volutes en bois d'ébène. Attilio l'eût giflé volontiers, tellement son agacement s'exaspérait.

Tout à coup, dans le silence intermittent et les ténèbres de la rue, un bruit de conversation monta, que dominait une grosse voix caverneuse et brutale. La porte se rabattit lourdement contre le mur, et un gaillard de haute stature, la face congestionnée et le chapeau en arrière, émergea de l'ombre, en gesticulant et en braillant des phrases déclamatoires. Emmanuel poussa un cri de stupeur.

— *Té !* Escartefigue !...

La main tendue, il se précipita vers son ancien camarade. Celui-ci, qui s'était d'abord reculé, accepta non sans une certaine morgue, la poignée de main offerte ; puis, d'un ton important :

— Comment ! c'est toi, *castaniaire !...* (1) Qu'est-ce que tu fous par ici ?... Ah ! *Couquin de Diou !* en voilà une histoire encore !

Protecteur et jovial, il obligea Emmanuel à se rasseoir, s'assit lui-même à ses côtés, — et tout, dans son attitude comme dans sa physionomie,

(1) *Castaniaire*, ramasseur de châtaignes, — appellation de mépris donnée aux paysans.

exprimait un profond étonnement mêlé d'une commisération hautaine. Attilio, très intrigué, ouvrait de grands yeux : « C'était donc là ce fameux Escartefigue, cet homme extraordinaire dont son ami lui rabattait les oreilles depuis si longtemps !... » Il le considérait avec timidité.

L'autre, ayant bien conscience de l'effet produit, se rengorgeait. Il était habillé avec une recherche qui ajoutait au prestige de sa taille et de son organe tonitruant. En complet de drap gris d'assez bonne coupe, il arborait un melon noir tout neuf. Une chaînette ocellée de fausses pierres barrait, d'une poche à l'autre, l'étoffe bleue tendre de son gilet, — un gilet à fleurs acheté tout fait dans un magasin de confection. Enfin, son petit doigt recroquevillé mettait en évidence une grosse bague en torsade, incrustée d'un cabochon hyperbolique qui resplendissait. Mais la brusquerie des manières, la massivité des épaules et du cou trahissaient toujours le portefaix endimanché.

Le front écrasé sous des cheveux en brosse, les maxillaires saillants, la bouche mince avec une petite moustache hérissée et chafouine, la peau épaisse et rouge comme une écorce de piment, il annonçait un animal de violence et de ruse. Son verbe autoritaire, l'habitude du commandement qui perçait dans ses moindres gestes, l'élégance toute méridionale de sa dégaîne palliaient un peu l'évidente bassesse de sa nature.

Emmanuel, très humble devant lui, comme un

fonctionnaire devant son supérieur, expliquait avec des mots hésitants et pénibles pourquoi son camarade et lui se trouvaient là.

Mais Ernest, le garçon, désignant à Attilio le personnage qui était entré avec Escartefigue :

— Tenez ! dit-il, voilà le patron !... Si vous avez à causer.

Celui-là, courtaud et ramassé, paraissait presque un nain en comparaison du portefaix. Son visage blafard était, par endroits, couturé de petite vérole. Une cicatrice qui partait de ses sourcils pour remonter jusqu'au sommet de son crâne chauve lui donnait un air fatal. D'ailleurs on sentait dans sa réserve même quelque chose de jaloux et de livide qui décelait l' « artiste » raté, et il prenait des façons d'initié en regardant les toiles impressionnistes appendues au mur, vers lesquelles de temps en temps il levait les paupières comme pour les signaler à l'admiration des clients.

Lorsque Attilio lui eut parlé de ce Tonine qui devait le renseigner sur le gîte de Cosmo, son front se rembrunit. La main glissée entre les boutons de son gilet, il se campa dans une pose, puis il examina, d'un œil soupçonneux, son interlocuteur, évitant de répondre, avant que celui-ci lui eût fourni tous les éclaircissements :

—Enfin! —conclut le cabaretier qui avait réfléchi, — puisque vous êtes camarades, tous les deux avec M. Escartefigue!... Vous comprenez, n'est-ce pas, on aime bien savoir à qui l'on a affaire.

Et il promit à Attilio de l'aboucher avec Tonine. Le Piémontais viendrait sûrement ce soir-là : c'était même bizarre qu'il ne fût pas encore arrivé !

— N'ayez crainte ! il sera ici dans un moment ! Il ne peut pas manquer, un jour comme aujourd'hui !...

— Hô Coupon ! Viens boire une fine avec nous autres ! — cria Escartefigue, qui avait besoin d'éblouir le public et de l'occuper de sa personne.

On desserra les chaises pour faire place au patron. On trinqua bruyamment. L'ex-portefaix qui était le voisin d'Emmanuel lui envoyait dans le dos des tapes amicales. Il l'enveloppa du haut en bas, d'une œillade moqueuse, et se retournant vers Coupon, il gouailla.

— Hein ? quelle bonne brute !... Pige-moi cette tête-là ! Ah ! il en a une couche, le *coulego !...*

Emmanuel, les pommettes rouges, s'inclinait d'un air modeste, comme si ces paroles grossières fussent autant de compliments. Mais Escartefigue, changeant de ton subitement, lui demanda avec une feinte condescendance :

— Alors, tu es garde de four dans les Produits chimiques ?... Encore un bon métier pour les exploiteurs !...

— Eh oui ! — fit Emmanuel, — on se contente de ce qu'on trouve !...

Il dit cela avec un accent si débonnaire, qu'Escartefigue se mit à rire de plus belle, et, prenant Coupon à témoin :

—Mais pige-moi donc cette gueule de rustre !... Ça n'a pas plus de malice qu'un enfant de huit jours !...

L'ex-portefaix, épanoui, insistait lourdement sur sa plaisanterie, qu'il jugeait sans doute très spirituelle. Emmanuel, gêné, et pour ramener l'entretien aux choses sérieuses, s'enquit naïvement :

— Et toi, où est-ce que tu travailles à présent ? Je t'ai cherché pendant plus d'une semaine au môle d'Arenc et à la sixième section !...

— Oh ! moi, — répliqua superbement Escartefigue, — voilà longtemps que je ne turbine plus sur les quais !... Tu ne sais pas que je suis trésorier du syndicat des Dockers ? Je suis employé à la Bourse du travail !...

En prononçant, avec toute l'emphase convenable, ces mots de « trésorier » et « d'employé », il eut sur les lèvres un beau sourire de cuistre. Et tandis qu'Emmanuel, plein de déférence, le complimentait, il se carrait insolemment dans sa fortune de parvenu.

Alors, pour marquer davantage la distance entre lui et son ancien camarade, il affecta de le traiter en simple bétail. Avec la désinvolture d'un maquignon arrêté devant un cheval de trait, il poussait du coude le cabaretier en lui montrant Emmanuel :

— Dis, Coupon, regarde-moi ça ! voilà des types comme il nous en faudrait ! C'est plus doux que des moutons, ça marche au doigt et à l'œil,

et ça devient terrible sur un mot qu'on leur souffle à l'oreille !... Regarde-moi plutôt ses poings !...

Il frappa sur l'épaule du colosse, et, par dérision autant que par réelle sympathie d'homme fort, il l'apostropha de sa grosse voix ronflante :

— Dis, abruti ! fais voir un peu tes poings ?...

Bonasse et brave, Emmanuel retira de sa poche une main qu'il tendit. L'ex-portefaix la saisit, et, la brandissant au bout de son propre poing, comme un marteau, il en battit l'air à tour de bras. Il exultait :

— En voilà, une masse, hein ? mes vieux colons !...

La main d'Escartefigue était presque aussi redoutable que celle d'Emmanuel. Seulement, l'oisiveté l'avait blanchie, et le faux brillant qui scintillait au petit doigt accusait davantage la rudesse misérable de l'autre. Sous les calus, les crevasses, les écorchures et les morsures des acides, l'humble main du manœuvre étreinte par la main baguée d'or du récent « employé » se crispait comme un pauvre être douloureux et patient.

L'ironie du contraste n'échappa point à Emmanuel, qui, avec un sourire craintif, risqua cette remarque :

— Ça se voit que tu ne travailles plus !

Escartefigue se cabra. L'afflux colérique du sang allait crever ses joues tremblantes. Il balbutiait d'indignation :

— Comment ? Je ne travaille plus !... Mais,

abruti que tu es, tu ne sais pas que je travaille cent fois plus que toi !

Ses prunelles torves foudroyaient l'inconscient coupable. C'était la révolte de l'intellectuel accablant de sa supériorité l'obscur ouvrier. Coupon, dodelinant de la tête, approuvait la réponse du trésorier des Dockers, qui sonna comme une déclaration de principes.

Mais l'irruption d'une bande tumultueuse dissipa tout à coup le ressentiment d'Escartefigue. Au dehors, on entendait rouler des fiacres. Des cris, des sifflements prolongés s'entre-croisaient. La foule dominicale sortait du théâtre.

C'était l'habitude pour un certain nombre de figurants et de claqueurs de venir prendre une menthe chez Coupon, entre minuit et une heure du matin. Ils étaient là une dizaine environ. Quelques-uns, non endimanchés, avaient aux pieds des espadrilles de corde. Débardeurs ou flâneurs de quais, les jambes flageolantes, dans de minces cottes de toile, le béret sur l'oreille, leurs cous bronzés émergeant d'un tricot à raies bleues, ils traînaient derrière eux une odeur de marine et de goudron

Nu-tête, afin que l'on vît mieux sa superbe chevelure, épaisse et bouclée comme la toison d'un bélier noir, un grand garçon, à profil de pâtre calabrais, se démenait devant le comptoir, en taquinant Ernest, qui, tout émotionné encore par la lecture de son roman, servait cette racaille, avec

des mines trop ostensiblement dégoûtées. Dans sa gesticulation, le gars chevelu heurta par mégarde un petit vieillard, spectre alcoolique, aux paupières saignantes et chassieuses, la barbe sordide, de longues boucles blanches sous un chapeau de chiffonnier, qui, lentement, tâtant le sol de son bâton, s'avançait dans la salle. D'une bourrade, le vieux repoussa l'effronté, en criant :

— Arrière, canaille !

L'accent mélodramatique, le geste à la Ruy Gomez, l'ahurissement de l'assistance, ce fut une scène admirable. Le frisé, tout déconcerté par ces façons majestueuses, riait niaisement d'un rire contraint, tandis que le vieux, haussant les épaules, continuait d'avancer cahin-caha.

— *Té !* c'est vous, père Thuilier ! — jeta Escartefigue, en lui tendant le bout de ses doigts.

Une telle familiarité suffoqua le bonhomme. Redressé sur son bâton, la face apoplectique, il fulmina contre le portefaix :

— Dis donc, espèce de goujat, est-ce que j'ai gardé les anarchistes avec toi ! Manant que tu es, voyou, malappris !...

Et sa bouche tordue par le mépris semblait cracher les injures.

Il se drapa pompeusement dans son ignoble pardessus tout en loques, s'affermit sur son bâton, et, le torse bombé, une main sur la hanche, roulant des prunelles effroyables, il prononça avec un grondement oratoire :

— On ne m'appelle pas le père Thuilier ! Je suis le citoyen Thuilier, représentant du Peuple !...

Son bâton s'agita frénétiquement sur le carrelage, il clamait à pleins poumons :

— Découvrez-vous, bandits, devant une noble tête de vieillard !...

Lui-même, donnant l'exemple à la foule, se découvrit respectueusement.

Très impressionné par cette mimique et cette grandiloquence, le public demeurait indécis, ne sachant s'il convenait d'applaudir ou de huer l'individu. Les claqueurs et les figurants se croyaient encore au théâtre et, les yeux béants, ils contemplaient le représentant du Peuple.

Escartefigue, se penchant vers Attilio, comme plus intelligent qu'Emmanuel, chuchota en sourdine :

— C'est un type, qui a été quelque chose du temps de la Commune !...

Il se touchait le front, en disant cela, pour signifier que le vieux était devenu fou et qu'il ne fallait pas attacher d'importance à ses incartades ni à ses divagations. Puis, ayant tiré le bonhomme par la manche, il lui offrit une chaise à côté de lui :

— Allez ! Asseyez-vous, citoyen ! Vous allez boire un verre de fine avec nous autres !

— Un verre de fine ? Merci !... Tu me prends pour un ivrogne, je crois ! Moi, je ne bois que du vin !... le jus de nos vignes françaises !...

Sur un signe de Coupon, Ernest lui apporta un canon de gros bleu. Il y trempa ses lèvres avec une sensualité bestiale, avala presque tout le contenu, et, subitement apaisé, il se dérida, remercia le cabaretier en quelques mots très dignes.

La salle se vidait. Les figurants, les adolescents en espadrilles s'étaient dispersés peu à peu, — si bien qu'en dehors du groupe de l'orateur, il ne restait plus dans la salle que le machiniste, l'homme au chapeau mou et les deux vieilles en camisoles blanches qui, de saisissement, en avaient interrompu leur manille.

Gentiment, Escartefigue posa sa main sur celle du père Thuilier :

— Dites, citoyen ?... Faites-nous plutôt une conférence !

Et clignant de l'œil du côté d'Attilio et du machiniste :

— On va rigoler ! vous allez voir.

— Une conférence ? — répéta le bonhomme d'un air flatté, — je veux bien ! Moi, je suis toujours prêt, quand il s'agit de la République !... Mais, auparavant, vous allez me repayer un verre ! Je ne parle pas sans ça !

Ernest remplit une seconde fois le canon vide, et, tout de suite, après avoir essuyé sa barbe humide à la manche de son paletot, le vieux communard érigea son buste, frappa du poing sur la table. Son regard se perdit au plafond et ses prunelles se dilatèrent, comme au passage d'une vision

magnifique. Indifférent aux sourires moqueurs, il déclama :

— Citoyens ! !... Porté à cette tribune par vos acclamations unanimes, encouragé par la présence des patriotiques populations qui se pressent dans cette enceinte, permettez-moi d'abord...

Un coup de sifflet, modulé d'une façon spéciale, avait retenti sur le trottoir. Aussitôt une des vieilles s'était levée peureusement, et, tremblante de couper le rythme de ces belles périodes qui lui donnaient la chair de poule, elle s'était glissée en tapinois jusqu'à la sortie. La porte était restée entr'ouverte derrière elle, un courant d'air glacé fit tousser le conférencier qui grogna :

— Eh ! ferme donc la porte, fourneau !

L'invective fut accompagnée d'un geste et d'un froncement de sourcils tellement olympiens que personne ne broncha. Un nouveau coup de poing sur la table fit tinter les verres, et le père Thuilier, déchaînant les grandes orgues de sa rhétorique, reprit avec sérénité :

— Permettez-moi d'abord de rendre un hommage public au brave colonel Kaufmann, ce fils du peuple, ce soldat républicain, qui, dans sa marche triomphale à travers les déserts africains, n'a rencontré devant lui qu'un seul obstacle... j'ai nommé cette vieille bourrique de reine d'Angleterre !...

La bouffonnerie imprévue provoqua un formidable fou-rire. Coupon, agité d'une sorte de san-

glot convulsif, s'était abattu sur l'épaule d'Escartefigue, qui se tamponnait les yeux avec son mouchoir. Fier de son succès, l'orateur voulut continuer, mais une quinte de toux le plia brusquement sur sa chaise. Les paroles hachées jaillissaient par intermittence, comme des éclaboussures.

— Reposez-vous, père Thuilier ! — conseilla amicalement Escartefigue.

— Ah ! je ne peux plus ! je ne vaux plus rien ! souffla le vieux, en un sursaut de révolte impuissante.

Et aussitôt, d'une voix geignarde :

— Donnez-moi encore un verre de vin ! ça me remettra !... et un petit morceau de pain, pour faire la trempette ! Voilà vingt-quatre heures que je n'ai pas mangé !

Des larmes ruisselèrent le long de ses paupières chassieuses, soit qu'il jouât la comédie, ou qu'il s'attendrît lui-même sur sa propre misère.

Coupon hésitait à satisfaire ces perpétuelles exigences. Mais Escartefigue, par ostentation :

— Allez va ! donne-lui son morceau de pain ! Moi, je paie la dépense !

Le bonhomme se rua sur la tranche qu'Ernest venait de déposer auprès du canon de gros bleu. Il dépiota la mie qu'il bourra dans son verre, en fit une mixture épaisse, et il se mit à la manger avec ses doigts. Ses gencives édentées trituraient bruyamment la pâtée répugnante, tandis que des pleurs coulaient sur sa barbe et sur ses mains.

Cependant Coupon avait appelé Attilio à l'autre bout de la salle, dans l'angle obscur ménagé entre le comptoir et la porte. Emmanuel s'aperçut que tous deux causaient avec un petit homme noiraud, qui, sans être remarqué de personne, profitant de l'émoi suscité par le discours du père Thuilier, s'était insinué dans le débit. Le visage olivâtre, la lèvre supérieure ombrée de quelques poils clairsemés, nabot et trapu, il offrait le type accompli du montagnard alpin, tel qu'il se rencontre aux environs de Cuneo : « C'était ce Tonine, sans doute !... » Et, bien qu'en somme cela ne le regardât point, Emmanuel guettait avec une certaine inquiétude la conversation du petit homme noir et de son ami...

— Ah ! vieux coquin, tu ne sens pas bon ! — jeta soudain Escartefigue, qui recula sa chaise loin du père Thuilier.

Celui-ci, ayant terminé sa trempette, s'était affalé au beau milieu de la table. La tête sur un bras, il poussait un ronflement rauque comme un râle.

— Regarde-moi comme il dort ! — fit Escartefigue, poussant du coude Emmanuel, — on dirait un petit qui vient de téter !...

— Qui est-ce, ce vieux-là ?

— Ça ?... C'est un carcan, un homme de l'ancien temps !... une foutue bête, quoi !...

Le portefaix avait à cœur de se venger des épithètes malsonnantes dont le père Thuilier l'avait salué tout à l'heure.

Mais, debout derrière Emmanuel, Attilio, la mine rayonnante, lui touchait l'épaule, puis, se rasseyant sur sa banquette, il lui dit en baissant la voix :

— Il n'y a pas à tortiller : c'est bien mon frère !... Même que je dois le voir demain, sur les onze heures ! J'ai rendez-vous à la Belle-de-Mai, avec cet homme-là !...

Du coin de l'œil, il désigna le Piémontais noiraud qui, le dos tourné, se chamaillait avec Coupon, plus blême que d'habitude.

— Tu es sûr ? — demanda Emmanuel, d'un ton légèrement altéré.

— Tout ce qu'il y a de plus sûr !

— Ah !...

Son front s'assombrit. A partir de ce moment, il ne lâcha plus une seule parole et il était si préoccupé qu'il n'entendait pas les facéties d'Escartefigue.

D'un timbre clair, aux vibrations étranges, la pendule de la Forêt-Noire sonna une heure et demie du matin. Comme un dormeur qui se réveille, il tressaillit, porta la main à son gousset, voulut régler les consommations :

— C'est l'heure de partir ! — dit-il sourdement à Attilio.

— Ah ! ça, jamais de la vie ! — répliqua Escartefigue, — pour une fois qu'on est ensemble.

— Non, non ! — dit Coupon, — ne partez pas ! Voilà seulement que la fête commence ! A présent, nous sommes en famille !...

Effectivement, il n'y avait plus dans le bar, outre le cabaretier et son garçon, que la « société » d'Escartefigue, et le père Thuilier qui ronflait toujours au milieu de la table. Ernest, ayant soulevé doucement le Représentant du Peuple, le poussa jusqu'au trottoir, où deux agents le ramassèrent et le conduisirent avec beaucoup d'égards à l'Asile de nuit. Tonine, le Piémontais, s'était éclipsé si rapidement, qu'Attilio lui-même ne put constater que son absence.

La porte une fois verrouillée, on éteignit les becs de gaz inutiles et l'on prépara des récipients pour fabriquer du vin chaud. Les têtes s'exaltèrent. Coupon, à la requête générale, chanta une romance anarchiste, *La fille du prolétaire*, son triomphe, car il avait braillé jadis dans les music-halls, roulé l'Algérie, la Provence, la Catalogne et il rappelait toujours avec orgueil ses succès à Barcelone. Mais le clou de la soirée, ce fut une série de monologues débités par Ernest qui révéla un véritable talent d'imitation drolatique. Décrochant ensuite une mandoline, il parodia les guitaristes corses ou espagnols, les harpistes napolitains : ce fut à mourir de rire. Attilio, absolument fanatisé, fit jurer au garçon de lui enseigner un si bel art.

Ces divertissements durèrent jusqu'à trois heures du matin. Après quoi, il fallut encore manger une soupe au fromage avec des praires et des clovisses, que, sur l'ordre d'Escartefigue, Ernest dut aller acheter quai de Rive-Neuve, dans la barque

même d'un Génois qui revenait de la pêche. Cette fin de bordée était interminable. Cent fois Emmanuel fut sur le point de s'en aller ; il resta par lâcheté, par crainte de froisser les autres, surtout Escartefigue, qui lui témoignait une amitié intéressée. Vaguement, il comprit que le trésorier du Syndicat avait sur lui des desseins considérables.

Au petit jour seulement, ils regagnèrent la Maison de diamant. Emmanuel avait tout juste le temps de se changer et de sauter dans le tramway, pour être à l'usine à sept heures ; il tombait de sommeil.

La maestra, déjà sur pied, les gronda de leur débauche. Mais Attilio, très ivre, lui ferma la bouche en plaisantant :

— Allons, la *Regina*, ne fais pas de manières ! Je te l'ai retrouvé, ton Cosmo !...

Dupée si souvent, elle se refusait à y croire, mettant sur le compte de l'ivresse ce propos inconsidéré. Et tandis que, toute pensive, elle le regardait en soupirant, le jeune homme balbutiait, la bouche pâteuse :

— Tu sais, nous sortons d'un bar ! Il y avait là un nommé Ernest qui nous a chanté des chansons ! Jamais de la vie je n'ai tant rigolé !... Ah ! *Couquin de Diou !* Quel type dégourdi, cet Ernest !...

III

VERS onze heures, Attilio dégrisé et revêtu de ses habits du dimanche se rendit à la Belle-de-Mai. Chapitré par Marguerite, il s'en allait au-devant de Cosmo avec la dignité d'un ambassadeur.

Tonine lui avait donné rendez-vous dans un café dont le mobilier, en velours rouge défraîchi, rappelait les magnificences démodées des plus vieux établissements du cours Belsunce : le jeune homme n'y trouva ni le Piémontais, ni son frère :

— Ces messieurs sont partis ! — lui dit la patronne. — Comme il fait beau, n'est-ce pas, ils ont préféré aller prendre le soleil !... C'est bien rare si vous ne les rattrapez pas sur le Jeu de boules !...

Attilio ne s'étonna point outre mesure, d'abord par indulgence de Méridional qui, incapable de se contraindre pour les autres, excuse chez eux un sans-gêne pareil ! Et puis, la vie du peuple est un perpétuel hasard ; on finit toujours par se rejoindre, sans prendre la peine de se chercher ! Aussi, le jeune homme, bien loin de s'irriter, était-il plutôt gai en sortant du café : l'odeur de tabagie,

l'arome des apéritifs lui avaient mis l'âme en dilatation.

S'étant renseigné de droite et de gauche, il découvrit enfin le Jeu de boules, qui occupait un terre-plein, en contre-bas de la Manufacture de tabacs. Des hommes en manches de chemises venaient d'engager une partie ; d'autres, le dos tourné, et rangés sur une même ligne, suivaient les péripéties du jeu avec un air profondément absorbé. D'abord Attilio n'aperçut point son frère. Mais il vit Tonine, dans une petite échoppe qui servait de buvette. Le Piémontais, interrogé par lui, l'accueillit encore plus froidement que la veille. Il se borna à répondre :

— Tenez, le voilà !... l'homme qui a ses deux mains dans les poches de sa veste !...

Attilio distingua, dans la file des spectateurs, un individu de forte carrure, ballonné par un complet de velours bleu si usé et si déteint que la trame râpeuse luisait comme du papier de verre. Une barbe inculte dissimulait un peu les traits et faisait paraître plus sale et plus terne un visage amaigri de convalescent. Comme autrefois, Cosmo ne portait que les moustaches. Attilio hésitait de plus en plus à reconnaître son frère dans cet être hirsute, déguenillé et malpropre. Il s'approcha néanmoins. L'homme le regarda en dessous, la contenance embarrassée. Plus de doute ! Ces yeux glauques, ce nez en bec d'aigle ! C'était bien lui !... Il s'avança les bras tendus :

— Comment, c'est toi ?...

L'autre recula, les yeux toujours baissés à terre :

— Oui ! bonjour !

Il restait immobile, les lèvres serrées. Les joueurs, intéressés par la scène, commençaient à faire cercle autour d'eux :

— Viens ! — dit Cosmo, d'une voix sombre, — on s'expliquera ailleurs !

Et ils se dirigèrent vers la barrière de l'enclos.

Ils longèrent la buvette, où Tonine, aidé d'un petit garçon, était en train de remplir des verres d'absinthe. Attilio cria au Piémontais :

— *T'chau*, Tonine !

Celui-ci, sans répondre, toucha négligemment le bord de son feutre.

— Tu ne lui parles pas ?... demanda Attilio à son frère.

— Non, nous ne sommes plus trop bien ensemble !...

Le mineur retomba dans son mutisme.

Ils descendirent une rue faubourienne, aux maisons espacées, immenses et hautes, pavoisées à tous les étages de linges multicolores qui s'enflaient au vent comme des banderoles de navires.

Les deux hommes marchaient côte à côte, sans se rien dire. Une double ride barrait le front bas et obstiné de Cosmo. Attilio, qui n'ignorait pas la signification mauvaise de cette ride, n'osait rompre le silence par crainte de provoquer chez son frère une explosion de fureur. Il devinait tout ce

qui couvait d'injustes rancunes et d'humiliations exaspérées derrière ce pli opiniâtre, dans cette grosse tête carrée qui penchait comme sous le poids d'un fardeau invisible. Les colères rentrées du mineur, — il le savait, — étaient plus terribles que ses pires emportements, — et peut-être lui en voulait-il d'avoir éventé la retraite où il se cachait !

Ils atteignirent ainsi un terrain vague, encombré de détritus, où se tapissait une méchante cambuse toute rapiécée de fer-blanc, — une écurie abandonnée sans doute.

— C'est là !... dit Cosmo, d'un ton bourru, en tirant de sa poche une énorme clef, pesante et longue comme une hachette d'abordage.

La porte tourna lourdement sur ses gonds, et, en même temps, une écœurante odeur de suif leur souffla aux narines. Dans la pénombre de la cabane dépourvue de fenêtres, on distinguait des grabats aux paillasses et aux couvertures boueuses, des hardes accrochées aux cloisons, des outils et des ustensiles de cuisine. L'odeur de suif se mêlait à des relents invétérés de mangeailles indigentes. Sous un trou percé dans la toiture, devant un foyer improvisé, deux grands pots en argile brune mijotaient à petit feu.

Au milieu de ce campement, Attilio se remémorait les gîtes de terrassiers, où il avait couché jadis, les baraquements en planches élevés à la hâte, au bord des voies ferrées en construction.

Son regard errait sur toutes les pauvres choses qui gisaient là. Mais Cosmo ne voyait qu'Attilio. Leurs yeux se rencontrèrent. Soudain, les paupières de l'aîné rougirent dans sa face pâle. Une expression de tendresse adoucit l'éclat sauvage de ses prunelles. A peine le jeune homme avait-il deviné, chez l'autre, la montée foudroyante de l'émotion, que Cosmo, se précipitant, l'étreignait entre ses bras. Il lui écrasait les joues contre les siennes, le pressait rudement contre sa poitrine, en hurlant des paroles sans suite :

— Ah ! Tilio, Tilio !... mon frère, mon frère !...

Ce fut une crise de larmes et de sanglots. Dans cette masure, où personne ne pouvait les voir, ni les entendre, l'orgueil sournois de la brute cédait à l'impulsion plus forte du sang. Comme un pauvre qui meurt de faim et qui se rue sur la nourriture, il meurtrissait presque le jeune homme par la violence de son étreinte. Confondant en lui tous ceux qu'il aimait, son affection refoulée depuis des mois s'abattait sur Attilio, avec l'impétuosité de la passion et l'avidité du besoin. Soulevé à son tour par ce débordement de caresses, le cadet, malgré sa légèreté et son indifférence, manifesta bientôt une frénésie pareille. Il criait, tout en multipliant ses baisers :

— Ah ! Cosmo, je suis plus content de te revoir que si j'avais gagné un million !...

Leurs bras se dénouèrent, tous deux pleuraient abondamment.

Ils s'assirent, l'un à côté de l'autre sur des sacs de pommes de terre. Pendant quelques minutes, un hoquet continu secoua leurs poitrines ; puis ils se calmèrent tout à coup, s'essuyèrent la figure... C'était fini ! Alors, ils se mirent à causer tranquillement.

— Voilà longtemps que je te cherche! dit Attilio.

— Et moi, voilà longtemps que je t'attendais.

— Tu aurais bien pu me trouver !... en demandant à Raimondo !

— Je lui dois de l'argent... Et puis, tu sais, il y a, par là, des bandits qui ne me plaisent pas trop !...

Après un silence, il reprit timidement :

— Et les enfants ?...

Attilio poussa un gros éclat de rire :

— Ah ! ils vont bien, les gaillards, déjà le petit est aussi fort que le grand !... Marguerite aussi va bien... et Marie-Louise !...

Au nom de sa femme, le mineur baissa la tête. La double ride barra de nouveau son front hostile. Il se tut, buté, inexorable, endurci, semblait-il, par un ressentiment invincible. Encore une fois, Attilio craignit de l'irriter en insistant, et, comme il jetait les yeux machinalement autour de lui, tout à coup, changeant de ton et de sujet :

— Ah ça ! qu'est-ce que tu fiches par ici ?

— Moi ? — fit Cosmo, gravement, — je suis cuisinier !... tu vois, j'avais mis la soupe en train, pour aller t'attendre !

Il montrait les deux pots en argile brune qui mijotaient devant le foyer. Alors il conta comment, la bourse vide, malade, ne sachant où se réfugier, il avait dû accepter l'hospitalité dans cette cambuse habitée par des compatriotes qui travaillaient à la fabrique de bougies de la Belle-de-Mai. En reconnaissance, il leur préparait la nourriture et gardait le logis.

— Il a bien fallu ! — ajouta-t-il, avec humeur, — Tonine m'avait flanqué à la porte, après m'avoir gardé un mois !... Ah ! je m'en souviendrai de celui-là !... Un homme à qui j'ai donné à manger pendant plus de six mois, qui m'a emprunté tant d'argent !... Des avares de cette espèce-là, ça n'a pas de cœur !...

— Mais, qui est-ce, ce Tonine ? — interrompit Attilio, curieusement.

— Oh ! pas grand'chose !... Je ne sais pas trop ce qu'il tripote avec un nommé Coupon, qui tient un bar, derrière le Grand-Théâtre !... Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est très camarade avec la bande d'apaches de Saint-Moron : ils lui apportent des objets volés !... Mais, ne le dis pas ! Si ces gens-là apprenaient que nous les avons vendus !...

Attilio ricana d'un air malin :

— A présent, je m'explique !...

— N'empêche — poursuivit Cosmo, — que me voilà passé marmiton pour des fabricants de chandelles !... Tiens ! ce sont eux qui s'amènent, les clients ! Il est midi et demie !...

Deux ouvriers s'encadrèrent sur le seuil, un peu déconcertés, d'abord, à la vue du visiteur inattendu ; puis, quatre autres arrivèrent encore. Et la puanteur de suif devint plus véhémente. Les tricots de coton, les pantalons en peau-de-diable imbibés de graisse, du haut en bas, luisaient comme des lustrines.

Cosmo présenta son frère. On l'invita à partager la pitance commune :

— Asseyez-vous ! — lui dit le plus vieux de la troupe, — vous mangerez avec nous une bouchée de *polenta !*

Ils s'accroupirent en cercle sur des pierres. Au milieu, à même le sol, Cosmo plaça les deux pots d'argile, dont l'un contenait la *polenta*, et l'autre, des légumes bouillis, et chacun se mit à piquer dans le tas odorant avec des fourchettes et des cuillers d'étain. Ils avalaient rapidement, aiguillonnés par l'heure. De temps en temps, on passait une calebasse pleine de vin, et, à tour de rôle, ils appliquaient leurs lèvres sur le goulot :

— Buvez ! — dit le chef de l'équipe à Attilio, — c'est du vin apporté d'Italie... comme tout ce que nous avons ici, le maïs, les châtaignes, les pommes de terre !... Il est bon, n'est-ce pas, le vin du pays ?...

Mais le jeune homme, déjà gâté par le bien-être de France, dédaignait le régal de ces gens grossiers. Il se révoltait surtout de voir son frère parmi eux, presque tombé à leur niveau. Dans ce taudis

fétide, il évoquait le Cosmo d'autrefois, si fier et si fringant sous ses beaux costumes de Lyon ou de Marseille, et, lorsqu'il revenait au pays natal, répandant, sans compter, l'or de ses poches sonnantes.

Sitôt les hommes partis, il ne put y tenir davantage, le cœur affadi par l'odeur des graillons chimiques : afin de se décrasser de cette misère, il emmena Cosmo dans le café somptueux, où il s'était adressé le matin.

Les banquettes en velours rouge et enfin deux champoreaux généreusement versés épanouirent le mineur. Attilio jugea le moment propice pour reprendre l'entretien : les deux coudes étalés sur la table, ses yeux dans les yeux de Cosmo, la mine indulgente et rieuse, il demanda :

— Voyons, mon vieux, pourquoi est-ce que tu as fait ça ?...

— Quoi ? — fit durement Cosmo qui, d'abord, voulut éluder la question.

Puis, ayant réfléchi, il articula, sur un ton d'animosité :

— Tout ça, c'est la faute à Marguerite ?... Qui est-ce qui lui a commandé de quitter la maison paternelle... pour venir me surveiller ici ! Elle ne pouvait pas rester là-bas avec les enfants ?... Mais elle pense me mener à sa fantaisie, parce qu'elle est **maestra**.

— Tu sais bien, — dit Attilio, — que le père et les belles-sœurs la tourmentaient.

L'argument n'ébranla point Cosmo. Il n'admettait pas qu'on eût osé s'attaquer à sa femme, en son absence. D'abord, elle aurait dû lui écrire si c'était vrai !... *Contacci !* il se chargeait de faire respecter ses droits d'aîné !...

— Ne parle pas si fort ! — dit Attilio ironique. — Le vieux est bien plus fâché contre toi que contre Marguerite... Il a encore écrit avant-hier pour réclamer de l'argent. Il dit que vous vous moquez de lui, que vous le laisserez mourir, sans avoir racheté la Meïna !...

Froissé de l'allusion, Cosmo évita d'y répondre, et, se cramponnant à sa première idée, avec plus d'obstination :

— Tout ce que tu voudras ! Je maintiens que c'est la faute à Marguerite !... Quand j'ai reçu la dépêche, où elle me disait d'aller la chercher au bateau, — moi qui ne l'attendais pas ! — ça m'a fait comme un coup de pioche sur la tête ! Pourtant, j'ai demandé au patron la permission de la journée. Tu comprends, je ne voulais pas la laisser dans l'embarras avec les petits ! Mais j'étais si en colère, que, pour me faire passer le mauvais sang, j'ai bu pernods sur pernods ! Le soir, j'étais raide, j'ai tout oublié, la femme et les enfants !... et puis, j'ai rencontré la Gasconne, une brune que je fréquentais et qui m'a conduit chez elle !...

Le mineur s'arrêta un instant, dans sa confession, comme pour reprendre courage, puis, il ajouta d'une voix sourde :

— Alors, n'est-ce pas, moitié à cause de la honte qui m'étouffait, moitié à cause du charme que j'avais pris sur cette fille-là, j'ai senti que je ne pouvais pas revenir vers Marguerite !... Nous nous sommes mis ensemble, la Gasconne et moi !... Ah ! la canaille ! elle m'a mangé huit cents francs que je m'étais placés !...

— C'est bien ça que j'avais toujours pensé ! — dit philosophiquement Attilio ; — mais, quand les huit cents francs ont été mangés, tu aurais bien pu...

— Non ! il n'y avait pas moyen ! J'étais trop malade !

Et, avec des périphrases pudibondes, Cosmo spécifia de quelle sorte de maladie il avait été contaminé par la concubine : elle lui avait laissé ce cadeau, avant de le lâcher !

Attilio pouffa, à cette confidence :

— Ta femme, t'aurais soigné, *fada* que tu es ! Les femmes, ça ne leur fait rien, ces choses-là ! Au contraire.

Cosmo, branlant la tête, blâmait à part soi le cynisme du jeune homme. Cependant, comme il ne trouvait plus rien à dire, il s'abîma dans un silence farouche

— Allons, allons ! — finit par insinuer Attilio, tout ça ne peut pas durer ! Tu vas revenir à la maison !... Marguerite sera si contente ! Et les enfants, si tu savais ! ils parlent de toi, tous les jours !...

— Tu les embrasseras, Tilio ! — fit le mineur attendri.

— A une condition !... C'est que tu reviennes demain !

— Ce n'est pas possible, Tilio ! Ce n'est pas possible !...

Il se rapprocha de son frère, et, très bas, il murmura :

— Savoir si le médecin sera d'avis !... Et puis, vois-tu, j'ai quelque chose là !...

Cosmo, la paume ouverte, se frappait la poitrine, à coups redoublés :

— Oui ! j'ai quelque chose là !... un poids terrible qui m'empêche de respirer... une colère contre Marguerite, contre moi, contre tout le monde !... Je me connais ! Il faudra encore un peu de temps pour que ça passe !... Non, Tilio, je ne peux pas, je ne peux pas !...

Sa voix se brisa dans son gosier, et, tout à coup, il s'étala sur la table, en sanglotant :

— Je suis un bandit, un chien !... un chien pourri !

On l'entendait à l'autre bout du café. Des boutiquiers, qui jouaient au billard, se retournèrent, stupéfaits, et quelques-uns même, croyant que c'était un fou, accoururent pour voir. Attilio, ennuyé de tout ce scandale, le poussait du coude :

— Tais-toi, *Madonna !* tais-toi ! prends plutôt un peu de rhum, ça te remettra !

Le jeune homme qui, l'avant-veille, avait

gagné quelques sous avec des bonneteurs, commanda aussitôt deux petits verres.

Au même moment, il se produisit un véritable coup de théâtre. Les cuivres d'une fanfare éclatèrent. Escartefigue parut, accompagnant le député socialiste du quartier. Toute une séquelle d'électeurs envahit, derrière eux, l'établissement. Ce fut un brouhaha général. Attilio ne put résister au plaisir de trinquer avec le trésorier des Dockers. Cosmo, entraîné par lui, se décida à l'imiter. On causa, on but, et peu à peu son chagrin se dissipa dans la gaieté publique...

Le soir, entre onze heures et minuit, le conducteur du tramway qui va de la Joliette à la Belle-de-Mai aperçut entre les rails deux ivrognes se soutenant l'un l'autre : ils ne se dérangèrent pas, malgré les avertissements répétés du timbre. Le conducteur dut stopper et leur crier des injures, pour les obliger à se garer sur le trottoir.

C'étaient les deux frères, complètement ivres, qui vaguaient au clair de lune, en bra llant des refrains piémontais.

IV

CE fut seulement le lendemain, à sept heures du soir, lorsque Marguerite rentra de son magasin, qu'Attilio put lui apprendre la grande nouvelle. La veille elle l'avait attendu jusqu'à minuit. Elle était si lasse, si découragée, si dépitée aussi contre la négligence du jeune homme, qu'elle n'éprouvait même pas la curiosité de l'interroger. A la vue de ces vêtements éclaboussés de vin, de ces yeux battus, de cette figure blêmie par l'ivresse, elle devina ce qui s'était passé. Détournant la tête, d'un air de dégoût, elle ne lui adressa point la parole.

— Ne te fâche pas, la *Regina !* — plaisanta le mauvais garçon, — puisqu'on te dit que c'est *lui !*...

Marguerite répéta machinalement :

— C'est *lui ?*...

— Oui !... et il serait déjà revenu depuis longtemps !... Mais, tu comprends, il a honte !...

Cependant la maestra, subitement attendrie, le pressait de ses questions :

— Il est bien malheureux, n'est-ce pas ?...

— Plus que toi !... Ah ! si tu savais !...

Sûr d'apitoyer Marguerite, Attilio, avec sa faconde ordinaire, conta tout ce qu'il avait vu

dans la cambuse de la Belle-de-Mai : son frère réduit au rôle de cuisinier, affaibli par les privations, couvert de loques comme un mendiant, sale, méconnaissable...

Au récit de cette abjection, elle s'expliqua tout à coup l'inertie de Cosmo :

— Ecoute ! — dit-elle, — je connais son caractère ! Il n'osera pas se montrer à moi dans un état pareil :

Alors, en mots précipités, elle exposa son plan : « L'essentiel était de rhabiller Cosmo, de lui procurer une tenue convenable qui lui rendît un peu le sentiment de sa dignité. On allait partir tout de suite pour Vaufrèges d'où l'on rapporterait du linge et un costume propre ! Elle offrirait en acompte à Raimondo les trente francs d'économie qu'elle possédait !... Il n'y avait pas une minute à perdre, si l'on ne voulait pas manquer le dernier tramway !... »

Malgré son envie de se dérober, Attilio se décida pourtant à accompagner sa belle-sœur. Elle disposa sur la table le souper d'Emmanuel qui n'était pas encore de retour, coucha les enfants, et, prise d'une impatience fébrile, elle courut à la station la plus prochaine.

Raimondo, par bonheur, consentit, sans trop de peine, à l'arrangement proposé, mais il garda comme nantissement ce qu'il y avait de meilleur dans les effets de Cosmo. Marguerite, outre les outils, put disposer de la plus petite des deux

malles et de quelques menus objets. Aidée par Attilio qui avait chargé la malle sur ses épaules, elle transporta son butin à la Maison de diamant.

A peine arrivée, elle s'empressa d'ouvrir le coffre rustique, où étaient empilées pêle-mêle les hardes de son mari, — et seulement alors, en touchant ces étoffes qui avaient conservé la forme de ses membres, elle eut la conviction profonde qu'il existait encore pour elle, et elle en conçut un grand bonheur avec un désir éperdu de sa présence. Depuis tant de mois qu'ils étaient séparés, l'image de l'époux s'était décolorée peu à peu et ensevelie au fond de sa mémoire. Marguerite n'avait plus la force d'animer ce fantôme qui, tous les jours, se reculait et s'évanouissait davantage dans le passé. Lorsque Attilio lui avait dit : « C'est lui ! » elle avait répété machinalement : « C'est lui ! », comme si cette nouvelle ne la concernait point ; et lorsque ensuite elle était partie pour Vaufrèges, prise d'une impatience fébrile, elle avait cru tout simplement faire son devoir de femme. Mais maintenant c'était la chair même de Cosmo qu'elle respirait en rangeant ces pauvres épaves. Elle tenait entre ses mains la photographie du mineur, qu'elle avait réclamée avec la sienne et celle des enfants. La figure effacée palpitait devant ses yeux, vivante, précise jusqu'à l'hallucination, et, tandis qu'elle la contemplait, le cœur troublé et malade d'amour, elle défaillait au souvenir des caresses anciennes. Elle n'avait plus de rancune,

elle ne pouvait plus lui en vouloir ! La misère et les humiliations subies par l'homme infidèle l'avaient assez vengée !... Elle ne voyait plus que le beau fiancé, le garçon fastueux et prodigue qui, un soir de septembre, en revenant de ce fameux bal à Sant'Ambrogio, l'avait serrée doucement contre sa poitrine et, d'une grosse voix timide, avait balbutié : « Mademoiselle Marguerite, si cela vous plaît comme à moi ?... » Et il lui semblait que le souffle chaud de la voix virile errait encore dans ses cheveux !

Elle dormit mal, tant son esprit était préoccupé. Dès le matin, elle envoya son beau-frère à la Belle-de-Mai, avec un paquet de linge pour Cosmo. Le soir, elle manifesta une gaîté tellement exubérante qu'Emmanuel en fut secrètement blessé. A part soi, Marguerite s'étonna de la froideur de son hôte, et même elle lui dit assez vivement, après une allusion à la rentrée prochaine de Cosmo :

— On croirait que cela ne vous fait pas plaisir !

Il se disculpa mollement en phrases évasives, sembla triste et soucieux, ne mangea presque rien à dîner, et, avant la fin du repas, il allégua un rendez-vous pour sortir aussitôt, lui qui, d'habitude, tenait compagnie à la maestra !

Le lendemain, il ne travailla pas à l'usine. Il s'absenta toute la matinée, et, vers midi, il reparut à la maison, l'air embarrassé :

— J'ai trouvé une chambre ! dit-il à Marguerite,

— à présent vous n'aurez pas trop de place pour votre mari et vous !...

Elle protesta qu'Emmanuel ne les gênerait en rien. Mais lui, baissant les yeux :

— Il pourrait penser mal ! Cela vaut mieux que je vous quitte !...

— Pourquoi ?... Nous n'avons rien à nous reprocher, je pense ! — répliqua-t-elle avec un accent presque dur.

Le jeune homme croyait qu'elle allait insister pour qu'il restât. Elle était devenue toute rouge, elle se taisait, réfléchissait, effrayée par les scrupules d'Emmanuel, et voici qu'elle tremblait déjà d'avoir fourni un prétexte à la jalousie de Cosmo. Il comprit la cause de son silence. Pour abréger cet entretien pénible, il tira honteusement de sa poche l'argent de sa pension, le déposa au bord de la table, puis, d'un geste gauche, il tendit la main à la maestra :

— Adieu, madame Marguerite !...

Ses yeux humides cherchèrent les yeux de la jeune femme, espérant y trouver une douceur qui témoignât de leur amitié passée. Il ne lut dans son regard qu'une affabilité un peu contrainte.

Cependant elle prit la main de l'hôte, et, par une charité tout instinctive, elle articula :

— Vous viendrez nous voir... quelquefois !

Docile comme toujours, il répondit :

— Oui !... quelquefois !

Cette consolation offerte par convenance, véri-

table aumône qu'elle lui jetait, acheva de l'accabler. Il répéta encore :

— Adieu, madame Marguerite !...

Un instant, il hésita, et, tout d'un coup, le front bas, le dos courbé, il ouvrit la porte et s'en alla.

Quand il fut dans le noir de l'escalier, il se sentit le cœur si lourd, qu'il dut se retenir pour ne point sangloter.

Marguerite, abasourdie, écoutait les gros souliers d'Emmanuel, sonner sur les marches. Elle eut envie de le rappeler. Mais la crainte de se compromettre, l'égoïsme inconscient de sa race l'en empêchèrent. Elle était Italienne,— lui, c'était un étranger, après tout ! Qu'y avait-il de commun entre eux, à part une camaraderie bien excusable ?... Son amour pour Cosmo venait de renaître, si tyrannique, si exclusif de tout autre sentiment, que nulle souffrance humaine n'eût été capable de l'émouvoir.

MARGUERITE ne s'était pas trompée dans ses prévisions !

Dès que Cosmo eut dépouillé sa vieille défroque de terrassier, pour endosser un complet de drap gris, qu'il avait à peine étrenné, deux ou trois dimanches dans les bals de banlieue, — une fois débarbouillé, lavé, rasé de frais, peigné et cosmétiqué par un perruquier du voisinage, il devint immédiatement un autre homme. Sa vanité de paysan, son désir de paraître, ses instincts de domination se réveillèrent en lui. Le médecin avait calmé ses craintes, et, comme si la chance voulait le favoriser en tout, des camarades venaient de lui annoncer des travaux importants du côté de Cannes et d'Antibes : les entrepreneurs demandaient des contremaîtres ! La certitude de gagner bientôt beaucoup d'argent lui inspirait une belle assurance. Il n'ignorait pas non plus que sa femme, employée dans un grand magasin de Marseille, s'était tirée d'affaire toute seule : cette considération contribuait encore à le rasséréner. Enfin, il avait besoin de revoir ses enfants.

Aussi Attilio n'eut-il point à renouveler ses ins-

tances, pour qu'il se décidât à les rejoindre. Spontanément, il déclara que, le lendemain, il irait faire sa paix avec Marguerite.

Le lendemain était un jeudi. Les enfants ayant congé ce jour-là, Cosmo avait manifesté d'abord l'intention d'arriver de bonne heure, afin d'être plus longtemps avec eux. Mais des amis le retinrent dans un estaminet de la Belle-de-Mai : on ne pouvait se séparer si brusquement !... D'ailleurs il fallait bien raffermir son courage, et, pour se donner plus d'aplomb, il absorba cinq ou six absinthes.

C'est seulement à la nuit noire qu'Attilio et lui parvinrent à la Maison de Diamant. Au fond, il en était content. De cette façon, les voisins ne remarqueraient pas sa rentrée, on éviterait des commérages, peut-être du scandale, et il lui semblait aussi qu'il serait plus à l'aise qu'en plein jour : les ténèbres cacheraient mieux les rougeurs qui, parfois, lui montaient aux pommettes !

En frôlant, dans le corridor du palais en ruine, les toiles d'araignées séculaires qui tapissaient les murs, le mineur, pourtant habitué aux gîtes les plus misérables, ne put réprimer un mouvement de révolte : cela froissait son orgueil que les siens fussent logés dans un pareil taudis !

— *Madonna !* en voilà une boîte ! — dit-il tout bas à Attilio, — ah ! je te garantis que nous ne moisirons pas là-dedans !

A tâtons, il suivit son frère dans l'escalier obscur.

La première impression était mauvaise, et parce que son amour-propre souffrait, il sentait fléchir ses bonnes résolutions, tandis qu'un endurcissement sans cause lui étreignait le cœur. Il redouta la scène imminente. Qu'allait-il se passer là-haut, tout à l'heure ? Il comptait les marches, et il avait envie de redescendre et de s'enfuir...

Une porte tourna dans l'ombre, un flot de clarté joyeuse lui frappa la figure, et ses yeux ne distinguèrent qu'un abat-jour en papier rose qui paraissait flotter au-dessus d'une table garnie recouverte d'une nappe. Les trois bambins étaient déjà pendus à sa veste et à son cou. Derrière eux, Marguerite, souriante et confiante, attendait qu'il l'embrassât à son tour.

Assez froidement il baisa sa femme au front, mais celle-ci, en lui rendant son baiser, prononça, de son ton le plus naturel :

— Le souper est prêt !... Vous n'êtes pas en retard !...

Ces simples mots emportèrent toute la gêne de Cosmo. Les choses s'accomplissaient comme d'habitude. On aurait dit qu'il avait quitté Marguerite le matin même, et qu'il rentrait à la maison, sa journée finie !... Ainsi donc, rien d'extraordinaire n'était survenu entre eux ! Elle acceptait la situation, elle s'inclinait, ne récriminait point ! Il lui en eut de la reconnaissance. En même temps, les cris, les gambades des petits, toute cette allégresse enfantine qui fêtait son retour, lui rappelait qu'il

était le père, le maître, à qui l'on est heureux d'obéir. Son attitude se redressa aussitôt.

D'un geste large, il saisit une chaise par le dossier, s'y installa, allongea ses jambes, tout en promenant, de droite et de gauche, un regard satisfait. L'ordre méticuleux, l'humble élégance de la pièce chatouillaient son amour-propre. Il aperçut sa photographie, au milieu de la commode, en belle place. Ses outils nettoyés, brillants comme des bijoux, étaient disposés sur le couvercle de la malle. Une atmosphère de paix et de félicité discrète enveloppait le vieux logis enfumé.

Marguerite convia les deux hommes à se mettre à table. Elle leur avait préparé une *polenta* cuite avec des jus de viande et couronnée d'un cordon d'alouettes.

La bonne chère fut pour Cosmo une flatterie plus délicate que toutes les autres. Accoutumé à des nourritures grossières, à la saleté des campements d'ouvriers, il appréciait davantage les raffinements de bouche et de propreté qui l'accueillaient chez sa femme. Il s'ébahissait de la nappe à fleurs bleues, achetée la veille à son intention, du bouquet de violettes placé devant son couvert... Cependant sa conscience n'était pas complètement en repos. L'idée qu'il n'avait rien fait pour mériter ce bien-être lui en gâtait la jouissance. Aussi, comme ses yeux étaient tombés sur ses outils, il déclara :

— Ah ! on va reprendre bientôt la sonde et la massette !

Il avait lancé cette phrase, du ton résolu d'un homme qui entend bien ne pas se faire nourrir plus longtemps. Marguerite, devinant son intention, s'en réjouit, mais n'en laissa rien paraître. Sur quoi, Cosmo ajouta vivement :

— Oui, je vais partir pour Cannes et Antibes ! Je verrai demain les entrepreneurs, et, comme il y a des places libres...

L'annonce de ce départ si prochain épouvanta la maestra. Dans la crainte de contrarier le mineur, elle ne protesta point, se réservant de l'en dissuader plus tard. Mais Cosmo s'enthousiasmait pour son idée, et, désireux de se faire valoir, il ne parlait plus que de travail.

Attilio l'approuvait assez mollement. Alors le frère aîné, traversé d'un soupçon, lui demanda à brûle-pourpoint :

— Et toi, où est-ce que tu travailles ?...

Le jeune homme, dans leurs conversations, lui avait laissé croire qu'il était limonadier. A cette attaque soudaine, il se troubla, répondit que, pour l'instant, il était sans emploi, mais qu'il ne tarderait point, grâce à ses belles relations, à être agréé dans un grand bar du Port. Ces explications embarrassées surprirent Cosmo qui fronça le sourcil, et, d'un ton sévère :

— Tant pis ! C'est mauvais pour un garçon de ton âge de rester sans rien faire !

C'était une leçon qu'il lui infligeait devant sa belle-sœur. Attilio ne s'y méprit pas, et, froissé,

d'être morigéné publiquement, il bouda jusqu'à la fin du souper.

L'entretien languissait. Cosmo lui-même combattait mal une gêne persistante, en dépit de toutes les prévenances dont Marguerite le comblait. Chaque fois que leurs regards se croisaient, il détournait les yeux, malgré lui, et il évitait d'adresser directement la parole à sa femme. Attilio qui s'ennuyait, — et qui d'ailleurs était invité, ce soir-là, à une partie de poker, dans un café louche de la rue des Belles-Ecuelles, — n'hésita plus à se retirer :

— Je m'en vais ! — dit-il d'un air narquois, — je ne veux pas vous déranger !...

D'un ricanement, il souligna le sens gaillard de sa phrase. On n'insista pas pour le retenir. Marguerite, qui s'était levée de table aussi, poussa les enfants dans les bras de leur père, et, quand celui-ci les eut embrassés, elle les emmena dans la pièce voisine, où rapidement elle les mit au lit.

Lorsqu'elle revint, Cosmo remuait un restant de café au fond de sa tasse. A l'apparition de la maestra, il eut un sursaut nerveux qui fit tinter sa cuiller contre la faïence de la soucoupe. De nouveau, un lourd silence s'établit entre eux. Le mineur, le front baissé, examinait les fleurs de la nappe. Elle s'assit en face de lui, demeura un instant muette puis, lui tendant les mains, dans un élan passionné, elle murmura, d'une voix très tendre, qui semblait grosse d'un sanglot :

— Cosmo !

Il releva son front avec un grand effort, ses mains calleuses étreignirent les douces mains féminines, et il eut enfin le courage de la regarder en face.

La figure de Marguerite, contractée par l'émotion, avait une expression à la fois aimante et douloureuse. Il ne retrouvait plus la belle fille robuste, aux couleurs ardentes et fraîches, au profil impérieux, celle qu'on appelait, au pays, la *Regina !* A la voir ainsi ravagée, il eut l'intuition de ce qu'elle avait souffert par lui. Un remords le poignit. Sourdement, il prononça :

— Comme tu es maigre !

— C'est que j'ai bien pleuré, quand tu n'étais pas la !...

Puis, elle ajouta, en essuyant des larmes qui débordaient de ses paupières :

— Toi aussi, tu es maigre !

L'homme détourna ses yeux encore une fois, comme accablé par la honte.

Après une pause, il reprit :

— J'ai enduré beaucoup de misère... par là !...

En prononçant ces derniers mots, il étreignit avec plus de force les mains de Marguerite. Elle comprit tout ! L'orgueil de Cosmo avait fléchi, son cœur se libérait de cette obstination insurmontable qui paralysait sa tendresse, et, s'il n'implorait pas son pardon, il désavouait sa conduite ! Elle n'y tint plus. Elle se précipita contre la poitrine du

mineur et se mit à le baiser avec emportement. Refoulant ses pleurs, il lui rendait ses caresses. Et, à travers la réserve toujours un peu hautaine qu'il s'imposait, elle sentait une ferveur égale à la sienne.

Mais elle redouta de l'importuner, lui si facilement ombrageux, en prolongeant ces expansions conjugales. Elle dénoua ses bras, se rassit en face de lui, et, tranquilles, raisonnables, ils commencèrent à causer.

Elle lui expliqua d'abord pourquoi elle avait déserté la maison paternelle. Sans doute la vie y était intenable pour elle et les enfants, mais surtout elle avait pensé à l'avenir. Vaillante comme elle était, elle jugeait absurde de végéter dans un village de pauvres, selon l'habitude des paysannes piémontaises, alors qu'elle pouvait, à l'exemple de son mari, gagner beaucoup d'argent !

Les glauques prunelles de Cosmo étincelèrent. Certaine de l'éblouir par ses projets, elle poursuivit avec plus de confiance, elle lui dit son rêve : « Si l'on travaillait chacun de son côté, on pourrait économiser près de quinze cents francs par an. Alors, au bout de cinq à six ans, on rachèterait la Meïna, on la restaurerait, on en ferait un hôtel pour les petits rentiers de Turin qui viennent passer la saison chaude dans la montagne... Quel triomphe ! on serait les maîtres du pays !... »

Etre les maîtres du pays ! C'était la vieille ambition de Cosmo, une ambition tenace, oubliée

pendant ces jours d'épreuve, et que la maestra venait de ranimer inopinément en lui. Ebloui par le mirage de grandeur qu'elle invoquait, il ne doutait pas du résultat... Maintenant, ils étaient tout à fait à l'unisson. Les deux époux communiaient dans un même désir de s'élever au-dessus des autres, d'êtres les premiers sur la terre natale, C'est par ces instincts glorieux que Marguerite, encore jeune fille, avait séduit Cosmo. C'est parce qu'elle était la plus élégante, la plus instruite, la plus distinguée, parce qu'elle avait l'air d'une dame, que lui, beau garçon, si arrogant de ses gros salaires et de ses costumes français, il avait souhaité d'être le mari de la *Regina !*...

Ils s'épiaient à la dérobée, et ils ne cachaient pas leur joie de se sentir si heureusement d'accord. Une attraction mutuelle rapprochait leurs mains et leurs visages. Marguerite, l'air extasié, considérait Cosmo : cette moustache guerrière, cette carrure de reître et d'aventurier, fait pour porter le casque et la cuirasse, ces grands yeux bleus où reposait une si enfantine candeur ! Lui, il s'émerveillait de cette opulente chevelure aux reflets de bronze et d'or pâle, et sur la figure flétrie de celle qui avait tant souffert par sa faute, il démêlait, peu à peu, les traits de la fiancée d'autrefois !

Brusquement, il s'empara d'elle avec une impétuosité sauvage, il la posa sur ses genoux, la gardant ainsi quelques minutes, en lui dévorant le cou de baisers ; — puis, soulevé par la surabon-

dance de sa force et l'ivresse de sa chair, il l'entraîna vers le grand lit plein d'ombre qui s'allongeait vaguement au fond de la chambre, — le lit de famille loué par la vieille Anne Pizzaro, un vaste lit de l'ancien temps, où des générations de marins s'étaient couchés pour l'amour et pour la mort !...

Vers quatre heures du matin, ils furent réveillés par le piétinement des pêcheurs qui s'en revenaient de la mer ; ensuite ce furent les maraîchers qui s'en allaient aux halles... Un bruit rythmique ébranlait les murs et les plafonds : déjà, les cuisiniers du restaurant italien hachaient leurs viandes sur les billots. Soutenu par la cadence des hachoirs, tout à coup, un air d'opérette napolitaine fusa des profondeurs de la cour. Une seule voix chantait, une voix d'adolescent, éclatante, gonflée de sève, épanouie comme un jet d'eau dans de la lumière.

— Ecoute, écoute ! dit la maestra à Cosmo, encore engourdi de sommeil, — c'est du bonheur pour nous !...

A demi dressés sur leurs coudes, tous deux prêtaient l'oreille. Après cette nuit de délices, où ils s'étaient rassasiés l'un de l'autre, comme au premier temps de leur mariage, ils croyaient plus éperdument que la veille à la réalité de leur fortune future.

— Ah ! Cosmo ! — dit Marguerite en l'entourant de ses bras, — j'en suis sûre maintenant ! nous rachèterons la Meïna !...

Comme une réponse propice au vœu des époux, une flèche de clarté vermeille illumina le puits sordide de la cour... C'était l'heure de grâce pour la Maison de diamant, l'heure si brève où le rayon d'aube parti des hauteurs de Notre-Dame de la Garde touche, au fond de sa ruelle boueuse, le noir Palais de la misère et le fait resplendir comme une ruine féerique, — tandis que, sur les fenêtres, les tiges des basilics et des romarins se redressent dans la fraîcheur matinale, et que les linges multicolores claquent tout le long de la façade, au souffle salé de la brise qui s'élève !...

VI

Un champagne anglais !... Un !

— Deux vermouths de Turin !... Deux !

— Un Berger cacheté !

— Trois sirops de limon !

— Une dame blanche !... Une !... et vivement !

Les cris des garçons annonçant les commandes se croisaient avec une rapidité ahurissante, pardessus la foule qui se pressait autour du comptoir : c'était le coup de feu de l'apéritif ! Un flot ininterrompu d'ouvriers, de contremaîtres, de courtiers, de commis, gens qui sortaient des bureaux, qui revenaient des usines, des docks et des quais, envahissaient la salle du *Splendid*, — le bar le plus luxueux et le plus fréquenté du quartier de la Bourse. Tout entière lambrissée de hautes glaces, — du haut en bas, murs et plafonds, — cette salle fascinait la foule comme un immense miroir à prendre les oiseaux.

Emmanuel, entré là pour attendre Escartefigue, se faufila difficilement jusqu'à la banquette du fond. Même, il heurta, au passage, un garçon qui se précipitait vers la terrasse, tenant très haut, entre ses doigts écartés, un bouquet de verres aux

trois quarts pleins. Du liquide se répandit sur sa manche :

— Bon sang de bon Dieu ! Vous ne pouvez pas faire attention ! — grogna, en se retournant, le garçon, qui s'enfonçait derrière un groupe et qui disparut, comme emporté par une furie de locomotion.

Bousculé et confus, Emmanuel avait pris place sur un coin de la banquette, lorsque, derrière le comptoir, il aperçut Attilio, ceint de la serviette blanche des limonadiers et débouchant, d'un geste rapide, une bouteille bariolée qu'il brandissait par-dessus les têtes des clients. Le jeune homme lui ayant fait signe de la main, il s'approcha, fort surpris d'ailleurs de le voir en fonctions au *Splendid-Bar :*

— Comment ?... Tu es ici ?...

— Oui !... depuis une semaine !... C'est Ernest, de chez Coupon, qui m'a procuré la place !...

Un sourire radieux, dans la moustache, le bellâtre jouissait de la stupéfaction de son camarade. Il triomphait de le voir si mal accoutré : ce vieux feutre, gris de poussière, cette veste déteinte et brûlée d'acide sulfurique, ne lui inspiraient que du dégoût, en lui rappelant son ancien métier.

Près d'Emmanuel, deux messieurs bien mis discutaient, le coude pointé en avant pour protéger leurs absinthes contre les bourrades des voisins. L'un d'eux, coiffé d'une casquette galonnée, avait un ruban rouge à la boutonnière de sa vareuse. Le

contraste entre cette correction et le négligé d'Emmanuel excita la mauvaise humeur d'Attilio qui le rudoya :

— Allez, vite ! Qu'est-ce qu'il faut te servir à toi ?...

Emmanuel, après avoir réfléchi, se décida pour une « romaine ».

Comme poussé par la même hâte fébrile, qui semblait aiguillonner tous ceux qui étaient là, Attilio, virevoltant vers le casier aux liqueurs, happa deux bouteilles, et, d'un coup de poignet aussi juste que bref, il dosa la consommation demandée, un mélange de rhum et de sirop gommé.

Avant qu'Emmanuel portât la boisson à ses lèvres, Attilio avait déjà replacé les deux bouteilles, qui parurent voler vers le casier, tant le mouvement fut preste. Puis il se mit à rincer frénétiquement des verres sales dans un des récipients ménagés sous le comptoir. En faisant chanter sous ses doigts le cristal épais, il interrogea, l'œil malin :

— Tu vas toujours chez ma belle-sœur ?

— Elle a dû te le dire ! — fit innocemment Emmanuel.

Attilio se redressa, tout interloqué :

— Comment ? tu ne sais pas ?... Je suis fâché avec eux ! Voilà plus de quinze jours que je n'ai mis les pieds dans leur boutique ! Je me suis disputé avec mon frère !... Ils ne t'ont pas dit ça ?...

— Non ! — répondit l'autre, qui, effectivement, ignorait cette brouille de famille.

Mais les dos de six portefaix s'interposèrent entre le zinc et lui. Emmanuel dut se reculer un instant. Lorsque les hommes furent servis, il se rapprocha de nouveau du comptoir, grâce à des manœuvres habiles, en tenant toujours sa « romaine ».

Persifleur, Attilio reprit ses insinuations :

— Comme ça, tu continues à être bien avec *elle ?...*

— Je suis bien avec tous les deux, — interrompit l'autre, d'un ton piqué, — même que j'ai fait entrer Cosmo à l'usine de l'Estaque !...

— Toi ?... Pas possible !...

— Eh oui !... Tu comprends, c'est Mme Marguerite qui m'a prié d'avoir cette complaisance-là pour son mari ! Impossible de lui refuser !... Cosmo voulait partir tout de suite pour Antibes. Elle, — tu penses bien, — ça ne l'arrangeait pas ! Alors, en attendant qu'il trouve du travail à Marseille, il a été bien content de pouvoir s'embaucher dans la galère !...

— Vrai ! tu en as une couche ! — dit Attilio avec mépris, — tu ne devines pas que Cosmo et sa femme ne cherchent qu'à profiter sur toi !... C'est comme pour moi : ils essayaient déjà de m'attraper mon argent !... Mais pas si bête ! Ah ! non !...

Emmanuel ne répondit rien : il baissa la tête tristement, comme si les paroles de son ami remuaient en lui des choses douloureuses. Attilio, vexé de son silence, poursuivit d'un ton rageur :

— Et puis, tu sais, tu as tort de les fréquenter! Il t'arrivera quelque malheur !... C'est une brute, mon frère !... une brute ! une mauvaise tête carrée d'Italien !...

Et, de sa lavette imbibée d'eau, il épongeait si furieusement le métal nickelé du comptoir que des éclaboussures jaillissaient au visage d'Emmanuel.

Un serveur accourut, — celui-là même que le maladroit garçon avait heurté tout à l'heure, — et il commanda « quatre pernods cachetés ».

Leste, Attilio palpa au hasard dans le bataillon des verres propres ; il en réunit quatre bord à bord, versa la liqueur au fond, puis il trempa les quatre absinthes à la fois, en les aspergeant avec une carafe d'eau frappée qu'il agitait au-dessus des verres, à la façon d'un arrosoir. Un seul tour suffit : les quatre consommations étaient mouillées à point. Cela fut exécuté avec une telle promptitude, une telle élégance dans le jeu du poignet, qu'Emmanuel en demeurait bouche béante. Il complimentait le Piémontais :

— *Couquin de Diou !* Tu t'es mis bien vite à la coule du métier !...

Une éclaircie venait de se produire dans la séquelle des assoiffés. On pouvait causer un peu plus tranquillement.

Attilio, flatté par l'éloge de son camarade, se rengorgea :

— Sans blague, il ne m'a pas fallu longtemps pour me débrouiller !... Je veux bien qu'Ernest

m'a donné quelques leçons, mais, c'est égal ! il faut être dégourdi !...

La voix vinaigrée d'un serveur cria du dehors :

— Un financier !... Un !

Attilio, saisissant une cafetière sur le réchaud, dit en même temps à Emmanuel :

— Tiens !... rien que pour les noms, il y a de quoi devenir fou !... Je parie que tu ne sais pas ce que c'est qu'un « financier ? »... Tu vas voir, mon vieux !...

Sans hésiter, avec une sûreté de prestidigitateur, il jeta sa main sur une fiole à long cou, et il parfit aussitôt le mélange : c'était du café noir coupé de fine-champagne. Immédiatement, le serveur emporta la mixture préparée :

— Et voilà ! — dit Attilio, l'air modeste et ravi.

Les commandes pour la terrasse pleuvaient toujours :

— Une ganache !

— Deux menteurs !... Deux !

Les trois garçons de comptoir rivalisaient de vitesse. Attilio se chargea de la « ganache ». Les autres aromatisèrent du café avec de la crème de menthe :

— C'est ça, les menteurs ? — fit Emmanuel, en riant, — en voilà une saloperie !

— Et les *mauresques*, les *marquises*, les *suissesses*, les *états-majors ?*... Qu'est-ce qu'ils n'inventent pas pour leur gourmandise, ces gueusards de Marseillais !...

Subitement grave et majestueux, Attilio conclut :

— Mais le plus difficile, ça n'est pas les noms, c'est la connaissance des bouteilles !... Ernest me le disait l'autre jour : il faut être quasiment des artistes dans notre partie !... Oui ! comme des musiciens qui font courir leurs doigts sur les pianos, sans se tromper d'une note !

Avec des contorsions emphatiques de virtuose, il étendit le bras et, comme sur un vaste clavier aux touches innombrables et compliquées, il promena légèrement ses mains sur les rangées étincelantes des flacons...

Cependant, du haut d'une petite stalle, semblable à une chaire de professeur, le patron, personnage osseux et blême, lançait des regards sévères dans la direction des deux jeunes gens. Attilio comprit que leur bavardage l'irritait. Feignant un beau zèle, il plongea ses bras nus dans le lavoir et se remit à rincer ses verres :

— Tu m'embrouilles ! — dit-il, entre ses dents, à Emmanuel, — achève ta romaine, et va-t'en te rasseoir !... On reparlera un matin que je serai libre !

Mélancoliquement, l'ouvrier regagna la banquette du fond, non sans examiner tous les coins de la salle, pour voir si Escartefigue n'était point arrivé.

Sept heures allaient sonner. Le plus gros de la clientèle roulante était passée. Il n'y avait guère dans le bar que les sédentaires, petits employés

pour la plupart, qui, fanatisés par la politique, s'éternisaient sur leur absinthe, en dévorant, l'un après l'autre, tous les journaux. Mais ils se trouvaient en si grand nombre que toutes les tables étaient occupées et que la circulation devenait difficile.

Les plus proches d'Emmanuel écoutaient, avec une déférence visible, un joli jeune homme blond, portant la moustache et la mouche à la Henri III, le menton grassouillet enfoui dans une lavallière de soie noire, qui pérorait sur un ton à la fois doucereux et autoritaire. Les auditeurs, en chemises sans cols, en pantalons de toile bleue, montraient des faces placides et de lourds poings carrés de manœuvres.

Distraitement, Emmanuel percevait des bribes de la conversation, de grands mots rébarbatifs, ou des noms inconnus qui ne disaient rien à son esprit : *monisme*, *hylozoïsme*, *Haeckel*, *conservation de l'énergie !*... Son attention fatiguée se détourna bientôt du cercle pédant, et, au milieu du tapage, du va-et-vient perpétuels, il s'absorba dans la rumination de la peine secrète qui le tourmentait toujours.

Il remâchait toutes les amertumes de ces quinze derniers jours, se remémorant les angoisses, les défaillances ignominieuses qu'il avait subies, depuis son départ de la Maison de diamant : d'abord son désespoir, puis la révolte de son amour propre, et, pour se venger de Marguerite (car il en

était plus que jamais épris), sa liaison avec cette chanteuse de café-concert, qui, le soir de Pâques, l'avait bombardé d'œillades si provocantes. Enfin cette lâcheté d'être retourné chez la maestra, malgré l'hostilité sournoise de Cosmo !... Sûrement, le mineur ne l'aimait pas, quoiqu'il affectât de le traiter en camarade et en ami de la famille !... Et voici qu'Emmanuel entendait de nouveau tinter à ses oreilles les phrases haineuses d'Attilio : « C'est une brute, mon frère ! une mauvaise tête carrée d'Italien !... » Et un écho lugubre répondait au fond de sa conscience : « Il t'arrivera quelque malheur !... »

Les tempes entre les mains, Emmanuel s'assombrissait de plus en plus. D'un œil hébété, il considérait les brisures qui rayaient le marbre de la table, lorsque quelqu'un lui secoua rudement l'épaule :

— Ho ! *Castaniaire !...*

Escartefigue était devant lui, flanqué du cabaretier Coupon et d'un petit homme ridicule, bossu devant, bossu derrière, dont la toilette, d'une élégance recherchée, rendait la difformité plus plaisante.

Le garde-four supposa tout de suite que ce polichinelle devait être un personnage considérable, à en juger par l'émoi que son entrée provoquait dans tout le bar. En effet, Escartefigue lui souffla :

— C'est M. Maxime Artaud, l'avocat, le conseiller général !... le fils du gros acconier !... Il est candidat à la députation !...

Les façons obséquieuses du bout d'homme manifestaient trop bien qu'il ne s'était fourvoyé au *Splendid*, en compagnie de Coupon et d'Escartefigue, que pour le soin de sa popularité.

Point de mire de l'assistance, la bande s'était installée à l'extrémité de la table. En avançant son tabouret, Escartefigue aperçut, en face de lui, le jeune homme blond, qui à l'apparition de ces messieurs s'était interrompu de pérorer. L'ex-portefaix lui tendit le bout de ses doigts avec dignité :

— Salut, Werhlé !... Ça va ?...

Et, négligeant la réponse, il se hâta d'accaparer Maxime Artaud pour lui tout seul, comme s'il redoutait que Coupon ne s'en emparât. Ils continuèrent à causer, sans accorder la moindre attention à Emmanuel qui s'étonna de l'indifférence d'Escartefigue à son égard. L'ouvrier songeait : « Pourquoi m'a-t-il donné rendez-vous !... C'est pour me montrer ses belles connaissances, bien sûr !... » Et, devant son verre vide, il attendait flegmatiquement qu'on voulût bien s'intéresser à lui.

Enfin, le trésorier des Dockers daigna le favoriser de son entretien :

— Dis, *coulego ?...* J'ai pensé à toi, pour une démarche importante !...

— Savoir si je serai capable ! — objecta le garde-four, fier d'inspirer une telle confiance.

— Oh ! pour ça, j'en réponds !... Ça n'est pas malin !...

Etouffant un petit air narquois, Escartefigue expliqua ce dont il s'agissait : on comptait sur Emmanuel pour décider quelques camarades de son usine à suivre les réunions de la Bourse du Travail !... Cette usine formait un petit monde à part, resté en dehors de tous les syndicats, ayant ses charretiers, ses portefaix, et même ses maçons, ses chauffeurs et ses mécaniciens attitrés : les patrons pouvaient narguer ainsi toutes les grèves ! Il était temps de fondre ces éléments réfractaires dans l'association générale ! On commencerait par syndiquer une douzaine d'ouvriers, parmi les moins rétrogrades ! Peu à peu, les autres viendraient, cela ferait la tache d'huile !...

— Ils refuseront ! — s'écria Emmanuel, incrédule, — tu comprends, ce sont presque tous des Italiens, des gens qui se moquent du tiers et du quart, pourvu qu'ils touchent leur journée !...

Un éclair passa dans les gros yeux de bœuf d'Escartefigue, qui, d'un ton sans réplique, prononça :

— Pas d'observations dans les rangs !... Veux-tu marcher, oui ou non ?...

— Je veux bien, moi, j'essaierai ! — répondit doucement Emmanuel, subjugué par cette arrogance de caporal.

— Alors, c'est entendu ?...

— C'est entendu ! je tâcherai moyen !...

Escartefigue se frotta les mains, et, tapant sur la cuisse de l'avocat, avec une familiarité toute méridionale :

— Monsieur Artaud, permettez-moi de vous présenter ce gaillard-là... le citoyen Subleyras Emmanuel, un brave rustre de la montagne !...

Le colosse avait rougi jusqu'à la pointe de ses moustaches. Mais l'avocat, exagérant sa bienveillance officielle, échangea une poignée de main avec lui. Leurs regards se croisèrent. Ils sentirent instinctivement qu'ils se déplaisaient. Ces deux bosses, cette figure chafouine, ces petits yeux vicieux, ce teint de jus de réglisse, brouillé encore par les poils noirs d'une barbiche tombante, ne disaient rien qui vaille à Emmanuel. Néanmoins, il conclut charitablement que, pour être parvenu à une si haute situation, avec un physique aussi ingrat, il fallait être rudement intelligent !...

Cependant, l'avocat complimentait Escartefigue sur son camarade :

— Vous avez raison ! C'est un brave, votre ami !...

— Oui ! — insista sentencieusement Coupon, — ça fera une bonne unité !

Et l'ancien chanteur de beuglant souligna, d'un hochement de tête doctoral, la justesse de son expression.

Emmanuel écarquillait ses pupilles, ahuri sans doute d'apprendre qu'il était une « unité ». Jaloux de ces éloges, Escartefigue grommela :

— Une bonne unité ! une bonne unité !... C'est bientôt dit ! N'empêche que, pour l'instant, des types comme ça, c'est ignorant comme des mulets, ça ne sait rien, ça n'a rien lu !...

— Mon Dieu ! reprit l'avocat en souriant, rien de plus facile que de combler cette lacune de l'instruction dans la classe ouvrière !... avec de telles bonnes volontés !... Nos bibliothèques, nos universités populaires y pourvoiront. Déjà les cours publics de M. Lehautcollin, le professeur de la Faculté d'Aix, ceux de M. Werhlé, que voici, nous ont rendu d'inappréciables services !...

En filant sa phrase, il adressait un petit salut aimable et protecteur au jeune homme blond qui, de sa place, avait épié toute la conversation depuis le commencement. Enhardi par cette avance directe, celui-ci se leva et, avec un bel aplomb, il tendit la main au bossu :

— Enchanté de vous voir, monsieur !... D'ailleurs voilà longtemps, n'est-ce pas, que nous avons l'habitude de nous rencontrer !...

Tandis qu'ils se congratulaient, Emmanuel, très intrigué par la belle cravate et la figure séraphique du jeune homme, s'enquit de ce qu'il était, auprès d'Escartefigue.

L'ex-portefaix, baissant la voix, chuchota mystérieusement :

— C'est un étudiant en médecine !... Un Belge, un anarchiste !...

Mais, aussitôt, l'étudiant, la bouche mielleuse, interpella Emmanuel :

— Je m'associe, — dit-il, — aux exhortations de ces messieurs !... Vous devriez venir à nos conférences ! Il faut lire, vous cultiver un peu !...

— Me cultiver ?... Je ne demande pas mieux ! — répondit Emmanuel, débonnaire.

Un attendrissement lui vint. Il se rappela les lectures faites par la maestra, durant les veillées d'hiver, à la Maison de diamant. Puis, ayant réfléchi, il avoua naïvement :

— Lire ?... Il faudrait avoir le temps !...

— On le trouve quand on veut ! — insinua l'avocat.

— Ou on le prend ! — fulmina l'anarchiste, les prunelles allumées.

L'ouvrier des fours à sulfate n'était pas convaincu. Il objecta encore :

— Je ne sais pas quoi lire !...

— Je vous dirigerai ! — proposa bénignement l'anarchiste.

Escartefigue, indigné de la veulerie d'Emmanuel, haussait les épaules de pitié :

— Tu ne sais pas quoi lire !... Mais tu n'as qu'à taper dans le tas ! Il y en a, des livres, mon ami !... Büchner, Molescott, Max Stirner, Kropotkine !... Dis, abruti, lequel veux-tu ?...

— Tout ça, c'est trop fort pour lui ! — prononça Coupon, supérieur et réticent, comme un initié.

Les manœuvres en cottes de toile bleue, qui s'étaient rapprochés du groupe, élevèrent un murmure approbateur. Werhlé, très amusé par l'algarade d'Escartefigue, clignait ironiquement du côté de Maxime Artaud, puis il intervint avec discrétion :

— Je suis de l'avis du camarade Coupon ! Ces lectures seraient sans doute un peu fortes pour un débutant !... Mieux vaudrait commencer par des romans !... Avez-vous lu *Travail*, *Germinal* de Zola ?... *Quatre-vingt-treize*, *Les Misérables* de Victor Hugo... *Le Juif errant* d'Eugène Sue ?...

Ecrasé sous l'avalanche des titres, honteux de son ignorance, Manuel laissa retomber sa tête entre ses larges épaules, et il balbutia :

— Je veux bien, moi, je veux bien !... Tout ce que vous voudrez !...

L'anarchiste le félicita ; il s'engagea à lui procurer une carte pour la Bibliothèque municipale.

Soudain, une flamme de joie éclaircit la face humiliée du garde-four. A l'idée de pénétrer dans ce sanctuaire du savoir, lui, l'homme de peine, souillé par toutes les boues corrosives, par toutes les noires poussières de la géhenne industrielle, avec ses mains et ses pieds brûlés, avec ses membres meurtris par la lutte perpétuelle contre la matière pesante, — il eut comme un éblouissement. C'était un prodigieux horizon tout plein de lumière qui surgissait inopinément devant ses pas : au loin tremblait déjà il ne savait quel mirage de Terre promise ! Il pressentait seulement qu'une vie nouvelle allait s'ouvrir pour lui. Les conversations d'Escartefigue, avaient, depuis une semaine, éveillé dans son âme confuse de montagnard une foule d'instincts obscurs qui y sommeillaient encore. De ces prédications socialistes,

il ne retenait que les sentiments vagues de fraternité universelle, et, dans la crise qu'il traversait, il s'en éprenait avec d'autant de ferveur, qu'il éprouvait le besoin de distraire son esprit de ses pensées chagrines. L'amour de l'humanité remplacerait cet amour impossible, auquel, un moment, il avait eu la faiblesse de croire !...

Ses yeux bleus dilatés extraordinairement, indifférent aux rumeurs grossières qui remplissaient le bar, Emmanuel rêvait.

Les politiciens avaient repris, entre eux, leur discussion.

Soucieux de briller devant ses futurs électeurs, l'avocat arrondissait ses périodes, étoffait ses développements : cela tournait au discours de réunion publique. Partisan de l'évolution lente en matière de réformes sociales, il se défendait contre les arguments de l'anarchiste, qui, lui, préconisait les solutions immédiates et les moyens violents. Par des transformations insensibles, la société, — disait-il, — s'acheminait peu à peu vers l'idéal communiste :

— Voyez p'utôt !... Ce bar, où nous sommes, est déjà une image anticipée de l'avenir ! Nous nous y rencontrons fraternellement, riches et pauvres, salariés et patrons. Toutes les barrières conventionnelles semblent rompues ! n'est-il pas vrai ?... Vous y trouvez, pour des prix dérisoires, des boissons meilleures que dans les cafés les plus chers, les plus reluisants de dorures !... Que dis-je ?

Vous y trouvez le luxe et le confort des bourgeois !

Et, s'inclinant devant l'étudiant en médecine, qu'il encensait à dessein, il ajouta :

— Vous y trouvez même leur science !... non pas une science de mandarins, exclusive et abstruse, mais facile, généreuse, offerte à tous !...

Remué par la mimique et l'accent oratoires de l'avocat, Emmanuel s'évertuait à démêler le sens de ses phrases. Il suivait le geste du bossu qui, tour à tour, désignait, sur leurs rayons, les liqueurs de marque aux étiquettes flamboyantes, les albâtres et les marbres polychromes du comptoir, les mosaïques du pavement, les gerbes de cuivre fleuries de corolles et d'ampoules électriques, les hautes glaces des murs, où la salle multipliée à l'infini semblait un hall gigantesque, capable d'abriter les loisirs d'une ville entière !...

Conduit par le geste éloquent, le regard de l'ouvrier remonta ainsi jusqu'au plafond, et, tout à coup, il fut frappé par un spectacle étrange qu'il n'avait pas encore remarqué. Dans le miroir horizontal, se démenait toute une acrobatie aérienne. Les têtes renversées flottaient dans le vide, comme des nacelles de ballons, les bras pendants se nouaient et se dénouaient, véritables tentacules de pieuvres. La fourche des jambes s'ouvrait et se fermait avec une raideur automatique ; et sous la charge des membres, le torse fléchissant avait une élasticité étrange, analogue à la souplesse féline

des fauves qui se promènent dans une cage. Quelque chose de bestial et d'opprimant émanait de cette fresque mouvante qui se décomposait et se reformait sans cesse, comme régie par les lois d'une mécanique inflexible !...

Emmanuel abaissa vivement les yeux : des charbonniers entraient, noircis jusqu'au bout des ongles par les poussières huileuses des houilles. Ce fut une irruption de nègres et de gorilles : le rose des muqueuses, l'émail des dents, la blancheur des sclérotiques s'exagéraient d'une façon monstrueuse dans les masques de suie qui encrassait les visages. Parmi les glaces biseautées, les cuivres neufs des lustres, les nickels limpides et les marbres du comptoir, ils paraissaient plus sordides, plus voisins de la terre, de l'animalité qui rampe et qui se vautre. Leurs doigts sales barbouillaient les verres, les manches de leurs chemises mâchuraient les tables humides, et leurs crachats couleur d'encre s'étalaient en flaques épaisses dans les sciures du dallage !...

L'avocat parlait toujours, célébrant en termes lyriques le Bar égalitaire, berceau d'une humanité régénérée !

Pendant ce temps, Emmanuel, las d'écouter sans comprendre, se divertissait à chercher les silhouettes des charbonniers dans le miroir du plafond, où toute la foule inquiétante et grotesque circulait sans trêve, les pieds en haut, la tête en bas...

VII

MARGUERITE n'était pas plus heureuse qu'Emmanuel.

Après une séparation si longue, les deux époux ne parvenaient pas à renouer les habitudes rompues, à rétablir l'accord, un peu précaire, qui, autrefois, les avait rapprochés passagèrement. La distance, entre eux, ne faisait que s'accroître ; et, tandis que Cosmo se blessait davantage de la supériorité de sa femme, elle était plus choquée par la grossièreté de son mari. Le caractère du mineur, — mélange de brutalité et de luxure, — bien loin de se corriger, s'était développé, au contraire, par les fréquentations crapuleuses, les nécessités d'une vie mi érable et dure. Et ainsi, toujours plus étrangers l'un à l'autre, ils ne goûtaient que de rares moments de tendresse.

Pourtant, Cosmo était demeuré auprès de Marguerite, malgré son intention hautement affichée de partir pour Antibes. La douceur du foyer et des soins conjugaux, la facilité de satisfaire ses exigences sensuelles, les caresses des enfants, si nouvel es pour lui, — tout cela l'avait retenu à Marseille. Des chantiers allaient s'ouvrir, dans six

semaines, à l'extrémité du port qu'on agrandissait : il espérait bien y trouver un emploi. En attendant, il s'était embauché à l'usine de produits chimiques, grâce à l'entremise d'Emmanuel : on lui avait confié bientôt la conduite du revolver à soude, — opération délicate qui réclame de l'intelligence et de la présence d'esprit ; et, avec ce don qu'ont les Piémontais de se plier à toutes les besognes, il s'était mis très vite au courant. Cependant, il n'était qu'à moitié satisfait, et il avait hâte de reprendre son véritable métier, moins fatigant et beaucoup plus lucratif.

Comme il ne gagnait que cinq francs par jour, Marguerite s'était opposée à ce que l'on déménageât de la Maison de diamant, alléguant que, dans un autre quartier, le prix du loyer serait bien plus élevé :

— Un peu de patience ! — dit-elle, — nous changerons, quand tu recommenceras à gagner huit et dix francs !...

Et, comme dernier argument, elle ajouta :

— Souviens-toi, Cosmo ! Il faut faire des économies ! Il faut songer à la Meïna !...

D'ailleurs, si la vanité du mineur souffrait d'un si piteux logement, il ne se déplaisait pas, en somme, dans cette pompeuse masure. Le voisinage lui marquait de la considération, et, par un brusque revirement, les Mangiavacchi eux-mêmes témoignaient de dispositions, non seulement pacifiques, mais amicales, soit que la force peu com-

mune de Cosmo les tînt en respect, ou qu'ils souhaitassent sincèrement d'entrer en relations avec un ouvrier si sérieux et si bien payé. Mme Cougourde avait offert sa médiation. On s'était réconciliés !

Maintenant, la plumeuse de volailles était plus assidue que jamais chez Marguerite, qu'elle accablait d'un redoublement d'amitié. Leurs maris, également, étaient au mieux. Ils s'étaient reconnus, après s'être perdus de vue pendant plus de quinze ans, car on avait travaillé ensemble à La Ciotat !... Cougourde fut extrêmement étonné de voir que son ancien camarade était le mari de la maestra : il ignorait, en effet, que le mineur s'appelât Girardi. Entre ouvriers on ne désignait celui-ci que par le sobriquet de *Capelan* (1), parce qu'en ce temps-là, il assistait à la messe, chaque dimanche.

Tous les soirs, les deux hommes buvaient leur absinthe au même café.

Or, la veille de la Pentecôte, Mme Cougourde, qui ne rêvait que bombances, proposa à la maestra de célébrer la fête par un pique-nique au *cabanon*. C'était Bourrassin, un vieil ami de Cougourde, un veuf, pointeur aux Messageries maritimes, qui recevrait la société dans son propre cabanon, situé sur la plage du Prado. On passerait la journée au bord de la mer : ce qui serait excellent pour la santé des enfants !... Et, naturellement, on inviterait les Mangiavacchi, qui fourniraient des légu-

(1) *Capelan*, aumônier, curé.

mes et des fruits, en leur qualité de revendeurs des Quatre-Saisons !...

— On invitera aussi Manuel ! — conclut Mme Cougourde, en rougissant, — ce garçon-là est si comme il faut !...

Marguerite, par crainte de la dépense, refusa de s'associer à la fête. La compagnie des Napolitains lui était odieuse en dépit de la réconciliation récente, — et elle se défiait des politesses hypocrites de la plumeuse de volailles. Mais Cosmo, entraîné par le charretier, affirma énergiquement sa volonté d'aller au cabanon avec les autres : elle fut contrainte de céder !

D'abord la partie s'annonça bien. La maestra elle-même se mit en route la joie au cœur. Avant de sortir, elle avait envoyé à son beau-père deux pièces de vingt francs toutes neuves, à l'effigie de Victor-Emmanuel III ; c'était son obole et celle de Cosmo. Elle se les était procurées chez un changeur, et, après les avoir enveloppées de papier de soie, elle les avait scellées dans une de ces petites boîtes en bois blanc, dont se servent les bijoutiers pour leurs expéditions. Elle était toute fière d'avoir fourni sa quote-part de ce tribut familial !

La troupe, au grand complet, se réunit devant l'église des Augustins, et l'on envahit un tramway qui partait pour Bonne-Veine. Ce fut une affaire que de se caser, avec tout l'attirail des provisions, car chaque ménage s'était muni de plusieurs couronnes de pain, sans préjudice de sa contribu-

tion au pique-nique. Marguerite apportait un paquet de jambon et de saucisson d'Arles, les Mangiavacchi, des chapelets d'aulx et de piments pour la bouillabaisse, des bottes de radis et un énorme panier de fraises, les Cougourde, six bouteilles de vins fins, chipées par le charretier dans une caisse qu'il avait camionnée, la semaine d'avant. Mais le clou du festin, ce devait être une fiole vénérable, que Cougourde tenait cachée sous sa veste et dont il découvrait de temps en temps le goulot bouché d'une cire noirâtre et enduit d'un gravier très menu qui se détachait sous les doigts. Celle-là, il l'avait volée dans le bureau de son patron ! Il nesavait pas ce qu'il y avait dedans, mais c'était sûrement quelque chose de fameux, à en juger par l'antiquité de la bouteille !...

On était seize dans le tramway, en comptant les bambins Girardi, ceux des Napolitains et enfin Emmanuel, qui ne s'était décidé à venir que pour se rencontrer avec la maestra. Le garçon était assis à côté de Mangiavacchi, petit homme sec et jaune, dont toute la peau semblait imbibée de fiel. Enorme, la face bouffie sous les lourds cheveux bleuâtres, sa femme écrasait la plumeuse de volailles de toute la masse ballottante de sa chair. La revendeuse avait mis sur elle tous ses bijoux, bracelets, bagues, broches, boucles d'oreille, épingles piquées en éventail dans le chignon. Mme Cougourde aussi, calamistrée par sa coiffeuse, s'était parée de sa broche et de son bracelet ; et, comme toutes

deux se sentaient très belles, elles se montraient excessivement aimables pour Marguerite. Le bon vent de mer qu'on humait déjà, l'espoir du déjeuner et de toute espèce de plaisirs achevaient d'épanouir les appétits et de griser les têtes.

On trouva Bourrassin sur le seuil du cabanon, la pipe à la bouche, pieds nus, la culotte de toile bleue retroussée à la hauteur du mollet, un binocle sur le nez, tant pour sa myopie que pour solenniser un peu le négligé de son costume. Il pêchait depuis le lever du soleil, avait pris quantité de rascasses, de congres et de morênes, de sorte que la bouillabaisse promettait d'être succulente.

Les arrivants commencèrent par visiter les alentours, malgré l'ardeur de la méridienne.

Au bord de la crique assez étroite, se déployait une rangée de cabanons, — simples baraques en planches, celles-ci barbouillées de peintures facétieuses, celles-là surmontées d'un pavillon tricolore qui se hissait au bout d'une corde, comme un signal marin, chacune ayant son nom tracé en grosses lettres au-dessus de la porte. Bourrassin en avait inventé un tout à fait gaillard et désinvolte pour son cabanon, *Les Escaladaïres* (1), — bien qu'il eût perdu l'habitude, depuis longtemps, de grimper à quoi que ce soit ! A droite, c'étaient *Les Gourmands ;* à gauche, *Les Pas-Fâchés*. Le cabanon de gauche était occupé par une dem -douzaine de

(1) *Les Escaladaïres*, les grimpeurs d'échelles.

jeunes gens, en maillots de canotiers, qui menaient grand tapage et qui regardèrent d'un œil méprisant les invités des *Escaladaïres*.

On s'installa, pour le déjeuner, à l'intérieur du cabanon, afin de se garer de la chaleur. Mais, comme il était fort exigu, les enfants furent relégués dehors : ils s'assirent dans le sable, où ils avaient creusé des trous.

Les convives se récrièrent sur la fraîcheur de l'endroit et la beauté de la vue. En une grande nappe mauve, tachetée par places de vert et de bleu sombre, le golfe se déployait devant eux, jusqu'aux falaises crayeuses de l'Estaque. Cela sentait le varech, l'iode, les mille odeurs capiteuses de la mer...

Tout marcha sans encombre jusqu'au dessert. On fêta la bouillabaisse de Bourrassin qui reçut des compliments. Mais on se réservait pour les fraises des Mangiavacchi, que l'on devait arroser avec le contenu de la mystérieuse bouteille apportée par Cougourde.

Enfin, le moment solennel arriva ! Tous les yeux se tournèrent vers le charretier, lorsque, d'une main respectueuse, il déboucha la fiole. Il la flaira et fit une grimace.

— Qu'est-ce que c'est, Jules ? — demanda Mme Cougourde, qui était la plus impatiente.

— Ma foi, je ne sais pas !... C'est rudement fort !

Et, consultant Bourrassin du regard, il lui passa

la bouteille. En sa qualité de pointeur aux Messageries, habitué à manipuler des marchandises de toute provenance, le bonhomme se piquait de s'y connaître. Il flaira à son tour, puis, reposant la bouteille, il déclara d'un ton d'augure :

— Ça, c'est du vin de Chypre !... *Couquin de Diou !* tu as eu la main veinarde, toi encore ! Un vin comme ça, ça vaut plus d'un million, pour être si ancien !...

Alors, Cougourde, exultant, répandit tout le liquide sur les fraises qui remplissaient quatre saladiers. Sa femme se rua dessus, porta la cuiller à sa bouche, mais aussitôt, elle recracha une pâtée brunâtre et sanguinolente :

— Ah ! *Porca madonna !* le vin est tourné !... On dirait du bitume !... En voilà une histoire !

Ce fut un concert d'exclamations désappointées. L'assistance était navrée, car il n'y avait pas d'autre dessert. Mme Mangiavacchi, pour faire honneur à ses fraises, s'acharnait à les avaler. Elle fut obligée de quitter la table, se sentant, disait-elle, « une douleur sur l'estomac ! »

— N'empêche ! — conclut philosophiquement Bourrassin, — que c'est tout de même du vin de Chypre !... Il est trop vieux, voilà tout !

Cougourde, lui, était furieux :

— Pour une fois qu'on en boit, vrai ! Ça n'est pas de chance !... Et toutes les fraises qui sont gâtées ! *Capoun de bon Dieu !*

Les hommes se rejetèrent sur les autres bouteil-

les, avec une espèce d'emportement, comme s'ils prenaient une revanche, — et il sembla à Marguerite que Cosmo commençait à s'échauffer.

Au même moment, des clameurs hostiles retentirent de l'autre côté de la cloison, dans le cabanon des *Pas-Fâchés*. Le petit Simon venait de lancer un galet par la fenêtre ouverte des voisins : de là une explosion de colères contre les *Escaladaïres*. Une voix stridente jeta :

— Enlevez les *Babis* (1) *!*... à bas les meurt-de-faim !...

Mangiavacchi ayant répondu : « A bas les *moucaus !* », les *Pas-Fâchés* ripostèrent par une bordée d'injures :

— Eh ! retournez donc chez vous, *Babis* de malheur !... Allez crever de misère dans votre pays, tas de pouilleux !...

Cosmo, déjà très excité par la boisson, était devenu blême de rage. Les poings crispés, il se leva et déjà se précipitait. Mais Bourrassin, en sa qualité de Marseillais, s'interposa entre les deux camps ennemis, fit rasseoir le Piémontais.

Emmanuel, tranquillement, opina :

— Laissez-les ! ne répondez pas !... Ce sont des petits jeunes gens qui ont un peu bu !...

— C'est vrai ! — dit aigrement Mme Cougourde, — qu'il ne leur faut pas grand'chose, aux Marseillais, pour leur déranger la tête !...

— Oui ! dit Emmanuel, — ils s'enfilent quinze

(1) Nom populaire des Italiens, à Marseille.

carafes d'eau, et les voilà comme des lions !... Ils veulent manger tout le monde !...

— Enlevez les *Babis !* à bas les meurt-de-faim ! — répétèrent en chœur les *Pas-Fâchés.*

Cosmo ne se possédait plus :

— Taisez-vous, tas de feignants !... ou je vous arrache les moustaches !...

Il avait crié d'une telle voix, que le tumulte s'apaisa subitement. Mais Mme Mangiavacchi était indignée :

— Ils nous traitent de meurt-de-faim ! — gloussait la grosse femme haletante, — ce sont eux qui n'ont pas de quoi manger !... Voulez-vous parier qu'ils n'ont pas seulement un oignon à se mettre sous la dent !...

— Et ils veulent le faire à la grandiose ! — dit Cougourde, en haussant les épaules.

Là-dessus, on réédita toutes les plaisanteries d'usage entre Italiens, sur la jactance et la gueuserie marseillaises, sans omettre l'histoire de la queue de morue attachée par une ficelle au plafond du cabanon et sur laquelle chaque convive promène un croûton de pain !...

— Et voilà leurs grands festins ! — dit Mme Cougourde, — il faut les entendre quand ils reviennent de la campagne !...

Avec une drôlerie d'accent très bien imitée, la petite femme se mit à contrefaire les vantardises enthousiastes des buveurs d'eau et des mangeurs de stockfischs :

Ah ! mon ami ! nous avions une bouillabaisse !... de quoi étouffer un régiment de soldats !... Et un fricot de becfigues !... *Capoun de bon Dieu* !... Nous nous sommes régalés, mon ami !... que le ventre me fait mal !...

Des rires, exagérés à dessein, accueillirent la tirade de Mme Cougourde. Les *Pas-Fâchés*, surpris de s'entendre singer dans leur propre langue, se tinrent cois. Cependant, quelques vagues insultes rejaillissaient encore par-dessus la clo son. Cosmo, qui ne décolérait pas, déblatérait contre les Marseillais :

— Ce sont des feignants, je vous dis !... des propres à rien ! Ils font les malins, parce qu'ils sont chez eux ! mais je voudrais les voir hors de leur pays !... Savoir s'ils seraient capables de se débrouiller comme nous autres !...

— Tous les Marseillais, c'est pareil ! — prononça Cougourde, — quand ils ne voient plus la statue de la Bonne-Mère, ils croient d'être perdus !

Ennuyé qu'on arrangeât ainsi ses compatriotes, Bourrassin s'efforçait de détourner la conversation et, pour mieux y réussir, il poussait les hommes à boire. Les femmes, peu à peu, les imitèrent, Mme Cougourde, fortement éméchée, avait deux plaques rouges sur les pommettes, et elle ne cessait point de faire remplir son verre.

— Prenez garde ! — lui insinua Marguerite, — vous allez vous rendre malade !...

La petite femme rétorqua sèchement :

— Qui est-ce qui vous demande un conseil, à vous ?... Occupez-vous plutôt de votre amoureux !...

Et, d'un regard haineux, elle désignait Emmanuel, qui était à la droite de la maestra.

Cosmo n'avait rien entendu, mais Marguerite trembla que Mme Cougourde ne renouvelât ses allusions méchantes. Le vent était à la dispute. Depuis la mésaventure des fraises et l'algarade des *Pas-Fâchés*, il y avait de la poudre dans l'air...

La soirée se termina sans entrain. Vers cinq heures, on s'achemina à la débandade vers la station des tramways. La route était pleine de gens qui s'en revenaient, eux aussi, du « cabanon ». Ivres de grand air, de mouvement, de paroles, bien plus que d'autre chose, ils braillaient, chantaient, se bousculaient, étaient insupportables. Les hommes, le chapeau sur l'oreille, prenaient des poses héroïques, comme s'ils eussent accompli quelque exploit. Déjà, les récits de la journée commençaient et, avant de se répandre dans les bars et les estaminets de la ville, grandissaient démesurément dans les imaginations.

Excédés de tout ce bruit, Emmanuel et Marguerite marchaient seuls, à l'écart. A travers les fumées de la griserie, Mme Cougourde les aperçut : ce lui fut un coup. Pendant tout le déjeuner, elle avait inutilement agacé le jeune homme qui n'avait eu d'attentions et d'égards que pour la maestra. Soudain, elle pivota sur elle-même, avisa Cosmo

qui était en arrière avec Cougourde, et, lui montrant le couple, elle susurra de sa petite voix pâlotte et cotonneuse :

— Regardez donc, monsieur Girardi ! Comme ils vont bien ensemble !... Ah ! quand vous n'étiez pas là, on aurait cru deux jeunes mariés !...

Le mineur leva la tête, et, le ton brutal, avec un tremblement de colère, il cria :

— Marguerite, arrive ici !

Il ne lui dit pas un mot. Mais, de nouveau, il avait blêmi, comme tout à l'heure, lorsque les Marseillais injuriaient son pays, et, dans le froncement de ses sourcils, la barre opiniâtre qui dénonçait chez lui les pires bouillonnements intérieurs s'était fixée, plus sinistre, sur son front bas de taureau.

VIII

LE lendemain, Emmanuel et Cosmo se retrouvèrent face à face, sur la rotonde de la rue de la République, devant le tramway qui allait les conduire à l'usine.

D'abord, le mineur, en l'apercevant, eut un tressaillement instinctif qui lui tira les muscles de la figure, mais il se domina tout de suite, et comme Emmanuel, selon son habitude, lui tendait la main, il la serra, sans rien trahir de son ressentiment. Puis ils échangèrent des paroles banales : il fallait attendre un bon quart d'heure le départ de ce premier convoi, où s'entasse une véritable armée d'ouvriers. Cosmo, pour tuer le temps, alluma sa pipe, causa des choses du métier ; et même il parut à Emmanuel qu'il était plus expansif et plus cordial que d'ordinaire.

Au coup de sifflet du conducteur, ils gagnèrent leurs places respectives marquées par leurs couffins aux provisions. Le train fila tout de suite, à une allure rapide, comme s'il avait hâte de se débarrasser de sa lourde charge humaine. C'étaient, pour la plupart, des portefaix et des mécaniciens qui avaient leurs chantiers à l'extrémité du port, des

manœuvres employés dans les tuileries et les minoteries du littoral. Les yeux encore brouillés de sommeil, ils regardaient vaguement fuir les maisons, sans se rien dire, dans une sorte de torpeur qui n'arrivait pas à se dissiper. Emmanuel, au contraire, éprouvait une alacrité insolite, un besoin de communiquer son contentement aux autres. Cette journée passée avec Marguerite lui avait laissé une exaltation singulière.

Le train courait entre les murs nus de la gare d'Arenc et du bassin de radoub.

Au tournant du Cap Pinède, l'horizon du golfe se découvrit brusquement dans son immensité, avec ses îles toutes blanches et les roches grises de la côte. Une brise fraîche soufflait du large. Emmanuel l'aspirait à pleins poumons ; il s'emplissait les yeux de lumière et d'espace, avant de s'enfermer dans les ténèbres fétides de l'usine. La mer, ce matin-là, sous les colorations innombrables de ses eaux calmes et les méandres de ses courants, semblait un grand jardin féerique, enveloppé par les brumes de l'aube. Au loin, vers la sortie du môle, un unique navire, à la double cheminée jaune et bleue, évoluait lentement ; et, soudain, le hululement de la sirène ébranla toute la concavité des rivages, déchaîna le grondement sonore des échos, comme si une conque formidable venait d'émerger de l'abîme, jetant à tous les vents des solitudes marines la clameur triomphale d'une poitrine de géant !...

Les équipes laborieuses se dispersaient de station en station. Lorsqu'ils descendirent à l'Estaque, Emmanuel et Cosmo étaient presque les seuls voyageurs.

Ils firent route ensemble. Le mari de Marguerite affectait une gaîté bizarre, et son compagnon s'étonnait un peu de ces expansions inaccoutumées de camaraderie. En passant devant la cantine italienne, il lui offrit même de boire avec lui un verre de vin blanc.

Une file de chariots où s'empilaient des bonbonnes d'acides était arrêtée sur le seuil. A l'intérieur, d'autres ouvriers de l'usine formaient cercle, avec les charretiers, autour du comptoir. Aussitôt, on plaisanta Emmanuel sur ses tentatives de propagande syndicale qui n'obtenaient aucun succès. Un Toscan surtout, un homme qui travaillait aux chlorures, se signalait par l'âpreté de ses sarcasmes.

Crachant le jus de sa chique, il lança, aux éclats de rire de la bande.

— Tu veux être député, toi, bien sûr !...

Maigre et tout brûlé par les chlores, le petit homme dardait sur Emmanuel l'éclair ironique de ses yeux noirs aux paupières saignantes, et, d'un air de défi, il retroussait sa chemise en lambeaux sur ses bras noueux, zébrés de traces pourpres qui ressemblaient à des égratignures ou à des marques de flagellation.

Cosmo défendit son camarade, rabroua l'indi-

vidu, et, en même temps, il excitait Emmanuel à trinquer coup sur coup. Un pêcheur étant entré, une corbeille d'oursins sur la tête, il en acheta deux douzaines, qu'il partagea amicalement avec le jeune homme. Le mineur, tout en mangeant ses coquillages, buvait excessivement ; et, quand on s'en alla, Emmanuel s'aperçut qu'il glissait dans son couffin une bouteille de *barbère*...

La poussière profonde se soulevait en tourbillons sous leurs pas. En face d'eux, barrant la route, l'usine, haute et resserrée comme une citadelle, dressait la masse bleuâtre de ses constructions superposées. Un voile épais de fumées rousses et violacées se balançaient à mi-hauteur de l'entonnoir calcaire, où la géhenne pestilente est accroupie. Au-dessus, les roches immaculées réverbéraient la clarté matinale, avec une intensité aveuglante, et l'amas des vapeurs livides se dissolvait dans un rayonnement d'or.

Allègres, les deux hommes arpentaient la montée de l'usine, suivis par des escouades d'ouvriers. Comme ils s'approchaient du portail, un petit chat couleur de cendre, au poil rare et roussi par places, se mit à miauler au bord du mur, en bombant son dos. Il flairait le poisson frit qu'Emmanuel apportait pour son déjeuner. Celui-ci, ayant fouillé dans son couffin, jeta une sardine à l'animal, ce qui fit maugréer Cosmo :

— Alors quoi ?... te voilà le gargotier des chats, à présent ?... Comme si cette vermine-là n'était pas

la plaie de la fabrique !... Des rosses de bêtes qui nous volent nos casse-croutes !... Et il en sort de partout ! Ça pousse, pire que les lapins !... *Madonna !* quand j'en rencontre un, moi, je lui casse les reins !...

Emmanuel protesta :

— Celui-là est brave comme un chien ! Nous sommes amis tous les deux ! Tu vas voir !...

Et, se retournant vers le petit chat, il appela doucement :

— Gris-gris ! Gris-gris !

La queue en panache, les oreilles rabattues, la bestiole malingre accourut en trottinant, puis elle s'arrêta court, effrayée par les gestes menaçants de Cosmo.

Le mineur haussa les épaules, et il s'enfonça sous le hangar où il travaillait, en criant à Emmanuel :

— A midi !... On mangera la soupe ensemble !...

L'autre s'engagea dans un escalier de bois qui menait aux fours à sulfates.

Ces fours s'alignaient en une longue muraille brûlante, coupée de distance en distance par les bouches des foyers et par les portes de fer des grilloirs. Une sorte de corridor les séparait de la cloison opposée où d'étroites meurtrières percées dans la brique laissaient filtrer un peu d'air et de lumière. Emmanuel vivait là, dans ce boyau de maçonnerie, à l'atmosphère torride et alourdie d'émanations asphyxiantes, où règne une pénombre perpétuelle.

Pourtant, il marchait à la besogne avec une gaillardise insouciante. Les souvenirs de la veille lui embellissaient les choses autour de lui : la maestra lui avait dit des paroles si douces et si consolantes !... Et, tout heureux des politesses de Cosmo, il se flattait déjà de l'avoir apprivoisé !

D'un mouvement leste et comme impatient, il prit le fourgon des mains du garde de nuit, — un vieil homme aux orbites caves, à la peau tellement imprégnée de poussières chimiques, que sa barbe verdâtre avait l'apparence d'un amas de cristaux agglutinés et que tout son visage semblait suer du poison.

Emmanuel, qui sentait encore sur ses épaules la bonne chaleur du dehors, lui dit avec une brusquerie joviale :

— Ho ! père Toselli !... Ça commence à chauffer !

Le vieux branla sa tête vert-de-grisée :

— Que ça chauffe, ou que ça ne chauffe pas, c'est pareil pour nous autres !...

Sa tâche était finie ; voilà tout ce qu'il comprenait ! Il ramassa quelques nippes et s'en alla, les yeux vagues, la démarche à la fois incertaine et rigide, comme celle d'un somnambule.

Rapidement, Emmanuel procéda à sa toilette. Il quitta sa veste, retira sa chemise, et, bien que son pantalon fût assez minable, il enfila par-dessus une vieille cotte de cotonnade bleue, criblée de mille petits trous et toute déchiquetée par en bas.

Son torse nu jaillissait hors du pantalon sanglé par une ceinture de cuir. Ainsi accoutré, il éprouva une sensation de bien-être et d'agilité plus grande dans les muscles.

Puis, ayant craché dans ses mains, il empoigna le fourgon, rabattit le loquet des grilloirs, et, saisissant un râteau de fer, il commença à éparpiller la masse incolore des sulfates. Les vantaux ouverts soufflaient une fumée ténue, dont l'odeur aride et âcre raclait le gosier et les narines. Des dégagements d'acide chlorhydrique flottaient dans l'air. Insensible aux exhalaisons sulfureuses, Emmanuel étalait vigoureusement les lourds monceaux de matière brute : il ne percevait rien, ne voyait rien que les images heureuses gardées depuis la veille, au fond de sa mémoire. Dans ce réduit obscur, parmi ces miasmes étouffants, une seule vision occupait sa pensée : la plage lumineuse, où il s'était promené, la veille, aux côtés de Marguerite !...

Il referma les vantaux, et, reprenant le fourgon, il attisa la braise des foyers. Une flamme vive éclata, s'élança hors de la gueule béante du fourneau, et, soudain, au milieu des ténèbres du couloir, Emmanuel apparut comme un homme au soleil. Le vacillement des lueurs et des ombres découpait en lignes plus énergiques les méplats de sa mâle figure ; les pectoraux de son torse d'athlète saillaient comme des plaques de bronze, et toute sa chair pénétrée par le rose flamboiement des houil-

les était devenue radieuse et translucide, pareille à un cristal en fusion.

Dix fois, il recommença la manipulation cuisante, ouvrant et fermant tour à tour les portes de fer. Il était aiguillonné par une sorte de joie physique et il goûtait comme l'ivresse d'une victoire, en se battant contre toutes ces matières embrasées.

Quand il eut fini, il s'appuya une seconde sur son râteau. Sa poitrine s'enflait commme un soufflet de forge. Un halètement terrible agitait ses côtes, et des flots de sueur ruisselaient sur ses joues et tout le long de ses bras. Alors, pour l'étancher, il chercha un paquet de chiffons dans un trou du mur : le chat Gris-gris s'était couché dessus. L'animal réveillé se frotta d'un air câlin contre les mollets d'Emmanuel, tandis qu'il épongeait ses membres avec les linges roulés en boule. Ensuite, l'ouvrier s'assit sur une grosse pierre, et, lorsque la palpitation de ses côtes se fut un peu calmée, il décrocha une gargoulette en terre rouge suspendue dans l'embrasure d'une meurtrière, l'éleva au-dessus de sa tête, et il but avidement, la bouche offerte au jet du goulot.

Durant cinq grandes heures, se répétèrent ces alternatives de lutte et de repos.

Enfin un coup de sifflet, longuement modulé par la machine, annonça midi. Emmanuel s'apprêta à descendre dans le hangar du revolver à soude, pour y faire réchauffer sa gamelle de soupe et manger avec les autres.

Lorsqu'il y arriva, le revolver, énorme cylindre horizontal, sans cesse en mouvement au-dessus d'un brasier perpétuel, venait de dégorger la soude incandescente dans des vagonnets de fonte mus par un treuil. Tandis que la substance, encore pâteuse, se solidifiait et se moulait au creux des véhicules, les blocs déjà durcis, noirs comme des morceaux de lave éteinte, achevaient de refroidir contre la paroi du fond; mais l'intérieur était toujours en ignition, et, à travers les fissures de la surface, des gaz bleuâtres s'échappaient en dansant, telles des flammes d'alcool sur un vase de punch.

C'était la coutume des ouvriers de faire réchauffer leur nourriture sur ces réchauds improvisés : Emmanuel s'en vint poser sa marmite en ferblanc auprès de celle de Cosmo. Sans bien savoir pourquoi, il se réjouissait de ce repas commun.

Cependant, le Piémontais, la peau du visage rôtie par la réverbération des fours, les pommettes luisantes de sueur, s'ingurgitait le contenu d'une outre en peau de bouc, qu'il avait remplie de *barbère*, afin de tenir le vin plus au frais. Il serrait entre ses dents le tuyau en bois d'olivier, et il ne se lassait pas de boire :

— Attention ! — lui dit un compatriote, — tu va être *t'chouque* (1), si tu bois tant !...

Le conducteur du revolver retira le tuyau de ses lèvres, et d'un ton agressif :

— N'aie pas peur, *coulego !*...

(1) *T'chouque*, ivre en piémontais.

Et, tout de suite, il chercha querelle à Emmanuel, qui, disait-il, avait dérangé sa marmite et mis la sienne à la place la plus chaude. Le garde-four, qui ne s'expliquait pas cet accès d'humeur, ni ce revirement dans les manières de Cosmo, évita de répondre, pour ne pas envenimer la dispute.

Les hommes s'étaient assis en cercle : ils mangeaient silencieusement, avec lenteur, savourant plus que leur maigre pitance ces quelques minutes de répit. Emmanuel, comme d'ordinaire, se trouvait être le voisin de Cosmo. Celui-ci, le front baissé, bougonnait continuellement, sans que l'autre y fit attention. Soudain, le jeune homme ayant déballé ses sardines frites, un miaulement grêle s'éleva dans l'ombre du hangar : c'était le petit chat Gris-gris qui, se faufilant parmi les scories et les escarbilles, se garant avec une adresse singulière de toutes les choses ardentes qui gisaient sur le sol, était accouru, pour avoir sa part de poisson. Assis sur son derrière, les oreilles frémissantes de convoitise, il guettait de loin les gestes du colosse.

A cette vue, Cosmo, les yeux égarés, injectés de bile, brandit un poing insultant sous les moustaches de son camarade :

— *Sacramento !* Vas-tu me chasser cette bête-là !... ou je la crève !

— Pourquoi ? — répondit rudement Emmanuel, dont la colère grondait, — est-ce qu'elle te gêne, cette bête-là !...

Et, par bravade, il lança une arête à l'animal, qui se rapprocha pour haper le morceau.

Alors Cosmo se leva, en hurlant :

— Attends ! attends ! je vas te le faire manger en grillade, ton chat de malheur !

Il se précipita, attrapa la bestiole par la queue et la jeta sur un bloc de soude, où des veines de flammes laiteuses serpentaient encore. Les pattes brûlées, le petit chat rebondit dans un élan fou et se sauva en poussant des miaulements suraigus, déch rants, avec un accent de douleur presque huma ne.

Indigné, Emmanuel se rua contre le Piémontais, qui s'était déjà mis sur la défensive : on aurait dit qu'il épiait le moment ! Après un corps-à-corps très bref, Cosmo, plus trapu, réussit à soulever son adversaire :

— *Per la Madonna !* C'est toi qui vas y passer !...

D'un mouvement saccadé, il s'avançait progressivement, pliant sous le poids du colosse. Encore un pas, et il allait le culbuter à son tour en travers du bloc incandescent !... Une grappe d'ouvriers s'abattit sur eux. Ce fut une seconde bataille. Enfin, on les sépara !...

Trois hommes s'épuisaient à maintenir Cosmo qui, furieux de voir sa vengeance lui échapper, criait d'ignobles injures. Emmanuel voulut s'élancer de nouveau pour lui fermer la bouche, mais un contremaître se pendit à ses épaules.

— Tu ne vois pas qu'il est saoul ! — lui dit l'homme — laisse-le tranquille, pour l'amour du bon Dieu !...

Quoique maintenu à distance, Cosmo ne cessait point de vociférer. Finalement à bout de forces, la gorge rauque, il râla :

— Ah ! bandit ! Voleur de femmes ! Je saurai bien te retrouver !...

Il était pâle, d'une pâleur d'agonie, d'autant plus effrayante sur ce masque brutal, ordinairement d'un rouge de sang. Brusquement, il écarta les hommes qui l'étreignaient :

— Lâchez-moi, vous autres !

Et s'appuyant contre un pilier, il se mit à vomir, avec des hoquets et des spasmes épouvantables qui lui secouaient le corps, de la tête aux pieds.

— Tu vois bien ! — d sait-on à Emmanuel, il est saoul ! C'est la boisson !

Emmanuel n'entendait rien !... « Voleur de femmes ! » Ces mots proférés par Cosmo couvraient, pour lui, le son de toutes les paroles. Instantanément, il avait deviné le motif de cette agression féroce, éventé la ruse grossière du mineur qui s'était grisé à dessein, afin de pouvoir excuser par l'ivresse la cruauté de sa vengeance. Le malheureux chancela : il avait entrevu dans un éclair la face résignée et muette de Marguerite !... L'image s'éclipsa aussitôt, un voile tomba sur ses yeux, et tout devint noir pour lui, comme si le monde entier était entré dans la nuit !

IX

CE deuxième jour de juillet, la chaleur, tout d'un coup, était devenue accablante, une chaleur sèche qui rétractait le tissu des vêtements collés autour des membres, comme une gaine de cuir. Emmanuel, harassé par le métier, anémié, amaigri, inquiet pour sa propre sécurité, se rendait pour la dernière fois à l'usine : il avait, ce soir-là, travail de nuit. Et jamais il ne s'était senti si dégoûté de sa besogne, si las, si découragé !...

Il montait parmi les poussières. En haut du monticule, au milieu du cercle des roches bleuies par la lune, dans la pénombre lilas et grise, les fenêtres rougeoyantes du laboratoire maléfique semblaient les ouvertures d'un foyer colossal. Pourtant, les constructions vagues qui se tassaient et s'échafaudaient les unes au-dessus des autres, suivant les inégalités du terrain, formaient un bizarre amoncellement architectural, où s'ébauchaient des profils de tours, de piliers et d'absides : on eût dit une sombre basilique infernale, dans un dégorgement de fumées et de vapeurs de soufre. De distance en distance, les hautes cheminées pointaient, comme de monstrueux canons braqués contre les étoiles.

Malgré tout, l'ouvrier éprouvait une insurmontable tristesse à l'idée de quitter cette maison ! N'était-ce pas là, sur cette route défoncée, sous ces murs couverts de cendre et de suie, que Marguerite, — un dimanche dont il se souvenait toujours, — lui avait parlé avec le plus de confiance et d'abandon ? C'est parce qu'il y travaillait qu'elle avait voulu voir l'usine !... Maintenant, hélas ! elle ne saurait même plus dans quel recoin perdu de l'immense ville il peinait, en pensant à elle !

Car sa résolution était inébranlable : il allait chercher du travail ailleurs ! Il ignorait encore ce qu'il ferait. Il ne connaissait qu'une chose, c'est qu'une guerre au couteau était déclarée entre Cosmo et lui, une guerre sauvage, toute de traîtrises et de guet-apens, qui le maintenait constamment en éveil. D'abord, son premier mouvement avait été de courir sus à l'adversaire et de vider immédiatement la querelle. Mais il se défiait de sa force : le Piémontais pouvait rester sur le terrain ! Etait-ce un bon moyen pour conquérir Marguerite que de commencer par lui tuer un mari qu'elle aimait ?... Il avait préféré partir, mettre entre eux la distance et l'oubli, et il avait donné congé, pour la huitaine, à son contremaître. Néanmoins il espérait encore que le temps et le hasard le rapprocheraient d'elle !...

Depuis une semaine, il s'appliquait à fuir les pièges de Cosmo, au risque de passer pour un lâche, mais il croyait que cela valait mieux ainsi.

Constamment en proie à la hantise d'une attaque sournoise, il prit un chemin détourné pour gagner les fours à sulfates.

Tout en se déshabillant, il scrutait les ténèbres avec une appréhension instinctive, bien qu'il se moquât de ses propres craintes : Cosmo, il le savait, ne pouvait s'éloigner de son poste, sans une permission spéciale ! Et d'ailleurs, il était prêt à tout !

Pour chasser l'obsession de ses idées funèbres, il s'efforça de fixer toute son attention sur sa tâche. Avec une ardeur fébrile, il saisit le râteau de fonte, agita furieusement les matières en combustion, comme s'il voulait dompter par la fatigue physique l'effervescence de son esprit. Mais le flux continuel de la sueur l'épuisait. Son corps se débilitait à cette lutte forcenée contre la pesanteur et contre le feu dévorant, et, en même temps, la surexcitation factice de ses muscles déchaînait en lui une trépidation presque douloureuse. Vers minuit, n'en pouvant plus, il s'affaissa sur la pierre, où, d'habitude, il se reposait dans l'intervalle des manipulations.

A peine était-il assis qu'un frôlement au bas de son mollet le fit tressaillir : c'était le petit chat Gris-gris qui venait de ortir du trou aux torchons et qui, tout gonflé de sommeil, s'étirait contre sa jambe. Comme les blessures de ses pattes n'étaient pas encore cicatrisées, il se traînait en boitant, et il se cognait sans cesse aux objets, étant devenu à peu près aveugle. En palpant la maigre échine de

la bestiole ainsi estropiée par la brutalité de Cosmo, Emmanuel eut un sursaut de colère...

Les grilloirs crépitaient, des explosions sourdes retentissaient derrière les vantaux. Il entendit sonner minuit. Encore sept heures à passer dans le couloir asphyxiant, sous l'haleine des fours gorgés de houilles, parmi les âpres exhalaisons des sulfates !

Pour se rafraîchir un instant le visage, il s'approcha d'une meurtrière. Mais, ce soir de canicule, l'air du dehors était presque aussi brûlant que l'atmosphère intérieure. Pas un souffle n'arrivait jusqu'à ses narines. Une lune couleur de sang enflammait le ciel ardent comme une coupole de cuivre, et, là-bas, entre les tourelles de dissolution, une petite crique de la côte luisait, semblable à une cuve de plomb fondu.

Emmanuel suffoquait. Sa poitrine avide de boire un peu d'air pur se dilatait convulsivement. Un désir éperdu le poussait vers ces grands espaces limpides, où la pulsation rythmique de l'eau faisait un clapotement si délicieux à l'oreille. Il avait besoin de se retremper, ne fût-ce qu'une minute, dans cette fraîcheur marine, d'aspirer le souffle du large et les bonnes odeurs saines des rochers. Il ne résista pas. Malgré la consigne, il se décida à descendre sur la terrasse qui borde tout le flanc de l'usine du côté de la mer.

Autant pour dépister les surveillants que pour éviter le hangar du revolver, il se dirigea vers les

magasins des chlorures, déserts à cette heure. Il traversa de vastes salles, éclairées d'en haut par la lune, où les chaux hydratées resplendissaient en longues nappes blanches, comme des couches de givre étendues sur un champ. Puis il se perdit dans un enchevêtrement d'escaliers de bois, de couloirs en maçonnerie. Son front buttait contre des poutres, ses pieds s'enfonçaient jusqu'à la cheville dans les cendres et les scories accumulées. L'obscurité était si complète qu'il se trompa de chemin, revint sur ses pas, et voilà que, tout à coup, malgré lui, il déboucha dans le hangar du revolver.

Au fond, les reflets des foyers inextinguibles tremblaient en un halo rougeâtre, où des silhouettes humaines s'entrevoyaient confusément. Une voix rude cria :

— En avant !...

C'était la voix de Cosmo qui commandait la manœuvre du treuil.

Les traits grincèrent, les wagonnets roulèrent sur les rails. Déjà, deux hommes s'étaient avancés sur une étroite passerelle, le long du gigantesque cylindre, où bouillonnait la soude en fusion. Détournant la tête pour ne pas être étouffés par l'haleine du monstre, ils dévissèrent les écrous des ouvertures. Une plaque de fonte se rabattit, et, de la gueule du revolver, comme du cratère d'un volcan, une cascade éblouissante jaillit dans le moule du wagonnet : ce fut un écroulement de matières

stellaires, une avalanche de boues roses mouchetées de petites flammes violettes. Une grande clarté, pareille à celle des lampes électriques, avait envahi tout le hall, depuis la base des piliers jusqu'aux tuiles de la toiture. Elle enveloppa Emmanuel qui passait : au sortir de l'obscurité, cette brusque irruption de la lumière lui causa une gêne intolérable, comme si, tout à coup, il se fut trouvé nu en plein soleil. Il se hâta vers la terrasse, afin d'échapper aux regards des hommes. Mais, du haut de son poste de conducteur, Cosmo l'avait aperçu, dans la flambée de lumière blanche qui, subitement, éclaira les ténèbres.

Sur la terrasse, exposée au couchant et encore tiède de rayonnement diurne, l'air immobile était toujours aussi lourd. Une humidité tiède embuait le petit mur à hauteur d'appui, où Emmanuel s'était assis, les jambes pendantes. Enfin, il respirait ! Cet air pesant était du moins salubre, et il lui semblait que les effluves salins de la mer cicatrisaient la blessure de ses poumons irrités par les poussières corrosives et tranchantes.

Puis il regarda...

Sous ses pieds, au bas du mur et de la coulée presque verticale des pyrites, se déroulait la route de Martigue, et, tout de suite, le golfe, — semblable à une grande plaine labourée qui dort, à demi-cachée dans les brumes du crépuscule. A droite, vers Saint-Louis-du-Rhône, le reflet du disque lunaire y creusait comme un lac spectral, animé

d'une vie étrange par les scintillements et les ondulations continuelles des vagues. En face, très lointaine, et cependant si nette qu'elle paraissait toute proche, dominait la colline fauve de Notre-Dame de la Garde et la tour élancée du sanctuaire, le phare mystique, au haut duquel la statue d'or brillait doucement, comme la flamme vacillante d'un signal. Au-dessous, Marseille, étoilée de tous ses feux, s'infléchissait selon la courbe molle des rivages, — illuminations d'une ville en fête !

Pourtant Emmanuel restait mélancolique devant la magnificence des choses : elle augmentait sa tristesse. Un train qui s'engouffrait dans le tunnel de la Nerthe lança un sifflement prolongé et lugubre. Il frissonna. Le silence de l'espace lui sembla plus écrasant, et, de nouveau, il sentit horriblement sa solitude. Il s'effrayait de tous les vides qui s'étaient faits dans sa vie : Marguerite désormais inaccessible, Attilio devenu pour lui un véritable étranger !... Son frère absent, retenu pour toujours peut-être dans cette Palestine maudite, séparé de son affection par des centaines de lieues et par une autre barrière, hélas! qui était pire que la distance !...

Machinalement, son regard fouillait les profondeurs nébuleuses de l'horizon, comme s'il cherchait sur la mer la route indiscernable qui conduisait vers Bethléem !...

Tout à coup, il s'abattit avec une clameur ter-

rible. Quelqu'un qui venait de surgir derrière lui s'était rué contre son dos, la tête pointée en avant, comme un bélier. Le colosse s'engloutit dans le noir, tandis que Cosmo, penché sur le rebord du mur, lui jetait d'une voix basse et rauque :

— Voleur ! Voleur de femmes !...

Trois heures après, — au petit jour, — des pêcheurs de l'Estaque, qui descendaient la route, aperçurent dans le fossé, parmi les scories des pyrites, le corps gisant d'un homme dont la figure était inondée de sang. Ils le palpèrent, pour voir s'il vivait encore : le cœur battait faiblement.

Au moment où ils le soulevaient pour le transporter au village, l'homme ouvrit les yeux et les referma aussitôt, en poussant un cri d'épouvante : il avait reconnu le profil sinistre de l'usine, ses hangars et ses tours, sous le vomissement éternel des fumées qui noircissaient la blancheur des roches et qui souillaient, de leurs suies épaisses et âcres, la pureté merveilleuse de l'aube !...

TROISIEME PARTIE

LE MIRACLE DE NOTRE-DAME

I

C'EST un matin de la mi-septembre. Le ciel, où monte à peine une lumière blanchâtre, indécise, est encore brouillé. Il fait humide et froid. Six heures sonnent à l'horloge des Docks.

De toutes les rues convergentes, des escouades d'ouvriers débouchent sur la place de la Joliette. Il en arrive par douzaines, par centaines, il en descend des tramways et des corricolos. Il en vient surtout de la rue de Forbin, la grande voie qui relie le Port au faubourg populeux de la Belle-de-Mai. On dirait des régiments en marche vers ce quadrilatère de la Joliette, aussi spacieux qu'un champ de manœuvres. Le flot grossit sans cesse : ils vont muets, renfrognés, l'allure rapide, avec un air de dormeurs mal éveillés ; et, sur les fronts baissés de tous ces hommes, nul autre souci n'est visible que celui de se réchauffer un peu en accélérant leur course, car la froidure matinale transperse les minces cotonnades des blouses et des bourgerons.

Quelques bandes continuent vers les môles. Ceux-ci, — les plus nombreux, — s'arrêtent dans les estaminets et dans les bars, où l'on s'écrase autour des zincs. Par-dessus les têtes, des bras se tendent pour cueillir au passage les champoreaux fumants. Débordés par l'impatience des clients, les limonadiers s'évertuent à remplir les verres. Des injures grossières pleuvent sur les serveurs, adolescents imberbes, aux visages de filles, qui ne répondent pas, ayant l'habitude. Impassibles, ils assistent à la ruée brutale... Les hommes boivent leur café d'un trait, et ils ressortent aussitôt, en s'essuyant la bouche avec le revers de la main.

Dehors le défilé continue sans interruption : ouvriers des docks et des quais, tonneliers, brouetteurs, ensacheurs, portefaix ! Les portefaix s'avancent d'un pas lourd, la mine importante : véritables aristocrates, ils représentent la plus ancienne corporation du port, et l'on sent, rien qu'à la bravoure de leur dégaine, qu'ils ont conscience d'incarner en eux la force et la richesse de la cité. Les *abonnés*, — qui sont employés régulièrement chez le même patron, comme des fonctionnaires ou des commis de bureaux, gens sûrs du lendemain, appuyés sur de gros salaires, — éclipsent tous les autres par la correction presque bourgeoise de leur tenue. Coiffés de chapeaux melons, avec leurs vestes de cheviote, leurs chemises de flanelle à col officier, ils se carrent dans des pantalons de toile bleue élégamment coupés, et, d'un mouve-

ment leste, ils rassujettisent, sous leurs coudes, la *biasse* qui contient leurs vêtements de travail et qui pend à leur épaule, par une mince ficelle, comme une musette de soldat. Auprès d'eux, les charbonniers paraissent un troupeau de misérables, sous leurs chemises toutes mâchurées, leurs pantalons en loques et devenus incolores. Ils passent, le visage encrassé d'une poussière indélébile, en roulant de gros yeux, qui s'alanguissent, comme ceux des Mauresques, entre les paupières bordées de noir.

La mêlée des costumes et des couleurs s'épanouit sur le pavé. Ce sont les complets de velours des maçons et des terrassiers, occupés à la réfection des brise-lames, au creusement des nouveaux bassins ; puis les cottes bleues des mécaniciens et des forgerons, qui battent le fer dans les ateliers des compagnies maritimes, qui dirigent les machines, les monte-charges et les locomotives ; puis les vareuses, les casquettes galonnées des gens d'équipages ! Déjà, les petits patrons-charretiers ou camionneurs ont aligné leurs véhicules sur le terre-plein, et, la cigarette aux lèvres, assis à l'arrière de leurs chariots, ils attendent placidement les commandes. Presque tous ont la trogne rouge, la couenne épaisse, l'insolence qui sied à des gaillards bien nourris et fiers de leurs muscles.

Ce matin-là, à cause du brouillard glacial, les malingreux assiégeaient en plus grand nombre les tables à tréteaux dressées au milieu du terre-plein.

Des vieilles femmes, en bonnet provençal, y débitaient pour deux sous des bols de café au lait avec des morceaux de pain. Emmanuel, son bol à la main, se garait des bourrades. Les traits tirés, encore tout pâle de son long séjour à l'Hôpital, d'où il n'était sorti que depuis une semaine, il avait une apparence de convalescent, qui n'était guère faite pour décider les embaucheurs.

Tout en trempant son pain dans la mixture douteuse, il songeait avec angoisse qu'il ne lui restait plus que quatre francs sur les dix prêtés par son ancienne logeuse, une herboriste de la rue du Petit-Puits, qui l'avait pris en affection. S'il ne trouvait pas de travail aujourd'hui, il faudrait jeûner les jours suivants, ou avouer encore sa détresse à sa propriétaire. Lui qui n'avait jamais manqué d'argent, il s'effrayait de l'indigence en perspective, il en éprouvait une honte, une humiliation plus pénible que toutes ses souffrances récentes. Il avait faim surtout, une faim insatiable, aiguillonnée encore par le besoin tout instinctif de réparer ses forces. Et pour un grand corps comme le sien, la nourriture, même en temps ordinaire, n'était jamais assez abondante ! D'un œil d'envie, il contemplait les tomates et les piments frits, les poissons et les beignets qui s'empilaient, sur des assiettes, dans les boutiques en plein vent des marchands de comestibles. Des hommes en emportaient pour le repas de midi. Tout près de lui, une Auvergnate, armée d'une écumoire, remuait dans

un poêlon de petits choux de Bruxelles, dont l'odeur affriolante torturait son estomac.

Soudain un remous se produisit, en face, sur le trottoir qui longe les bureaux des Docks : c'était l'embauchage qui commençait ! Emmanuel y courut, se confondit dans la cohue vague qui piétinait l'asphalte.

Des commis enveloppés de cache-poussière en grosse toile grise traversèrent rapidement la foule de journaliers. Sans rien dire, d'un mouvement bref de la main, ils désignaient les hommes qu'ils avaient choisis. A ceux qu'ils connaissaient depuis longtemps, ils se contentaient d'adresser un clignement de paupières. Sans une parole non plus, les élus filaient immédiatement vers les chantiers, suivis par les regards jaloux des autres. Un silence morne pesait sur ce rassemblement d'êtres agités pourtant des plus violentes émotions. Emmanuel épiait le geste d'un contremaître qui le protégeait, et, afin d'être remarqué de lui, il leva son bras. Le personnage secoua la tête, en fermant les yeux, puis s'étant rapproché de l'ouvrier, il prononça à voix basse :

— Non ! pas aujourd'hui !... Demain, sûr ! Je te prends !...

Il était passé. Un jeune homme roux, voisin d'Emmanuel, qui avait levé son bras aussi, n'obtint même pas de réponse.

Maintenant, c'était fini ! Précédés de leurs équipes, les commis s'en allaient, dans l'envol des

cache-poussière, tandis que les évincés se dispersaient tristement aux quatre coins de la place. En moins de dix minutes, le trottoir, si grouillant tout à l'heure, était devenu presque désert.

Emmanuel resta seul avec le jeune homme roux, qu'il rencontrait là chaque matin. Après un instant d'hésitation, ils se décidèrent à lier conversation, attirés l'un vers l'autre par une mutuelle curiosité.

— Venez plutôt boire une goutte de rhum avec moi !... — proposa l'inconnu, — ça vous réchauffera ; vous avez l'air souffrant !...

Comme Emmanuel, subitement méfiant, déclinait l'offre :

— Ne craignez rien ! — dit l'autre, — j'ai encore de l'argent sur moi !...

Et il l'entraîna dans un bar qui était le plus magnifiquement décoré de toute la Joliette.

Ils s'assirent auprès d'une demi-douzaine d'individus à mine équivoque, — épaves, comme eux, de l'embauchage, — qui s'étaient attablés autour d'un tapis vert et qui s'absorbaient déjà dans une partie de jacquet.

Emmanuel observait son compagnon, et plus il le dévisageait, plus il se sentait timide devant lui. Sûrement, ce garçon, en dépit de sa carrure robuste, n'était pas un véritable ouvrier ! Ses mains étaient trop blanches ! Son langage et le son même de sa voix avaient quelque chose de trop distingué. Enfin, ce complet de velours marron, à

grosses côtes, cette cravate à pois blancs nouée sur une chemise de pilou, ce large feutre et surtout ces longs cheveux, cette barbe en pointe, cette tête de Christ, tout cela annonçait plutôt un « artiste », qu'un portefaix...

Par crainte de se compromettre ou de lâcher quelque sottise, Emmanuel n'osait pas trop parler.

— Est-ce que vous êtes malade ? — lui demanda le jeune homme qui s'étonnait de son silence.

— Moi! non !... Seulement, je sors de l'Hôtel-Dieu !...

Pressé de questions, il finit par conter son aventure : la traîtrise dont il avait été victime, sa chute du haut de la terrasse de l'usine !... Outre les contusions et une blessure au crâne, il y avait gagné une fièvre cérébrale qui l'avait tenu plus de six semaines au lit...

A mesure qu'il précisait son récit, l'autre manifestait une indignation violente. Il prononça avec emportement :

— Et voilà où ils en sont !... Ah !... il en faudra du temps pour donner, à certains d'entre nous, une âme de civilisés !...

Puis, tout à coup, le verbe haut, le ton autoritaire :

— Vous l'avez fait mettre dedans, au moins, cet ignoble bandit ?...

Emmanuel répondit simplement :

— Non ! Je n'ai pas voulu dire son nom !... Je ne le dirai jamais !...

— Pourquoi ?...

— Parce que...

Les yeux du grand garçon se voilèrent un instant, puis il ajouta, comme pour lui-même :

— C'est mieux comme ça !...

Et, aussitôt, il se mit à rire, d'un rire forcé :

— Figurez-vous ! à l'hôpital, ils m'ont tourmenté pour savoir celui qui m'avait fait le coup. Mais je n'ai pas desserré les dents, ni devant le docteur, ni devant le commissaire?... Alors, savez-vous, ils m'ont pris pour un nervi ? Et j'ai entendu un interne qui disait à l'infirmière : « Il a raison ! s'il dénonçait quelqu'un de sa bande, les autres ne le rateraient pas à la sortie ! » Oui ! Ils m'ont pris pour un nervi ! Ah ! elle est bien bonne celle-là !...

A présent, il riait de tout cœur, s'égayant de la méprise de l'interne. Il y avait une telle candeur dans ses yeux gris, une candeur puérile qui contrastait si drôlement avec la massivité de ses membres et l'expression farouche de sa figure, que le jeune homme, de plus en plus surpris, le considérait, en feignant l'intérêt passionné d'un peintre devant un beau modèle :

— Vous me plaisez ! — s'exclama-t-il soudain, — comment vous appelez-vous ?

Emmanuel ayant dit son nom, il déclara, à son tour, avec une intonation légèrement prétentieuse :

— Moi, je m'appelle Elie Jaubert !... Mon père est recteur d'académie !...

— Ah ! il est directeur ! — reprit Emmanuel ignorant totalement de quel personnage il s'agissait, — je l'aurais deviné !... En vous voyant, je m'étais bien pensé que vous n'étiez pas quelqu'un de nous autres !

Dédaignant de relever l'erreur du naïf garçon, Elie Jaubert poursuivit négligemment :

— Je ne m'accordais pas avec mon père, qui est un imbécile ! Finalement, j'ai envoyé promener la famille !... Et, comme je suis anarchiste...

— Moi aussi, je suis anarchiste ! — jeta Emmanuel, à tout hasard.

— Comme je suis anarchiste, — insistait le rejeton universitaire, — j'ai voulu descendre dans la foule des prolétaires, vivre de leur vie, afin de pouvoir parler de l'ouvrier en connaissance de cause. Vous comprenez ? Je ne veux pas continuer la plaisanterie d'un tas de fumistes qui déclament à tort et à travers sur des choses qu'ils ne connaissent que par les livres !...

Emmanuel écoutait, vaguement ahuri. L'autre s'échauffait, et, avec la belle intrépidité de l'adolescent qui ne doute de rien, le ton dogmatique de l'étudiant bourré de phrases et de formules, il proclama :

— Oui, camarade. Je veux être souffleté par toutes les réalités, même les plus répugnantes ! Je veux faire l'apprentissage de toutes les misères, même les plus effroyables ! Je ne veux plus rien avoir de commun avec les gens de ma classe !...

Tenez : hier encore, j'ai refusé un mandat que ma mère m'envoyait en cachette !... D'ailleurs, j'ai de quoi !...

Il tapa sur la poche de son pantalon. Emmanuel, attendri d'un tel héroïsme, concevait du respect et presque de la reconnaissance pour ce fils de la bourgeoisie qui daignait partager le labeur du peuple. Cependant son gros bon sens s'offusquait un peu de cette fantaisie humanitaire :

— Savoir, — dit-il en hochant la tête, — si vous pourrez tenir le coup ! La bonne volonté ne suffit pas toujours !...

L'autre se rebiffa, étala fièrement la largeur de son torse :

— Est-ce que vous ne me jugez pas assez fort ?... Je suis bien aussi fort que cet avorton, qui est là en train de jouer au jacquet...

Il montrait à la table voisine un petit homme blême et chétif, dont le squelette pointait sous une courte blouse coulissée à la taille.

Emmanuel opinait sagement :

— Je ne dis pas non ! Je ne dis pas non !... Mais la force non plus ne suffit pas ! Il y a aussi l'adresse, l'habitude ! Ce n'est pas le premier venu, même s'il est bâti comme un taureau, qui peut se mettre à la besogne de portefaix du jour au lendemain !... Ainsi, moi qui vous parle, je suis un gaillard, n'est-ce pas ?... Eh bien ? je sens que je ne suis plus à la coule, parce que voilà longtemps que je ne travaille pas sur les quais !... Qu'est-ce que vous voulez, il

y a des trucs qu'il faut apprendre à la longue et qui se perdent vite !...

— Alors, vous m'apprendrez, camarade ! — répliqua le jeune homme qui s'obstinait, — vous me donnerez des leçons !... Je pourrai peut-être vous en donner d'autres, en échange !

— C'est sérieux ?...

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux !

Emmanuel réfléchit : il n'était pas plus de sept heures ! Peut-être pourrait-on trouver encore à s'embaucher sur un chantier ! Presque toujours, des places étaient libres à l'improviste, par suite d'un accident ou d'une contestation !

Il engagea son compagnon à faire avec lui le tour des môles.

— En route, camarade ! — dit-il en se levant, — moi j'ai envie de gagner ma journée !...

— Moi aussi ! — dit le fils du recteur, avec un superbe accent de conviction junévile.

Elie Jaubert, après avoir payé les consommations, rejoignit l'ouvrier sur le trottoir. Il traînait lourdement ses semelles, et il arrondissait son dos sous sa veste de gros velours, croyant indispensable de paraître aussi brute que possible !...

II

ILS commencèrent par rôder sur les quais de la Joliette, aux abords des transatlantiques et des pontons d'embarquement. Ils avançaient péniblement, avec lenteur, arrêtés sans cesse par les barrières volantes qui protègent des amoncellements de colis : couffins et corbeilles contenant les primeurs d'Algérie et de Tunisie, caisses de savon, tonneaux d'huile et de vin, sacs de blé dur et de semoule, sacs de phosphates et d'engrais chimiques, seaux de margarine déposés par terre comme de grandes jattes en bois blanc. Au milieu de la chaussée, les roues entravées et la flèche en bandoulière, une diligence de Toulouse, peinte en rouge et jaune, toute resplendissante sous le vernis de ses couleurs fraîches, attendait de traverser la mer, pour s'en aller à Gafsa transporter les Bédouins et les Juifs, les colons de Malte et de Sicile.

Et la cohue des attelages était déjà très dense. Des collisions entre les chariots et les tramways interrompaient continuellement la circulation. Une locomotive, patinant sur les rails, tamponnait tout à coup des files de wagons, et un grondement sourd, entrecoupé d'un cliquetis de chaînes, se

propageait d'un bout à l'autre du quai. Emmanuel, avec l'aisance de l'habitude, se glissait entre les lourds véhicules et les tas de marchandises. Son compagnon, qui trébuchait maladroitement dans les colis, le suivait tant bien que mal, au risque de se faire défoncer les côtes par la mécanique des camions. Ils interrogeaient les hommes occupés à rouler, à empiler, à charger des masses pesantes. Ceux-ci, sans se déranger de leur tâche, les rabrouaient d'un ton rogue, ou ne daignaient même pas leur répondre : c'étaient les portefaix attitrés des Compagnies, gens considérables qui ne pouvaient avoir que du dédain pour ces deux vagabonds, d'ailleurs inconnus ! Elie Jaubert s'indignait de ce manque de solidarité, mais Emmanuel ne s'émouvait point et passait outre. Partout, les places étaient prises.

— Descendons jusqu'à Saint-Jean ! — dit philosophiquement Emmanuel, — il y aura peut-être par là une balancelle de planches à décharger !...

Ils continuèrent leur route, en longeant les proues des navires amarrés. Du haut du bastingage, des chauffeurs annamites ou chinois les dévisageaient avec insolence. Vêtus de pantalons et de bourgerons bleus, comme les Occidentaux, le chignon dissimulé sous une casquette de cuir, les gaillards fumaient de courtes pipes en racine de bruyère : il y avait un si clair mépris dans leurs petits yeux bridés et féroces, qu'Emmanuel, dont la mauvaise humeur montait, s'emporta contre eux :

— Regardez-moi ces sauvages !... Ça vient couper les bras à l'Européen !

Le fils du recteur, qui ne comprenait rien aux sentiments hostiles de son camarade, s'attardait à considérer les visages simiesques des Asiatiques. Sentant ses poches garnies, il n'avait pas les mêmes raisons qu'Emmanuel de tant se presser. Il ne voyait pas non plus les choses de la même manière. Au fond, il n'arrivait point à prendre au sérieux le spectacle si positif et si brutal qui l'entourait et qui, à ses yeux, n'était que du décor. Pour le manœuvre, cela signifiait du labeur, de la fatigue musculaire, des coups à éviter, de l'argent à gagner. Pour l'intellectuel, ce n'était guère qu'un arrangement de lignes pittoresques et un papillotement de couleurs.

Chemin faisant, il écoutait les remarques de l'ouvrier, et, peu à peu, il s'étonnait de ne plus apercevoir les objets sous le même angle. Les paroles d'Emmanuel lui révélaient des détails qui lui avaient échappé, ou qui changeaient d'aspect, en réclamant maintenant tout son effort et en intéressant son être tout entier. Parfois aussi, des comparaisons inattendues éclataient dans les phrases ternes et grises de l'illettré et, à la lueur brusque des analogies et des métaphores populaires, les bêtes, les gens qui passaient se mettaient à vivre d'une vie plus profonde. C'était toute une réalité obscure, tout un ensemble de signes indéchiffrés jusque-là, toute une langue nouvelle qui

pénétrait dans son esprit. Il lui semblait qu'un voile se déchirait devant son regard, découvrant un monde qui sommeillait encore dans les replis de sa conscience. Pourtant, il en éprouvait un secret dépit et comme la honte d'une humiliation : il y avait donc des choses que cet ignorant, ce rustre aux yeux de bœuf voyait et jugeait mieux que lui !..

Les deux jeunes gens étaient parvenus au tournant de la Joliette et du Vieux-Port. Pas une balancelle ne s'apercevait dans l'étroit canal qui relie les deux bassins. Rien que des barques de pêche et des chalands à l'abandon ! Emmanuel secoua la tête mélancoliquement :

— Ce n'est pas la peine d'aller plus loin ! Remontons jusqu'à la place d'Afrique et jusqu'au quai des Anglais !... Justement, je connais par là un charbonnier !...

Ils retournèrent sur leurs pas. Et ce fut, indéfiniment, sans but, sans espoir, la lamentable promenade de l'ouvrier en quête de travail. Emmanuel était morne, mais Jaubert, qui désirait s'instruire, trouvait un certain plaisir de curiosité à errer ainsi de chantier en chantier.

Sur le trottoir qui borde le terre-plein de la cathédrale, ils se garaient des camions, des tramways et des trains de marchandises. Les abords des entrepôts qui se creusent sous les voûtes des terre-pleins étaient encombrés de véhicules, de caisses et de tonneaux, de commis affairés. Des charretiers roulaient des futailles vers les

chais ; les tonneliers tapaient à coups de marteaux sur les cercles des foudres. Cela sentait la vinaille et l'alcool, et, parfois, une odeur sucrée de vin d'Alicante, capiteuse et suave comme un bouquet de jasmins. Mais tout se fondait dans les exhalaisons plus âpres des bâches goudronnées, des sacs de caroubes, des graines fermentées, des peaux et des colles fortes. Le fumet animal des crottins épars cinglait les narines comme un claquement de fouet :

— Ah ! ça sent bon le travail ! — grogna Emmanuel, — c'est un peu fort tout de même qu'il n'y en ait pas pour nous, quand il y en a pour les autres !...

Jaubert répondit, avec un sourire de protection :

— Ne craignez rien, camarade ! Nous ne mourrons pas encore aujourd'hui !... D'abord, moi, je vous paie à déjeuner !...

Ils étaient, en ce moment, dans le voisinage des restaurants qui s'échelonnent jusqu'à la place des Docks. Au fond des sous-sols, les feux des fourneaux ronflaient, des vapeurs grasses s'échappaient des soupiraux, apportant les émanations véhémentes des cuisines marseillaises, assaisonnées d'ail, de tomate, d'oignons et de piments : morue grillée, bouillabaisse, soupe à l'huile et raviolis au fromage !

A humer ces effluves appétissants, Emmanuel, qui regrettait encore les petits choux de Bruxelles de l'Auvergnate, souffrait davantage du

vide de son estomac. Pourtant la promesse du déjeuner calmait un peu sa fringale... Tout à coup, le soleil apparut, perçant l'enveloppe cotonneuse des nuages. Devant eux, à perte de vue, dans la perspective encore brouillée de la longue avenue qui s'infléchit vers l'Estaque, la file compacte des attelages toujours en marche s'éclaira d'une grande lueur vermeille, et les cuivres scintillèrent sur les colliers innombrables des chevaux. Plus que les parfums savoureux des nourritures, cette gaîté de la lumière acheva de rasséréner l'ouvrier, et, quand ils atteignirent la place d'Afrique, il était presque joyeux.

Adossé au massif des môles, environné d'eau de toutes parts, cet îlot central est comme l'âme de la cité flottante. Un pont tournant le rattache, par intermittences, à la terre ferme. Les paquebots d'Algérie et d'Extrême-Orient, les navires de commerce y déversent sans cesse leurs cargaisons, qu'un va-et-vient perpétuel de chariots emporte vers les docks et les gares.

Ce jour-là, des écorces de chênes-liége s'entassaient en piles régulières sur toute la bordure des quais. Des sacs de froment jonchaient le sol ; et, au milieu de la place, exhalant une puanteur d'abattoir, il y avait tout un amoncellement de crânes aux cornes démesurées, dépouilles des buffles de la Plata. Incommodé par l'odeur, Elie Jaubert se consolait, en se récitant les vers de Leconte de Lisle sur « les pampas sauvages » et « les

roides Cordillères ». Cependant les bâches, dilatées par la chaleur automnale, dégageaient des émanations résineuses qui purifiaient l'air. Et plus loin vers les ateliers des Messageries maritimes, le battement rythmé des enclumes scandait de sonorités allègres les cris rauques des charretiers.

Une silencieuse et fiévreuse activité remplissait toute la place d'Afrique. Parmi le débordement des matières, des escouades de débardeurs évoluaient suivant une discipline ancienne qui réglait les mouvements et qui économisait les efforts. C'était la ferveur bourdonnante d'une ruche en travail. De temps en temps, un vendeur ambulant passait, frappant avec son couteau sur le rebord d'un plateau de fer battu, où s'étalait la pâte safranée d'un gâteau de pois chiches. Des Napolitains offraient des galettes de châtaignes. A l'angle du pont, une vieille femme, assise sous un parapluie de cotonnade, exposait des pommes cuites caramelées, qu'on mangeait fichées au bout d'un bâton pour ne pas s'empoisser les doigts : de tout jeunes apprentis se régalaient de ces friandises qui luisaient sous leurs lèvres comme des boules de verres.

Emmanuel et Jaubert s'étaient approchés d'un groupe de portefaix, en train de décharger des noix de coco. Les attardés quittaient seulement leurs habits de ville, qu'ils repliaient soigneusement, avant d'enfiler la « salopette » bleue, de troquer leurs melons noirs contre la chéchia ou le bonnet

rouge des Catalans. Puis ils tiraient de la « biasse » la trousse de grosse toile qui contient le couteau, le fil et les aiguilles pour recoudre les déchirures des sacs, le gancho, ce croc muni d'une poignée, qui sert à saisir et à soulever les fardeaux. Les gestes des hommes, leurs outils, les ruses de métier, l'adresse à escamoter la pesanteur des charges, tous ces rites du labeur excitaient l'étonnement du fils de famille, qui croyait pouvoir s'improviser portefaix, parce qu'il avait des muscles solides...

Soudain, Emmanuel, pensant toujours à s'embaucher, avisa le contremaître qui l'avait évincé tout à l'heure. L'individu l'accueillit assez rudement :

— Tu ne vois pas que mon équipe est au complet ?... Repasse demain, je te dis ! Je ne peux pourtant pas employer tout le monde ! Je ne suis pas le patron, moi !

Il était inutile d'insister. Baissant l'oreille, Emmanuel battit en retraite vers Jaubert :

— Allons voir au charbon, puisque c'est comme ça ! — dit-il, en haussant les épaules. — Ah ! il y aura une trotte, camarade ! Ce n'est pas tout près d'ici, je vous en réponds !...

Afin de ne pas être bloqués à tout instant par l'embarras des attelages et des marchandises, ils prirent l'escalier de la jetée qui domine, d'un côté, toute la longueur des quais, et, de l'autre, les rangées des brise-lames.

Parvenu au sommet, Jaubert s'arrêta brusquement, pour regarder. L'immensité, l'étrangeté de la vue lui causaient une véritable stupeur.

Tout le ciel, d'un bleu pâle crêpelé de petites nuées grises, était encore enveloppé de brumes. Marseille, la Joliette disparaissaient sous un voile de brouillard jaune, où scintillaient comme des gouttes de pluie lumineuses. D'abord, le jeune homme, à travers ce brouillard, ne distingua rien que des mâtures-fantômes. Puis, l'abside de la Major, la tour de Notre-Dame de la Garde s'accusèrent en masses plus sombres sur le fond transparent des vapeurs matinales. Un rais diamantin dessina en lignes brillantes les renflements bulbeux des coupoles. Au-dessus, parmi les moutonnements des nuées couleur de perle, le disque bleuâtre du soleil montait dans un cerne d'or. Et tout un ruissellement de flammes, un torrent d'or et d'acier, se précipitait dans les eaux molles des bassins, dont les vaguelettes frissonnaient à la fraîcheur du vent de mer.

La ville restait toujours invisible derrière la ligne blanchâtre des quais, les tulles opaques des lourdes vapeurs, les bouillonnements fuligineux qui s'élevaient au-dessus des bateaux en partance. Seuls, émergeaient les profils gigantesques des grues en fonte, les colonnes des lampadaires électriques, et, çà et là, des tas de charbon, hauts comme des édifices, dont le faîte s'effaçait sous un tourbillon perpétuel de poussières noires.

Ce vaste paysage, qui semblait sur le point de se dissoudre et de s'évanouir dans les brumes, vivait d'une vie monstrueuse par l'énormité de ses bruits, la continuité hallucinante de sa rumeur. Mugissements prolongés des sirènes, claquements des fouets, grincements des ancres, sifflets des machines, tintements des coques de fer sous les marteaux des radoubeurs, et, par-dessus tout, la clameur confuse du demi-million d'hommes pressés entre les collines et les rivages, — c'était du tumulte dans de la fumée !...

Les yeux troubles, les oreilles sonnantes, l'apprenti se retourna vers la mer. L'espace liquide était inerte et silencieux. Les falaises de l'Estaque barraient l'horizon d'une muraille violette, et les grands navires, déployant des panaches de fumées blondes, glissaient lentement dans les moires feuille-morte, les soies mordorées du large. Au delà, se perdait l'infini des eaux, le miroir frigide et solitaire où s'abîme le ciel.

Par pose artiste, Elie Jaubert, s'éternisait dans sa contemplation.

— En route, camarade ! — lui cria Emmanuel, qui s'impatientait, — nous ne sommes pas ici au théâtre !...

L'universitaire crut devoir à ses principes de protester contre ce dédain de la beauté : rien ne pouvait élever davantage la moralité des m lieux ouvriers que de s'accoutumer à jouir des belles choses ! Certes, ce n'était pas là du temps perdu !... »

Le manœuvre prêtait l'oreille avec docilité, du moment qu'il s'agissait de l'avenir du prolétaire. Mais le bénéfice pratique de ces considérations lui échappait. Ils finirent par cheminer côte à côte, sans plus rien dire...

Durant au moins deux kilomètres, ils arpentèrent les larges dalles du môle. Ils avaient laissé derrière eux le bassin du Lazaret, puis le bassin d'Arenc. Enfin, ils dépassèrent les premiers monte-charges du Bassin National.

Les parapets étaient tout noircis par les poussières des houilles, et il en flottait dans l'air une telle épaisseur qu'il fallait fermer les yeux pour ne pas être aveuglé. Les tas de charbons se succédaient, étagés par blocs réguliers, qui formaient comme la maçonnerie d'un bastion sans fin, ou gisant sur le pavé en un pyramidal éboulis de décombres. De distance en distance, les grues à vapeur tournoyaient, d'un mouvement automatique et continu. Sur le ciel automnal, nettoyé de ses brumes, les bras articulés des engins dessinaient leurs profils triangulaires, comme de grandes harpes funèbres.

C'était l'interminable quai des Anglais, où s'accumulent quotidiennement les anthracites venus du Pays de Galles. On aurait dit un morceau de la fumeuse Angleterre échoué là, dans ce cadre éblouissant de roches provençales. Presque tous les navires amarrés portaient à leurs poupes des noms rébarbatifs aux dures syllabes anglo-saxonnes.

Mais Emmanuel s'était arrêté en face d'un bateau qu'on déchargeait, et, désignant un homme debout près de la coupée, il dit à Jaubert :

— Il est là !

— Qui ?...

— Chevoleau, tiens !... un chef de panneau que je connais !... Venez vite !

Par un escalier latéral, ils descendirent sur le quai, et, tout de suite, Emmanuel, posant ses mains sur les bâtons d'une échelle de corde, se mit à grimper au flanc du bateau. L'autre l'imita, mais les jointures de ses jarrets lui faisaient mal, ses pieds chancelaient et il avait une peur affreuse de tomber à l'eau.

Le chef de panneau tendit le bout des doigts à Emmanuel, avec une brusquerie joviale :

— Tu t'amènes à pic, mon vieux !... J'ai un homme qui vient de se fouler le pied !... Si tu veux prendre la pelle jusqu'à midi...

L'autre n'en demanda pas davantage. Il se dévêtit précipitamment sans plus s'occuper de son compagnon que s'il n'existait pas, tant sa joie était vive d'avoir trouvé une place.

Malheureusement, il n'y en avait qu'une, et Jaubert, malgré tout son désir de tâter du métier, se vit remercié assez impoliment par le chef de panneau, qui le regardait en dessous, d'un air de défiance.

Allègre, le torse nu, Emmanuel lui tourna le dos, et, s'accrochant encore à une échelle de corde,

il disparut dans une des soutes, sans même lui dire au revoir ! Cette indifférence égoïste blessa l'intellectuel, qui, déjà, s'imaginait mériter l'amitié du manœuvre, en raison de l'intérêt qu'il lui avait témoigné. Pourtant, il ne se fâcha point, par prudence, voulant se garder cette liaison qui pouvait être utile, et, se penchant sur l'ouverture de la soute, il cria :

— Sans adieu, camarade ! Je vous attends à la sortie pour déjeuner !...

Une grosse voix caverneuse, qui ne paraissait plus être celle d'Emmanuel et qui arrivait des profondeurs du bateau, répondit :

— C'est bon ! c'est bon !... On verra !...

Le cœur gonflé d'amertume, Jaubert s'engagea de nouveau, en chancelant, sur l'échelle de corde. Une fois à terre, il se consulta, ne sachant où aller. D'abord, il se mit à errer à l'aventure, et, finalement, il revint se poster sur le môle, en face du bateau où travaillait Emmanuel. Les jambes pendantes, il s'assit sur le parapet, alluma une cigarette, puis les yeux fatigués, l'échine chauffée doucement par le soleil, il céda peu à peu à la torpeur délicieuse de sa flânerie.

Devant lui, le déchargement du bateau s'accomplissait avec une hâte trépidante. Le chef de panneau, toujours debout près de la coupée, surveillait les mouvements de la grue à vapeur. De lui au mécanicien qui dirigeait la machine, c'était un échange continuel de signaux. Les deux mains

tendues, comme un chef d'orchestre, il réglait les tractions de la chaîne. Au premier battement de la mesure, le bras recourbé de la grue décrivait un demi-cercle, la benne de fer se balançait un instant au-dessus du navire, tel un gros oiseau noir qui plane en guettant sa proie. L'homme criaient : « Hooô ! » pour avertir les charbonniers de préparer les corbeilles au fond des soutes... Et, soudain, la benne s'abattait de tout son poids, s'engloutissait dans l'ouverture de la cale...

— Hooô !... criait le chef de panneau vers le mécanicien.

Soulevée par la chaîne, débordante de houille, la benne remontait rapidement, s'arrêtait une seconde au sommet de l'appareil, puis le grand bras funèbre recommençait à décrire un demi-cercle, tandis que l'homme agitait ses mains d'un geste rythmique, pour en modérer la course... Et, tout à coup, le lourd récipient, parvenu au niveau du tas du charbon qui s'étalait sur le quai, entr'ouvrait ses valves ; l'avalanche des matières obscures se précipitait avec fracas, et, pendant une minute, on ne percevait plus que les spirales opaques et asphyxiantes des poussières. Les hommes qui éparpillaient les houilles à la cime du tas, le ciel lui-même s'éclipsaient violemment sous la diffusion des ténèbres denses... Puis, bientôt, une trouée radieuse s'élargissait dans l'azur, les matières viles retombaient au sol, et, triomphal, par-dessus les vergues des navires et les cheminées des usines,

le ciel des midis méditerranéens riait immensément, dans sa sérénité reconquise.

Le jeune homme, qui regardait, assis, les jambes pendantes sur le parapet du môle, ne voyait rien de tout cela. Il restait là, indifférent, à fumer ses cigarettes, et parfois quand, les poussières devenaient trop suffocantes, il se retournait vers le golfe et les espaces vides de la mer, où sa pensée désemparée se fondait en vagues songeries.

Enfin, à onze heures et demie, un coup de sifflet parti de l'extrémité opposée du port, annonça la cessation du travail... Comme des files de fourmis noires, les escouades de manœuvres descendirent le long de la carène goudronnée du bateau.

Au milieu de la foule, Jaubert finit par distinguer Emmanuel, devenu méconnaissable sous les poussières de houilles qui le recouvraient du haut en bas. Il courut à lui. C'était presque un autre homme ! Les traits de son visage s'effaçaient sous une couche de crasse huileuse, et le tour de ses dents, la saillie de ses yeux, qui luisaient, d'une blancheur excessive, dans l'ébène de sa peau, prêtaient à sa physionomie quelque chose de bestial. Ses manières aussi étaient plus rudes et son ton plus grossier.

— Si vous voulez déjeuner avec nous autres, — dit-il à Jaubert, — moi, ça ne me fait rien !... Je m'en vas avec Chevoleau au restaurant des charbonniers !

Il montra du coin de l'œil le chef de panneau,

et, baissant la voix, il chuchota à l'oreille du jeune homme :

— Venez ! il vous embauchera peut-être pour demain !... Et, vous savez ! le charbon, c'est un travail sûr !...

Le fils du recteur suivit les charbonniers, non sans se piquer de la rustrerie du camarade : « Ainsi donc, voilà comment il accueillait son invitation à déjeuner !... Se souvenait-il seulement des paroles amicales échangées entre eux, ce matin même !... Ah ! c'était une riche brute que ce gaillard-là !... »

Silencieux, parmi le piétinement des hommes en marche vers la pâture, ils gagnèrent le restaurant, haute salle voûtée qui s'enfonce dans l'épaisseur du môle : on eût dit un grand trou noir béant au soleil ! Sous les poudres schisteuses aux granulations brillantes et cassantes, les murs et le plafond scintillaient comme les parois d'une grotte envahie par les stalactites. Le charbon enveloppait les objets d'un linceul uniforme. Il saturait l'atmosphère, se déposait partout, sur les bancs, les tables de chêne, le zinc du comptoir, les festons roses du casier à liqueurs. Avec leurs figures mâchurées de houilles, les servantes dépeignées avaient l'air de négresses. Mais, au fond, une longue armoire vitrée et soigneusement close protégeait contre les souillures du dehors les carafes et les verres d'une propreté méticuleuse, les viandes froides, les tranches de charcuteries

fraîchement coupées. Les assiettes immaculées, que les servantes venaient de disposer au bord des tables, éclataient, comme de blancs calices, parmi toutes ces noirceurs.

Sans trop de répugnance, malgré son beau complet de velours marron, qu'il appréhendait de salir, Jaubert s'assit sur le banc commun, entre Emmanuel et Chevoleau. Des plats de tagliarinis au safran s'arrondissaient, pareils à des boucliers de cuivre, à chaque bout de la table. Mais le jeune homme n'avait guère faim. Il chipotait avec sa fourchette les pâtes fumantes, tout en dévisageant le chef de panneau qui était son voisin. La courbure fine du nez, l'éclair spirituel du regard enfoncé sous la broussaille des sourcils charbonneux l'intriguaient comme autant d'indices d'une nature plus relevée que celle des autres manœuvres. Un profil intelligent s'ébauchait sous le masque sordide qui lui déformait la face. Chevoleau, mû par une curiosité analogue, considérait à la dérobée l'apprenti-portefaix. Tout à coup, il lui demanda, avec une intonation narquoise :

— Vous n'êtes pas du métier, vous : ça se voit !

Le transfuge rougit jusqu'aux yeux. Alors Emmanuel, bonasse, intervint :

— Sûr, qu'il n'est pas du métier, puisque son père est directeur !...

— Directeur de quoi ? — fit Chevoleau, de plus en plus gouailleur.

— Oh ! ça n'a pas d'importance ! — balbutia Jaubert, avec un geste d'irritation.

L'autre reprit, en s'animant :

— Enfin, quoi ! Vous êtes fils de bourgeois !... Eh bien, mon ami, vous trouverez ici à qui parler ! Le charbonnage, c'est le rendez-vous des gens chics !... Ah ! ah ! nous autres, nous sommes la première corporation du port !

Et, aussitôt, avec une nuance de supériorité :

— Êtes-vous bachelier ?

Croyant à une plaisanterie, Jaubert ricana :

— Est-ce que c'est indispensable pour être charbonnier ?...

— Non ! mais ça fait bien dans le tableau !

Sur quoi, Jaubert lâcha d'un air piteux :

— Je suis licencié ès lettres !

Toute la table le contempla avec une stupéfaction admirative.

— Eh bien, moi, — riposta fièrement Chevoleau, — je suis bachelier ès sciences !... Oui ! on a de l'instruction ! On a même un papa qui est gros propriétaire, si le vôtre est directeur !... Mais, avec ça, on a une mauvaise tête ! On préfère vivre en gueux que de croûtonner au sein de sa famille !...

— C'est comme moi ! — dit le fils du recteur.

Le chef de panneau lui donna une accolade ironique, et, les lèvres pincées, il prononça :

— Ce n'est pas pour dire ! Mai, vous aurez ici des camarades à la hauteur !... Un notaire qui sort

de prison, un lascar qui s'est sauvé avec la grenouille ! Un pasteur protestant qui a déménagé avec une chanteuse de café-concert !... Quand je vous dis, jeune homme, que vous serez chez nous comme dans un salon !...

Il se gaudissait des mines ahuries du novice. Celui-ci ne répondait plus rien, scandalisé, au fond, de cette légèreté blagueuse que tempérait une secrète déférence pour des titres et pour des distinctions sociales qu'il méprisait, ou rêvait d'abolir.

A ses côtés, un vieillard, dont les cheveux blancs avaient repris une teinte de jeunesse, sous la poudre noire des houilles, avalait lentement le contenu d'un verre de vin. En reposant le verre, il leva la tête vers Jaubert : les muqueuses de sa bouche lavées par le liquide bâillaient comme une blessure fraîche et saignante dans le masque sombre et inanimé de la face. Ses paupières enflammées distillaient une chassie qui se figeait en traînées cireuses dans le charbon de ses joues. Il était horrible à voir : « Oh ! le misérable ! » pensa Jaubert, avec un sursaut de révolte.

Cependant, tous ces hommes étaient gais. Un loustic des environs de Toulouse, un certain Varès, qu'on appelait le Gascon, fanatisait le public par ses gaudrioles et ses pitreries. Quand le fromage fut mangé, il ramassa vivement les couverts, et, sous les yeux intrigués qui l'épiaient, il composa autour d'une fourchette, en guise de support, un

véritable bouquet métallique tout hérissé de cuillères et de couteaux. Il se dressa soudain, la chemise complètement sortie du pantalon, et, dans cet équipage, il s'avança vers le comptoir où siégeait la patronne, il plia le genou, tendit son bouquet, et, coulant vers la grosse femme des regards langoureux et pâmés, il entonna la rengaine :

Violetta, je t'adorais.
Pour toi, j'aurais donné ma vie !...

Une tempête de rires convulsa l'assistance. Les lazzis des charbonniers soulignaient l'intention égrillarde. Et le Gascon, tout fier d'avoir tant d'esprit, se rengorgeait comme un artiste qui se pavane devant les feux de la rampe.

Jaubert, écœuré de ces farces épaisses, indigné de l'insouciance de ces grands enfants, se sentait triste et seul, étranger parmi ces êtres primitifs : « Ah ! les misérables, les misérables ! ils n'ont même pas conscience de leur misère !... » Et, froissé dans ses pudibonderies de calviniste, raidi dans sa morgue bourgeoise, il se promettait bien, au cours de ses conférences futures, de doucher cette grosse joie et de répandre dans ces âmes naïves toutes ses rancœurs et toutes ses révoltes, tout le fond lugubre de son âme de raté.

Un nouveau coup de sifflet lança son appel strident. En quelques minutes, le restaurant fut vide. Bientôt, il ne resta plus qu'Emmanuel, Che-

voleau et Jaubert qui sirotaient complaisamment leur café :

— A demain ! — dit le chef de panneau, en se levant, — je tâcherai de vous faire entrer tous les deux !

Et toisant le jeune bourgeois aux mains blanches il ajouta, avec un sourire moqueur :

— Savoir si vous pourrez tenir le coup !...

Puis il s'en alla, en se frottant les mains, comme quelqu'un qui s'apprête à jouer un bon tour.

Encore une fois, Jaubert et son compagnon se retrouvaient face à face, en ouvriers désœuvrés. Ce n'était plus la peine de chercher du travail, puisqu'ils étaient presque assurés d'être embauchés le lendemain. Pour tuer le temps, ils déambulèrent au hasard, les deux mains dans les poches, à travers les quais et les docks, heureux, en somme, de cette paresse forcée.

Ils franchirent le pont tournant qui sépare le bassin d'Arenc du bassin National, laissèrent derrière eux le débarcadère des charbons français, et, après quelques circuits, ils débouchèrent sous les hangars vitrés de la sixième section.

Ce fut comme un brusque changement de décor. Un nouveau monde commençait, avec ses habitants, ses mœurs, ses costumes à part. Ils pénétraient dans la région des épices, des alcools et des liqueurs : celle du poivre et du café, du thé, de la vanille, de la gomme, du caoutchouc. Les aromes des denrées exotiques se mêlaient à la fétidité des

crottins, aux émanations âpres et poussiéreuses des céréales. Les tonnes de sucre brut voisinaient avec les barriques d'huile, les foudres de vin, les tas de peaux et de lièges, les sacs de pyrite. Un peuple d'ensacheurs, de brouetteurs, de portefaix, de charretiers, roulaient, manipulaient, transportaient ces monceaux de marchandises. Sous les voûtes sonores, le vacarme des attelages s'amplifiait prodigieusement. Le grondement des roues, les claquements des fouets semblaient perpétuer jusque dans l'air l'envahissement, l'écrasement de toute cette matière remuée.

Perdu dans ce dédale du labeur, excédé par tout ce tumulte, cette circulation effarante des hommes et des bêtes, le halètement et les sifflets des machines, Jaubert défaillait moins de fatigue que d'énervement et de dégoût. Il ne se sentait pas le courage d'aller plus loin.

— Arrêtons-nous ! dit-il à Emmanuel, — moi j'en ai assez de voir des malheureux qui peinent et qui souffrent !

— C'est l'habitude qui vous manque ! — répondit placidement l ouvrier.

Ils s'échouèrent à la devanture d'un petit café, en face des grilles de la sixième section, sur l'avenue qui conduit au Bassin de radoub ; et, tout en buvant des limonades, ils regardèrent passer les attelages et les locomotives...

Cinq heures et demie sonnèrent à l'horloge des Docks.

Presque instantanément, l'immense rumeur bourdonnante, qui remplissait toute l'étendue, s'apaisa. Les bruits des chantiers, les tintements métalliques, les fracas des charges qui s'écroulent, tout s'amortit peu à peu. Un silence subit régna, comparable à la tombée rapide du crépuscule sur le Désert.

Mais, par les portes des Docks, les grilles des môles, un flot humain se répandait sur la chaussée. D'abord, ce furent quelques groupes isolés, puis des bandes compactes. Puis, bientôt, une véritable armée occupa toute la largeur de la rue. Dix mille hommes défilèrent dans la pompe du couchant.

Emmanuel et son compagnon se confondirent parmi la foule, la grande foule houleuse et bigarrée de l'invasion italienne, où sonnaient tous les dialectes de la Péninsule. De loin en loin, quelques Provençaux de pure race, reconnaissables à la finesse de leurs traits et à la jolie couleur blonde de leurs moustaches, coudoyaient les gars du Piémont, aux pommettes rouges et à l'encolure de taureaux. C'étaient bien les mêmes hommes que le matin, mais un rythme plus joyeux allégeait la pesanteur de leur marche. Le contentement du labeur accompli, le sentiment de la délivrance illuminaient les visages farouches. Les portefaix soulevaient d'un geste plus élégant la biasse qui pendait à leur épaule. En une longue nappe d'azur, pareille à la mer quand elle se nuance de tur-

quoise, les bourgerons bleus ondulaient indéfiniment entre les berges des maisons... Cependant, les lourds chariots avec leurs chevaux constellés de cuivre ébranlaient toujours les pavés et les rails, traînant un sillage dans la mêlée mouvante. Là-bas, le soleil se couchait vers l'ouverture du golfe, derrière les îles crayeuses, toutes noires dans l'embrasement des flots, comme des carcasses de navires incendiés.

Une lumière d'une transparence miraculeuse baignait le troupeau fatigué des hommes de peine, nimbant de reflets vermeils les profils funèbres des machines et des grues, décorant d'un fronton de neige éblouissante la cime enfumée des hangars et des docks. L'espace était un voile délicat, tramé d'or, de lilas et de rose, le rose teinté de mauve dont se colorent les bruyères sur les sommets de l'Estérel. Et ce voile de l'espace allait s'éclaircissant vers les hauteurs, — limpide et cristallin autour des coupoles dorées de la Major, presque incolore au-dessus de la tour de Notre-Dame de la Garde. Dans le firmament plus doux qu'une fleur de scabieuse, le phare mystique dardait l'éclair de sa statue, petite lueur, indistincte, pâle et mince comme le croissant de la lune naissante. Et, du haut de la Colline sainte, cette suavité vespérale semblait descendre, en une bénédiction, sur le rude paysage de travail et de négoce, livré, tout le jour, au heurt des forces brutales, à la violence des blasphèmes et des cris. Purifiée, rachetée,

bue par le ciel, l'inerte matière se résolvait dans de la splendeur !

Afin de goûter plus longtemps cet apaisement des choses, cette beauté de la mer et de la ville transfigurées par les flammes du soir, Jaubert proposa de suivre le quai de la Joliette jusqu'au Fort Saint-Jean.

Ils s'acheminèrent, par la Tourette et le Vieux-Port, vers un restaurant de la rue de la Darse, où ils devaient dîner ensemble.

A l'extrémité du bassin, en face de la Cannebière, des groupes de curieux stationnaient devant un yacht vert et blanc, dont une équipe de peintres était en train de revernir la carène. Des barils de minium, pareils à des seaux remplis de sang frais, s'éparpillaient, à proximité, sur les dalles. Les ouvriers terminaient leur besogne. Accroupis sur un radeau, avec leurs blouses blanches maculées de taches vertes, ils paraissaient d'énormes grenouilles juchées sur la planche flottante. L'un d'eux se leva, et, se retournant vers le quai, se mit à faire égoutter son pinceau.

— Tiens ! — dit tout à coup Jaubert, qui s'était arrêté, — c'est un des nôtres ! Un anarchiste !

Et forçant la voix, il cria :

— Salut, Marès !

Le peintre de carènes répondit par un geste de la main. Puis, ayant ramassé tout son attirail, il s'engagea sur la passerelle et rejoignit les deux jeunes gens.

Jaubert et lui se congratulèrent. A l'écart, Emmanuel observait le « compagnon ». Petit, très pâle, l'air chétif, la moustache rare, frêle comme un adolescent, l'anarchiste ne payait pas de mine. Mais, soudain, le colosse éprouva une commotion étrange, en recevant en pleine figure, le jet magnétique de ses prunelles. Deux grands yeux d'ascète, des yeux de foi et de passion, où brûlait une ardeur toute spirituelle, se creusaient sous un front très haut qui sembla fulgurant à Emmanuel. Il pensa : « Comme il doit être intelligent, celui-là ! » Et voici qu'il concevait une sorte de crainte devant cet inconnu, qui, pour la première fois, lui révélait, en une image visible et tangible, la mystérieuse puissance de l'esprit.

Cependant, après toute une conversation échangée, Jaubert se décida à présenter Emmanuel à Marès. Ils s'entre-regardèrent, hésitant à se donner la main : celles du peintre étaient toutes barbouillées de couleur et celles du charbonnier, toutes noires de houille. Dans un élan spontané, Emmanuel tendit ses doigts, en disant, avec un rire candide :

— Pas tant de manières, n'est-ce pas? Le vernis peut bien toucher le charbon !...

— Oh ! quelle drôle de voix vous avez ! — répondit Marès, qui étreignit à deux reprises la main d'Emmanuel, — sûr ! vous n'êtes pas une brute, vous !...

Comme s'il eût fait une découverte qui le boule-

versait, il dévisageait plus attentivement ce manœuvre à la carrure de géant, dont le visage même, enseveli sous les poussières opaques, n'exprimait plus rien, et il s'étonnait qu'une voix si candide et si pure sortît d'un tel corps.

Jaubert, tout en plaisantant Marès de ce qu'il appelait ses superstitions, l'emmena dîner avec eux au restaurant de la rue de la Darse.

Une sympathie instinctive s'était établie immédiatement entre le charbonnier et le peintre de carènes. Ce fut le coup de foudre de l'amitié. Jusqu'à près de minuit, ils restèrent au *Splendid-Bar*, ne se lassant pas de causer et de s'interroger.

Quand il se séparèrent, Emmanuel serra, avec plus d'effusion, la main de l'anarchiste, comme s'il le remerciait d'un cadeau, et, avec un tremblement d'émotion, il balbutia :

— Nous n'avons pas fait grand'chose aujourd'hui ! Mais, tout de même, puisque vous voilà, je crois que je n'ai pas perdu ma journée !...

III

LE surlendemain de ce jour mémorable, un dimanche soir, Emmanuel se promenait tout seul sur le quai de Rive-Neuve. Dans le même moment, se tenait, chez Coupon, un conciliabule secret d'anarchistes, auquel Jaubert et Marès avaient promis de se rendre. On fit comprendre à l'ouvrier que sa présence y était tout à fait inutile, et même qu'on lui déconseillait d'y paraître. En attendant la sortie de ces messieurs, il flânait mélancoliquement sur le quai.

La pensée de Marguerite l'obsédait plus que jamais : car l'amitié récente de Marès n'était encore qu'une diversion pour lui, une nouveauté flatteuse dont il subissait le charme, sans rien oublier du passé. Les discours enflammés du peintre de carènes trompaient son chagrin, en offrant à son besoin de tendresse et de dévouement le mirage de satisfactions tout idéales et d'ailleurs si lointaines !... Au fond, la perte de la maestra restait la blessure profonde de sa vie, et c'était aussi son unique préoccupation !

Qu'était-elle devenue ? Comment le savoir ? Attilio, qui, peut-être, aurait pu le renseigner, avait

quitté le *Splendid-Bar*, où l'on ignorait son adresse. Et, d'autre part, Emmanuel n'osait pas trop s'aventurer aux alentours de la Maison de diamant, dans la crainte d'une rencontre avec Cosmo. Plusieurs jours de suite, il était allé jusqu'à la *Source de tous les produits de l'univers*, et, caché dans un corridor, en face du magasin, il avait guetté la sortie des employés. Peine inutile ! La jeune femme, sûrement, n'y travaillait plus ! Alors, que fallait-il supposer ? Etait-elle retournée dans son pays, contrainte par la jalousie féroce du Piémontais ?... Cette perspective qui était la plus désolante lui paraissait, hélas ! aussi la plus vraisemblable.

Tout en ruminant ces idées tristes, il avait atteint, sans s'en apercevoir, le Jardin du Pharo. Engagé par la douceur de l'air, il franchit la grille, erra dans les allées et, finalement, s'arrêta sur la terrasse qui domine la mer, le long de la façade du Palais.

L'air était doux, mais le ciel, assombri de gros nuages violacés, écrasait la surface miroitante du golfe. L'espace et les choses avaient déjà pris une teinte grise d'arrière-saison. Comme flottant sur les eaux mornes, la ligne rigide des môles se perdait dans l'épaisseur de la brume. Tout au fond, très loin, deux grandes taches blanches s'étalaient sur les flancs noirâtres des falaises de l'Estaque. Un peu de fumée montait au-dessus. L'usine était là-bas, sous les excavations des Carrières!... A

cette vue, qui lui rappelait tant d'affreux souvenirs, Emmanuel détourna la tête, et, pour ne plus apercevoir le rivage sinistre, il vint s'asseoir sur un banc, dans l'angle de la terrasse qui regarde la petite anse des Catalans.

Il y avait là un kiosque de limonadier, avec des tables et des chaises. Trois hommes et trois femmes qui riaient aux éclats étaient installés autour d'une table. Emmanuel regarda. Les femmes étaient toutes jeunes : quinze ans, dix-huit ans au plus ! En cheveux, en robes claires, pas trop voyantes, elles semblaient des ouvrières endimanchées. Les hommes, un peu plus âgés, affectaient une élégance négligée et crapuleuse, le melon noir légèrement incliné sur l'oreille, les cheveux gras de pommade plaqués, comme une grosse loupe, à la hauteur de l'occiput, le cou rose émergeant d'un foulard en soie violette dont la pointe pendait sur le col du veston. C'étaient des nervis avec des filles. Ils croquaient des ronds de saucisson à l'ail, qu'ils arrosaient de limonade et de sirop d'orgeat, et, de temps en temps, ils puisaient dans des cornets de papier, que les femmes tenaient sur leurs genoux, des cacaouettes et des berlingots fourrés.

Soudain, un des hommes, qu'Emmanuel voyait seulement de dos, interpella brusquement le limonadier. L'ouvrier sursauta. Cette voix était celle d'Attilio !...

Bouleversé, partagé entre la joie de retrouver le beau-frère de Marguerite et le dégoût de le voir en

telle compagnie, il se leva immédiatement, tourna avec précaution autour du groupe et jeta un coup d'œil furtif vers l'individu qui avait crié. Attilio, surpris, ne put réprimer un tremblement, mais il baissa les paupières aussitôt et feignit une telle indifférence, qu'Emmanuel comprit son embarras et sa volonté de ne pas être reconnu.

Pour ne pas avoir l'air d'épier la bande, le jeune homme continua de marcher, descendit vers les pelouses du jardin : « Allait-il manquer cette occasion de s'enquérir de Marguerite ? » Après bien des hésitations, il finit par s'asseoir de nouveau sur un banc, d'où il surveillerait la sortie d'Attilio, espérant que celui-ci se déciderait à se laisser aborder.

Au bout d'un quart d'heure, les nervis apparurent, précédés de leurs femmes. Attilio était demeuré en arrière, avec la sienne, une petite brune de type italien.

Délibérément, Emmanuel fonça droit sur le bellâtre, qui essaya encore une fois d'éluder la rencontre. La main offerte, il lui barrait la route :

— Comment ? C'est toi ?

Attilio, le regard fuyant, répliqua avec insolence :

— Oui, que c'est moi !... Qu'est-ce qu'il y a encore pour ton service ?...

En même temps, d'un geste brutal, il écarta la jeune fille qui l'accompagnait.

— Toi, file de l'autre côté ! J'ai à parler avec cet homme-là !...

Il avait repris tout son aplomb. La mine effrontée et provocatrice, il déclara :

— Eh ! bien, oui ! c'est moi !... Je me suis fait nervi, si c'est ça que tu veux savoir !... Et si ça ne te plaît pas, tu peux garder ton avis pour toi !

Emmanuel toisa le joli homme du haut de ses larges épaules :

— Oh ! moi, ça m'est égal ! chacun est libre !... Seulement, permets-moi de te le dire, mon ami, tu ne me parlais pas comme ça, quand tu crevais la faim, il y a six mois !...

— Juste ! C'est parce que je ne veux plus crever la faim, que j'ai changé mes habitudes !... A présent, je travaille à ma façon. Travaille à la tienne, et laisse-moi tranquille !

Après un silence, il ajouta en s'animant davantage :

— Le travail des bourgeois ? Allez donc ! c'est bon pour des abrutis ! D'abord, j'ai les mains trop fines pour ça ! Et puis, j'ai de la malice, moi, tu sais !...

Un accent de menace grondait dans ses paroles, avec on ne sait quoi de bas et de cynique. Emmanuel, répugné, se taisait, en hochant la tête. Mais tout à coup, poussé par son idée fixe, il demanda, comme pour plaisanter :

— Et à la maison, qu'est-ce qu'ils pensent de ça ?...

— Je m'en fiche ! nous ne nous fréquentons plus !... D'ailleurs Cosmo est à Antibes !

— Et madame Marguerite ?

— Ah ! ah ! tu en pinces toujours ! — fit Attilio gouailleur, — si tu crois que je m'en occupe, de Marguerite ! Maintenant qu'elle a déménagé de la cambuse, je ne sais même pas où elle loge !... Et puis, en voilà assez sur la famille !... Ah ! la famille ! encore une bonne invention ! Ça ne sert qu'à vous sucer l'argent !... Qu'ils se débrouillent ! je me débrouille bien, moi !

Là-dessus, il tendit le bout des doigts à Emmanuel et pirouetta sur ses talons :

— A l'avantage, mon vieux !... Moi, mes camarades m'attendent !

L'ouvrier ne se mit pas en frais pour le retenir. Il ne songeait plus qu'à Marguerite. Ainsi donc, il était sûr qu'elle n'avait pas quitté Marseille, et il en ressentait déjà un grand soulagement. Une allégresse le soulevait tandis qu'il s'en revenait par l'allée latérale qui surplombe les escarpements du Pharo, du côté du Vieux-Port.

Tout lui paraissait gai, maintenant, malgré la mélancolie de l'automne, qui avait déjà touché les verdures du jardin. Le crépuscule tombait en vapeurs violettes sur la ville étendue à ses pieds. Brusquement, elle surgit tout entière entre la tour Saint-Jean et les bastions du Fort Saint-Nicolas. Emmanuel ralentit sa course, et il regarda dans la direction de la Major, dont les coupoles dorées illuminaient le soir. Sous la cathédrale, les maisons grises se tassaient en un troupeau informe, se

confondaient peu à peu en un immense voile bleuâtre que nuançaient les tuiles roses des toitures. Dans laquelle de ces masures innombrables la maestra s'était-elle réfugiée ?... Il l'apprendrait bientôt ! Il se jurait de tout mettre en œuvre pour découvrir sa retraite ! N'avait-il pas mérité au moins de la revoir, lui qui avait souffert pour elle si injustement ? Il se persuadait que ses épreuves subies sans une plainte, sans même une velléité de vengeance, lui conféraient presque des droits à l'amour de Marguerite ! Et, par un hasard propice, Cosmo était absent !...

Emmanuel se détacha, malgré lui, de la vision obsédante. On allait fermer les portes du jardin ! Il descendit d'un pas plus rapide...

Là-bas, les bâtisses des quais étaient toutes d'or, les fenêtres flamboyaient, et, jusqu'à la trouée de la Canebière, pleine de fumées noires et de lueurs électriques entre le double alignement des navires, l'étroit bassin du port, avec ses eaux lourdes et plombées, où glissaient des reflets de groseille, resplendissait comme un canal de Venise au soleil couchant...

IV

MME Mazella, native de Florence, tient, dans le quartier de l'Hôtel-de-Ville, un restaurant fameux parmi les ouvriers et les petits bourgeois. On y cuisine, pour des prix incroyablement modiques, toute espèce de plats napolitains et piémontais, provençaux, languedociens et catalans, sans préjudice des plats français dont s'honorent les établissements les plus cossus de Marseille. Aussi l'affluence y est-elle grande, aux heures des repas.

Ce lundi soir, qui était le lendemain du dimanche où Emmanuel fit la rencontre d'Attilio, le charbonnier devait y dîner en compagnie de Jaubert, de Marès et de quelques autres. Le fils du recteur, secrètement appuyé par les subsides maternels, traitait avec faste ses camarades.

Emmanuel se réjouissait de cette réunion, d'abord parce que ce restaurant lui rappelait mille souvenirs du temps où il logeait à la Maison de diamant. Combien de fois, durant les veillées d'hiver, Marguerite et lui n'avaient-ils pas entendu chanter les cuisiniers et humé les parfums des ragoûts, qui montaient des profondeurs de la cour !... Ensuite, la présence de Marès et de Jau-

bert contribuait à lui embellir la fête ! Écouter des discussions savantes entre personnes aussi instruites, ce serait encore en régal !...

Après le travail, on se retrouva derrière la Bourse, au *Bar de la Gerbe d'Or*. Il y avait là Marès, dans sa blouse blanche maculée de peinture et, avec lui, Ernest, le garçon de chez Coupon, en tenue de ville, très correct, la mine ironique et toujours un peu mystérieuse ; enfin un Corse inconnu, petit homme d'ivoire, cérémonieux et gourmé, dont la moustache, du plus beau noir, était si parfaite de forme et de couleur qu'on l'eût dite volée à l'étalage d'un perruquier. Emmanuel et Jaubert s'étaient débarbouillés à une fontaine de tout le charbon qui leur encrassait la figure et les mains. Même, le jeune bourgeois, à l'exemple des portefaix, avait eu soin de changer de vêtement, pour ne pas trop gâcher son complet de velours. Néanmoins, tous deux semblaient très sales à côté de leurs voisins ; et ils offraient une apparence grotesque de nègres mal blanchis. C'était le premier jour que Jaubert travaillait au charbon : il se sentait recru de fatigue et ne cessait pas de se répandre en lamentations qui tournaient en invectives contre le capital.

Les apéritifs dégustés, on prit aussitôt le chemin du restaurant, afin de pouvoir se coucher de bonne heure.

Ils entrèrent dans une grande salle, nue et malodorante, comme un réfectoire de collège. Le local regorgeait de monde. Rien que des hommes :

des charretiers, des portefaix, des gens d'équipages. Les tables très étroites se développaient en longues files parallèles. Parmi la débandade des verres et des croûtons de pain, les assiettes contenant les portions reposaient à même le marbre. Une escouade de serveurs circulait avec une rapidité effarante entre les rangées des tables, et, par-dessus la rumeur des convives, s'élevaient continuellement les cris des garçons annonçant les commandes :

— Un vol-au-vent financière !

— Un civet de lièvre !

— Un canard au oignons !

— Un aïoli complet !...

Malgré ces noms alléchants, Jaubert fronçait les narines. Les relents de cette humanité en sueur mêlés aux effluves des mangeailles froissaient la délicatesse de son odorat :

— Allons jusqu'au fond ! — dit-il sèchement, — il y a là une salle à part !...

Mais Emmanuel, pris d'une pudeur, à cause de ses habits sordides de charbonnier, s'effrayait de dîner avec des gens propres.

— Je m'en fiche ! — répliqua Jaubert, — et puis tant mieux, si ça fait enrager des bourgeois !...

Avec un geste de défi, il entraîna la bande. On passa devant le comptoir, où siégeait Mme Mazella, grosse personne majestueuse, au profil d'impératrice, sous les coques de ses cheveux gris bouclés

en diadème autour du front. Epouvantée à la vue de ces individus mal mis, elle voulut d'abord s'opposer à l'invasion de la salle réservée. Mais Marès, qui la connaissait pour avoir repeint l'enseigne de son restaurant, lui glissa à l'oreille quelques mots d'explication. Elle se résigna, en gémissant, et, par prudence, elle guida elle-même les jeunes gens jusqu'au « salon », où elle les installa dans un coin.

La pièce, assez exiguë, n'était guère plus somptueuse que le restaurant de la plèbe. Des banquettes en moleskine, des chaises cannées, une glace ovale, suspendue au mur, en composaient à peu près tout l'ornement.

Les tables, il est vrai, étaient recouvertes de nappes d'une propreté douteuse.

Au centre, à la place d'honneur, trônait un monsieur admirablement coiffé, et tout constellé de bijoux. Le monocle à l'œil, très digne, il tâ ait du bout de sa fourchette des *canelonis* allongés sur un plat, comme de gros boudins, et ses doigts alourdis de bagues étincelaient. Dans un des angles, près de la fenêtre, un couple burlesque, — sans doute un vieux garçon et une vieille fille, — échangeaient des aperçus littéraires. Ils minaudaient l'un en face de l'autre. Lui, en redingote élimée, la figure amorphe et plissée comme une poire cuite, affectait devant la vieille demoiselle des airs langoureux de cavalier servant. Elle, le teint rouge et colérique, sous un chapeau rond, ombragé d'une énorme plume

pendante, prodiguait les gestes péremptoires de ses mains gantées de mitaines.

Les trois personnages n'accordèrent même pas un regard aux nouveaux venus.

Emmanuel en fut davantage intimidé. Lorsqu'il s'agit de faire un choix dans le menu, il se troubla, devint écarlate : les caractères dansaient sous ses yeux. Finalement, il déclara, d'une voix basse et presque honteuse, qu'il désirait « une soupe aux étoiles ! » C'était tout simplement un potage aux pâtes d'Italie. Les autres rirent de l'appellation naïve. Mme Mazella elle-même, qui recueillait les commandes, souligna la phrase d'une intonation moqueuse, lorsqu'elle conclut :

— Et enfin une soupe aux étoiles pour Monsieur !...

Elle s'en alla vers les cuisines, cahin-caha, en roulant ses hanches tumultueuses, et en s'appuyant du poing sur le rebord des tables.

Cette femme superbe éblouissait Emmanuel. Sa robe de deuil, les crêpes de son corsage, le collier de jais qui luisait sous le bourrelet de son cou gras, sa guimpe de guipure épanouie comme une fraise godronnée, son port de tête, le diadème de sa chevelure, tout cela formait, aux yeux du charbonnier, un ensemble si imposant qu'il n'en remarquait pas la démarche poussive de la pesante matrone. Il n'osait plus desserrer les dents.

D'ailleurs la présence d'Ernest et du Corse lui causait une gêne insurmontable. Ce dernier, gar-

çon de course dans une banque, très fier de son rang d'employé, observait une attitude impassible et hautaine qui ne se démentait point. Quant à Ernest, il était tout autre que dans son bar. Son costume de ville solennisait ses manières, et il avait, au coin de ses lèvres pincées, une expression sarcastique qui inspirait de la défiance.

Cependant, Jaubert, tout en excitant ses camarades à manger, continuait de geindre. Son teint était pâle et fiévreux, ses paupières enflammées, et, sans cesse, il examinait les paumes de ses mains, où les crasses des houilles avaient tracé des sillons noirs. Il lâcha, sur un ton à la fois piteux et colère :

— Ah ! fichtre non ! Je ne recommence pas demain ! Je n'ai pas envie d'y laisser ma peau !...

— Quelle idée aussi, — fit Marès, — d'aller te mettre dans le charbon !... Comme si tu pouvais juger sainement d'un travail pareil ! toi ! avec ta mentalité, avec ton corps, avec ta sensibilité de bourgeois! Ton être tout entier ne peut que se révolter contre une besogne écrasante qui n'est pas faite pour lui ! ... A chacun selon ses muscles ! voilà mon idée !... Moi, je t'avoue, je ne pourrais pas résister à un travail comme celui-là...

— Ni moi ! — dit Ernest.

Le Corse ne broncha point. Emmanuel écoutait. Jaubert, piqué au vif par les paroles de Marès, se fâcha :

— Ah çà ! vous êtes donc des réactionnaires ?... Comment ? Vous admettez l'inégalité des tâches, sous prétexte qu'il y a inégalité dans les aptitudes, comme si ces différences entre individus n'étaient pas créées, au fond, par la différence des labeurs et de l'éducation ! Libérons le muscle d'abord, nous affranchirons ainsi les cerveaux !...

— Mais ce n'est pas possible, — interrompit Marès, avec une âpreté toute dogmatique, — non, ce n'est pas possible ! même en supposant accomplie la Révolution !... à moins que nous ne possédions demain ces fameuses orgues distributrices des énergies, dont le clavier doit mettre en branle les automates qui travailleront pour nous ! Chacun viendra y pédaler trois quarts d'heure par jour ! Ce sera charmant !... jusque-là, le tâcheron, l'homme de peine demeureront les rouages indispensables de l'économie sociale !... Mais ouvre donc les yeux ! Regarde le monde tel qu'il est, — ce monde brutal de l'industrie moderne, qui réclame, pour le servir, des brutes semblables à lui ; — que dis-je ? qui engendre fatalement ces brutes !... Vas-tu déserter les machines, fermer les usines, revenir à la vie du sauvage dans les bois ? Ce serait enfantin !... Non ! non ! Tant que la planète sera ce qu'elle est, la malédiction de la Bible pèsera sur l'homme condamné à conquérir son pain à la sueur de son front. L'esclavage des uns et la paresse des autres resteront d'institution divine !... Je suis un aristocrate, moi ! Et si je

m'insurge contre la bourgeoisie, c'est qu'elle nie les aristocraties naturelles !.

Jaubert souriait dédaigneusement :

— Sophismes de mandarin ! Tes lectures t'enivrent, Marès ! Pour trois bouquins que tu as déchiffrés !...

Et il laissa percer tout le dédain qu'un licencié ès lettres peut avoir pour un peintre en bâtiment.

Ernest effilochait entre ses doigts les longs poils soyeux de ses moustaches : l'expression sarcastique persistait au coin de ses lèvres. Nonchalamment, il intervint :

— Oui ! c'est cela ! — dit-il à Jaubert, — je vois ce que vous rêvez ! L'instruction intégrale pour tous, n'est-ce pas ?... Ah ! coquin de bon sort ! Je voudrais que vous passiez seulement quinze jours avec moi, derrière mon zinc, à entendre et à regarder ceux qui entrent et qui sortent ! Je les connais, moi ! Comme on dit au régiment : je suis de la classe !... et je n'en rougis pas !... Mais je sais ce qu'ils ont dans le ventre ! Brutes ils sont, brutes ils resteront !... Que voulez-vous ? C'est la nature ! On ne peut rien contre la nature !...

— L'œuvre sociale, — objecta Jaubert, consiste précisément à transformer la nature !...

Ernest ricanait sous ses moustaches :

— Eh bien ! essayez, pour voir, de transformer les types qui viennent s'empoisonner de mes drogues ! Oui ! transformez-moi un nervi ! Après cela, nous causerons !.. En somme, c'est le nervi

qui a raison ! Parce que, je peux bien vous le dire, n'est-ce pas ? il y a tout de même trop de misère dans le monde !... Moi, si j'étais un peu plus méchant, je me serais fait apache, mais apache du grand monde ! Entendons-nous bien ! il faut que la partie en vaille la peine !... Par malheur, j'ai des goûts modestes ! Je me contente de ce que je gagne, j'ai une maîtresse pas trop mal, je lis un peu, je regarde derrière mon comptoir ceux qui vont et qui viennent, et, ma foi ! je trouve cela encore plus amusant que les livres et le théâtre !...

Jaubert lui lança un coup d'œil furieux :

— Vous êtes un faux frère, vous !...

— Tu manques de sens moral ! — prononça Marès sévèrement.

Alarmé par les propos cyniques du garçon de bar, le Monsieur bien coiffé dévisageait le groupe du haut de son monocle. Mme Mazella, non moins scandalisée, s'empressait autour du personnage, afin de détourner son attention. Et la grosse femme se confondait en révérences, en phrases adulatrices :

— *Si, signor commendatore !... sempre al servizio di vostra Esselenza !...*

Le couple, burlesque, très absorbé par la discussion, ignorait complètement ce qui se passait dans la salle, et néanmoins ils n'en perdaient pas un coup de dent.

Soudain, la vieille demoiselle se retourna, la face cramoisie, vers la gargotière :

— Un pruneau au jus, madame Mazella !...

Le cavalier servant, avec une suave inflexion de voix, réclama un flan au caramel.

Ernest, toujours blagueur et très maître de lui, se défendait contre Jaubert et Marès.

— Non ! — répétait-il, — je ne suis pas un faux frère ! Mais il y a comme ça un tas de vieux bateaux où je ne veux plus monter ! Et puis, je vais vous dire : Je suis gai, moi ! Je suis Provençal ! Ça explique bien des choses !... Et, tenez ! ne criez pas ! J'aime mieux un simple roman d'Alphonse Daudet que tous vos sacrés auteurs socialistes, anarchistes, nihilistes, vos Russes, vos Allemands, vos Norvégiens !... Oui, là ! Je me régale dans *Tartarin de Tarascon !...*

— Vous êtes jugé ! — dit Jaubert.

Marès haussait les épaules, se demandant si son camarade parlait sérieusement, ou seulement pour faire enrager l'universitaire. Lui, comme soulagé d'avoir vidé son sac, ne disait plus rien. Ses yeux fureteurs scrutaient les physionomies, depuis la figure animée de Jaubert, jusqu'à la bonne face placide d'Emmanuel penché sur son assiette. L'étrange garçon avait repris son masque insouciant de Ménippe populaire. Comme au Bar Coupon, derrière le zinc, la serviette sur l'épaule, cariatide vivante encastrée dans le casier aux liqueurs, il regardait s'agiter devant lui le troupeau des hommes ridicules et misérables.

Le silence embarrassé se perpétuait entre les cinq convives.

Emmanuel releva la tête. Assurément, il n'avait rien compris à l'objet du débat. Mais il sentait confusément qu'Ernest venait d'avouer une chose que l'on ne devait pas dire. Il épiait le visage autoritaire de Marès, espérant, dans l'intérêt de la bonne cause, une riposte foudroyante.

L'anarchiste semblait agité d'une véhémente émotion. Ses lèvres palpitaient. Il reprit, en feignant un calme dont il était incapable :

— Tu manques de sens moral ! On ne peut pas compter sur toi !...

— Ah ! ça je m'en fiche ! — dit Ernest agressif à son tour, — comment veux-tu que je possède une chose qu'on ne m'a pas donnée et que je n'ai pas le temps d'acquérir !...

— Tu n'as pas le temps ? Allons donc ! Dis plutôt que tu gaspilles tes loisirs ! Un monsieur qui s'amuse à lire *Tartarin !...* Moi aussi, je pourrais faire comme toi, vivre en bohème, me démêler d'avec le populo et me payer la tête de ceux qui passent ! J'ai été élève à l'Ecole des Beaux-Arts ! Je pourrais, comme tant d'autres, m'intituler « artiste » et signer des croûtes quelconques. Je pourrais même arborer l'enseigne de peintre-décorateur : ce serait moins humiliant pour ma vanité. Mais je sais que je suis comptable à mes frères du peu d'intelligence qui m'est échue. Je préfère à tout un métier manuel, un métier méprisé et peu payé, qui me laisse au moins la libre disposition de mon esprit. Pendant que ma main barbouille des car-

casses de bateaux, ma tête travaille. Le soir, je suis assez dispos pour veiller très tard. J'économise sur mes plaisirs, sur ma nourriture, pour me ménager deux ou trois jours de chômage par semaine ! Je lis, je dévore, j'envahis la science des bourgeois ? Entends-tu ? C'est un devoir, c'est une obligation d'honneur pour quiconque est un peu capable de pensée !... Oui, je veux, je veux savoir !... Je saurai !... pour mes frères !...

Son buste grêle s'était redressé sous les plis de la blouse blanche. Une ardeur de fièvre colorait ses joues creuses, et il y avait dans son accent quelque chose de si impérieux, une telle flamme d'apostolat dans ses prunelles, qu'Emmanuel en conçut de l'admiration et presque de l'effroi. Le garçon de bar, un peu démonté, s'en tira par une plaisanterie :

— Et c'est comme ça que tu deviens une bibliothèque ambulante !... Ça influe sur ton caractère, tu sais ! Ah ! Marès, où est le temps où nous dansions, tous les dimanches, dans les bals de Mazargues !...

Au même moment, la porte tourna. Une femme parut, soutenant une pile de serviettes qu'elle allait disposer sur les rayons d'un placard. Abasourdi, Emmanuel ne put retenir un cri de stupeur. Il saisit le bras de Marès :

— C'est elle ! — dit-il très bas.

Marguerite repassa, furtive, les cils baissés, une rougeur aux pommettes : elle venait de reconnaître

Emmanuel ! Sous le bec de gaz, ses beaux cheveux s'embrasèrent de reflets dorés. Sa taille souple et robuste se balançait avec une aisance, une légèreté toutes virginales. Entièrement vêtue de noir, elle glissa, s'évanouit, fantôme funèbre, dans la pénombre du corridor.

— *Per la Madonna !* c'est une belle fille ! — opina le Corse, en tordant les syllabes dans son gosier de cuivre.

Et ce furent les seules paroles qu'il proféra de toute la soirée.

Les réflexions banales, les éloges mêmes de ses camarades blessèrent Emmanuel comme une profanation et comme une parodie de tous les sentiments tendres et respectueux dont se nourrissait son culte pour la maestra. Et il éprouvait aussi une vague jalousie de ce qu'elle eût été vue par eux. Quand ils l'interrogèrent sur cette femme, il refusa de répondre, prétendant qu'il s'était trompé et que celle-là ne lui était de rien. Mais tout en débitant ces mensonges, il endurait une peine atroce : « Pourquoi avait-elle évité son regard ? Pourquoi cet air indifférent ?... Elle lui en voulait donc ? Sans doute, elle avait épousé l'inimitié de Cosmo ?... Ou, peut-être, elle lui gardait rancune d'avoir troublé la paix de son ménage, éveillé la défiance de son mari ?... » Mais ce qui le désolait plus que tout, c'était la peur de ne plus la revoir : « Était-ce par hasard que la maestra était entrée

dans cette maison, ou bien y travaillait-elle régulièrement ?... »

A partir de cet instant, il n'entendit plus rien de ce qui se disait autour de lui. Pourtant, une question grave avait été soulevée par Jaubert. Les mots de « boycottage » et de « grève générale » traversaient parfois sa songerie angoissée, et il devinait qu'Ernest se dérobait habilement aux instances de Marès. Mais toutes ces disputes le fatiguaient. Il aspirait à sortir.

Enfin, vers neuf heures, le « salon » étant complètement vide, on se leva de table, on traversa le corridor, la grande salle du restaurant. Emmanuel, le cœur battant, chercha Marguerite : elle n'était pas là ! Alors il eut conscience qu'il ne pourrait pas aller plus loin, sans s'être délivré du doute qui le torturait.

Il retint Marès en arrière des autres, et, rapidement, il lui expliqua son désir. Il fallait qu'il interrogeât de suite Mme Mazella, lui qui était au mieux avec elle !...

La patronne obèse, appuyée contre le comptoir, étalait un ventre aussi rebondi que les fiasques de Chianti dont elle était environnée. Mais la gravité toscane lui conservait un maintien très digne. Aux premiers mots de l'anarchiste, elle esquissa un sourire condescendant :

— Oui, c'est Mme Girardi !... une ancienne maestra ! Et je suis bien contente de l'avoir, pour s'occuper du linge et surtout des écritures ! Depuis

la mort de mon mari, voyez-vous, je n'ai plus la tête à l'ouvrage. Il me fallait quelqu'un pour m'aider, pour le remplacer... mon pauvre mari !...

La veuve se mit à pleurnicher, mais Emmanuel, impatient, demanda si la maestra habitait toujours la Maison de diamant :

— Non !... Je lui ai donné une chambre au premier ! — dit la Florentine, en essuyant ses yeux, — que voulez-vous ? Les voisins lui faisaient trop de misères, à cette femme, surtout depuis le départ de son mari, qui est chef-mineur à Antibes !...

Et, brusquement, Mme Mazella éclata, sur un ton de colère :

— Ah ! ces Napolitains ! quelles canailles !... Figurez-vous ! Ils l'ont insultée, ils l'ont même battue !... Et, vous ne croiriez pas ! Ils ont le toupet de la faire citer devant la justice, en prétendant que c'est elle, la pauvre, qui a commencé !... Elle va être condamnée, c'est sûr ! Les Napolitains sont soutenus par quelqu'un de la police ! et elle, la maestra, elle ne veut pas prendre d'avocat. Elle dit que c'est inutile, qu'elle sera condamnée quand même !... Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'elle regarde à la dépense ! Vous comprenez ? une personne qui a trois enfants à nourrir !...

Mme Mazella eût bavardé ainsi jusqu'à minuit : elle se plaisait d'ailleurs à la conversation de l'anarchiste, bien qu'elle blâmait ses opinions.

Quand les deux amis furent dehors, Emmanuel, tout bouleversé, dit aussitôt à Marès :

— Tu n'en connais pas un, d'avocat ?... toi qui connais tant de monde !

Sa figure était décomposée, et tout son corps tremblait d'indignation contenue.

— Voyons ! calme-toi ! — dit Marès, — c'est absurde de te mettre dans cet état pour une femme !...

— Une femme !... Ah ! tu ne sais pas ! Je ne peux pas te dire !...

La voix du charbonnier se brisa dans un sanglot, qu'il voulut réprimer et qui sonna comme un ricanement.

Il reprit péniblement, en hachant ses phrases :

— Ecoute, Marès ! Je n'ai pas un sou d'économie, en ce moment. Mais il y a quelqu'un qui me prêtera l'argent, j'en suis sûr ! Trouve-moi un avocat ! Je ferai des heures supplémentaires, s'il le faut, pour rembourser la somme !... Je ne veux pas, je ne veux pas qu'elle souffre !...

Il s'exaltait de plus en plus.

— Je réfléchirai ! — dit enfin Marès.

Mais, gagné à son tour par l'émotion, il se rapprocha d'Emmanuel, et, lui étreignant les mains, devant les passants ébahis, il murmura :

— C'est bien, frère ! Je te remercie, comme si tu le faisais pour moi !...

Puis, sans plus rien se dire, ils rejoignirent Jaubert et ses compagnons qui stationnaient sur le trottoir, devant la porte d'un café-concert.

V

UNE mélopée étrange s'élevait, à l'extrémité du quai de Rive-Neuve, sur un bateau génois qui portait une cargaison de planches. On aurait dit un plain-chant d'église entonné par de rudes gosiers d'hommes, une psalmodie soutenue tour à tour par deux chœurs. C'était la complainte séculaire qui, pour les matelots de l'équipage, rythmait la manœuvre des fardeaux. A la clameur mélodique qui descendait du pont répondait, comme du fond d'une crypte, la clameur qui montait de la cale, et les voix unies des marins accompagnaient, avec une sorte de ferveur attentive, le va-et-vient du monte-charge. Cette mélopée ancienne s'entendait de très loin.

De temps en temps, elle parvenait jusqu'aux oreilles de Marès qui peignait la coque d'une chaloupe sur les chantiers du Carénage.

Halètement cadencé du labeur, la complainte des Génois l'emplissait d'une confuse tristesse, et, comme il était d'humeur mélancolique, ce matin-là, il n'essayait même pas de réagir et il s'abandonnait à ses réflexions chagrines.

C'était le lendemain du jour où la maestra, à la

requête de ses voisins les Mangiavacchi, devait passer en correctionnelle. L'anarchiste avait recommandé la jeune femme au frère aîné de Maxime Artaud, le conseiller général socialiste, — et l'avocat, dont les opinions étaient cependant hostiles à celles de son cadet, avait accordé gratuitement son concours. Le jugement rendu était encore ignoré de Marès, qui ne l'apprendrait que le soir, en rentrant chez lui. Il s'en inquiétait extrêmement, à cause d'Emmanuel, qui, depuis deux semaines, vivait dans une agitation et dans des transes continues. Emu de pitié devant la persévérance d'un si long amour, il se passionnait, lui aussi, pour la cause de Marguerite.

Mais des soucis plus hauts le tourmentaient : les projets de grève combinés avec Jaubert et Werhlé, à l'instigation des comités occultes, menaçaient d'avorter. Et pourtant ils avaient engagé là une grosse partie ! Il s'agissait pour eux d'affirmer la prédominance de l'élément anarchiste dans les bourses du travail : c'était tout un plan concerté par les chefs du parti. En dépit de ses efforts, Marès sentait des résistances sourdes, surtout chez Escartefigue, dont la diplomatie à la fois cauteleuse et violente l'exaspérait. Tout serait à recommencer peut-être, et le peintre de carènes prévoyait déjà un échec pour son autorité morale et son prestige dont il était, au fond, très jaloux.

Irrité, humilié, nerveux, il travaillait à contrecœur. Au lieu de l'habituelle méditation où il

s'absorbait, tandis que ses pinceaux erraient machinalement, des calculs, dont la mesquinerie l'affligeait lui-même, occupaient tout son esprit. Des colères soudaines faisaient gauchir son poignet, et, — chose qui ne lui arrivait jamais, — il se disputa avec son patron. Quand onze heures sonnèrent, il se dirigea vers le restaurant de la rue de la Darse, dans l'espoir d'y retrouver Jaubert qui le renseignerait sur une réunion tenue la veille.

Il cheminait, la tête basse, parmi les camions, les charrettes, les prolonges qui obstruaient l'entrée des passerelles. Il y avait par tout le quai une animation insolite. Des navires de Fiume et de Trieste avaient débarqué des amoncellement de poutres. Des balancelles et des goélettes livournaises avaient jeté sur le pavé d'énormes blocs de marbre de Carrare. Ailleurs on roulait des tonneaux de sucre brut expédié par les usines italiennes pour être raffiné dans celles de Marseille. Armés d'une sonde, les contremaîtres vérifiaient le contenu des barriques, et, par l'ouverture qu'ils pratiquaient avec la pointe de l'instrument, une poudre blanche et scintillante se déversait sur le sol. En semis léger, en nappes épaisses, comme une neige fraîchement tombée, le sucre immaculé se répandait aux alentours des bateaux et des chariots. Les bambins du quartier, se bousculant, se battant jusqu'entre les jambes des chevaux, en ramassaient des poignées qu'ils faisaient glisser tout doucement dans leurs

bouches. Une petite vieille, munie d'un balai, recueillait précieusement le coulage des tonneaux, et elle s'en allait, en trottinant, de place en place, avec le cabas où elle serrait son butin.

A mesure que Marès avançait, son humeur s'aigrissait encore au spectacle de cette agitation, de ce perpétuel esclavage, qui courbait sous la peine quotidienne les bêtes comme les hommes. Il ne songeait plus à Marguerite, ni à Emmanuel, ni même à la grève. Il se lamentait sur son propre sort. Malgré ses affirmations orgueilleuses, il était plus enchaîné par son travail qu'il ne se plaisait à le dire, et, dans son élan impétueux vers la culture, il ne goûtait vraiment que des satisfactions bien incomplètes. Oui ! devant cette science qu'il rêvait de conquérir, il était comme la petite vieille, au cabas plein de rogatons, ou comme les marmots qui, à quatre pattes, ramassaient dans la boue et dans la poussière les miettes de ce sucre qu'on allait raffiner pour les riches. Lui non plus, il ne récoltait que les miettes du savoir réservé aux loisirs des privilégiés !

Le peintre de carènes allait toujours, ne voulant plus rien voir, ni rien entendre, lorsqu'une grosse voix réjouie l'interpella familièrement à la provençale :

— Ho ! Marès !...

Il releva la tête, aperçut l'avocat Charles Artaud, qui, assis sur la terrasse d'un café populaire, lui criait :

— Tu sais ? Ton institutrice est acquittée !

Il avait l'âme tellement ulcérée, que cette nouvelle ne lui fit aucun plaisir. Néanmoins, il s'approcha pour remercier le personnage qui était en compagnie d'un autre homme plus âgé, à la courte moustache militaire, aux cheveux déjà gris. Cet homme, il l'avait vu maintes fois, rôdant sur les quais avec son chevalet et tout son attirail de peintre : c'était Cler Flamel, le fameux paysagiste, dont l'atelier occupait le second étage au-dessus de l'estaminet.

— Assieds-toi, Marès ! Tu boiras une goutte d'absinthe !... Nous sommes ici à prendre le soleil !...

L'invitation fut articulée avec tant de rondeur et de cordialité que l'anarchiste accepta d'assez bonne grâce.

L'endroit était vraiment à souhait pour « prendre le soleil ». On embrassait presque toute l'étendue du Vieux-Port avec ses navires, ses quais, les architectures de l'Hôtel de Ville et de l'Hôpital, le clocher épineux des Accouls, et, par delà l'amphithéâtre des maisons lilas et grises, le regard atteignait les coupoles et les lanternes dorées de la Major. Le mouvement de la rue ajoutait une vie extraordinaire à la beauté du spectacle.

Au bord du trottoir gisaient des blocs de porphyre et de marbre blanc que des charrettes allaient enlever. Tout auprès, un grand cheval noir, dételé à l'instant même par les charretiers, se tenait

immobile et resplendissant sous le poids de ses harnais incrustés de cuivre. Et les yeux du peintre Flamel allaient sans cesse du cheval aux blocs de porphyre, comme s'ils caressaient avec une égale complaisance les veines sanglantes du marbre et le réseau d'artères palpitantes qui s'entrelaçaient sur les flancs de l'animal pacifique.

Cependant, l'avocat, les coudes sur la table, contait à Marès l'acquittement de la maestra.

— Eh oui ! les choses ont mieux marché que je ne pensais !... D'abord, j'ai appris que cette femme a servi autrefois chez ma sœur, Mme Espirat de la Tour ; j'ai pu produire un excellent certificat !... D'autre part, les renseignements obtenus sur les Napolitains, malgré la connivence d'un agent de police, étaient déplorables ! Aussi j'ai enlevé lestement la condamnation de ces canailles !...

Et l'avocat, content de lui, se frotta les mains bruyamment.

Marès, encore une fois, affirma sa gratitude en quelques paroles un peu sèches. Il retombait dans ses mélancolies. L'air satisfait d'Artaud, sa mine épanouie, son sans-gêne de gros homme largement attablé devant une existence facile et plantureuse, tout, en lui, agaçait la susceptibilité de l'anarchiste.

L'avocat s'étonnait un peu de cette froideur, mais il n'en témoigna aucune acrimonie. C'était un bon vivant qui ne ressemblait guère à son frère cadet ! Avec sa face complètement rasée, ses grosses lèvres, son nez aquilin et sensuel, tout son mas-

que rabelaisien, il avait l'air d'un curé de campagne, ou d'un marchand de fleurs des environs de Grasse. Comme pour mettre son langage en harmonie avec son extérieur rustique, il exagérait à dessein l'accent marseillais et il abusait volontiers des locutions provençales.

Feignant de ne point remarquer l'attitude déplaisante de Marès, il lui demanda, d'un ton pétulant :

— Et autrement, Marès, qu'est-ce que tu deviens ?...

— Moi ? rien ! — fit le jeune homme en haussant les épaules.

La nuance protectrice et condescendante qu'il y avait dans la question de l'avocat blessait son amour-propre. Pourtant il connaissait Charles Artaud depuis assez longtemps pour ne pas douter de son estime, ni de sa bienveillance. Ils s'étaient liés du temps que Marès, élève à l'école des Beaux-Arts, fréquentait les petits cercles littéraires de la ville. Tous deux se rencontraient quotidiennement dans les réunions et les conférences populaires, car l'avocat se mêlait activement de propagande sociale. Et c'était son arrière-pensée de reconquérir l'anarchiste qui s'était affranchi très vite de son influence, mais pour lequel il conservait néanmoins de la sympathie.

Un sourire ironique sur sa bouche épaisse et luisante, il considérait le visage renfrogné du jeune homme. Soudain, il plaisanta :

— Allons ! avoue-le, Marès ! Tu as encore mangé du prêtre, ces jours-ci ! C'est ça qui t'assombrit les idées : le remords t'étouffe !...

Une flamme de haine s'alluma dans les beaux yeux du peintre de carènes, qui riposta rageusement :

— Oui, je déteste les prêtres !... Et après ?...

Artaud reprit avec une bonhomie conciliante :

— Tu fais de la peine à l'abbé Carlavan !

— Oh ! celui-là, je le déteste encore plus que les autres !

— C'est au moins de l'ingratitude de ta part ! — dit l'avocat qui commençait à s'échauffer, — l'abbé devrait être pour toi plus qu'un père !

En effet, Marès, enfant trouvé, avait été élevé à l'Orphelinat Saint-Joseph. Il rougit, mais, sans se départir de son assurance ni de ses manières agressives, il déclara :

— Pensez-en ce que vous voudrez ! Je ne puis pas l'aimer !... Il y a en lui une dureté, un orgueil hypocrite...

— Comment ! — s'exclama l'avocat, — c'est le plus doux et le plus modeste des hommes !

L'anarchiste ne répondit rien d'abord, puis, après un instant de réflexion :

— Ce n'est pas un homme que je hais en lui, c'est tout un parti !... Oui ! je suis un fanatique, moi aussi ! Un fanatique à rebours !... Mais ce sujet m'est désagréable ! Il m'est impossible d'en

causer tranquillement avec vous ! Parlez-moi plutôt de littérature !

Un tremblement nerveux agitait ses mains, secouait tout son corps chétif. Il avait proféré ces phrases avec un tel accent d'insolence que Flamel, resté étranger à la conversation et absorbé d'ailleurs par le détail pittoresque des choses environnantes, se retourna pour le regarder. Sans doute, ce gringalet révolutionnaire excitait le mépris du paysagiste qui devait être une personne d'ordre, à en juger par la minutie excessive de sa toilette : bien qu'il sortit de son atelier, il étalait une tenue d'une correction irréprochable, en contraste frappant avec la mise débraillée de l'avocat.

Le menton solidement assis sur un faux-col droit qui dominait un plastron croisé de piqué blanc, il adressait à Charles Artaud des œillades significatives. Celui-ci, connaissant l'irritabilité maladive du jeune homme, le morigénait doucement :

— Tu as tort, Marès, tu as tort! Je crois que tu vaux mieux que tout cela!... Et puis, tiens! tu as assez de largeur d'esprit, pour qu'on ose te parler franchement !... Tu m'as demandé un service, je te l'ai rendu ! En échange, permets-moi un conseil désintéressé !... Il paraît que tu t'agites afin de soulever une grève générale ! Eh bien ! moi, j'estime qu'avec l'autorité dont tu jouis à la Bourse du travail, tu devrais t'appliquer au contraire à prêcher le calme et la sagesse, et cela pour des raisons majeures !

— Je n'ai pas de comptes à rendre à personne ! — répliqua l'anarchiste qui se fâchait d'être toujours traité en petit garçon par l'avocat.

Charles Artaud, nullement ému par ses rebuffades, revint à la charge :

— Tu ne devines donc pas que, derrière tout cela, il y a mon père et mon frère Maxime qui ont intérêt à susciter cette grève ?

— Allons donc ! — jeta Marès incrédule.

— Rien de plus vrai ! Je n'ai pas à t'expliquer comment, ni pourquoi ! Tu sais trop qu'en matière politique je suis en lutte ouverte avec les miens !... Mais ce qui m'afflige, c'est qu'un esprit indépendant comme le tien consente à servir les calculs égoïstes des bourgeois, à devenir un instrument entre leurs mains !

Marès éclata d'un rire strident :

— Tant pis pour les bourgeois s'ils sont assez bêtes pour tirer sur leurs propres troupes !

— D'accord ! Mais, dans le cas présent, il ne s'agit pas seulement d'eux. Il s'agit de Marseille. Alors, toi, Marseillais, tu veux la ruine de Marsellle ?

— J'ignore les patries ! — affirma dogmatiquement l'anarchiste ; — une patrie, c'est un foyer ! Moi, prolétaire je ne connais que les libres groupements humains ! C'est pourquoi les catastrophes qui vous épouvantent me laissent indifférent !... Oui ! je verrais sauter tout cela (son geste désignait l'amphithéâtre de la vieille ville) ; je verrais

ce port comblé, je verrais de l'herbe et des décombres à la place où nous sommes, que je n'en serais pas plus troublé que de la chute d'une feuille !

A entendre ces blasphèmes, Flamel ne se possédait plus. Il intervint impétueusement :

— C'est monstrueux, c'est imbécile ! Détruire ! Vous voulez détruire !... Quand il est si difficile et si long de créer !... Ah ! non ! l'indignation me suffoque !

L'avocat, souriant au milieu de ces colères, gardait tout son sang-froid. Il discutait posément :

— Vous serez bien avancés, — disait-il à Marès, — quand par vos folies vous aurez détourné d'ici le commerce étranger, quand vous aurez dépeuplé la ville, quand nos quais seront déserts...

— Ce n'est pas nous qui l'aurons voulu ! — rétorqua l'anarchiste.

Mais Charles Artaud, comme distrait subitement par un souvenir, ne l'écoutait plus. Il prononça, après un silence :

— Où est le temps où il y avait un si grand nombre de navires pressés dans le Vieux-Port, qu'on ne distinguait plus l'eau du bassin, et qu'on pouvait passer d'une rive à l'autre en enjambant les bastingages ?

— Tandis que maintenant, — dit Flamel, — l'horizon est vide, des hauteurs de la Canebière à la tour Saint-Jean !

Dédaigneux de ces arguments utilitaires, Marès

évitait de répondre. Alors, l'avocat s'emportant à son tour, lui saisit le bras frénétiquement :

— Ecoute, Marès ! C'est honteux, c'est inexplicable qu'un Provençal comme toi, un Latin, se laisse obscurcir l'intellect par ces cauchemars du Nord, par ces divagations sémitiques... Anarchie, socialisme, tout cela est bon pour le Juif iconoclaste, pour le Germain tueur-de-dieux, tous les ennemis de l'Ordre et de la Forme !... Mais, toi, toi ! un Provençal, un Massiliote, né en terre grecque et romaine !...

— O bourgeois, vous en parlez à votre aise ! — dit le peintre de carènes.

— Pas plus à notre aise que vous ! — dit Flamel ; — moi, si je jouis de ce soleil et de cette beauté, ce n'est pas par droit de naissance, ni par fraude de paresseux !... Mon père était un ouvrier typographe !...

— Moi, le mien était maçon ! — jeta le gros Artaud.

— Et si je suis monté plus haut que lui, — poursuivait Flamel, — c'est que j'ai peiné joyeusement, c'est que je n'ai boudé aucune tâche !... J'ai fait comme ceux-ci !

Il montrait une équipe de portefaix en train de charger des poutres sur une prolonge.

— Regardez, regardez ! Ils sont là, devant vous, comme un exemple qui marche !

Six hommes de haute taille s'avançaient lentement, le pas rythmé, sous le fardeau d'une poutre,

qui se balançait, d'un branle imperceptible, presque à ras du sol. Deux en tête, deux au milieu, deux au bout, ils soutenaient l'énorme pièce de bois attachée par des cordes à la barre transversale qui pesait, comme un joug, sur leurs épaules. Un sac rembourré tombant jusqu'au milieu du dos et dont la pointe recouvrait la tête, en manière de capuchon, protégeait les nuques contre la meurtrissure de la barre : c'était l'antique « paillet », semblable au klaft des statues égyptiennes. Ainsi accouplés, comme les bœufs d'un attelage, les hommes robustes allaient en cadence, l'air grave, le jarret tendu, le corps un peu raide, mais pourtant avec une élégance aisée de gymnastes.

A cette vue, Flamel exulta :

— Voyez donc ! Ces couleurs, ce relief, ce beau geste de mains supportant la barre ! Ces tons éclatants des costumes, ces tailloles rouges, ces nuances azurines des rudes étoffes, où les pièces elles-mêmes éclatent comme des rehauts splendides, et tout cela se détachant sur le fond glauque de la mer, dans l'air vibrant du matin, quelle composition incomparable !... N'est-ce pas, cette théorie des travailleurs, cela vaut toutes les frises de Suse ou de Khorsabad !...

— Je ne vois que des bêtes de somme ! — dit brutalement l'anarchiste, en détournant les yeux.

— Des bêtes de somme ! — s'écria Flamel, de plus en plus exalté, — vous ne saisissez donc pas tout ce qu'il y a d'adresse, de réflexion, d'intelli-

gence dans le moindre de leurs mouvements ? Vous préférez déclamer au hasard sur l'ouvrier abruti par sa tâche, déjeté, écrasé, brisé, devenu un être ignoble et repoussant ! En voici pourtant qui accomplissent les plus durs travaux ! Je vous le demande : en sont-ils dégradés, ou seulement enlaidis ?... Tenez ! regardez-les soulever cette poutre ! Moi, cela m'émeut prodigieusement !... C'est le triomphe de l'homme se jouant de la matière, la revanche de la créature libre rompant le faisceau des forces fatales !... Non, jamais je n'ai mieux compris qu'en ce moment la beauté, la sainteté du travail !

— Et quelles races admirables ! — dit Artaud, comme on sent qu'ils sont nourris de lumière, qu'ils mangent le pain de la clarté, avant de manger le pain quotidien !

Mais Flamel, entraîné par sa passion d'artiste :

— Oui ! admirable !... — insista-t-il, — Artaud a raison : toute une noblesse plusieurs fois millénaire se perpétue en eux ! Leur geste affiné par des siècles de labeur intelligent reproduit le geste ancestral, comme une tradition glorieuse ! Celui que vous voyez ici, vous le retrouverez inscrit sur les murs des hypogées de Thèbes ou de Memphis, tout pareil, le même, éblouissant de ressemblance et de vérité !... Voici, là-bas, des hommes qui pèsent des arachides avec une balance romaine suspendue à trois pieux fichés en terre ! Les ustensiles, l'attitude des personnages, rien n'a bougé

depuis trois mille ans! Cette scène à laquelle vous assistez en cette minute, elle est peinte sur la coupe d'Arcésilas de Cyrène, qui fut chanté par Pindare !... Ah ! la Méditerranée des dieux est encore vivante! Pour l'évoquer tout entière, il suffit d'un paysage comme celui-ci, d'un bloc de marbre, d'un profil de navire, de la silhouette d'un beau cheval au bord de la mer !...

Dans sa raideur hiératique, le cortège des portefaix repassa devant la terrasse. A l'extrémité du quai, sur le bateau génois, la mélopée ancienne de l'équipage montait encore, et ce chant aux inflexions liturgiques enveloppait d'une solennité presque religieuse la procession lente des porteurs de poutres...

VI

J'AI cent francs à te remettre de sa part ! — annonça Marès à Emmanuel, — comme je les ai laissés chez moi, par précaution, je te les apporterai demain !

— Non ! non ! Je ne les veux pas ! Je ne les veux pas !... — répéta obstinément le charbonnier.

— C'est bon ! nous allons parler de tout ça ! Entrons d'abord ici !...

Il montrait la façade du Palais de Cristal, toute flambante de gaz et toute bariolée d'affiches. C'était un dimanche soir. Comme le temps était pluvieux, il y avait foule devant les guichets du music-hall, et les allées de Meilhan étaient presque désertes.

Emmanuel, arrêté au bord du trottoir, hésitait à suivre son compagnon :

— Pourquoi entrer là-dedans ? Moi, je n'aime pas ces boîtes-là ! On y étouffe !...

— Si, si ! Viens toujours !... Moi, cela me plaît de regarder les danseuses !... Les lumières, les glaces, les dorures, les figures de la danse, tout cela m'excite

le cerveau!... Mais tu ne peux pas comprendre !... Allons ! viens, pour me faire plaisir !...

Le charbonnier se décida. Ils prirent deux billets de pourtour, et ils se mirent à déambuler dans le promenoir du rez-de-chaussée. Sur la scène, la « fine diseuse », gantée de blanc jusqu'aux coudes, détaillait un monologue, en prodiguant les gestes arrondis et les torsions des hanches. Marès ébaucha une grimace désappointée :

— Tu vois ! — dit Emmanuel, — tu t'ennuies déjà !... C'était bien la peine vraiment !

Et, soudain, avec une curiosité impatiente :

— Alors la maestra t'a remis les cent francs qu'elle me devait ?... D'abord, je ne les veux pas ! je n'en ai pas besoin !

— Il faudra bien que tu les reprennes !—dit Marès.

Emmanuel hocha la tête, en signe de dénégation inflexible, puis, aussitôt, l'air embarrassé, la voix altérée par l'émotion, il demanda :

— Pourquoi est-ce qu'elle n'a pas voulu me voir, avant-hier, quand je suis venu au restaurant pour lui apprendre qu'elle était acquittée ?

— C'est cela, justement qu'elle m'a chargé de t'expliquer — reprit Marès, — écoute !

Ils s'adossèrent contre le mur du couloir, et là, parmi le va-et-vient des hommes endimanchés, les bousculades des filles qui passaient en coup de vent, les facéties bruyantes des soldats permissionnaires, les flons-flons de l'orchestre, ils causèrent mystérieusement de Marguerite.

— Alors, elle ne m'en veut pas ? — murmura Emmanuel, qui haletait d'angoisse.

— Bien loin de là !... Elle te remercie de ce que tu as fait pour elle... Elle voudrait pouvoir t'en remercier elle-même. Mais elle dit que c'est impossible ! Que vous ne devez pas vous revoir... jamais, jamais !

— Jamais ? — reprit Emmanuel désespéré, — pourquoi, pourquoi ?... Qu'est-ce qu'elle craint à présent ?

— Je te répète ce qu'elle m'a dit !... Tu comprends, elle est espionnée par les gens du quartier, surtout depuis son acquittement ! Les Napolitains n'en sont que plus furieux contre elle, et, en particulier, une de ses anciennes voisines, une plumeuse de volailles, qui, paraît-il, la déteste ! Alors je m'explique qu'elle se tienne sur ses gardes !.... après ce qui est arrivé entre ce Cosmo et toi !

— C'est vrai tout de même ! — concéda, malgré lui, Emmanuel, qui, dans son respect pour les avis de Marès, s'efforçait de se montrer raisonnable.

Pourtant, il avait envie de pleurer.

— Enfin, — poursuivit l'anarchiste, — tu dois te rendre compte qu'elle n'est pas seule au monde : elle a des enfants. Elle doit penser à ses enfants, avant de penser aux autres !... Elle m'a exposé tout cela très sagement, avec beaucoup d'égards pour toi !... Ah ! elle est très brave, sais-tu !

L'ouvrier ne répondait pas. Il était atterré de

cette nouvelle. Des filles continuaient à circuler dans le couloir. Le visage blême sous la rouge auréole de leurs cheveux brûlés de teintures, brandissant de petits sacs de cuir au bout de leurs poignets cerclés de bijoux, elles frôlaient, au passage, les deux jeunes gens. Soudain, au milieu du troupeau, il reconnut la chanteuse qui avait été sa maîtresse l'année d'avant. Elle lui fit signe du coin de l'œil : il détourna la tête avec dégoût. Mais la fille s'obstinait. La haute taille d'Emmanuel, sa mâle figure aux traits réguliers attiraient les regards de toutes les marchandes d'amour.

Marès, qui observait le manège de la chanteuse, souriait malignement. Et, comme il songeait toujours à la maestra, il ajouta, avec une intonation ironique :

— Ah ! beau garçon, beau garçon ! je crois qu'elle a peur de toi, ton Italienne !

Emmanuel secoua tout à coup son accablement :

— Qu'est-ce que tu racontes là ?

— Oui ! c'est une idée qui m'est venue, en causant avec elle ! Je crois qu'elle n'est pas sûre de son cœur, et qu'au fond elle t'aime !

Un éclair de triomphe illumina les prunelles du charbonnier. Ce fut en lui un revirement subit : l'espérance renaissait, invincible. Marès aussitôt s'effraya d'en avoir trop dit :

— Ecoute, frère ! Tu aurais tort de t'enorgueillir pour si peu !... Ne la trouble pas ! Ce serait une mauvaise action !...

L'anarchiste avait saisi le bras de son ami, et, avec ce ton d'autorité presque sacerdotale qui lui était familier, il appuyait impérieusement sur chacune de ses phrases, tandis que ses yeux aigus se fixaient sur les yeux vagues d'Emmanuel, comme s'il voulait faire pénétrer de force sa pensée dans la dure cervelle du manœuvre.

Celui-ci ne l'entendait plus. « Elle m'aime ! elle m'aime ! » Ces mots résonnaient prodigieusement à ses oreilles, couvrant les paroles de Marès, la rumeur de la salle, les ritournelles de la musique. Dans un élan d'orgueil et de confiance intrépide, il déclara :

— Je l'avais bien deviné qu'elle m'aimait !... Alors, dis-lui qu'elle me garde encore les cent francs ! Je ne lui demande que cela, en récompense du service que...

— Chut, chut ! — fit Marès, — voici le ballet qui commence !... Nous verrons tout à l'heure !

Le rideau se levait sur un décor de féerie. Un double cortège de ballerines se déploya de chaque côté du théâtre, et, parmi les scintillements des paillons, les ballonnements vaporeux des gazes, l' « étoile », surgissant de la coulisse, décrivit sur la pointe de ses brodequins une ellipse vertigineuse jusqu'à l'avant-scène, où elle se mit à tourner. Marès, comme fasciné, admirait le corps souple vire-voltant sous un manteau de soie rose parsemé de pétales d'un rose plus vif.

Emmanuel ne voyait rien. Il se disait : « Ces cent francs, ce sera un lien entre nous !... un prétexte pour plus tard !... » Et, avec une allégresse enfantine, il s'applaudissait de sa ruse.

Au même moment, une main s'abattit sur l'épaule de Marès, celle de Charles Artaud, qui vaguait nonchalamment dans le promenoir. L'avocat plaisanta, de sa grosse voix joviale :

— Eh bien ! Marès, il paraît que tu ne craches pas sur les plaisirs des bourgeois !...

— Je fais comme vous ! — répliqua l'anarchiste, aigrement.

— Oh ! moi, je suis ici en spectateur du public !... C'est égal ! en fait de spectacle, je préfèr nos portefaix de l'autre jour à ces petites misérables affublées d'oripeaux grotesques !

Les deux hommes se rapprochèrent pour discuter. Emmanuel ne tenait plus en place. Lui aussi, comme Charles Artaud, mais pour d'autres raisons, il considérait avec pitié ces travestissements et toute cette agitation de la scène :

— Je m'en vais ! — dit-il brusquement à Marès, — il fait trop chaud ici ! J'étouffe, moi !...

Il se précipita vers le vestibule. La chanteuse qui guettait sa sortie l'y relança. Il la repoussa rudement :

— Lâche-moi !... ou je tape !

Et il la menaça de la main. La fille cria derrière son dos :

— Pay an, va !

En passant devant les glaces de l'entrée, il aperçut l'expression amoureuse de ses yeux et son feutre rejeté sur le front par une involontaire coquetterie. A constater sa prestance et son allure conquérante, une fatuité le grisa. Ivre de bonheur, indifférent à tout ce qui n'était pas son amour, il s'enfonça, tête baissée, sous la pluie fine qui engluait l'asphalte des trottoirs !...

VII

MALGRÉ la brume et le froid qui pénétraient dans sa chambre par les fissures des châssis mal joints, Emmanuel eut un réveil joyeux. Sa logeuse, Mme Bonamour, se douta bien qu'il lui était arrivé quelque chose d'heureux, rien qu'à la façon dont il lui dit bonjour en traversant l'arrière-boutique de l'herboristerie.

D'un pas alerte, il descendit la rue du Petit-Puits et les sombres ruelles qui s'entre-croisent en labyrinthes, au sommet de la vieille colline massiliote. Ni l'humidité glaciale, ni le suintement sordide des murs, plus sinistres sous la lueur des lanternes à gaz qui brûlaient encore, ni la pauvreté tragique de ce quartier misérable, rien de tout cela n'existait pour lui. A travers les miasmes des ruisseaux stagnants, les demi ténèbres de cette aube douteuse, où grouillaient confusément des ombres lamentables ou cyniques, il allait à la tâche quotidienne avec une conscience légère et des pensées souriantes. La certitude d'être aimé lui mettait l'âme en fête. Il ne s'interrogeait pas sur ce qui allait advenir, il ne cherchait pas à le savoir, il n'échafaudait aucun plan. Confiant, comme tou-

jours, dans la bonté providentielle du hasard, il était sûr que les occasions favorables naîtraient au moment propice et que les circonstances s'arrangeraient d'elles-mêmes.

Derrière la cathédrale, il s'arrêta une seconde sur la terrasse qui domine la mer, pour consulter le ciel ; mais il faisait cela machinalement, par habitude, car il croyait bien d'avance que cette journée ne pouvait être que radieuse. Il s'accouda sur la balustrade. La mer, qui luisait au large, avait une couleur lilas, un vent un peu âpre soufflait de la terre, et tout l'espace envahi par le brouillard laissait filtrer une vague lumière diffuse. C'était signe de beau temps. Alors, d'un cœur encore plus gai, il se retourna contre le vent, pour allumer sa première cigarette. Puis il reprit sa route parmi les bandes d'ouvriers qui, comme lui, descendaient vers le port.

Lorsqu'il fut sur le terre-plein de la Joliette, il se heurta à Chevoleau, son chef de panneau, qui lui dit tout de suite, d'un ton sec :

— Fais-moi une *main* de cinq hommes, pour charger un chaland !... Et tu te mettras avec eux !...

Emmanuel, très ennuyé, répondit :

— Je veux bien te faire la *main !*... Quant à charger le chaland, moi, ça ne me va pas trop !... Je préfère travailler aux soutes comme d'ordinaire !

— C'est à prendre ou à laisser ! — répliqua Chevoleau, en tournant les talons.

Il y avait dans le geste et dans la parole du contremaître quelque chose de plus tranchant que dans l'aigre bise matinale qui coupait, en ce moment, les visages. Emmanuel, endurci à toutes les corvées, se résigna.

Ayant racolé sans peine les cinq hommes, il les emmena, par la place d'Afrique, vers le quai des Anglais. Mais il maugréait intérieurement contre la besogne en perspective, parce que ce n'était pas la sienne.

Il fallut d'abord entourer le chaland d'une cloison de briquettes, afin de retenir les écroulements continuels de houille que déversait le monte-charge. Accroupi sur le bord extrême de l'embarcation, Emmanuel empilait régulièrement les briquettes, à la manière d'un maçon qui construit un petit mur de pierres sèches. Toutes les deux minutes, la benne de fer tournoyait près de ses tempes. Comme il n'osait bouger, dans sa terreur de tomber à l'eau, il tremblait sans cesse d'avoir la tête écrasée par le choc de l'énorme engin, et, lorsque les matières se précipitaient de tout leur poids sur le tas, le chaland oscillait, ou penchait subitement d'un côté. Les hommes, accroupis sur le bord de la plate-forme branlante, accomplissaient des merveilles d'équilibre pour éviter une chute dangereuse. Immobilisés sur l'étroit espace qui les séparait du vide et de la mer, ils raidissaient tous leurs muscles, en sentant le pont se dérober sous eux, et ils fermaient les yeux, au milieu des pous-

sières noires qui leur brûlaient les paupières et déchiraient leurs poumons.

Emmanuel connaissait bien ce supplice de l'asphyxie intermittente dans l'obscurité des soutes. Mais là, sur le chaland, en plein air et en pleine lumière, la torture devenait intolérable. Pour ses yeux dilatés de soleil, pour sa poitrine gonflée de souffles salubres, le passage était trop brusque de la respiration libre à l'étouffement, de la vision limpide à la cécité complète. A midi, il avait les nerfs tellement exaspérés par ce jeu cruel, qu'il fut sur le point de lâcher la besogne. La peur de contrarier Chevoleau et de se l'aliéner pour toujours l'en empêcha.

Après déjeuner, il revint au bateau. Un chaland amarré tout contre attendait sa cargaison. Emmanuel, derechef, y empila les briquettes.

Le vent du nord, qui s'était élevé dès le matin, avait chassé les brumes. Les contours des montagnes prochaines se dessinaient d'un trait net sur un ciel légèrement bleu, et la chaleur de la méridienne rendait visibles les ondulations de l'atmosphère qui couraient comme une flamme d'incendie sur les toitures des Docks : c'était une splendide soirée d'automne. Mais cette gaieté de l'air était perdue pour le charbonnier. Il n'en percevait même pas la douceur caressante. Ses pensées de l'aube s'étaient dispersées avec les tourbillons de noires poussières. L'esprit vacant, il ne songeait ni à la maestra, ni à rien au monde ! Ses muscles

seuls s'ingéniaient dans les limbes de l'inconscience, pour préserver son corps des meurtrissures et le redresser soudain, à la moindre secousse du chaland assailli par les avalanches de charbon. Un roulis perpétuel agitait le plancher flottant, et le sillage des chaloupes à vapeur qui filaient entre les rangées des navires, produisait, de proche en proche, des remous inquiétants.

Enfin, vers trois heures, il éprouva une telle lassitude, qu'il s'assit sur les briquettes, comme sur un petit mur à hauteur d'appui. La sueur traçait des rigoles profondes sur le masque charbonneux de ses joues : il n'y prenait pas garde. La brise marine lui séchait le visage en le rafraîchissant. Son regard se perdait dans la direction des môles éblouissants de soleil, tandis que ses oreilles s'emplissaient de la musique des vagues qui déferlaient là-bas, contre les brise-lames.

Tout à coup, il distingua, sur le quai, une femme vêtue de noir, qui conduisait un enfant par la main. Il la voyait de profil. Les deux bouts de sa mantille flottaient au vent derrière elle. Puis elle tourna la tête du côté des navires : des bandeaux d'or roux éclatèrent sous la bordure sombre du tulle. Emmanuel, le cœur bondissant, cria de toute sa force :

— Madame Marguerite !

Mais elle n'entendit pas, sans doute, à cause du vacarme des attelages. Pourtant, c'était bien elle, avec le petit Simon !... Emmanuel en était convaincu ! Certainement elle était venue pour le voir.

— pour voir «l'endroit où il travaillait !» Et, dans un transport de joie, il se rappela leur promenade à l'Estaque, l'année d'avant !

La maestra continuait sa route, le front baissé. Alors, étreint par l'angoisse qu'elle ne s'arrêtât pas, il cria plus éperdument :

— Madame Marguerite !

Cette fois, elle jeta un coup d'œil furtif dans la direction du chaland et, tout aussitôt, elle ressaisit la main de l'enfant qui s'était échappé et elle se mit à marcher très vite, comme si quelqu'un la poursuivait. Le charbonnier, désespéré, eut envie d'enjamber la passerelle, de courir sur ses pas. Mais quoi ?... Sous quel prétexte quitter son travail ?... Oserait-il seulement se présenter à Marguerite avec cet accoutrement d'une saleté repoussante ?

Dans le même instant, la benne de fer s'abattit au-dessus de sa tête. Les valves s'ouvrirent et l'amas de matières obscures creva comme une trombe sur le tas informe. Les tourbillons asphyxiants montèrent dans l'air pur. Emmanuel, instinctivement, avait fermé les yeux. Du haut de la coupée-Chevoleau qui l'avait surpris à flâner, l'apostro, phait rudement :

— Dis donc, toi ? C'est comme ça que tu tires au renard ?...

Il rouvrit les yeux, en se cramponnant au bordage. La maestra avait disparu !

Ce lui fut un chagrin pire que toutes les souf-

frances de cette mauvaise journée. Plus abattu, plus découragé, il recommença la tâche ingrate. Et, tandis qu'il alignait ses briquettes d'un geste automatique, lui si patient d'ordinaire, il se révoltait contre ce dur labeur qui l'enchaînait comme un esclave, loin du seul être qu'il aimât ! Sa tristesse augmentait à mesure qu'il essayait de réfléchir. En vain se disait-il que c'était sa faute, en somme, s'il avait manqué cette rencontre de la maestra : cette fuite, cette disparition si rapide le frappaient d'une sorte de pressentiment superstitieux. Il se persuadait qu'il y avait entre elle et lui un abîme infranchissable, et que tout était fini, qu'il ne la reverrait jamais plus !

Les bennes de fer tournoyaient toujours au-dessus de sa tête. Une impression d'hostilité sourde se dégageait pour lui de toutes les choses environnantes. Il était près de cinq heures maintenant, le travail allait cesser. La nuit s'annonçait déjà, et, dans le ciel décoloré et froid, traînait l'inexprimable mélancolie des crépuscules d'hiver.

Autour du chaland, les eaux mortes du Bassin National miroitaient comme un immense vestibule tout dallé de marbre où personne ne passait plus, et les canaux de jonction se déployaient, pareils à de grands corridors rigides et glacés. Dans le lointain, sous le bleuissement des vapeurs, glissaient les vergues d'un vaisseau-fantôme. Des clartés pâles et scintillantes comme le diamant, des feux rouges, d'autres d'un vert livide s'allumaient le

long des quais et dans les mâtures des navires. Plus loin encore, vers la ville ensevelie sous les fumées et les brumes, de soudaines aurores boréales projetées par les fourneaux des fonderies enveloppaient d'une lueur sanglante les bâtisses et les cheminées d'usines. De l'autre côté, c'étaient les houles infinies de la mer et le battement lugubre du flot contre les môles. Des cris d'hommes, des claquements de fouets, des hennissements de chevaux, une vaste rumeur indistincte semblait lutter contre l'envahissement de l'ombre...

VIII

EMMANUEL ne comprit jamais les raisons délicates et secrètes qui avaient déterminé la maestra à cette promenade un peu étrange. Elle avait voulu témoigner par là qu'elle pensait toujours à lui, et, en même temps, le remercier tacitement de son intervention récente dans le procès contre les Napolitains. Elle avait cru concilier ainsi la réserve qu'elle s'imposait par devoir avec les sentiments de reconnaissance et d'affection qui l'inclinaient en plus en plus vers cet ami des mauvais jours.

Malheureusement, l'ouvrier n'était pas assez perspicace pour débrouiller ces subtilités de cœur. Il en venait même à se demander si ce n'était point par hasard que Marguerite s'était égarée sur le quai des Anglais !... Rien de plus plausible! L'événement avait eu lieu un lundi, jour de sortie pour la maestra, — sa patronne, Mme Mazella, se réservant le dimanche, — et, si elle avait été si loin, c'est qu'elle désirait montrer le port au petit Simon ! Mais il remarquait tout de suite que ce quai des Anglais, si lointain, si malpropre, était un but de promenade bien extraordinaire pour une femme.

Donc c'était pour lui qu'elle avait affronté les poussières et les boues huileuses, dans cet enfer de charbon. D'ailleurs Marès lui avait appris que son camarade travaillait là. Alors, pourquoi semblait-elle redouter sa présence ? pourquoi abandonnait-elle précipitamment le comptoir, dès qu'il apparaissait sur le seuil du restaurant italien ? Il soupçonnait que Marguerite, soit par caprice, soit par calcul féminin, tentait de l'exciter davantage, en se dérobant.

Les jours, les semaines se passaient. Cette situation ambiguë ne se modifiait point. Nulle circonstance ne surgissait qui permît à Emmanuel le moindre espoir. Il finit par se rebuter, par se dépiter même contre la maestra, qu'il accusait d'indifférence et d'insensibilité. Maintenant il se jugeait bien sot d'avoir rudoyé à cause d'elle et repoussé son ancienne maîtresse !

Peu à peu, par désœuvrement ou besoin de tendresse, il se laissa retomber à cette liaison ignominieuse, qu'il avait été si heureux de rompre. La chanteuse, au moins, l'aimait sincèrement. Toutes les nuits qu'elle volait à son entreteneur, un petit commerçant du cours Belsunce, elle les passait avec Emmanuel. Ce partage répugnant écœurait le jeune homme, mais il s'en accommodait néanmoins, gagné par la contagion de l'exemple. Tant d'autres faisaient comme lui ! Et quand l'envie lui prenait de briser sa chaîne, il reculait, craignant de blesser, de faire de la peine. Il se persuadait même qu'il avait

des obligations à cette créature qui lui donnait de l'amour sans compter.

Humilié de cette fréquentation avilissante, il se rejeta plus ardemment vers l'amitié de Marès, comme pour s'y purifier et s'y raffermir. L'anarchiste, lui aussi, subissait en ce moment une crise douloureuse. Sa foi chancelait, ses idées s'entre-choquaient en contradictions insolubles. Dans leur commune détresse, l'intellectuel et le manœuvre se rapprochèrent davantage : celui-ci cherchant un guide et un conseiller qui le défendît contre lui-même, celui-là pressentant dans l'acceptation tout instinctive du charbonnier, le remède à ses angoisses, la solution des doutes qui le torturaient.

D'abord Marès venait d'être blessé cruellement dans son orgueil. Sa tentative de grève générale avait avorté. Il sortait amoindri de cette aventure. Ce n'était pas seulement la duplicité d'Escartefigue qui avait paralysé son effort, mais, chose inexplicable, la mollesse voulue de ses camarades, Jaubert et Werhlé, qui semblaient agir de concert avec lui. Le pire, c'est que, mêlé plus intimement, durant toute cette affaire, au personnel militant de la Bourse du travail, il avait constaté pour la première fois, la bassesse et l'indignité de la plupart. Voilà donc les âmes d'élites qui avaient assumé la tâche de sauver les autres ! Et il rappelait avec amertume la parole évangélique : « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits ! » Si la doctrine restait impuissante à régénérer les plus intelli-

gents, il fallait désespérer du troupeau et de la doctrine elle-même. Peut-être, hélas ! que la science toute seule ne suffisait pas !...

Sans ménagement aucun, il avouait ses anxiétés à Emmanuel. Il attaquait avec virulence des idées et des gens qu'il exaltait la veille. L'ouvrier, ébahi de ces brusques revirements, ne savait plus que penser. L'humeur irritable et querelleuse de Marès le scandalisait aussi. Mais la nervosité du peintre de carènes s'exaspérait de plus en plus. Un dimanche soir, il arriva tout hors de lui au bar de la *Gerbe d'or*, où il avait donné rendez-vous à Emmanuel et à Ernest, le garçon de chez Coupon.

Tout de suite, il prit à partie ce dernier :

— Ah ! j'en apprends de belles sur ton patron !

— Tu y a mis le temps ! — dit froidement Ernest, qui dissimula sous sa moustache un sourire malin.

— Comment ?... tu savais donc ?...

Et Marès, qui n'en revenait pas, précisa ses récriminations.

Des camarades lui avaient conté que Coupon était gravement compromis dans une vilaine affaire de prostitution : détournement de mineures, trafic clandestin de chair humaine. Le jeune homme s'échauffait à mesure qu'il accumulait les détails. Soudain il éclata :

— Ah ! coquin de sort ! J'admets qu'on se fiche des lois ! Je pardonne le vol, l'assassinat politique !... Il aurait dynamité une maison de banque que je ne dirais rien ! Mais lui, lui un anarchiste,

lui qu'on croyait un pur, faire un commerce pareil !...

Ernest, toujours narquois, laissa passer l'orage. Quand Marès se fut dégonflé, il ajouta négligemment :

— Et dire que tu es lié avec cet individu depuis deux ans, et que tu ne t'es jamais douté de rien !

— Est-ce que tu te doutais, toi ?

— Oh ! oui !... de ça et d'autres choses !

— Et tu as le courage de rester dans cette boîte-là ?

— Qu'est-ce que tu veux, mon ami ! Il faut que je gagne mon pain ! Ce n'est pas ma faute si je suis obligé de le ramasser dans le ruisseau !... N'importe, je peux dire que j'en ai vu de toutes les couleurs depuis que je suis chez Coupon !... D'abord, c'est un receleur. Quand on a une clientèle de nervis, n'est-ce pas, la tentation est trop forte... Ensuite, c'est un drôle de mari, et un père encore plus drôle... Si tu savais ce qu'il tolère à sa femme et à ses filles ! Et elles ne se cachent pas ! Tout ce joli commerce se tripote devant moi ! Mais moi, je ne compte pas : je suis le garçon, un être muet, sans oreilles et sans yeux. Même si je vois et si j'entends, on ne me reconnaît pas le droit de m'indigner. Je te le répète : je suis le garçon, l'homme au torchon, celui qui rince les verres et qui nettoie les tables. J'essuie les saletés des autres. C'est égal! J'en ai vu de bien amusantes derrière mon zinc !

L'anarchiste, scandalisé de cette légèreté insouciante, haussait les épaules :

— Tais-toi, tais-toi !... Je te l'ai déjà dit, tu manques de sens moral.

— Parce que je vis avec des coquins !... Mais toi, mon ami, toi qui es au mieux avec un Escartefigue !...

— Je le connais maintenant !

— Mieux vaut tard que jamais.

Alors Emmanuel, demeuré silencieux comme toujours, prononça tout à coup, avec un accent de rancune profonde :

— Escartefigue, c'est un homme injuste !

On ne releva pas le mot du charbonnier. Marès, un peu mortifié de la leçon, réfléchissait. Mais Ernest, impitoyable, revint à la charge :

— Ce n'est pas pour dire, il t'a joliment roulé, ce gros bouledogue de portefaix !... Vois-tu, moi, j'avais toujours flairé qu'il ne marcherait pas pour la grève !... Il trouve que la poire n'est pas mûre ! Tu comprends, il veut se tailler un rôle, se faire récompenser de ses services par Pierre ou par Paul !... En attendant, il est bien avec tout le monde, avec les socialistes, avec les anarchistes, avec l'administration. Pour moi, il guigne quelque place, tu verras, tu verras !... Oui, oui ! il flatte même Jaubert, parce que Jaubert est le fils d'un gros fonctionnaire. Tu n'as pas remarqué ça ?

Au nom de Jaubert, Marès, touché au vif, sursauta :

— Lui ? je l'exècre !... Quel sale bourgeois ! Quel raté ! Un vaniteux aigri, affolé de réclame, qui n'a jamais rien pu faire, ni comme peintre, ni comme littérateur, ni comme professeur, ni même comme journaliste et qui crève d'orgueil quand une feuille de chou parle de ses conférences !

— Il est très jaloux de toi ! — lança insidieusement Ernest, — c'est comme Werhlé.

— Oh ! Werhlé ! Parlons-en ! Un monsieur si bien mis, qui a toujours de l'argent plein ses poches et qui ne voyage qu'en première ! Tous ces gens-là ne sont venus à nous que pour se donner une importance qu'ils n'auraient pas autrement. Ce sont les parasites de l'anarchie. Des malins qui exploitent la bêtise ou la naïveté des masses ! Et cela déclame contre les prêtres, contre les budgétivores ! Allons donc ! Leur rêve à tous, c'est un rond-de-cuir directorial, ou une écharpe de délégué, dans un comité de salut public.

Ernest ricanait de plus belle :

— Comment as-tu pu croire à leur désintéressement ?

— Comment ?... parce que, moi, je ne considère que les idées, le triomphe de la cause ! Je m'imaginais que les autres me ressemblaient. Et puis, à vrai dire, qu'importent les instruments, si le résultat est obtenu ! Mais, tout de même, il y a un degré de malhonnêteté que je ne supporte plus. L'atmosphère de certains milieux est asphyxiante pour moi. Ah ! ces politiciens de profession, cette

racaille pérorante et gesticulante, quel monde, quelles âmes ! Des bandits qui ont des nervis à leur solde !... Oui, oui ! j'en ai la preuve. C'est du propre, avoue-le !...

Le garçon de bar n'avait pas cesser d'effiler entre ses doigts qu'il savait jolis les poils soyeux de ses moustaches. Il reprit ironiquement :

— Comme ça, mon pauvre Marès, rien ne va plus ? Tu fais comme moi, tu prends ta retraite ?

— Ma foi, je suis très perplexe, — dit Marès.

Ernest se mit à rire subitement, et, avec son talent de cabotin, habile à contrefaire les gens, il plaisanta :

— Tu vas proclamer, comme Escartefigue : « Je me retire dans ma tour d'ivoire ! »

— Vrai ? il a dit ça ?

— Si, si ! C'était au moment de votre campagne pour la grève. Il fallait l'entendre crier chez Coupon, avec sa grosse voix de charretier : « S'ils continuent à m'embêter, je ren'trre dans ma tour d'ivoire ! » Il roulait ses *rr* à vous donner le frisson !

— Pas possible !

— Quand je te l'affirme.

— Il aura tenu ça d'une conférence de Jaubert !

Ernest mis en verve conta de nouvelles anecdotes et cita des mots recueillis par lui chez Coupon, ou dans les conférences publiques. Il détaillait et mimait ses récits avec un tel sens des ridicules que l'anarchiste lui-même, malgré tout son sérieux, se laissa gagner par le fou rire. Et

ainsi cette réunion qui s'annonçait plutôt orageuse finit dans les effusions d'une cordialité toute provençale.

Désormais, ils prirent l'habitude de se retrouver chaque lundi, au *Splendid-Bar*, que Marès préférait à tout autre, pour la splendeur de la décoration. Ernest et le peintre de carènes étaient des amis d'enfance. On évoquait ensemble de vieux souvenirs, mais on avait maintenant des rancœurs et des désillusions communes, on éprouvait une sympathie mutuelle de désabusés. Pour toutes ces raisons, Marès se montrait plus indulgent à l'égard d'Ernest, et il lui pardonnait sans trop de peine ce qu'il appelait « son manque de sens moral ».

Quand il était libre, le garçon de bar rejoignait le peintre et le charbonnier chez Mme Bonamour, l'herboriste de la rue du Petit-Puits. Cela devint à la longue un conciliabule régulier.

Emmanuel avait parlé de Marès à sa logeuse, qui manifesta bientôt le désir de le connaître, et, d'autre part, il vantait sans cesse à l'anarchiste les qualités peu ordinaires de Mme Bonamour. C'était une personne de tête, instruite, qui lisait toujours, et, avec cela, si obligeante, si bonne ! Elle devait avoir une religion à elle, bien meilleure que toutes les autres. Emmanuel ne tarissait pas en éloges : « Mme Bonamour était la providence du quartier ! Mme Bonamour était adorée des pauvres ! Mme Bonamour était visitée par des riches et par des savants ! Enfin, elle possédait une bibliothèque,

et elle serait heureuse de prêter des livres à Marès. »

Le peintre se laissa convaincre. Il vit l'herboriste qui lui plut. Presque tous les soirs, après son travail, il accompagnait son camarade rue du Petit-Puits, et l'on causait jusqu'à dix heures, dans l'arrière-boutique de M[me] Bonamour.

Cette personne singulière était une femme grasse et robuste, la figure pleine, les yeux bleus, les cheveux gris, le teint extraordinairement frais et tout éclatant de santé. Elle était vêtue avec une netteté méticuleuse, et ses mains un peu replètes, mais très fines, étaient aussi soignées que des mains oisives : ce qui ne les empêchait pas d'être sans cesse en mouvement pour préparer des remèdes, pour panser des plaies, pour toucher légèrement aux pires ordures de la misère. Comme elle avait étudié afin d'être sage-femme, elle avait gardé de son passage dans les hôpitaux le tablier blanc des infirmières, dont la bavette s'épingle au corsage. Quand M[me] Bonamour se tenait sur le seuil de sa boutique, ce tablier immaculé semblait faire de la lumière et de la propreté autour d'elle. Dans la sombre ruelle du Petit-Puits, à l'atmosphère fétide, au ruisseau toujours obstrué d'immondices, cette chose claire et lustrale était comme un soulagement pour les yeux.

Au début, l'herboriste, très prudente de son naturel, se tint sur la défensive avec Marès. Leurs premiers entretiens roulèrent autour des questions

sociales. Puis on aborda la religion, et, quand elle se fut entièrement convaincue de la sincérité, de la droiture du jeune homme, elle finit par lui déclarer, après mille précautions oratoires, qu'elle était « théosophe ». L'anarchiste avait entendu parler de la secte : il ne se montra pas autrement surpris. Ses étonnements commencèrent, lorsque Mme Bonamour fit allusion à des Maîtres, à des Initiés invisibles, ayant le don des miracles. Marès, bourré de lectures matérialistes, montra beaucoup de mépris pour de telles opinions, il en plaisanta même, ce qui froissa Mme Bonamour :

— Vous avez tort ! — lui dit-elle d'un ton piqué, — avant de juger, il vaudrait mieux comprendre. Tenez ! Lisez ceci, en toute bonne foi.

Et elle lui mit dans les mains des brochures de vulgarisation, où la métaphysique bouddhiste était exposée dans ses principes les moins abstrus.

Ces petits livres leur fournirent un aliment inépuisable pour les discussions de chaque soir. Marès, à la fois attiré et repoussé par ces doctrines qui satisfaisaient son penchant à l'ascétisme, mais qui choquaient toutes ses idées antérieures, se passionnait à les réfuter. Emmanuel, bien qu'il n'entendît rien à tous ces raisonnements, les écoutait néanmoins avec dévotion, pour le seul plaisir d'entendre parler si longtemps et si bien, et, dans le fond de son cœur, il souhaitait que son ami et Mme Bonamour eussent raison tous les deux. D'ailleurs la beauté des paroles, quelles qu'elles fussent,

le ravissait. Ernest n'apportait à ces entretiens qu'une méfiante curiosité, dont la maîtresse de maison témoignait parfois de l'inquiétude.

De temps en temps, des inconnus venaient assister à ces joutes de controverse. Leur maintien, la discrétion de leur langage, les signes d'intelligence qu'ils échangeaient, trahissaient en eux des adeptes. C'étaient des gens de tout âge et de toute catégorie : un vieux pilote qui avait navigué en Extrême-Orient, un jeune homme imberbe dont le pardessus couvert de fourrures faisait l'émerveillement du voisinage, un laveur de vaisselle, une ancienne professeur de piano. On vit même apparaître un jour une dame anglaise violemment parfumée et vêtue de blanc des pieds à la tête. Mais, d'habitude, il n'y avait dans l'arrière-boutique que Marès et Emmanuel.

Ils arrivaient un peu après huit heures, la cigarette à la bouche, malgré que Mme Bonamour leur reprochât vivement l'usage du tabac. Celle-ci, en tablier d'infirmière, était assise à l'angle de la cheminée, sous un buffet de cuisine qui lui servait de bibliothèque, et d'où elle extrayait des brochures et des revues, selon les besoins de la dispute. L'autre angle était occupé par M. Bonamour, homme taciturne et rangé, qui semblait en admiration devant sa femme. Son existence se passait à trier des simples, à cribler, à torréfier des graines, à coller des étiquettes sur des bocaux. Après son souper, il fumait une pipe, la seule que lui permît son épouse,

et, tout en fumant, il caressait le poil d'une grosse chatte angora qui ronronnait sur ses genoux. Cette bête, à qui Mme Bonamour avait donné le nom mystique de Dhyâna, était traitée par chacun comme une véritable personne.

Tout d'abord, on épuisait les banalités courantes, afin de s'entraîner à l'attaque et à la riposte. Ou bien, l'herboriste prêchait le mariage aux deux jeunes gens, disant que cela valait mieux pour « leur santé physique et morale ». Elle y exhortait surtout Emmanuel, dont elle paraissait soupçonner la liaison avec la chanteuse. Le charbonnier répondait invariablement :

— Moi ?... je ne me marierai jamais !...

— Mais pourquoi ? Quel entêtement !...

— Que voulez-vous ! C'est mon idée comme ça.

Et, d'un air honteux, il baissait la tête, pour cacher des larmes qui lui montaient aux paupières,

Impatient de disserter, Marès coupait court aux conseils maternels de l'ex-infirmière. La conversation dérivait aussitôt vers l'éternel sujet de leurs débats : le monisme spiritualiste des théosophes auquel Marès opposait les arguments de l'atomisme scientifique.

Le peintre de carènes s'exprimait avec une abondance et une facilité toutes méridionales. Naturellement éloquent, il joignait à sa faconde une extrême subtilité dialectique, qui étonnait Mme Bonamour, sans la persuader :

— Vous parlez bien, monsieur Marès ! — lui

disait-elle, — et vous raisonnez encore mieux. Mais ça n'a pas grande importance pour la vérité. L'essentiel est de *voir*, d'un cœur pur, les choses de l'Enseignement. La morale, croyez-le, est plus utile que la science et la logique...

Très sage, très maîtresse d'elle-même, elle fixait sur lui ses grands yeux bleus aux prunelles profondes comme une eau paisible, et tout dans son attitude signifiait une assiette tranquille et définitive dans une foi inébranlable.

Marès s'irritait de cette obstination, il reprenait ses arguments avec plus d'impétuosité. Mme Bonamour souriait de cette fougue juvénile. En apparence indifférent, le mari taciturne continuait à caresser la grosse chatte. Emmanuel, qui redoublait d'attention, sentait confusément que les idées de l'herboriste devaient être les meilleures. Pourtant, il était suspendu aux lèvres de son ami, et bouche béante, comme en extase, il buvait ses paroles.

IX

CES doctes assemblées chez Mme Bonamour se répétèrent quotidiennement durant tout l'hiver. La doctrine des théosophes s'insinuait peu à peu dans l'esprit de Marès. Son sens de la justice, sa morale austère, son orgueil même y trouvaient leur compte. Ce qui le rebutait, c'était la partie métaphysique, le caractère occulte de cette religion qui prétendait cependant à la certitude d'une méthode positive fondée sur l'observation directe. Tout ce qu'il avait absorbé de la science occidentale le rendait circonspect à l'égard de ces aventureuses spéculations du vieil Orient. Comment croire, lui matérialiste, à la survivance de l'âme, à sa réincarnation en de multiples existences, enfin à tout cet au delà peuplé de fantômes et de puissances invisibles, où les initiés de l'Inde entraînaient son imagination ? Il demeurait très perplexe, attendant l'illumination promise dans les livres des Maîtres, — et sa crise se prolongeait indéfiniment.

Emmanuel, au contraire, avait trouvé la tranquillité d'âme dans son amitié de plus en plus étroite et exclusive avec l'anarchiste. Sa passion, faute d'aliment, s'était assoupie. Il avait appris que

Marguerite gérait maintenant le restaurant de Mme Mazella, la veuve étant retournée à Florence. Ce changement de fortune l'éloignait de lui davantage encore : elle n'était plus la pauvre ouvrière d'autrefois. A présent, c'était une dame, une commerçante, presque une riche à ses yeux.

Il pensait à elle de moins en moins. En revanche il reportait sur Marès tout ce qu'il y avait en lui d'affection vacante. C'était touchant, ce culte du colosse pour l'être intelligent et faible qui l'instruisait. Comme, en dehors des faits divers des journaux, Emmanuel était incapable de la moindre lecture, il fallait l'enseigner oralement. Marès y excellait, et l'autre lui en avait une gratitude infinie. Il aurait quitté tous les plaisirs pour un entretien de l'anarchiste. D'ailleurs celui-ci exerçait un contrôle sévère sur la conduite de son ami. Il lui interdisait toutes les distractions qu'il jugeait dangereuses ou corruptrices. La seule qu'il lui permît, c'était d'assister, le dimanche, aux concerts classiques de la rue Paradis. Tous deux se rencontraient là, aux troisièmes galeries, avec des jeunes gens de leur connaissance, des ouvriers de luxe, pour la plupart anarchistes. Emmanuel, bien qu'il se déclarât très amateur de musique, s'amusait surtout à regarder la salle, lorsque, par hasard, il ne dormait pas. Quant à Marès, il était fou de Beethoven et de Wagner.

L'été commença mal pour le peintre de carènes qui chôma presque continuellement. A plusieurs

reprises, il dut emprunter de l'argent à Emmanuel. Mais la rareté du travail lui ôtait tout espoir de se libérer avant longtemps. Il n'y avait rien à faire à Marseille, pas même dans la décoration d'appartements ! Tous les camarades de Marès émigraient vers Nice et les villes du littoral, où les réparations des hôtels et des villas d'hivernage s'exécutent pendant la belle saison. De guerre lasse, et pour ne pas s'expatrier, il se résolut à s'adresser à Charles Artaud, lui demandant, faute de mieux, une besogne de copiste, bien qu'il eût horreur de toute occupation qui entravait tant soit peu la liberté de son esprit.

Dans la première semaine de juillet, l'avocat lui proposa, au nom de son ami, l'abbé Carlavan, un travail extraordinaire et très difficile. Il s'agissait de redorer la grande Vierge, haute de dix mètres qui domine le campanile de Notre-Dame de la Garde.

Cette opération ne se renouvelle que tous les vingt-cinq ans. Très dispendieuse, elle est aussi très périlleuse pour les ouvriers, en raison de la difficulté qu'il y a d'établir, à une telle élévation, et sur un si petit espace, un échafaudage solide. Aucun peintre ni doreur de la ville ne consentait à s'en charger. Le chapitre de la basilique allait s'adresser à une maison de Paris, lorsque l'abbé Carlavan se souvint de Marès. Entré dès l'âge de douze ans à l'école des mousses, le peintre de carènes avait même navigué quelque temps. Léger

et souple de corps, habitué de longue date à grimper aux cordages, il ne refuserait sans doute pas ce travail très bien payé qui exigeait encore plus d'acrobatie que de métier. Mais le directeur de l'Orphelinat Saint-Joseph n'entendait pas seulement, par cette offre, obliger son ancien élève, il avait sur lui de pieuses intentions.

A la surprise de Charles Artaud, l'anarchiste accepta très volontiers. Il parut même flatté de la préférence qu'on lui accordait. Autrefois, il aurait jeté de hauts cris à la seule idée de travailler pour les prêtres. Mais l'exemple de Mme Bonamour avait bien mitigé ses haines anticléricales. Au fond, il ne gardait plus de haine du tout. Les préceptes théosophiques l'avaient pénétré à son insu. En effet, il est écrit dans les livres de la Sagesse antique : « *La voie du Christ est, pour un grand nombre, la plus sûre qui conduise à la vérité.* » Ailleurs : « *Nous ne venons détruire aucune religion, mais les confirmer toutes.* »

Ce qui dominait ces considérations, c'est le sentiment que, pendant un grand mois, il allait être libre, comme il ne l'avait jamais été. Là-haut, à la pointe du Campanile, personne ne viendrait le surveiller. Il serait son maître absolu, et, constamment, il aurait sous les yeux le spectacle merveilleux et changeant de la ville et de la mer.

Huit jours après, il se présentait à la porte de la Basilique avec son attirail de doreur. La colline sainte allait devenir son atelier.

Tout était préparé pour lui. Les charpentiers avaient dressé au sommet de la lanterne quatre poutres reliées entre elles par des traverses et munies d'arcs-boutants, auxquels était accroché le « plateau », sorte de passerelle volante, où l'ouvrier devait s'installer. Il fallait grimper jusqu'au socle de la statue par une corde à nœuds, puis atteindre le plateau, en escaladant des échelons fichés en travers des poutres. Mais le plus pénible, c'était de se maintenir en équilibre sur cette planche vacillante et de se garer du vertige. En outre, une grande habileté, une grande sûreté de main était nécessaire, pour découper exactement les feuilles d'or mince, sans gâcher la coûteuse substance, et pour les appliquer ensuite sur le métal de la statue, sans gondolements ni déchirures.

Marès avait hissé le plateau jusqu'au dernier des arcs-boutants. Il commença par dorer le diadème de la Vierge, et, d'arc en arc, à mesure que l'enduit sécherait, il descendrait progressivement vers la base.

Les premiers jours lui furent extrêmement durs. Puis, bientôt, il reprit l'habitude de cette vie aérienne, qu'il avait tant aimée lorsqu'il était marin. Son travail le passionnait, et il se plaisait aussi dans ce cadre religieux qui était en harmonie avec ses idées nouvelles. L'inquiétude croissante de son âme lui faisait pressentir, comme très proche, tout un bouleversement intérieur.

Deux événements singuliers, dont il ne dit ja-

mais rien à Emmanuel, avaient fortement frappé son esprit. L'un s'était p oduit la semaine d'avant, un soir qu'il était rentré chez lui un peu anémié par le manque de nourriture, et, en même temps, tout enfiévré d'une discussion qu'il venait de soutenir chez Mme Bonamour. Encore une fois, il avait affirmé avec intransigeance son *Credo* matérialisé. Il s'était couché tout de suite, et, durant une longue insomnie, ses arguments repassèrent sans trêve dans son esprit impuissant à les maîtriser et comme emporté par un mouvement automatique. Alors, tout à coup, en pleine veille, dans la pleine lucidité de sa conscience, des mains surnaturelles, des mains douées d'une vigueur irrésistible le terrassèrent sur son lit et lui étreignirent la poitrine avec une telle violence qu'il s'évanouit de douleur.

Marès avait vu là un avertissement, une réponse de l'Invisible à ses négations imprudentes. Il en était ébranlé, mais, craignant d'avoir été victime d'une hallucination, il n'osait encore prendre un parti définitif, et il attendait avec angoisse que le phénomène se renouvelât.

L'autre fait mystérieux lui avait été révélé par Mme Bonamour.

Tous les dimanches, l'herboriste se rendait chez les frères Poomull, deux Hindous, marchands de curiosités orientales, qui avaient leur magasin dans la rue Saint-Ferréol. Or, un après-midi, comme une dame russe, récemment arrivée de

Bombay, racontait un prodige opéré, en sa présence, par un yogui, une topaze ternie, enchâssée au socle d'un bouddha d'ivoire, avait lancé des fulgurations éblouissantes dans la pénombre de la boutique. Et le jet de flamme persista tout le temps que la dame mit à conter le prodige. Après quoi, il s'éteignit. Les deux frères Poomull, qui avaient écouté le récit, la dame russe, Mme Bonamour enfin, pouvaient certifier cette étrange coïncidence : tous avaient *vu* la chose de leurs yeux.

Bien qu'il appelât à son secours mille raisons scientifiques, et qu'il s'accusât d'absurdité et d'enfantillage, Marès subissait constamment la hantise de ces deux faits bizarres. A tous les raisonnements que lui suggéraient ses lectures passées, son esprit trop subtil ripostait par des vraisemblances contradictoires. Pour échapper à l'obsession, il s'efforçait de se concentrer tout entier dans sa tâche. Le travail pressait, d'ailleurs : il était indispensable que tout fût terminé pour la grande fête de l'Assomption. Alors, sa main coupait plus vite dans les feuilles d'or, ses yeux n'apercevaient plus que le métal de la statue, les articulations des membres, les sinuosités de la draperie qu'il s'appliquait à recouvrir, en économisant autant que possible sur le revêtement précieux. Mais, l'instant d'après, l'obsession revenait, tenace, indestructible.

Tout ce qui entourait le jeune homme contribuait à l'exalter davantage vers le merveilleux :

cette basilique, toujours bourdonnante de prières, ce parvis, ces degrés où se déroulaient des processions. Il ne se passait presque pas de jour sans une visite de pèlerins, qui s'arrêtaient à Notre-Dame de la Garde, au retour de Lourdes, ou sur le chemin de Rome. Et les quartiers avoisinants étaient habités par des Italiens, crédules jusqu'à la plus fanatique superstition. Des femmes, des pêcheurs montaient sans cesse au sanctuaire, portant des ex-voto ou réclamant des messes. Ainsi, le postulant théosophe vivait dans une perpétuelle atmosphère de foi et de mysticité.

Il y vivait du matin au soir, car il ne redescendait de la colline qu'à la nuit tombante. A midi, il déjeunait dans le réfectoire des pèlerins, où les deux sœurs préposées à la vente des objets de piété — deux franciscaines de Marie — lui servaient son repas à tour de rôle. Il goûtait comme un apaisement délicieux à sentir glisser autour de lui leurs voiles et leurs robes de laine blanche. Cela lui rappelait le temps où, à l'Orphelinat Saint-Joseph, sœur Sébastienne, la sœur des petits, lui enfilait ses bas avec des câlineries maternelles et en le rudoyant un peu.

Sœur Ursule, la plus vieille des deux, lui rappelait surtout sœur Sébastienne. Elle bougonnait quelquefois, et elle avait une figure de paysanne, toute marquée de couperose. Mais la plus jeune, sœur Claire, était jolie, d'humeur gaie, avec beaucoup d'esprit naturel et le don des réparties

piquantes. Marès aimait extrêmement son entretien.

Quelques jours avant l'Assomption, sœur Claire lui dit à brûle-pourpoint :

— Avez-vous songé ? C'est dans trois jours la Sainte-Marie : vous communierez avec nous, Monsieur Marès ?...

L'anarchiste, stupéfai de cette brusque attaque, répliqua sur un ton moitié ironique, moitié fâché :

— Oui, je communierai de cœur avec vous !

— Comment ?... de cœur seulement ? Vous n'êtes donc pas chrétien ?... Est-ce possible ? Vous qui risquez votre vie chaque jour pour la Sainte Vierge ! Oh ! elle vous convertira, elle vous fera cette grâce, en récompense !

Marès, très embarrassé, ne répondait pas. La religieuse insista :

— Pourtant vous êtes bien un pupille de l'abbé Carlavan ?

— Je l'ai été ! — dit Marès, en rougissant.

— Alors, vous avez perdu la foi ?

— C'est selon. On ne la perd jamais complètement, ma sœur.

Elle vit bien que le peintre ne voulait pas avouer toute sa pensée. Elle soupira, avec un accent de commisération :

— Mon Dieu ! si je pouvais quelque chose pour vous...

— Vous pouvez beaucoup ! — dit Marès, d'une voix subitement altérée, — priez pour moi, ma

sœur ! En ce moment, voyez-vous, j'ai besoin qu'une pensée pure comme la vôtre me soutienne...

Il souriait tristement, à l'idée de tous les combats spirituels qui se livraient en lui et qui le torturaient. Sœur Claire reprit :

— Nous prierons pour vous, sœur Ursule et moi ; je vous le promets, monsieur Marès !

— Oui ! priez pour moi, ma sœur.

Ayant allumé une cigarette, il continuait à sourire, et, par respect humain, il affectait de la légèreté et de l'insouciance. Mais ses nerfs exaspérés d'une méditation trop intense se détendirent, et voilà que, tout à coup, il fondit en larmes. Eperdue, la franciscaine se précipita vers lui :

— Qu'avez-vous, monsieur Marès ? Vous souffrez peut-être ?

— Non, non ! Je n'ai rien, ma sœur ! Seulement, il y a des mots si doux, si fraternels, que je ne puis les entendre sans pleurer !

Il rentra ses larmes, ralluma sa cigarette éteinte, salua la religieuse, et, pour reprendre courage avant de monter au Campanile, il alla s'accouder sur le mur de la terrasse, du côté qui regarde la mer.

X

ON était à la veille de l'Assomption, — et Marès, ayant perdu beaucoup de temps après l'Enfant-Jésus, avait encore à dorer tout le bas du manteau de la Vierge.

Il avait trop présumé de ses forces, en se chargeant seul d'un tel ouvrage. Cependant, tout serait fini pour le soir, il y comptait fermement. Le lendemain, à la première heure, les charpentiers abattraient l'échafaudage qui masquait la statue. La ville, en s'éveillant, pourrait saluer, dans la fraîcheur de l'aurore, l'Image resplendissante.

Ce matin-là, il escalada gaiement les marches de la lanterne. C'était sa dernière journée de travail. La satisfaction de la tâche accomplie le remplissait d'une sorte d'enthousiasme, et il se sentait aussi moins troublé depuis sa conversation avec sœur Claire. Jamais l'atmosphère n'avait été plus limpide. L'opulence de la grande cité maritime étendue à ses pieds excitait dans son imagination des mirages de bonheur, et la sérénité de l'espace le pacifiait.

A une profondeur vertigineuse, Marseille étalait sous lui l'incendie rose de ses toits brûlés par la

canicule, l'incandescence de ses roches arides, et son port aveuglant de lumière, d'où les mâtures des navires émergeaient comme d'un gouffre tout blanc. Il lui semblait qu'il apercevait ces choses du pont d'un bateau, à travers la glace unie d'une eau transparente, et que c'était une ville ensevelie qui reposait là-bas, au fond d'une plaine sous-marine éclairée par un soleil inconnu.

Des événements de sa vie de matelot lui revenaient à demi effacés. Il essayait de se remémorer les pays d'Orient où il était allé jadis et qui n'avaient laissé en lui que de confuses sensations d'étouffement et de langueur. Pourtant, il avait stationné en rade de Colombo, de Singapour, de Hong-Kong, de Nagasaki ; mais il n'y était point entré. Il avait oublié jusqu'à la figure des lieux, et tous ces noms magiques dont il se répétait obstinément les syllabes ne disaient plus rien à son esprit. Alors, pour bercer sa rêverie inconsistante, il se mit à siffler des airs d'opéra, puis, par une association d'idées très lointaines, il modula soudain le début d'un cantique qu'il avait appris autrefois à l'Orphelinat Saint-Joseph :

Sans amour, ma science est vaine
Comme le songe, dont à peine
Il reste un léger souvenir...

Il s'arrêta aussitôt, tout surpris de cette réminiscence : c'étaient les paroles qu'il chantait, lorsqu'il était mousse, car il n'en savait point d'autres. Il

grimpait dans la hune, où il se blottissait pendant des heures, afin d'échapper aux sévices des gens d'équipage, et là, cramponné aux cordages, ivre d'air pur et d'immensité, il chantait à perdre haleine entre le ciel et l'eau.

Marès s'attendrissait tout en chantant, sur ses souffrances d'enfant. D'en bas, par intermittence, des cantiques répondaient au sien. Cette veille de fête, les fidèles affluaient au sanctuaire, plus nombreux que de coutume. Des pèlerinages, des confréries défilaient aux flancs de la colline, bannière en tête. Tout le long de la terrasse, les sœurs franciscaines, aidées par les sacristains, disposaient des oriflammes pour le passage de la procession. Ces allées et venues insolites, ces apprêts solennels redoublaient la hâte du doreur. Il se reprochait les divagations de sa pensée et même les chansons dont il accompagnait son travail. Fiévreusement, il appliqua les dernières feuilles d'or sur la frange du manteau virginal...

Enfin, vers cinq heures, il eut terminé. Le soleil commençait à s'incliner vers les falaises de l'Estaque. Un reflet rose très pâle qui se fonça bientôt jusqu'au carmin le plus vif toucha le faîte du Campanile, glissa comme une soie légère du haut en bas de la tour de la basilique, se répandit sur les déclivités rocheuses de la colline. Un moment celle-ci fut toute de pourpre... Marès, qui se reposait, les jambes croisées sur la passerelle volante, regarda la lueur s'évanouir, s'éteindre lentement

dans la mer. Elle disparut tout à fait, et il sembla au jeune homme que le golfe en était assombri et que les eaux étaient devenues plus désertes et plus froides. En même temps, une mélancolie lui venait au cœur. Il songeait que c'était la fin de sa tâche et que, tout à l'heure, il descendrait, pour n'y plus remonter, de ce refuge aérien, où il avait connu, avec l'âpre orgueil de la solitude, toutes les affres du doute et tous les élans de l'extase. Le danger même l'y attirait, il s'y était attaché peu à peu durant ce long mois de labeur, et il sentait que quelque chose de lui allait rester là.

Avant de s'accrocher à la corde à nœuds pour regagner la lanterne, il jeta un suprême coup d'œil sur son œuvre. Tout était irréprochable, sauf peut-être vers le haut, où se trahissaient les tâtonnements du début. Le diadème de la Vierge ne le satisfaisait pas. Une feuille avait glissé formant des boursouflures sur le bandeau de la couronne. Sans doute, ce petit défaut ne se distinguait pas du parvis. Mais, par conscience de bon ouvrier, Marès tint à honneur de le rectifier.

Il se pendit aux câbles du palan, les poulies grincèrent, le plateau se hissa jusqu'au dernier des arcs-boutants. Le doreur se pressait d'exécuter ces manœuvres, tremblant de ne pouvoir achever avant la nuit. Le jour baissait.

A peine s'était-il installé sur la passerelle, qu'un nouveau cantique éclata dans le lointain. Deux à deux, sous la conduite de leurs prêtres, des pèle-

rins bretons escaladaient les sentiers qui mènent au sanctuaire. Émus par les sons graves de la psalmodie, entraîné par l'exemple, le peintre, aussitôt, entonna à pleine gorge le motif mystique du *Tannhäuser*, qu'il avait entendu aux concerts classiques. Il découpait les feuilles d'or, en chantant, et, malgré lui, il s'interrompait sans cesse, pour contempler le prodigieux horizon.

Il était sept heures. Le crépuscule tombait. Marès avait réussi à faire disparaître les boursouflures du diadème. Maintenant c'était bien fini ! Il était heureux. Mais il ne pouvait s'arracher à la fascination du spectacle. Ce qu'il voyait était extraordinaire et transportant.

La mer, autour des îles et des falaises, éparses comme des morceaux de continents détruits, la mer rayonnante et lisse, se teignait d'un vert mêlé d'or, splendeur fluide qu'on sentait mourir à chaque minute. Entre l'embrasement des plaines marines et les masses noirâtres des montagnes, Marseille se creusait, cuve fantastique et formidable, sombrant sous des traînées de vapeurs grises que nuançait encore un peu de pourpre, — cité à la fois chimérique et réelle, hallucinante de netteté, écrasante de tout le poids de ses pierres amoncelées. Dans sa bordure de murailles lilas et roses, le bassin du Vieux-Port sommeillait, immobile comme un miroir d'ébène, où se reflètent les flammes d'un brasier. Mais les brumes, les fumées d'usines déferlaient toujours, plus compactes, sur le mou-

tonnement des toitures, sur tout l'espace nébuleux et vague, pareil à un champ volcanique, aux exhalaisons sulfureuses. Çà et là, des colonnes de ténèbres denses s'élevaient toutes droites comme les panaches d'un Etna ; des spirales jaunes bouillonnaient en cataractes ; des nuées rousses voguaient, diaphanes, vers les hauteurs du ciel. La terre et la mer s'abîmaient, envahies par les ombres...

Les ombres s'épaississaient encore. Les contours de la ville se discernaient faiblement sous une trame de fumées blanches, sous un immense linceul couleur de scabieuse. En face, du côté du ponent, le firmament se liquéfiait en coulées de nacre et de bronze rouge, embrasant les fenêtres des maisons, et, tout le long des quais, les lampes électriques scintillaient soudain, comme des lucioles dans un hallier. Etoilés par les points d'or des phares, les deux bras de la jetée s'allongeaient immensément, parmi les houles d'émeraude et d'hyacinthe vers un pays de rêve.

Déjà, l'ombre était victorieuse. On aurait dit, à travers l'étendue opaque et décolorée, une chute immense de violettes. Seules, les lumières du port étincelaient, bleuâtres et fraîches comme un collier de brillants suspendu sur l'eau noire. Et, par-dessus les monts de Saint-Cyr, aube illusoire qui rosissait les cimes, dans une pâle clarté d'or, la lune surgissait, comme un soleil levant...

Debout sur la passerelle vacillante, dominant le

Campanile et la couronne même de l'Image sainte, le doreur de la Vierge contemplait le combat de l'ombre et de la lumière, — agonie sacrée. Soudain, une lourde coupetée ébranla l'édifice, des ondes sonores se propagèrent en longues vibrations, et toutes les cloches de la basilique se mirent en branle. C'était la volée des grandes fêtes. La tour gémissante trépidait sous lui, de la base au sommet. Une ivresse de l'âme et des sens emportait la pensée. Puis, le grondement de l'orgue se déchaîna sous les voûtes de la nef ; une rumeur de psaumes semblait émaner de toutes les pierres, et Marès, éperdu, prêtait l'oreille et frissonnait dans toute sa chair, comme s'il était enveloppé par des effluves d'adoration.

Pourtant, il fallait redescendre. Tout à l'heure, le sacristain fermerait la porte de la tour. Encore une fois, il se retourna vers son œuvre. Il l'apercevait d'en haut, du dernier arc-boutant qui dépassait le diadème de la statue. Emprisonnée entre les poutres de l'échafaudage, dans une pénombre lumineuse, l'Image rajeunie, sous sa gaine d'or éblouissante, jaillissait du pinacle de la lanterne comme une flamme de bûcher élancée vers le ciel. Le phare mystique, ravivé par les mains du bon ouvrier, allait éclairer d'une lueur plus belle les voies innombrables de la mer.

Marès s'était mis à genoux pour la voir. Il se redressa, face à la ville, les bras tendus, vers les échelons où il allait s'engager. Au même moment,

une cloche tinta, lentement, à intervalles égaux, annonçant la bénédiction du Saint-Sacrement... Une vision d'enfance flotta devant les yeux du peintre, et tout à coup un trouble inexplicable s'empara de lui, ses artères palpitaient, ses genoux s'entre-choquèrent. Il comprit qu'il chancelait, qu'il allait choir dans le vide. Il ferma les yeux, en poussant un cri d'horreur ! Ses pieds avaient quitté le plateau : immédiatement il eut la sensation d'une main violente qui le saisissait au vol, une main surnaturelle comme celles qui l'avaient terrassé, l'autre soir... Sous le choc d'une indicible épouvante, sa conscience s'éclipsa , — et son âme, avec la ville, entra dans la nuit...

Le lendemain, jour de l'Assomption, il se réveilla dans le dortoir des pèlerins. Egaré, il cherchait à deviner où il se trouvait : il ne se souvenait plus de rien. Pourtant, sœur Claire se trouvait à son chevet et il y avait beaucoup de monde dans la salle. Tout contre le lit, se pressaient Emmanuel, sœur Ursule, l'abbé Carlavan. Ils paraissaient épier ses moindres mouvements, l'expression de ses yeux, tandis que sœur Claire, pour la vingtième fois, expliquait aux arrivants la miraculeuse aventure.

« La veille, après la nuit close, le doreur s'était attardé tout en haut du Campanile. Il avait fait un faux pas, sans doute, en descendant de l'échafaudage, et, par un hasard déconcertant, sa longue blouse de peintre s'était accrochée à la main bénis-

sante de l'Enfant-Jésus. Il était resté suspendu ainsi, jusqu'au moment où les soldats du poste voisin, accourus aux clameurs de la vigie, l'avaient sauvé en risquant la mort à leur tour. On l'avait transporté là, en attendant que les infirmiers de l'Hôpital le vinssent prendre sur leur brancard. »

Et sœur Claire, étouffant un sanglot, répétait à la foule :

— Je lui avais bien dit que la Sainte Vierge lui ferait une grâce en récompense !...

La plupart des assistants étaient convaincus du miracle. La nouvelle s'en était répandue avec une rapidité foudroyante dans les quartiers populaires qui environnent la colline. Les Italiens surtout, hommes et femmes, étaient montés en grand nombre pour voir « celui qui avait obtenu la grâce ». Et beaucoup d'étrangers s'étaient joints à eux, — des pèlerins venus à Marseille pour la fête.

Marès, bien que ses yeux fussent ouverts, paraissait toujours dans le coma. Autour du lit on parlait à voix basse.

Brusquement, les cloches de la basilique s'ébranlèrent : c'était le premier coup de la grand'messe. Au bruit assourdissant qui secouait les murailles, le malade sursauta, s'accouda sur le traversin, son regard éclairci semblait chercher quelqu'un.

L'abbé Carlavan, croyant comprendre sa pensée, se précipita sur lui. Ses grosses lèvres humides s'agitaient convulsivement, ses paupières étaient

toutes rouges. Il ne retint plus ses larmes, et il balbutiait :

— Mon enfant, mon enfant !... Enfin, c'est vous !

Mais Marès, se dégageant de son étreinte, avec un geste de recul involontaire, murmura d'un ton si bas qu'on l'entendit à peine :

— Pardonnez-moi !

Et, aussitôt, ayant reconnu Emmanuel, son visage s'illumina d'une joie radieuse, il lui tendit les bras. Le charbonnier se jeta contre sa poitrine, tellement bouleversé qu'il ne pouvait articuler une seule parole.

Quand leurs bras se dénouèrent, la figure de Marès était redevenue indifférente. Son regard se brouillait de nouveau. Avec toute une mimique de terreur et d'affolement, il s'enfonça la tête dans l'oreiller, en criant de toutes ses forces :

— Oh ! les mains, les mains !

Remuée par l'accent tragique du cri, la foule prit peur.

— C'est la fièvre ! — dit sœur Ursule.

— C'est le délire ! — dit l'abbé Carlavan.

Tous le crurent moribond. Ils se bousculaient autour du lit. Certains réclamaient un médecin. Emmanuel, dé espéré, avait envie d'écarter tous ces gens, ce prêtre, ces religieuses, comme s'ils lui volaient son ami, son frère. Et, serrant les poings avec fureur, il songeait à son autre frère, au frère de son sang, — celui qui était à Bethléem, — et dont ces mêmes gens lui avaient dérobé le cœur !

Marès tressaillit encore, il sourit doucement, ayant l'air d'écouter une musique lointaine, puis il retomba.

Une mélodie pieuse, au rythme jubilatoire, s'élevait de plus en plus distincte !... A l'intérieur du sanctuaire, les pèlerins bretons chantaient un cantique d'actions de grâces.

XI

QUINZE jours après, — par la portière d'un compartiment de troisième classe, dans le train qui l'emportait vers Nice et la frontière italienne, — Marguerite jetait un dernier coup d'œil sur les tristes masures de la banlieue marseillaise. Cosmo devait la rejoindre à Antibes et continuer la route avec elle jusqu'à Vintimille. Ensemble, ils retournaient à San Dalmazzo, leur village natal, à l'occasion de la grande fête du pays, celle de la Nativité, qui se célèbre le premier dimanche de septembre. La maestra partait seule, ayant laissé à Marseille ses trois enfants, pour ne pas augmenter encore les frais du voyage.

Ces express à destination de l'Italie, étant toujours archibondés, c'est à grand'peine qu'elle avait pu se caser dans le wagon de tête, littéralement pris d'assaut par une bande de matelots et de conducteurs de bestiaux.

Pour fuir la compagnie bruyante des marins, elle se réfugia auprès d'un religieux, unique occupant du compartiment qui faisait suite à celui des conducteurs de bestiaux. Il portait l'habit des carmes déchaux. A la vue de la maestra, le moine

eut un sursaut d'effarement. Tout de suite, il ferma les yeux, se pelotonna dans sa cucule de grosse laine, et commença à marmotter des prières.

Enfin, la voyageuse respirait !... La nuit était tout à fait venue. Beaucoup de gens somnolaient. Peu à peu, les matelots s'apaisèrent. Marguerite, comme le religieux, ferma les yeux et, bercée par la chanson des roues, elle s'abandonna doucement au flux de ses pensées.

Les menues circonstances du départ repassèrent devant son esprit Puis, bientôt, l'inquiétude sourde qui subsistait au fond d'elle, arrêta le déroulement machinal des images. Elle tenta de se persuader qu'elle tremblait pour ses trois petits confiés à Mme Mazella. Pourtant, ils étaient sous bonne garde : la veuve, qui n'avait pas d'enfants, les aimait comme les siens propres. Alors, c'était Cosmo dont elle redoutait l'abord ? Hélas ! elle se l'avouait : l'entente était de plus en plus précaire entre eux deux, surtout depuis l'agression sauvage du mineur contre Emmanuel. Sans doute, elle s'était facilement justifiée des calomnies de Mme Cougourde, Cosmo avait reconnu ses torts ; mais, dans son âme retorse de paysan, couvait encore une rancune honteuse : il ne pardonnait pas à sa femme d'avoir raison contre lui. Elle, de son côté, lui en voulait toujours de cette lâcheté sournoise, qui avait failli causer la mort d'un innocent. Elle sentait qu'elle se détachait de lui. Aussi, lorsque, au lendemain de l'attentat, il avait annoncé son

départ pour Antibes, afin de se dérober à des poursuites probables, Marguerite l'avait vu s'éloigner sans regrets. Il n'était revenu qu'au bout de trois mois, pour vingt-quatre heures, et, maintenant, il espaçait ses visites de six semaines en six semaines. Qu'allaient-ils se dire, cette fois ? Comment se comporteraient-ils pendant ces huit jours qu'il leur faudrait vivre ensemble ? Marguerite s'en effrayait, car, elle avait beau s'en défendre, le souvenir d'Emmanuel s'interposait sans cesse entre elle et son mari. Le visage candide de l'homme fort et doux, qui la chérissait si obstinément, émergea tout à coup des ténèbres avec une fixité hallucinatoire.

Au même moment, elle perçut un gros soupir tout près d'elle. Elle rouvrit les yeux. C'était le carme qui s'agitait fébrilement, qui soulevait les coussins des banquettes, en ayant l'air de chercher quelque chose. Interrogé par la maestra, il confessa piteusement qu'il avait perdu son étui à lunettes.

Marguerite, réprimant un sourire, aida le moine à retrouver l'objet qui s'était insinué entre les feuilles d'un journal. Il se confondit en remerciements, et, pour témoigner sa gratitude à la jeune femme, il lui offrit une pomme qu'il tira cérémonieusement d'un sac de cuir, — « une pomme d'Espagne, une pomme cueillie dans le jardin de son couvent ! »

Et le bonhomme, désormais apprivoisé, bavarda.

« Il avait quitté la veille Castellon de la Plana, une ville proche de Va'ence ; il se rendait dans son pays, à Caserte, pour l'enterrement de sa mère. » Le moine s'exprimait dans un mauvais italien mélangé d'espagnol, et, à tout instant, il poussait de petits gémissements et des exclamations dolentes : *Ah ! Dio mio ! Dio mio !*

Touchée par cet étalage de douleur filiale, Marguerite le consolait. Elle éprouvait un véritable soulagement à oublier ses propres angoisses pour s'associer à celles de cet inconnu. D'ailleurs, ce prêtre qui arrivait d'Espagne et qui s'en allait si loin excitait vaguement son imagination, et, pour elle, l'habituelle recluse du restaurant Mazella, il symbolisait, en cette minute, tous les hasards, toutes les aventures, toutes les rencontres merveilleuses des voyages.

Le carme, heureux d'être plaint, se lamentait sur sa fatigue :

— Pensez, *signora !* Je ne serai pas avant demain soir à Rome ! Et je suis parti d'hier !... Ah ! *Dio mio, Dio mio !*

En une brusque irruption, l'éclairage violent d'une grande gare illumina le wagon.

La maestra, craignant que ce ne fût Antibes, se précipita vers la portière. Dans le cliquettement des loquets rabattus, un homme cria : « Les Arcs ! » d'une voix ensommeillée, et, deux employés du chemin de fer escaladèrent le marchepied. Ils hésitèrent un instant à s'asseoir auprès de Marguerite,

mais la présence du moine les en détourna, et ils finirent par jeter leur dévolu sur le compartiment des conducteurs de bestiaux.

Quand Marguerite regagna sa place, le religieux rencogné, les yeux clos, les lèvres clapotantes, égrenait un chapelet. Encore une fois, elle était seule, livrée à la hantise de la pensée qui la torturait : Emmanuel ! L'image se reforma, plus intense. Alors, pour la chasser, elle s'appliqua à suivre le jeu des ombres projetées par la flamme du gaz qui tremblait au plafond, sous sa lentille de verre.

Mais elle comprit qu'il ne servait à rien de ruser avec elle-même, et que son unique souci, c'était cet amour qu'elle n'osait s'avouer. Comment la pure amitié d'autrefois s'était-elle transformée peu à peu jusqu'à devenir une véritable passion ? C'était une énigme pour elle. Il lui semblait même que la différence d'éducation qu'il y avait entre eux rendait leur rapprochement impossible, et, en même temps sa conscience de femme pieuse protestait contre un partage adultère de son affection. Et pourtant, — elle en était trop certaine, hélas ! — elle aimait cet étranger !

Etait-ce un obscur, mais impérieux besoin de tendresse qui l'avait détournée vers un autre que Cosmo ? Ou plutôt, n'était-ce pas la contagion de la grande ville corrompue, l'énervement de l'été, la langueur des longues après-midi oisives et brûlantes, parmi les pires exemples étalés sous ses

yeux, dans ce quartier cynique de l'Hôtel-de-Ville ? Bien qu'elle s'accommodât de l'éloignement de son mari, dont le caractère lui était maintenant odieux, sans doute elle n'avait pu se résigner à un complet et perpétuel isolement. Marguerite n'avait de toutes ces raisons qu'une intuition confuse. Elle savait seulement que la délicatesse d'âme d'Emmanuel lui faisait paraître plus répugnante la brutalité de Cosmo. Elle admirait sa constance, son abnégation, lorsqu'il s'était refusé à porter plainte, après l'agression barbare du mineur. Et elle découvrait encore, dans la personne de l'étranger, dans sa physionomie et jusque dans le timbre de sa voix si mâle et si caressante, un charme inexprimable qui l'émouvait extraordinairement, et dont l'idée seule la délectait.

Tout à coup, elle tressaillit, comme si Emmanuel lui-même s'était dressé devant elle. Un jeune homme la considérait, les coudes étalés sur l'appui de la banquette opposée. C'était un des conducteurs de bestiaux. Elle n'apercevait que son buste et son visage, mais, sous le béret tout gris de poussière, sous la grande blouse bleue de maquignon, il accusait une ressemblance si parfaite avec son ami que le cœur lui battit violemment. Il tenait à la main une outre en peau de bouc, dont il se versa le contenu dans le gosier. Puis il recommença à regarder Marguerite d'une façon insistante. Ses camarades qui s'étaient levés, la regardèrent aussi, tout en se passant la peau de bouc, à tour de rôle. Ils

portaient les mêmes blouses, les mêmes bérets poudreux, et ils avaient de gros yeux à fleur de tête, comme Emmanuel.

La maestra, gênée par cette curiosité grossière, feignit de s'absorber dans la lecture du journal qui traînait à côté d'elle. Le jeune homme était toujours debout, de l'autre côté de la cloison. Cette rude figure, qui reproduisait presque tous les traits de l'autre, l'affolait. Elle s'imaginait, à de certains moments, qu'Emmanuel s'était jeté sur ses traces, qu'il la traquait avec toute l'obstination du désir inassouvi. Et elle se rappelait les allées et venues du charbonnier autour du restaurant Mazella. Depuis que Marès était entré à l'Hôtel-Dieu, il en prenait prétexte pour passer continuellement devant la maison qui était à deux pas de l'hôpital, et il se donnait l'air d'aller visiter le malade. A force de le voir presque tous les jours, Marguerite sentait faiblir sa résistance vertueuse. C'est pourquoi elle avait jugé préférable de partir tout de suite, pour se soustraire à la tentation. Elle croyait qu'il suffirait de mettre entre eux la distance et que la fascination cesserait. Oui ! elle allait respirer l'air du pays, elle s'y retremperait, elle y oublierait les tribulations et les vilenies de Marseille, et elle reviendrait calmée, purifiée, plus vaillante pour l'accomplissement de sa tâche.

Déjà raffermie, elle releva les yeux avec une assurance tranquille. Les garçons maquignons s'étaient rassis, ils causaient, tout en buvant, avec les

deux employés de chemin de fer qui venaient de monter. Marguerite entendait très nettement tout ce qu'ils disaient. Celui qui ressemblait à Emmanuel offrit d'abord un cigare aux employés, puis du vin de la peau de bouc, et il gémissait sur sa dure vie, sur les exigences du métier :

— Un joli travail, allez ! Nous sommes partis hier soir de Rodez ! Voilà la deuxième nuit que nous passons en wagon, et, demain matin, à peine sortis de l'abattoir, il faudra reprendre le train pour revenir ! Aussi, vous comprenez, on est obligé de boire et de fumer tout le temps, pour se tenir éveillés !...

Marguerite distinguait le glouglou du liquide coulant dans la gorge du jeune homme, pendant qu'un autre, plus vieux, geignait :

— Vous avez de la chance, vous, les employés de chemin de fer !... Vous voyez vos femmes et vos enfants tous les soirs. Si seulement j'avais quarante sous par jour d'assurés, je resterais au pays, je cultiverais un jardin, un petit champ !...

Les mots de la conversation arrivaient par intermittence jusqu'à Marguerite, réveillant dans son esprit une foule de notions familières. Elle aussi, comme ce vieux convoyeur las d'être sans cesse sur les routes, elle aspirait au repos, à la douceur de la province natale. Elle se réjouissait, en songeant qu'elle y serait le lendemain. Et elle se demandait aussi, avec une certaine appréhension, comment ils allaient l'accueillir, là-bas, elle et

Cosmo. Il y avait trois ans qu'elle s'était évadée de la maison paternelle, et il y en aurait bientôt dix que Cosmo n'y était pas retourné. Dix ans ? Etait-ce possible ? Oui, elle se souvenait ! C'était pendant ce dernier séjour du mineur que le petit Laurent avait été conçu ! Et le bambin avait neuf ans passés !...

La maestra retrouvait, dans leurs moindres détails, tous ces événements déjà anciens. Elle évoquait le profil autoritaire du père de Cosmo. De quel front allait-elle se présenter devant lui, après le coup de tête qui l'avait brouillée avec la famille ? Malgré tout, elle sentait que ce voyage s'imposait à elle, comme une obligation de conscience. Il fallait fuir Marseille absolument, ne plus voir Emmanuel. D'ailleurs, un intérêt capital l'attirait au pays : il s'agissait de débattre avec la propriétaire de la Meïna le rachat éventuel de la bicoque ancestrale. C'était pour traiter de cette affaire importante que Cosmo s'était décidé à accompagner sa femme. Marguerite avait su ranimer tous ses vieux rêves de grandeur.

Et la maestra, s'abandonnant à ses projets d'avenir, voyait à la place de l'antique masure et de son balcon vermoulu, un coquet petit hôtel avec une enseigne neuve, dont les lettres d'or éblouissaient les touristes.

La vision flatteuse s'évanouit. De nouveau, un éclairage brutal de lampes électriques envahit le wagon. On était à Cannes.

Les conducteurs de bestiaux, leurs couvertures sur l'épaule, descendirent suivis des deux employés de la Compagnie. Presque toutes les banquettes étaient désertes.

Marguerite s'empressa de déchiffonner sa jupe, de rajuster sa coiffure. Dans vingt minutes, elle serait à Antibes, elle se pencherait par la portière, pour appeler son mari. Cette rencontre l'alarmait de plus en plus, bien qu'en somme elle n'eût rien à se reprocher. Cependant elle tremblait comme une coupable, en renouant les brides de sa mantille.

Il allait être minuit. L'humidité nocturne était presque glaciale, la maestra grelottait, des courants d'air froids soulevaient les frisons de sa nuque. Et, quand le train se remit en marche, elle redouta davantage tout l'inconnu vers lequel elle courait, en se voyant seule dans ce compartiment vide, sous la lueur rougeâtre du bec de gaz, devant le carme qui ronflait, la bouche ouverte et les narines en l'air...

QUATRIÈME PARTIE

BYZANCE

I

CET hiver-là fut dur au pauvre monde, menaçant pour les riches et les gens de commerce.

Plusieurs milliers d'ouvriers se trouvaient sans travail, — et le flot sans cesse grossissant de l'invasion italienne augmentait, dans des proportions alarmantes, le nombre des meurt-de-faim. Une autre invasion pire que celle-là s'était abattue sur Marseille. Des anarchistes de toute catégorie et de toute nationalité achevaient de démoraliser les masses affolées par la peur de la famine. Dans les rues, sur les quais, où ils débauchaient les manœuvres, dans les cafés et les bars, où ils se répandaient en prédications furibondes, on voyait passer des individus à chevelures hirsutes, qui parlaient un langage barbare : Siciliens ou Catalans, maigres bandits aux prunelles luisantes, enragés de misère

et de fanatisme; Juifs d'Odessa, en caftans crasseux; révolutionnaires moscovites aux cils d'albinos, aux longues barbes couleur de chanvre.

Les Russes surtout dominaient. Ils apportaient, avec la saleté du cosaque, leur entêtement de brutes, leur fureur d'iconoclastes, l'intrépidité de leur ignorance et aussi leur soif héroïque du martyre. Plus souples, plus insinuants, toujours réservés et taciturnes, quelques Japonais, qui se disaient socialistes, se mêlaient à ces hordes d'apôtres, mais, en observateurs avisés, ils paraissaient dédaigneux de toute propagande. Ainsi l'écume asiatique, comme au temps de l'agonie romaine, refluait encore une fois jusqu'au rivage latin.

Ces hommes péroraient, discutaient, établissaient des « distinguo », posaient des définitions, se battaient sur des phrases, s'injuriaient et s'excommuniaient entre eux : c'était le tintamarre scolastique d'une Byzance livrée aux moines mendiants. L'ouvrier désœuvré qui assistait à leurs disputes, au fond des estaminets faubouriens, en sortait avec plus de haine au cœur contre la bourgeoisie possédante. Des colères grondaient sourdement dans les usines et les docks. La rumeur d'une grève générale recommençait à circuler avec persistance. En attendant, des grèves partielles éclataient à tout propos, presque continuellement. Il suffisait d'une contestation entre un contremaître et un portefaix, pour qu'aussitôt fût prononcée la mise à l'index d'une maison ou d'une compagnie.

Un délégué de la Bourse du travail traversait les chantiers, levait la main, sans rien dire : instantanément, les manipulations étaient suspendues. Terrorisés par la tyrannie syndicale, les dockers obéissaient à l'injonction silencieuse, la plupart du temps contre leur volonté. D'un air morne et résigné, ils endossaient leurs vestes, et, abandonnant sur le quai la cargaison du navire en partance, ils rentraient au logis, ou venaient s'échouer dans un cabaret.

Il en résultait un malaise général, une défiance réciproque. Les patrons ne pouvant plus compter sur leur personnel préféraient le congédier et fermer les chantiers que de s'exposer à la faillite. Le chômage sévissait d'une façon insolite, l'argent se faisait rare dans les quartiers populaires, et les rues elles-mêmes, ordinairement si bruyantes, avaient perdu leur gaieté ! Seul, le trio d'Escartefigue, de Werhlé et de Jaubert triomphait dans la détresse commune. Les deux anarchistes principalement se multipliaient, organisaient des conférences, envoyaient des communiqués à la presse. L'autorité parlementait avec eux : ils devenaient des personnages.

Marguerite, en rentrant de San Dalmazzo, tomba au milieu de cette agitation, dont les effets atteignirent d'abord les petits commerçants, tous ceux qui vivent de l'ouvrier. En quelques semaines la clientèle du restaurant Mazella fut diminuée de moitié. La propriétaire, apprenant que les recettes

baissaient, jeta de hauts cris, annonça que, si le marasme continuait, elle serait obligée de réduire les appointements de la maestra. Celle-ci en fut atterrée. Elle tremblait déjà pour ses projets sur la Meïna. Et, dans la prévision de troubles possibles, elle s'effrayait encore de son isolement : Cosmo, qui travaillait maintenant entre Menton et Monte-Carlo, ne lui donnait plus de ses nouvelles. En vain lui avait-elle écrit lettre sur lettre, le mineur ne répondait pas. Etait-il retourné décidément à ses habitudes de débauche et d'ivrognerie ?...

De temps en temps, elle voyait Marès, qui venait déjeuner au restaurant avec des camarades : la conversation du peintre de carènes était son unique allègement. Tous deux évitaient à dessein de prononcer le nom d'Emmanuel, — lui, devinant que la jeune femme l'aimait toujours, et elle, s'efforçant de cacher cet amour, que l'absence, contrairement à son attente, n'avait fait qu'irriter. — Ils causaient de l'état des esprits, du mouvement gréviste qui se préparait. Marguerite, croyant que Marès était toujours un des chefs du parti agitateur, le suppliait d'intervenir pour calmer l'effervescence de ses camarades :

— Vous voyez, — disait-elle, — tout le mal que cela fait aux pauvres ! Mieux vaut assurément souffrir l'injustice que la misère...

Le jeune homme, souriant avec douceur, éludait toute réponse directe, affirmait son parti pris de charité universelle, et, au demeurant, laissait

entendre à la maestra que ces choses contingentes ne l'intéressaient plus.

En effet, il se retirait du monde : il était, à présent, un théosophe, au grand désespoir de l'abbé Carlavan qui, après le « miracle », avait pensé reconquérir son pupille à la foi.

Pendant six semaines, il était resté à l'hôpital, en proie à une affection étrange. C'était une sorte d'asthénie musculaire et intellectuelle, un véritable épuisement nerveux, qui le rendait inapte au moindre effort. La réaction désastreuse du moral sur le physique ajournait indéfiniment sa guérison. Petit à petit, il prit le dessus, et, sitôt libéré, il voulut immédiatement se remettre au travail.

Une pleurésie qu'il gagna dans le Bassin de radoub, en peignant toute une journée, les pieds dans l'eau, le tint de nouveau sur le lit durant un grand mois. Emmanuel, toujours employé au charbon, paya les frais de sa maladie. Il obtint même de Mme Bonamour qu'elle installât Marès dans un petit cabinet situé au premier étage, au-dessus de l'herboristerie. L'ex-infirmière le soigna suivant la méthode occultiste, uniquement par la suggestion et par des potions végétales. Lorsqu'elle lui présentait un bol de tisane, Marès, découragé, émettait des doutes sur l'efficacité du remède. Mais Mme Bonamour répondait gravement, en fixant sur lui son regard impérieux et candide :

— C'est mal de douter, monsieur Marès !... Un remède préparé par une personne saine, à la cons-

cience pure, avec la ferme volonté de guérir, agit plus sûrement que toute la science sans âme des médecins !...

Et, par ses discours, par les lectures qu'elle imposait au convalescent, elle hâtait sa conversion définitive. L'anarchiste se leva de son lit avec une conviction théosophique aussi ardente, aussi exclusive que l'avait été son *Credo* antérieur. Ce fut un bouleversement complet dans sa manière de vivre.

D'abord, il rompit ses anciennes relations, surtout avec les politiciens, qui l'accusaient de tourner au cléricalisme et de s'être laissé corrompre par l'abbé Carlavan. Marès dédaigna ces insinuations. Les opinions des autres lui étaient indifférentes. Désormais, il entendait se consacrer uniquement à l'œuvre de son salut individuel, et, d'abord, à sa régénération morale.

Pour y atteindre, il se soumit à un ascétisme rigoureux : méditations fréquentes et prolongées, concentration de l'intellect sur un point de doctrine, colloques spirituels avec les maîtres invisibles, luttes contre les démons engendrés par les pensées impures, ou contre les larves qui habitent les mondes inférieurs. Parfois, dans son sommeil, il soutenait de réels combats contre les Maudits. Emmanuel, qui couchait dans la chambre voisine de la sienne, se réveillait en sursaut, en entendant le néophyte marteler la cloison de coups de poing furieux : « Il devient fou ! » songeait-il tristement.

Et, peut-être à cause de cela, parce qu'il le sentait inquiet et douloureux, il l'en aimait davantage.

Le pauvre garçon n'osait pas se permettre devant son ami la plus humble observation. D'ailleurs, Marès portait dans la pratique de sa foi nouvelle toute son intransigeance orgueilleuse. Il accomplissait les rites et les prescriptions du néo-bouddhisme avec une rigueur un peu ostentatoire. Il ne buvait plus de vin ni d'alcool, s'abstenait de toute nourriture charnelle, s'évertuait même à éliminer de son costume toutes les substances ayant une origine animale. Il s'astreignait à une chasteté absolue, non seulement de corps, mais auss de pensée. Enfin, chaque dimanche, il assistait aux offices de la communion théosophique.

Dans la loge de la rue Monteaux, ancienne chapelle désaffectée et qui avait conservé une odeur d'encens, il fut tout ébahi de reconnaître parmi ses frères des gens qui, comme lui, avaient été anarchistes autrefois. Outre les adeptes qui fréquentaient l'herboristerie de Mme Bonamour, il y avait des ouvriers, des artisans, de petits bourgeois venus de tous les faubourgs et de tous les recoins de la banlieue marseillaise : un cordonnier, des électriciens, un charpentier, un métayer avec sa femme et ses enfants. Souvent, il arrivait des Russes, des Anglais, des Américains, affiliés aux églises de Londres, de New-York, de Saint-Pétersbourg. Toutes les races, toutes les classes semblaient confondues. A côté d'un Grec, riche négo-

ciant très connu dans la ville, le peintre de carènes remarqua un Annamite, comptable dans une maison de commerce, qui avait étudié aux écoles françaises de Saïgon, et aussi un Japonais préposé à l'ascenseur dans un grand hôtel cosmopolite. Mais la personne la plus considérable de la loge, c'était la propre sœur de l'avocat Charles Artaud, la comtesse Espirat de la Tour, grosse dame extravagante et vaniteuse, férue de snobisme provincial, qui, par la musique symboliste, l'esthétisme littéraire, le spiritisme, avait été conduite jusqu'à la théosophie. Marès, quoi qu'il s'en défendît, éprouvait une certaine satisfaction à coudoyer des gens aussi qualifiés.

Bientôt, ses instincts d'apostolat le ressaisirent. Avec sa facilité de parole, son penchant à l'éloquence, son besoin d'autorité, il lui était difficile de résister à l'entraînement de la propagande. Au bout d'un mois, il eut une dizaine de disciples recrutés parmi ses anciens « compagnons » d'anarchie. C'étaient tous des gens de condition très misérable, des illettrés, adonnés, pour la plupart, à de grossières besognes. Marès en tirait un argument contre la présomption des intellectuels, car il est écrit dans les Livres antiques : « *L'ignorance vaut mieux que la science de tête, sans la sagesse d'âme, pour l'illuminer et la guider.* »

Emmanuel admirait plus que jamais son ami. Il le suivait partout, écoutait ses discours et ses exhortations. Mais, soit qu'il le comprît mal, soit

qu'il ne pût vaincre une défiance irraisonnée, il refusait d'entrer dans la secte. Marès avait beau l'étonner par sa hauteur morale et par la subtilité de son intelligence, cela ne le décidait point. Il en éprouvait même un secret dépit et comme une déception de son amitié. Lui, le simple d'esprit, il n'avait que faire d'austérités ni de spéculations, il ne demandait qu'un peu de bonté et de mutuelle affection. Et il sentait vaguement que le théosophe n'avait d'amour que pour les idées et qu'au fond les hommes ne comptaient guère à ses yeux...

II

LE zèle du prosélytisme occupait Marès tout entier.

Emmanuel, livré à lui-même, revenait insensiblement à la pensée de Marguerite. Ce fut bientôt une obsession aussi tenace qu'aux premiers temps de leur intimité. Chaque soir, il rôdait honteusement autour du restaurant Mazella, sans se résoudre à passer le seuil, car il avait peur de déplaire à la maestra. Enfin, un dimanche, il s'enhardit, se fit servir à souper, et, comme Marguerite, assise au comptoir, n'avait pas détourné la tête en l'apercevant, il en conclut qu'elle ne rebuterait pas une démarche plus directe. De nouveau, il s'abandonna au mirage de cet amour impossible, avec un appétit de passion encore accru par le long jeûne que lui avait imposé le théosophe.

Le lendemain, en quittant le travail, il éprouvait une telle hâte de la revoir, qu'il hésita longtemps à rejoindre Marès au *Splendid-Bar*. Il s'y rendit tout de même à contre-cœur, pour ne pas froisser son ami. C'était, en effet, l'habitude du peintre de carènes d'y réunir quotidiennement ses disciples

entre six et huit heures. Tous ceux qui n'étaient pas empêchés par leur métier venaient entendre la bonne parole.

Le groupe du maître et des catéchumènes était installé sur la terrasse du bar, devant la mer et les quais du Vieux-Port. Plusieurs manquaient, ce soir-là, parmi les dix. Ils n'étaient que quatre : un palefrenier, un décrotteur, un marchand de boules de gomme et un gros garçon au teint blafard, qui était plongeur dans un restaurant populaire, — tous très jeunes, vingt-cinq ans au plus ! En revanche, il y avait deux auditeurs bénévoles : Ernest, le garçon de chez Coupon, qui se trouvait libre ce jour-là, et un mécanicien de marine, un Basque, grand gaillard à la peau basanée, aux prunelles sombres et à la barbe d'ébène.

Emmanuel, qui était tout noir de charbon, s'assit un peu à l'écart des autres, pour ne pas les salir. D'un simple clignement d'yeux les disciples le saluèrent, car Marès parlait et ils ne voulaient pas l'interrompre.

Drapé dans sa blouse blanche de peintre, le théosophe était le centre visible de l'assemblée. Malgré sa petite taille, il avait l'air plus grand qu'eux tous. La noblesse de son front, l'expression ascétique de toute sa figure faisaient ressortir davantage la vulgarité ou l'insignifiance des autres visages. Depuis sa maladie, son maigre profil d'apôtre s'était encore spiritualisé. Les pommettes aiguës, les tempes creusées et moites de sueur,

les sclérotiques comme embuées d'une vapeur de fièvre, le regard fixe au fond des orbites plus profondes, le feu de l'inspiration aux joues, il semblait poursuivre une vision intérieure, tandis que sa bouche modelait le sens du discours.

Muets, les lèvres entr'ouvertes par la stupeur, les quatre disciples n'étaient attentifs qu'au mouvement de cette bouche, d'où s'échappaient des paroles si belles. En veste d'écurie, en tablier de cuisine, en pantalons de cotonnade bleue, c'étaient les humbles acteurs de l'éternel Evangile, les bonnes âmes toujours prêtes à recevoir les semailles mystiques, les serviteurs sans maîtres qui s'attachent aux pas de Celui qui doit venir !...

Un verre de lait chaud était placé devant le peintre de carènes. Les autres buvaient des infusions d'orge ou de chiendent, car, à l'exemple de Marès, ils s'interdisaient les boissons alcoolisées. D'ailleurs, sous l'influence des théories anarchistes, beaucoup d'ouvriers, étrangers à la secte, s'abstenaient également d'alcool. Un écriteau appendu à l'intérieur du bar avertissait qu'on y débitait toute espèce de tisanes. Néanmoins, Emmanuel se commanda une absinthe, non pas pour protester contre la tempérance de ses camarades, mais parce qu'il était recru de fatigue et qu'il avait besoin d'un excitant pour tenir son attention en éveil.

Marès parlait. A cause du mécanicien et d'Ernest, personnes instruites, il avait haussé le ton habituel de ses entretiens, et, au lieu de discourir

sur des points de morale, il traita du *Karma* et de la réincarnation des âmes. Il s'exprimait d'une voix forte, afin de dominer les cris des serveurs, le tumulte du bar et de la rue.

C'était le moment où les chariots rentraient de la Joliette, des usines, des innombrables chantiers. A deux pas du trottoir où dissertait le théosophe, les pavés de la chaussée rebondissaient sous le poids de lourds véhicules. Les tramways électriques filaient dans la fulguration bleuâtre des trolleys et des roues. Le hurlement des sirènes couvrait les sifflets des chaloupes à vapeur qui sillonnaient les eaux noires du bassin. La terrasse de l'estaminet regorgeait de monde : portefaix, souteneurs, filles en cheveux, contremaîtres, officiers de la marine marchande, aux casquettes galonnées. Et, sans cesse, au milieu de cette foule, circulaient les marchands de journaux, les petits cireurs, les vendeurs de cacaouettes. A côté de Marès, un maquignon algérien, coiffé du fez écarlate, culotté de toile bleue et chaussé de bottes chantilly, se retournait de temps en temps vers l'orateur, tout en balançant un stick au bout de son doigt. La voix du théosophe montait encore, et, de proche en proche, les vieux employés abrutis par la politique qui s'éternisaient sur les gazettes, levaient la tête et prêtaient l'oreille, l'air ébahi. Mais personne ne se permettait la moindre moquerie. Marès était connu de tout ce public. Si l'on n'acceptait pas ses idées, on avait le plus grand respect pour

son caractère et pour la rigidité de ses mœurs.

Les deux coudes sur la table, les yeux obstinément baissés, le Basque, qui était le voisin de Marès, arrondissait son dos puissant, et il paraissait comme écrasé sous le poids des démonstrations. Seul, Ernest, sceptique incorrigible, souriait parfois, lorsque son camarade se lançait dans des affirmations trop audacieuses.

Le théosophe montrait que le Karma, causalité transcendante, est la somme des conditions qui régissent l'activité humaine et qui déterminent la série des réincarnations futures. Tant vaut le Karma de chacun, tant vaudront les vies qu'il est appelé à revivre. Mais ces reviviscences indéfinies sont elles-mêmes la condition du salut. Plus de damnation éternelle ! Tous les hommes seront sauvés !

Marès, sur un ton d'allégresse, comme s'il publiait la libération de l'humanité entière, répéta, en parcourant du regard le groupe des disciples :

— Oui ! tous les hommes seront sauvés !

Cependant Ernest haussait doucement les épaules. Il ne put s'empêcher de dire :

— Allons, bon ! voilà que tu parles à présent comme les curés !... Ça ne m'étonne pas que les anarchistes te considèrent comme un calotin.

L'adepte sourit de pitié, mais il ne se fâcha point :

— Tu confonds ! — dit-il sévèrement, il y a un

abîme entre mon point de vue et celui des catholiques !... Le catholicisme, lui, ne nous accorde qu'une seule vie, de laquelle dépend une éternité d'expiation ou de béatitude. Mille causes fatales, qui échappent aux prises de notre volonté, entravent l'effort rédempteur. Le bouddhisme, au contraire, en permettant à toute créature de recommencer indéfiniment l'épreuve de la vie, assure à la longue le triomphe du bien sur le mal. Et ainsi cet instinct de justice, qui est au fond de nous tous, est pleinement satisfait. L'erreur monstrueuse du péché originel est enfin abolie ! Car, je vous le demande, est-il juste qu'un pauvre être soit damné éternellement pour des vices que, sans même le savoir, il apporte en naissant et dont il est par conséquent irresponsable ?...

Il s'exaltait sur cette idée de justice qui, — disait-il, — travaille si douloureusement les masses populaires d'aujourd'hui. Inconscientes, égarées, elles courent, pour satisfaire ce besoin de justice, vers des doctrines mensongères comme le socialisme, l'anarchie, le catholicisme. Or, il n'y a que la Sagesse antique qui détienne, avec le mot de l'énigme, le grand remède à la douleur universelle !...

Grisé de métaphysique, il citait des textes, accumulait des formules, prodiguait les termes sanscrits dont les longues articulations syllabiques se traînaient avec un son étrange. Emporté par sa faconde de Méridional, il avait des minutes

de véritable éloquence. Les auditeurs, fascinés, le contemplaient, indifférents à la signification des phrases qu'ils étaient d'ailleurs incapables de saisir. Emmanuel et le Basque avaient pris une attitude recueillie. Mais Ernest, par ses hochements de tête, témoignait assez qu'il n'était pas convaincu. Lorsque Marès, hors d'haleine, s'interrompit, il s'empressa de jeter :

— Oui ! tout ça, c'est très beau ! Ce sont des idées qui font bien dans un livre !... Mais qu'est-ce que tu veux que le misérable populo aille chercher dans tes idées ?... Tiens, je vais te lire justement un article d'un socialiste qui, par hasard, n'est pas trop bête ! Eh bien ! il dit à peu près ceci, ce farceur de socialiste : que ce ne sont pas les idées qui conduisent le monde, mais les sentiments, les instincts, les besoins, — le besoin de boire et de manger, le besoin de jouir !... Pour moi, il a raison ! Quand tu promettras de remplir les ventres, tous marcheront avec toi. Mais si tu n'as que des idées à leur offrir, ils te laisseront prêcher dans le désert !... D'abord, moi, je n'y comprends rien à tes idées !...

Marès, qui n'admettait pas la contradiction, s'irritait de ce persiflage. Pourtant il se contint, par égard pour la dignité de la doctrine. Il répliqua aussi posément qu'il le put :

— Le peuple ?... tu te retranches derrière les besoins du peuple ! mais nous les connaissons mieux que lui, — mieux que toi, — ses vrais

besoins ! Quand nous peinons pour notre régénération morale, c'est, au fond, pour lui que nous peinons. Chaque nouveau bouddha est un soldat de plus dans l'armée de ceux qui travaillent au salut du genre humain... Et nous allons plus loin encore dans la voie de la charité ! Nous nous associons par la pensée à toutes les souffrances des créatures !... Savez-vous ce que disent les Maîtres ? Ils disent : « *Laisse ton âme s'ouvrir à tout cri de douleur, comme le lotus met son cœur à nu pour boire la lumière matinale ! Ne permets pas à l'ardent soleil de sécher une seule larme de souffrance avant que tu n'aies toi-même essuyé les yeux affligés ; mais laisse toute larme humaine tomber brûlante sur ton cœur et y rester et ne l'en efface jamais avant que soit disparue la douleur qui l'a causée !...* »

Ces versets, qu'il récitait par cœur, il les avait prononcés avec un tel accent de pitié, avec un tel emportement de lyrisme, que non seulement les disciples, le Basque, Emmanuel en furent remués, mais aussi les buveurs assis aux tables d'alentour. Un pilote, qui portait à ses lèvres un verre plein d'un mélange laiteux, s'arrêta dans son geste, comme si la voix de l'adepte eût brusquement paralysé son bras. Le maquignon algérien, ayant enfin compris le sens religieux des paroles, toisait de haut ces roumis fanatisés par un énergumène, et, tapotant avec son stick la tige de sa botte, il se renferma dans son impassibilité méprisante de musulman.

Ernest, à part soi, s'indignait contre la naïveté des auditeurs qui se laissaient prendre à la piperie des mots. Tranquillement, tout en lissant ses moustaches, il railla :

— Tu ne réponds pas à mes raisons ! Ça n'est pas malin de s'en tirer avec de la poésie !... Moi, j'en reviens à ce que je disais : tu prêches le salut, c'est très bien ! mais le peuple s'en moque de ton salut, comme de celui des prêtres !...

Marès, exaspéré par ce vulgaire bon sens, ne se maîtrisait plus :

— Et toi tu dédaignes le salut spirituel, parce que tu es le captif de tes sens ! Ta matérialité t'empêche de voir et de comprendre !... Oh ! je sais bien ce qui t'empêche !... Oui ! je le sais ! c'est ta luxure, ta lâcheté devant la femme ! Or, la luxure est le péché abominable par excellence, celui qui nous rengage le plus fortement dans les liens du désir !... L'amour de la femme est une chose impie ! Il faut détester la femme !

Emmanuel avait pâli en entendant son camarade articuler de tels blasphèmes. Lui qui était venu à ce rendez-vous la pensée en fête et tout illuminée par le souvenir de Marguerite, il se révoltait contre cette doctrine inhumaine qui souffletait son amour. Il n'osait rien dire, se défiant de sa langue malhabile, mais il sentait bien que, maintenant, tout était fini entre Marès et lui, qu'un dissentiment irrémédiable allait les séparer chaque jour davantage. Et il en voulait a

théosophe pour cette profession de foi si brutale, où il croyait deviner une injure personnelle contre celle qu'il aimait.

Le garçon de bar, ricaneur, observait le Basque, qui s'était redressé tout d'un bloc après la tirade de Marès. Rompant son silence têtu, il avait saisi frénétiquement la main du peintre de carènes, et il disait, d'une voix rauque, caverneuse :

— Vous avez bien parlé !... Oui ! il faut détester la femme !... Moi, il y en a une qui m'a pris ! Si vous saviez, si vous saviez !...

Il se tut aussitôt, oppressé par le fardeau d'une haine inexprimable. Puis, tout à coup, se rapprochant de Marès, les yeux hallucinés, comme si tous ceux qui étaient là se fussent enfoncés sous terre, et qu'il ne restât pour l'écouter que l'ascète aux maximes impitoyables, il confessa son aventure :

— Je l'avais rencontrée, l'hiver dernier, dans un faubourg de Palerme ! C'était la femme d'un cabaretier qui vendait du tabac de contrebande aux matelots... dans une petite maison blanche, avec une treille devant. L'après-midi, pendant que son mari faisait la sieste, elle me conduisait dans la salle d'en bas, elle fermait les volets, tournait la clef dans la serrure ! Nous restions seuls jusqu'au soir !... Elle était folle de son corps... et belle !... belle ! Je ne peux pas vous dire !... Cette femme-là, quand elle m'ouvrait ses bras — croyez-le — c'était le Paradis !...

Le Basque, se renversant, roulait des yeux extatiques sous les broussailles épaisses de ses sourcils, et lui-même ouvrait ses bras, comme pour répondre à une étreinte invisible... Entre ses deux poings massifs, il laissa retomber son front, d'un air accablé, et il murmura :

— Elle m'a quitté pour un va-nu-pieds... un grand bandit de Kabyle qui était chauffeur sur mon bateau !... Ah ! la canaille, la canaille !

Il cria les derniers mots avec une expression de douleur si déchirante, qu'aucun des assistants ne songea à le tourner en ridicule. Marès, sacerdotal, le réprimandait :

— Calme-toi, frère ! calme-toi !... Tu es encore plus malade que tu ne penses ! Et même j'ai bien peur que tu ne veuilles pas guérir !... Pourtant, il faut que tu domptes ta luxure !... Il le faut ! Je t'y aiderai !... Veux-tu, frère ?...

Le mécanicien, abîmé dans son chagrin, avait repris son immobilité : il ne broncha pas. Imperturbable, Marès poursuivit :

— Tue le désir ! Tue l'amour de la vie ! Ne désire rien !... Ne t'emporte pas contre Karma !...

Le regard fixe, les pupilles extraordinairement dilatées, il déclamait avec des inflexions tantôt emphatiques, tantôt monotones, tel un homme qui divague. Puis, brusquement, soulevé par une sorte de délire sacré, comme ravi, hors du réel, il prononça :

— Il n'y a qu'une route !... Une route qui mène au sentier ! Et c'est au bout que vous verrez luire

la lumière, celle qui vient du seul Maître, la lumière d'or, spirituelle, unique !...

Par-dessus les tablées de prolétaires, le doigt du théosophe se tendait vers le ciel printanier, où mouraient les flammes du couchant. Là-haut, entre des promontoires de nuées vertes et roses, une immense houle vermeille semblait rouler dans l'espace, mer lumineuse et sans fond. Des reflets d'or embrasaient les eaux moirées et pesantes du bassin, revêtait de splendeur les escarpements fauves de Notre-Dame de la Garde. Comme pour une partance mystique, les vergues des navires pressés les uns contre les autres inclinaient leurs arêtes brillantes vers la pureté du firmament. Les teintes suaves du crépuscule descendaient lentement sur le tumulte de la ville.

Le tumulte augmentait encore aux approches de la nuit. Les files de chariots arrêtaient continuellement les tramways et les automobiles, et, sur le Vieux-Port, montaient toujours les sifflements des chaloupes à vapeur. Les globes lunaires des lampes électriques s'allumaient d'une lueur brusque, dans la pénombre violette.

Emergeant de la cohue des attelages, une prolonge chargée de barriques vint se ranger contre la terrasse du bar, et ses roues éraflèrent la bordure du trottoir. Le charretier, son fouet sur le bras, s'avança vers l'intérieur pour boire un verre. Emmanue le reconnut. C'était Cougourde, le mari de la plumeuse de volailles. Mais il paraissait vieilli de

vingt ans. Cassé, les prunelles éteintes, la figure usée et salie, devenue de la couleur des routes, il avait la démarche incertaine et rigide des alcooliques. Quand il ressortit, après avoir bu son verre, il se heurta contre un camarade, un charretier de minoterie, tout blanc de farine, qui venait boire aussi. Les deux hommes causèrent. Ils étaient près d'Emmanuel qui les entendit :

— Ça va ? — fit Cougourde, en touchant la main de l'autre.

— Oui !... par force !

— Et ta femme... ton petit ?...

— Mon petit ?... Il a le croup, à ce qu'il paraît ! Comme je couche à l'écurie tous les soirs, voilà plus d'un mois que je ne l'ai pas vu !... Tiens ! il est peut-être mort, en ce moment, mon petit !... Ah ! coquin de sort !...

Cougourde répéta machinalement :

— Coquin de sort !

Ce fut tout. Ils avaient hâte de s'en aller, le minotier à son absinthe, et Cougourde à son attelage. Marès, au même instant, parlait de la Béatitude éternelle. Ses paroles s'évanouirent dans le grondement des essieux et les claquements du fouet qui coupait l'air, en une salve assourdissante...

III

CET après-midi-là, Ernest, embusqué derrière son comptoir, se divertissait extrêmement à épier la clientèle du bar Coupon. Comme les clients consommaient fort peu, il n'avait guère à s'occuper de les servir. Aussi était-il tout yeux et tout oreilles.

Et pourtant, il avait commencé vers deux heures la lecture du *Mannequin d'osier*, de M. Anatole France, son auteur favori. Si délicates que fussent les pensées du romancier, elles ne balançaient pas pour lui l'intérêt de la comédie qui se jouait dans la salle. Les allées et venues des personnages ne discontinuaient point. Finalement, il fourra le volume dans la boule aux torchons, et, se perchant sur le tabouret, il prit son air le plus détaché et le plus imbécile pour écouter et regarder à son aise.

A l'entrée, tout près de la porte, se tenait un bon type de Marseillais, le père Roustan, vieil impresario, qui, depuis quarante ans et plus, roulait les chefs-lieux de canton et les sous-préfectures du Midi. Il allait monter *Don César de Bazan* à l'Isle-sur-Sorgue, importante localité du Vaucluse. En

vue de la représentation, il racolait, dans ce quartier du théâtre et de la prostitution, de petites débutantes désireuses de se lancer, ou de lamentables cabots tombés dans la débine.

Les coudes sur la table, entre un siphon d'eau de selz et un verre de grenadine, le père Roustan recevait les candidates, faisait son choix, débattait les prix, inscrivait es noms. Il se chamaillait avec les petites, voulant toujours rogner sur les cent sous du cachet. Les petites tenaient bon, se regimbaient, injuriaient le vieux coquin. Pour les amadouer, il les embrassait paternellement, ou, d'autres fois, mis en gaîté par cette jeunesse, il les pinçait d'une main polissonne, ce qui provoquait dans toute la bande des éclats de rire, des rebuffades des cris aigus...

Sans cesse, la porte était en mouvement, et l'on voyait paraître des adolescentes avec des nœuds roses dans les cheveux, qui, dès le seuil, s'esclaffaient :

— Bonjour, papa Roustan !

La présence de l'impresario avait révolutionné tout le voisinage.

Indifférents aux criailleries et aux manèges féminins, — à cent lieues de la scène, — deux individus, courbés chacun sur un livre, bloquaient la table la plus proche. L'un, en bourgeron bleu, était un apprenti chaudronnier, un nommé Philippon, sourd comme un pot, très paresseux de son naturel, et, la plupart du temps, sans ouvrage.

Comme le disait Coupon, il n'était pas encore arrivé à définir sa vocation. Il employait ses loisirs à déchiffrer un chapitre de Nietzsche, ayant pris le volume au hasard dans le catalogue d'une bibliothèque scolaire. Son camarade dévorait la *Religion de l'Avenir*, d'Edouard de Hartmann. C'était un certain Coquet, garde de nuit à la Compagnie P.-L.-M. Chétif et rageur, les membres agités par une sorte de danse de Saint-Guy, il s'excitait sur son texte, s'y plongeait de toute la force de son attention. De temps en temps, il relevait sa figure congestionnée, et, se frappant à coups de poing, il prononçait avec le plus bel accent de Marseille :

— Ah ! il y en a des çozes, là-dedans !...

Le sourd ne remuait point. A demi étalé sur le marbre, il couvait son Nietzsche, et il ne s'arrachait à cette incubation que pour noter des phrases au verso d'une enveloppe.

Aucun verre ne s'apercevait à côté d'eux. Comme ils ne payaient jamais, on négligeait de leur apporter des consommations. Mais, à titre d'intellectuels, ils avaient droit d'entrer chez Coupon, soucieux de retenir les fortes têtes. Le chaudronnier et le garde de nuit faisaient du bar leur cabinet de travail.

Dans le fond de la salle, aussi indifférents que les deux lecteurs à la presse féminine qui se démenait autour du père Roustan, Jaubert et Werhlé s'entretenaient à voix basse de choses mystérieuses. Ils avaient déballé tout un paquet

d'affiches d'un rouge sang-de-bœuf, qui s'éparpillaient jusque sur la banquette. Les en-têtes se détachaient en caractères énormes : *A ceux qui souffrent!* C'était une proclamation antimilitariste que l'on devait placarder le lendemain sur les murs des casernes et des cafés populaires... Mais, pour l'instant, ils ne se souciaient plus de leurs affiches, semblaient impatients, comme s'ils attendaient quelqu'un, et, parfois, consultaient la pendule de la Forêt-Noire encastrée au milieu du casier aux liqueurs.

Ernest, toujours perché sur son tabouret, l'air hébété et somnolent, jouissait du spectacle. Souvent, il glissait un coup d'œil narquois par la porte entr'ouverte de la cuisine, où ces demoiselles Coupon, jeunes personnes chlorotiques et langoureuses, échangeaient des caresses équivoques avec de petites amies. Quant à Coupon, il était absent, comme d'habitude, pour « ses affaires ».

Soudain, Jaubert, l'air contrarié, s'approcha du comptoir et demanda !

— Marès devait bien être ici à cinq heures, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas, moi ! — dit Ernest, ennuyé qu'on le dérangeât, — il est peut-être retenu par son ouvrage !...

— Vous lui avez fait la commission pourtant ?...

— Oui ! avant-hier au *Splendid-Bar*.

— Ah !... au *Splendid-Bar !*

Et Jaubert, après avoir hésité un instant, demanda encore :

— C'est vrai, ce qu'on raconte ?... qu'il est devenu tout à fait théosophe ?

Ernest n'eut pas le temps de répondre. Un formidable éclat de rire secouait les vitres de la devanture. A la suprême jubilation de l'assistance, le père Roustan goguenardait une pauvre grosse fille atrocement maquillée, parée comme un carnaval et empestant la pommade au jasmin :

— A ton âge, jouer les *Mariquita ?*... Tu te fiches de la Direction !

Mais la fille, nullement décontenancée :

— Dame, môssieu Roustan, j'ai l'habitude !... Et puis vous direz ce que vous voudrez : je suis grasse, je suis fraîche, bien pomponnée, charmante.. et je sens bon !

Modeste, rougissante comme une vierge, elle fit une grande révérence, en débitant sa tirade. Les gamines, suffoquées d'un tel aplomb, redoublèrent leurs quolibets. Ce fut un charivari autour de la « tante » qui s'obstinait à jouer les jeunes premières. On trépignait, on piaillait :

— Ho ! Mariquita !... Mariquita !,..

Ernest, amusé par la scène, en avait complètement oublié Jaubert qui, furieux, haussant les épaules, vint se rasseoir sur la banquette.

Le chaudronnier et le garde de nuit ne tournèrent même pas la tête : rien n'existait pour eux que Nietzsche et M. de Hartmann !

Werhlé, toujours attentif à sa toilette, égalisait les coques de sa cravate.

— Je crains bien qu'il ne vienne pas ! — dit Jaubert aigrement.

— Je t'avais prévenu ! C'est un lâcheur !...

Et les deux anarchistes se concertèrent.

Ils avaient comploté ensemble d'utiliser Marès pour leurs projets. Forts de connivences clandestines, appuyés sur des subsides bourgeois, ils reprenaient leur campagne en faveur d'une grève générale. Maintenant qu'ils avaient écarté le peintre de carènes de la Bourse du travail, où ils redoutaient son influence, ils se lançaient allègrement, sûrs de recueillir pour eux seuls tout le bénéfice du gâchis. Cependant, Marès, avec son talent de parole, pouvait rendre des services dans un poste subalterne. On l'enverrait au dehors, soulever les ouvriers de la banlieue ou même des villes voisines : ce qui ne porterait aucun ombrage au prestige des deux compères. Ils se persuadaient qu'en manœuvrant avec adresse, en chatouillant l'orgueil du peintre, on en obtiendrait tout ce qu'on voudrait...

— C'est égal ! — fit tout à coup Jaubert, — voilà des mois qu'on ne l'aperçoit plus aux réunions !... Et si, vraiment, il est passé à la théosophie...

Des vociférations enthousiastes dominèrent toutes les voix et même la basse profonde du père Roustan. Le chaudronnier Philippon s'exaltait sur

un passage de Nietzsche qu'il venait de recopier au crayon. Il le trouvait si bien qu'il se mit à le lire tout haut, pour l'édification du public, et, comme il était sourd, il enflait le gosier démesurément :

— « *Crache,* — braillait le sourd, — *crache sur la grande ville qui est le dépotoir, où s'accumule toute l'écume, sur la ville des importuns et des impertinents, des écrivassiers, des ambitieux exaspérés, sur la ville où se réunit tout ce qui est carié, mal famé, lascif, sombre, pourri, ulcéré, conspirateur, — crache sur la grande ville et retourne sur tes pas !... Ainsi parlait Zarathoustra !...* »

Il débita le morceau tout d'une haleine, avec l'ânonnement d'un écolier qui récite sa leçon, et, quand il eut fini, il se tourna, la mine superbe, vers Jaubert et Werhlé :

— Qu'est-ce que vous en dites, vous autres ?... C'est tapé, ce style-là, hé ?...

Jaubert crut devoir encourager le chaudronnier :

— Bravo, bravo, Philippon !...

Mais Coquet, le garde de nuit, était navré de n'avoir rien compris aux invectives de Zarathoustra. La cervelle alourdie par la prose de M. de Hartmann, il passait ses doigts sur son front, en bredouillant de confiance sa phrase habituelle :

— Il y en a des çozes là-dedans !...

Puis, soudain, se penchant vers l'oreille du chaudronnier, il interrogea timidement :

— Qu'est-ce que c'est, cette grande ville-là, qu'il est question dans le livre ?...

— Est-ce que je sais, moi ? — bougonna le sourd, — ça doit être Paris !

— Paris ?... Je me le disais bien ! — fit Coquet pensivement, — c'est ça ! Paris !... le dépotoir, l'écume, les pourris !... Tiens, moi qui te parle, j'ai passé huit jours à Paris, l'année dernière !... Ah ! Bonne Mère ! Quels salauds que ces Parisiens !... Des hommes qui ne savent seulement pas s'habiller, des avares, des sournois, des hypocrites !... et tous alcooliques !... C'est vrai, pourtant, qu'ils ont la tour Eiffel !

A ces mots, le chaudronnier bondit :

— Allez donc ! La tour Eiffel !... une ferraille qui ne sert à rien !... Vite, vite ! Faites-moi sauter ça à coups de dynamite !...

— Cependant, mon ami, au point de vue de l'art...

— Quoi ?... Tu vas défendre la tour Eiffel à présent ?...

— Non, mon ami, non ! Je ne la défends pas, mais je te dis qu'au point de vue de l'art...

— L'art ? Je m'en fiche ! moi je ne connais que la nature !... Il faut retourner à la nature, développer toutes les facultés ! L'homme intégral, le surhomme, il n'y a que ça !...

Et, s'évertuant, il exposa son idée. On vivrait tout nus dans les bois ou dans les prairies ! On mangerait les fruits de la terre, on dormirait sous

des huttes de branchages, chacun avec sa compagne !... Enfin, quoi ? on ne se gênerait pas et on serait heureux !...

Coquet, lui, avoua un autre idéal. Il était avide de goûter aux jouissances des bourgeois : aller tous les soirs dans des petits théâtres, écouter des pièces qui font rire, avoir son automobile à la porte, se mettre du linge fin sur le dos et de jolis costumes, — tout cela ne manquait pas d'agrément non plus !...

Il se tut subitement, en s'apercevant qu'il était seul à parler dans la salle. Un silence venait de se faire à l'apparition d'un personnage singulier, dont les allures et l'accoutrement produisirent un effet sensationnel. Le personnage était un vieux cabot squelettique, livide et fardé comme un cadavre, coiffé d'un bord plat et revêtu d'un paletot noisette à revers de moire, — le tout dans un état de délabrement pitoyable. Il écarta majestueusement les groupes de femmes qui assiégeaient la table du père Roustan, fonça droit sur l'impresario et, retirant son haut de forme, avec un geste de théâtre, la main offerte :

— Je te salue, Roustan !

Ahuri, le père Roustan, qui avait tendu la main machinalement, considérait l'individu par-dessus son binocle. Mais celui-ci ne lui permit pas de surmonter son émotion :

— Roustan, tu es mon camarade ! Tu m'as vu à l'œuvre en Amérique, à Philadelphie, à Boston, à

Chicago ! Tu apprécies mon talent ! Je ne t'en dis pas plus, et je compte sur toi !...

Il toucha de nouveau les doigts du bonhomme, s'inclina avec dignité :

— Roustan, je te salue !... Mesdames, Messieurs, serviteur !...

Et pivotant sur ses talons, donnant des coups de chapeau à droite et à gauche, il regagna la porte selon le même cérémonial qu'à l'arrivée.

Le père Roustan, étranglé de stupeur, finit par articuler :

— En voilà un Mont-de-Piété !... Il prétend qu'il me connaît ! Il a de la chance ! Moi, je ne l'ai jamais vu, ni lui, ni son gibus, ni son talent !..

Un haro s'éleva contre le misérable, dont on distinguait encore la silhouette pompeuse et grotesque à travers les carreaux. Revenues de leur saisissement, les petites actrices se convulsaient de rire, s'acharnaient sur l'absent :

— Ah ! il en a un toupet, celui-là !

— D'où sort-il, ce m'as-tu-vu ?...

Elles excitaient un tel vacarme que l'entrée de Marès ne fut remarquée de personne.

Le théosophe, averti par Ernest, s'était longtemps consulté avant de venir. Il ne voulait plus avoir de rapports avec ses anciens camarades de l'anarchie, et d'ailleurs il méprisait profondément Jaubert et Werhlé. Au dernier moment, ses instincts d'apôtre l'emportèrent. Sans doute, il n'espérait guère convaincre les deux jeunes gens, mais, à

tout le moins, il aurait avec eux une brillante discussion, il les réfuterait, il affirmerait sa foi, il bafouerait la vanité et la malfaisance de ces intrigants, et c'était plus qu'il n'en fallait pour qu'il affrontât le colloque.

Jaubert, énervé et grincheux, l'accueillit avec reproches :

— Vrai ! tu en prends à ton aise !... On t'attend pour cinq heures et tu arrives tout juste à six et demie !...

— J'arrive quand je peux ! — dit le peintre de carènes, — mon travail d'abord ! Je ne suis pas fonctionnaire, moi !...

Pour calmer son irritation qu'il sentait gronder, l'onctueux Werhlé, plus diplomate que Jaubert, l'enguirlanda de compliments et de protestations amicales. Puis, il chercha des transitions habiles et des mots flatteurs, dans le but de circonvenir Marès et de l'amener insensiblement à leurs vues.

Dès les premières phrases, le peintre se cabra :

— C'est inutile ! je ne marche plus !...

— Comment, tu ne marches plus ?...

Jaubert en était rouge d'indignation. Il ajouta brutalement :

— Allons, avoue-le ! Tu t'es fait acheter par les prêtres !

— Moi ?

Le visage de Marès avait pâli d'une façon si terrible, ses yeux lançaient de tels éclairs que les

deux autres crurent imminente une de ces explosions de colère frénétique dont il était autrefois coutumier. Le théosophe, à force de volonté, se contint. Il poursuivit dédaigneusement :

— Je ne m'abaisserai pas jusqu'à me disculper ! J'ai donné cent fois la preuve de mon désintéressement. Le vôtre, convenez-en, est un peu moins manifeste !

Alors Jaubert, touché au vif, se radoucit :

— Enfin, tu ne le nieras pas !... Cette histoire ridicule de Notre-Dame de la Garde !... Ce prétendu miracle exploité par les feuilles cléricales...

— Oui ! — insista doucement Werhlé, — avoue au moins que tu t'es prêté à cette mystification machinée par l'abbé Carlavan...

— Je m'y suis si peu prêté que l'abbé me considère plus que jamais comme un renégat !... Je suis théosophe ! J'ai contre moi tous les catholiques !...

A cette déclaration, les deux acolytes affectèrent de se moquer : la théosophie, ce n'était pas sérieux ! C'était une pose, un snobisme à l'usage des bourgeois !

— Ma sincérité est absolue ! — répliqua fièrement Marès, — en tout cas, la vie que je mène est d'accord avec mes idées ! Pourriez-vous en dire autant ?

— Ce n'est pas notre faute, — dit Werhlé, — si la société actuelle nous met, malgré nous, en contradiction avec nos principes !

— Et voilà précisément l'erreur ! — dit Marès.

— Vous croyez toujours que le mal vient de la société ! Il est en vous le mal ! C'est vous-mêmes qu'il faut réformer d'abord et ensuite les lois ou la politique !... Mais, comment pourriez-vous vous réformer, vous qui êtes dans le faux, jusqu'au cou !...

Jaubert se récria violemment. Sur quoi, Marès, avec un geste autoritaire :

— Non, non ! ne perpétuons pas davantage un malentendu ! Il n'y a plus rien de commun entre vous et moi ! Je réprouve votre doctrine dans ses principes ! Moi, la mienne est fondée sur le sacrifice, la vôtre, au contraire, divinise l'égoïsme, qu'elle essaie hypocritement de déguiser sous le masque de la solidarité. Vous n'avez à la bouche que la revendication de droits imaginaires ; nous autres, nous ne connaissons que des devoirs, dont le premier de tous est la charité. Vous niez la morale, vous vous bornez à déchaîner toutes les convoitises, tous les appétits de jouissance, sans voir que vous précipitez l'humanité vers des luttes atroces, vers une recrudescence effroyable de barbarie. Vous n'arrivez même pas à hausser le niveau intellectuel des masses. Toute votre éducation n'aboutit qu'à la parlote et au cabotinage... Oui ! vous pervertissez l'ouvrier par l'intellectualisme creux des bourgeois, des écrivailleurs et des universitaires, — cette idéologie qui détraque les cervelles et qui est impuissante contre la gangrène des âmes...

Exaspéré par une telle virulence, Jaubert riposta :

— Tu es de mauvaise foi ! Tu ne veux voir que les imperfections de l'œuvre sociale !... Qu'importent des sottises, des erreurs partielles, des crimes même, si un peu plus de justice est obtenue, si un progrès se réalise pour la masse !...

— Il n'y a pas de progrès collectif !... Il n'y a de progrès que pour l'individu, il n'y a de justice qu'individuelle !... Nous ne pouvons être sauvés que par nous-mêmes !

— Continue, je t'en prie — fit Jaubert, sarcastique, — si tu crois que tes formules se démontrent toutes seules !... Mais nous ne sommes pas venus ici pour un tournoi de dialectique ! Es-tu oui ou non pour la grève générale, et veux-tu nous aider ? Voilà tout ce qu'on te demande !...

— Non ! — dit résolument Marès, — je ne veux pas aggraver la misère d'un tas d'inconscients et d'irresponsables !...

Et, se rappelant les doléances de Marguerite, il ajouta :

— Déjà, partout, ils crèvent de faim ! Les cafés, les restaurants sont vides. Les étrangers désertent le port !... Non, non ! mille fois non ! Ce serait la ruine de la ville !

Comme en écho, dans l'autre coin de la salle, une grosse voix fêlée déclama, avec une emphase bouffonne :

— *Malheur !... Malheur à la grande ville ! Et je*

voudrais voir déjà la colonne de feu qui l'incendiera !.. Ainsi parlait Zarathoustra !...

Fanatisé par sa lecture de Nietzsche, le sourd brandissait le poing, roulait des yeux hagards.

— Et voilà ce que vous en faites ! — dit Marès, en montrant le chaudronnier aux deux anarchistes.

Jaubert, résolu à une rupture éclatante, fulmina :

— Il ne s'agit pas de ça !... Nous avons voulu savoir si, oui ou non, tu es un faux frère !... Donc, tu ne marches pas ! C'est ton dernier mot ?

— C'est mon dernier mot !

— Bien ! Tu es un traître !

Et avec une mimique de dégoût, il toisa le théosophe qui s'était levé. Marès, toujours très pâle, haussait les épaules et le regardait d'un air de compassion.

Alors Werhlé, sinistre et doux comme un inquisiteur, se retourna vers le chaudronnier et le garde de nuit, et, désignant l'apôtre d'un doigt rigide, il proclama :

— Camarades, je vous dénonce l'ex-compagnon Marès qui s'est vendu aux prêtres !...

Ce fut le signal d'un tapage épouvantable. Les lecteurs de Nietzsche et de M. de Hartmann poussèrent des clameurs furibondes :

— A bas le vendu ! A bas le vendu !...

— En voilà un théâtre ! — tempêtait le père

Roustan. — Taisez-vous, coquin de bon sort !... que moi-même je ne m'entends plus !

Ernest, juché sur son tabouret, plaisantait :

— Voyons, voyons, messieurs les libertaires ! Un peu de tolérance !...

— A bas le vendu ! — glapissaient les gamines qui entouraient l'impresario.

Elles riaient aux éclats, s'égosillaient à crier plus haut que les hommes, uniquement pour la joie de faire du bruit :

— Vendu ! Vendu !

— Oh ! qu'il est laid !... Hou ! hou !...

La tête basse, les yeux pleins de larmes, Marès sortit au milieu des huées.

IV

LA grève générale était déclarée depuis deux jours.

En prévision de bagarres ou d'émeutes, l'autorité locale avait réquisitionné toute la gendarmerie des environs. De Tarascon, d'Arles, de Valence, des trains spéciaux amenaient quotidiennement des renforts de cavalerie. Les quais et les docks étaient gardés militairement, et l'on ne voyait plus que des uniformes sur les terrasses des petits cafés et dans les bars du cours Belsunce.

Une torpeur inquiétante pesait sur Marseille. La circulation des chariots et des voitures publiques était interrompue. De loin en loin, un fiacre filait peureusement au milieu d'une rue déserte. Les automobiles ne se montraient pas, dans la crainte de soulever les fureurs populaires. Le peu de mouvement que faisaient les oisifs rendait l'immobilité encore plus angoissante par contraste. A l'énormité du silence qui régnait, on sentait mieux quelle place tenait habituellement le labeur dans la vie de la cité. L'air était lourd, le ciel, comme assombri

d'une tristesse latente. Tout au bout de la Canebière, le bassin du Vieux-Port, dégarni de navires, luisait avec l'éclat morne d'un étang solitaire, et le vide des eaux semblait prolonger à l'infini la désolation de la ville.

Ce matin-là, Marès, entré au hasard au restaurant Mazella, déjeunait d'une soupe maigre et de légumes bouillis. Il était seul. Emmanuel travaillait comme d'ordinaire, car la corporation des charbonniers, très jalouse de son indépendance, différait par point d'honneur son adhésion à la grève. D'ailleurs, l'amitié des deux jeunes gens se relâchait de plus en plus, bien qu'ils habitassent toujours ensemble, chez Mme Bonamour. Emmanuel, qui ne comprenait rien à l'inertie du théosophe, lui reprochait de trahir la cause du peuple.

En tout cas, Marès était à peu près l'unique représentant de sa classe, dans cette salle où, la semaine d'avant, les bourgerons et les blouses se trouvaient encore en majorité. Un grand nombre de tables étaient inoccupées, et deux garçons suffisaient maintenant au service.

A part quelques pilotes et des gens d'équipage, il n'y avait guère que des gendarmes, bonnes têtes pacifiques de ronds-de-cuir et de pères de famille. C'étaient des brigadiers, des maréchaux des logis. La mine en fête, ils vidaient des litres, s'empiffraient de pâtes et de fritures avec une sensualité réjouissante. Ils étaient heureux. La grèves annonçait plutôt bénigne, tout paraissait tranquille : ce

serait, pour eux, une véritable partie de plaisir ! Et on les devinait enchantés de troquer la pitance frugale du ménage ou de la caserne contre les nourritures plantureuses du restaurant, de battre le carton dans les cafés, de faire sonner leurs éperons dans les lieux de plaisirs, de goûter enfin à toutes les délices de la grande ville !...

Marès souffrait de ce voisinage. Un sous-lieutenant de dragons, le monocle à l'œil, la cravache haute, sortit du « salon » pour rejoindre ses hommes qui stationnaient sur le quai. A l'apparition de l'officier, le peintre, obsédé par les griefs d'Emmanuel, se repentit d'avoir mangé avec les séides du Pouvoir, et il en éprouva une sorte de honte, comme si, réellement, il fût passé à l'ennemi.

Il promenait un regard humilié sur tous ces gaillards qui se bourraient consciencieusement, lorsque Marguerite, du comptoir, lui fit signe de s'approcher :

— Vous voyez ! — dit-elle, en lui montrant la salle aux trois quarts vide, — ce sera demain la famine !... même pour nous !

— Que voulez-vous ! Je n'y puis rien !...

Ils se taisaient, comme oppressés l'un et l'autre par des pensées qu'ils n'osaient se découvrir : il était clair que la déconfiture du restaurant Mazella n'était point ce qui les préoccupait le plus. Marguerite, la première, se décida à parler :

— Ecoutez, monsieur Marès, — murmura-t-elle, — je vais vous demander un service d'ami !...

Priez de ma part Emmanuel de ne plus reparaître ici !... Cosmo est de retour ! vous savez ce qui s'est passé entre eux !

A cette nouvelle Marès sursauta. Si détaché qu'il fût des petites misères humaines, il ne pouvait s'empêcher de frémir à l'idée du péril que courait son camarade. La maestra elle-même s'avouait très alarmée, non pas seulement pour Emmanuel, mais aussi pour son mari.

Le mineur avait quitté Monte-Carlo, la construction de la ligne de tramways étant terminée. Dans l'espoir qu'on allait commencer l'agrandissement du Bassin National, il était accouru à Marseille. Mais la grève ajournerait indéfiniment l'exécution des travaux. Pour comble de déveine, il ne restait pas un seul chantier ouvert. Alors Cosmo, ne voulant point demeurer inactif, s'était engagé comme portefaix sur les quais de la Joliette. Depuis deux jours, il y travaillait clandestinement, la nuit, avec une escouade de Piémontais. Marguerite tremblait qu'il ne fût attaqué par les grévistes :

— Il ne manquait plus que cela ! — fit-elle, en s'animant soudain ; ah ! monsieur Marès, il y a un mauvais sort contre nous ! Tout tourne mal depuis que je suis revenue d'Italie !... Si le restaurant ferme, nous voilà sur le pavé, sans gîte, sans gagne-pain ?... Et, comme si ce n'était pas assez de ce tourment, Cosmo s'obstine à travailler malgré la grève, au risque de sa vie ! Enfin, Emmanuel

n'est pas raisonnable !... Mon Dieu ! si mon mari le rencontrait ici !...

Elle s'affolait tellement que son trouble gagna Marès. Néanmoins, il s'efforça de calmer la jeune femme :

— Pour ce qui est d'Emmanuel, — dit-il, — je vous promets de faire le possible... bien que j'aie peur de ne pas être écouté !... A présent, il se défie de moi !

— Comment ?... Vous êtes brouillés ?...

Et la maestra, consternée, s'effraya davantage.

— Non ! dit Marès, — nous ne sommes pas brouillés !... Mais nous n'avons plus la même intimité qu'autrefois !... C'est pa ce que j'ai rompu avec les anarchistes ! Tous m'en veulent, me détestent, me traquent comme une bête dangereuse !... Si vous saviez ce que j'endure !...

A son tour, le peintre de carène; confessa ses rancœurs et ses angoisses. Il rappela les huée; qui l'avaient accueilli au bar Coupon. L'avant-veille encore, dans un meeting tenu à la Belle-de-Mai, il avait essuyé de pires avanies. Comme il essayait de prendre la parole, des malandrins s'étaient précipités sur lui, l'avaient roué de coups. Werhlé, jouant le magnanime, s'était interposé avec une insultante pitié. Et on l'avait jeté dehors, en le traitant de « mouchard » et de « calotin » !

— Mais je ne suis pas le seul qu'ils aient malmené ! — ajouta-t-il avec un amer sourire, — j'étais en honorable compagnie !... Ils ont déversé

l'injure sur quiconque n'est pas de leur avis. Ils ont même attaqué des absents, de grands écrivains, des penseurs !... Oui ! ils ont traîné Tolstoï dans la boue. Ce Tolstoï qu'ils ont tant loué n'est plus bon à donner aux chiens ! C'est un « endormeur », parce qu'il prêche, comme nous, l'acceptation, la conversion morale !... Ah ! ce sont de belles âmes ! Et, quand on songe aux mobiles qui les poussent, c'est à désespérer, à se retirer du monde !... Car toute cette agitation cache d'infâmes tripotages !...

Se montant de plus en plus, Marès conta les rumeurs qui couraient. C'étaient — disait-on — les Artaud, père et fils, qui, par l'intermédiaire de Jaubert et de Werhlé, auraient fomenté cette grève ! Il s'agissait, au fond, de renverser la municipalité collectiviste pour la remplacer par toute une bande organisée et compacte de socialistes indépendants. Le père Artaud, gros entrepreneur, en espérait l'adjudication des travaux du Port, et son fils Maxime, le bossu, y pêcherait en eau trouble un mandat de député.

— Je m'en doutais, d'ailleurs ! — conclut le peintre. — Déjà, l'année dernière, mon ami, M. Charles Artaud... vous vous souvenez ? celui qui a plaidé pour vous ?... Eh bien, il m'avait averti à mots couverts des manigances de sa famille !... Il ne ressemble guère à son frère, celui-là ! Quel brave homme !...

Marguerite s'indignait : « Comment ? C'était à cause de l'égoïsme, de la vanité, de la rapacité de

ces gens riches que tant de misérables allaient souffrir ?... »

— Car, vous savez, monsieur Marès, la plupart marchent à contre-cœur !... La semaine passée, quand ils venaient ici, je les entendais crier contre la Bourse du travail ! Mais, à présent, ils n'osent plus rien dire, par peur de se compromettre : ils voient partout des espions !... C'est égal ! ces socialistes et ces anarchistes qui veulent faire, malgré lui, le bonheur du peuple...

— Oh ! le bonheur du peuple ! — interrompit Marès impétueusement, — c'est bien le dernier de leurs soucis ! Dites plutôt qu'ils en ont la haine ou le dégoût ! D'abord, ils ne le comprennent pas, car tous sont des bourgeois ou tendent à le devenir. Dès qu'un ouvrier a sur sa casquette les galons de contremaître, il se croit immédiatement d'une autre pâte que ses camarades de la veille !... L'histoire d'Escartefigue en est une preuve entre mille!... Vous le connaissez, n'est-ce pas ?...

— Mon Dieu, — fit la maestra, — j'ai entendu parler de lui par Emmanuel, qui en disait du bien !... Il est si bon, Emmanuel !

— Et si naïf, hélas ! — répliqua Marès.

Avec une maligne joie, le théosophe dénonça la roublardise du personnage, ex-trésorier du syndicat des dockers. Pour le détacher de la grève, la préfecture lui avait offert une grasse sinécure, l'inspection des Enfants assistés !...

— Avouez que c'est monumental ! Un ancien

portefaix qui sait à peine mettre l'orthographe !... Bombardé inspecteur de l'Assistance publique... Huit mille francs d'appointements ! Est-ce gentil ?

Mais, d'après Marès, Escartefigue n'avait fait en cela qu'imiter l'exemple de ses chefs. Tous ces socialistes se ressemblaient. Chez tous, c'était la même démangeaison de se frotter à des gens riches ou titrés, le même appétit de jouissance immédiate, un besoin perpétuel de bombances et de godailles !... Ainsi, pour le meeting de la Belle-de-Mai, Jaubert et Werhlé avaient fait venir de Paris le célèbre Crébessac, le grand orateur du parti. Eh bien ! ces messieurs avaient commencé par se rendre en voiture au Palace-Hôtel, le plus somptueux établissement du Prado, où un déjeuner fin était préparé pour eux. Et ils étaient arrivés à la réunion, rotant la truffe et mâchonnant de gros cigares bagués d'or !

Après avoir débité ce potin, Marès, brusquement, s'arrêta court, un peu confus de s'abaisser à de pareils arguments. La passion, la rancune l'avaient emporté ! Pour revenir aux raisons théoriques, il ajouta :

— Peut-on être socialiste !... Anarchiste, passe encore !... Mais socialiste !...

Et, sur un ton d'inexprimable mépris :

— J'appelle socialiste quiconque pense bassement !

Cependant, la maestra bouillait de colère contenue, en écoutant ces propos :

— Vous devriez agir contre eux, monsieur Marès ! — conseilla-t-elle, — vous qui êtes un conférencier... qui avez encore tant d'influence dans les milieux ouvriers !... Croyez-moi ! Beaucoup vous suivraient !... et peut-être que de grands malheurs seraient évités !...

— Non, non ! — dit le théosophe, avec une sombre obstination, — je ne veux plus rentrer dans la lutte !

Et, aussitôt, d'un ton mystique :

— Ma voie est ailleurs !

— Vous avez tort !... De votre part, c'est presque une désertion.

Une désertion ! Marès se troubla : il retrouvait dans la bouche de Marguerite la même accusation que dans celles d'Emmanuel et des anarchistes. Mais la maestra insistait comme si elle plaidait une cause personnelle. Elle répéta :

— Vous avez tort, monsieur Marès !

— Je n'ai pas d'autre juge que ma conscience ! — répondit-il, avec un accent de défi.

Néanmoins, il sentait chanceler toutes ses résolutions. Et, en même temps, il s'irritait de ce que les autres, — des ignorants, des esprits faibles, ou des coquins, — prétendissent juger sa conduite... Tout d'un coup, un tremblement nerveux secoua ses membres, agita ses mains.

D'un geste saccadé, il salua Marguerite, et, sans rien dire, il s'en alla, farouche, les yeux hostiles.

V

LE dimanche suivant, vers huit heures, Marès descendait la rue du Petit-Puits pour rejoindre ses disciples au *Splendid-Bar*. On était dans la seconde quinzaine de juillet. La journée avait été brûlante. Marès venait de la passer tout entière dans sa chambre, à méditer sur des textes bouddhiques. Quoique affaibli par les jeûnes et anémié par les chaleurs de la canicule, il se trouvait dans un état d'exaltation singulière. La fréquence des exercices spirituels, l'intensité de la concentration mentale surexcitaient ses nerfs et le maintenaient debout, malgré l'épuisement de son corps.

Il s'arrêta un instant sur le quai de l'Hôtel-de-Ville, pour respirer un peu d'air frais. Le crépuscule achevait de s'éteindre dans des rougeurs d'incendie, quelques navires à voiles stagnaient sur l'eau noire, et les grands bras des vergues se tendaient rigides, vers les pourpres sanglantes du ciel. Mais le spectacle des choses extérieures offensait Marès. Il reprit sa course dans la direction du bar.

Le théosophe était inquiet. Les paroles de Marguerite l'avaient bouleversé bien plus profondément qu'il ne l'eût pensé d'abord. Au sortir du restaurant Mazella, il s'était cru obligé d'examiner à nouveau les règles de sa conduite, et, dans le premier moment de désarroi, pressé de scrupules, il se persuada que son abstention était coupable. Puis, l'amour-propre s'en mêla. Il songeait avec amertume que les intrigues de Werhlé et de Jaubert l'avaient dépossédé de son autorité sur les masses. Quelle belle occasion de la ressaisir !... Mais, aussitôt, il devina le piège où le fourvoyait son orgueil. Une lutte, même simplement oratoire, contre la Bourse du travail, entraînerait, à la longue, des violences matérielles. Et es maîtres de la Sagesse condamnaient toute violence contre les créatures. C'était uniquement par la douceur, par la charité, par l'exemple de la vertu qu'on pouvait sauver les hommes !

D'ailleurs, il avait charge d'âmes ! Ces disciples qui s'étaient groupés spontanément autour de lui et dont le nombre augmentait sans cesse, qu'allaient-ils devenir, une fois privés de son enseignement ?... Enfin son ami le plus cher, cet Emmanuel qu'il s'éta t aliéné, sans doute par sa faute, n'avait-il pas le devoir de le racheter avant tous les autres et de le reconquérir ?

Ce souci tourmentait Marès par-dessus tout. Il avait transmis à son camarade la requête de la maestra en y joignant ses propres instances, et le

charbonnier avait très mal pris la démarche. Cette obstination à l'éloigner de Marguerite finissait par lui inspirer des soupçons et comme une vague jalousie. Il en était résulté entre eux plus de défiance et de froideur. Ce soir-là, pour la première fois, Emmanuel n'assistait pas à la conférence théosophique. Il avait déclaré qu'il se rendait, comme tout le monde, à la Bourse du travail : « Moi, je suis d'abord avec ceux de ma classe ! » prononça-t-il d'un ton presque agressif. Et Marès, blessé de cette défection, en avait conçu un grand chagrin.

Les Dix l'attendaient à l'intérieur du bar. Ils paraissaient abattus comme des gens sans travail et qui sont inquiets du lendemain. Seul, le laveur de vaisselle, souriant et gras, conservait sa placidité habituelle. En guise de fume-cigarettes, il élevait en l'air un os de poulet encore muni de ses tendons et merveilleusement culotté. Il semblait tout fier d'exhiber un objet si curieux.

Cependant, les autres avertissaient Marès des bruits alarmants qui circulaient. La grève, tranquille jusque-là, menaçait de tourner au désordre. Il était question de châtier les dissidents qui, au mépris de la décision syndicale, continuaient leur service. Des coups de main, assurait-on, se préparaient contre eux !

Effectivement, certains indices trahissaient dans la foule dominicale une nervosité insolite. Le bar lui-même n'avait pas son aspect ordinaire. Des

individus de mine suspecte effarouchaient les consommateurs paisibles. C'étaient des étrangers, ou des gens que personne ne connaissait, toute une lie faubourienne refluée vers le centre de la ville. Les Russes, les Siciliens se distinguaient dans cette tourbe par les caractères nettement opposés de leurs physionomies : ceux-là roses et charnus, ceux-ci desséchés et noirs comme des cotrets de fagots carbonisés. Un des Siciliens dévisageait Marès avec une insistance hostile. La chevelure hérissée, l'air inculte d'un berger des Abruzzes, le front déprimé, pareil à une grosse pierre qui lui eût écrasé le bas de la figure, il frappait par une expression effrayante de fanatisme et d'abrutissement !... Où le théosophe avait-il vu cette tête obtuse ? Sans doute dans une réunion d'anarchistes, autrefois, alors que lui-même était encore « compagnon ». A constater l'éclat féroce des prunelles braquées sur lui, Marès s'en voulait presque d'inspirer tant de haine !

Un des Dix, le marchand de boules de gomme, lui glissa mystérieusement à l'oreille :

— Vous savez ? Tous ces types-là, il paraît qu'ils sont envoyés ici par les Génois !... Oui ! Ils viennent entretenir la grève pour couler le port de Marseille.

— Quelle absurdité ! — dit Marès, en haussant les épaules.

Pourtant le peintre de carènes était trop bon Marseillais, il connaissait trop bien la vieille riva-

lité entre les deux villes pour ne pas se sentir enclin à admettre ces rumeurs accusatrices. En tout cas, la présence de ces étrangers lui causait toute espèce d'appréhensions. Sûrement, dans une émeute, ils n'auraient pas les mêmes scrupules que les gens du pays ! D'ailleurs accoutumés, chez eux, aux pires brutalités répressives, menés par le sabre et la baïonnette, ils se riraient des adjurations conciliatrices, et de la douceur française, trop faible contre leur barbarie !

Si tourmenté qu'il fût, si peu rassuré pour lui-même, le théosophe se mit néanmoins à parler, selon son habitude, avec l'espoir peut-être d'oublier aussi les idées sombres qui l'obsédaient.

Mais le voisinage des anarchistes le préoccupait malgré lui. En réalité, c'était à eux qu'il s'adressait, bien plus qu'aux misérables réunis pour l'écouter. C'étaient leurs doctrines qu'il réfutait, qu'il condamnait, et il enveloppait celles des socialistes dans la même réprobation. Il leur reprochait à tous la bassesse de leurs âmes, la grossièreté de leurs sens, l'opacité de leur matérialisme, l'inintelligence de leurs négations...

Tout à coup, la haute taille d'Emmanuel apparut dans l'encadrement de la porte d'entrée. Il avait l'air agité et hagard. Un instant, il hésita, tournant ses gros yeux à droite et à gauche, et, soudain, il fonça vers Marès :

— Viens vite ! J'ai deux mots à te dire !... Tout de suite, tout de suite ! Ça presse.

L'accent de sa voix était si impérieux et il se dégageait de toute sa personne une telle contagion de peur que le théosophe se leva précipitamment. Emmanuel le fit sortir par une porte latérale qui s'ouvrait sur une ruelle :

— Sauve-toi par là ! — jeta vivement le charbonnier, — ils te cherchent !

— Qui ? — demanda Marès recouvrant aussitôt son assurance.

— Une bande d'anarchistes !... Je quitte la réunion, Jaubert les a excités contre toi, contre ceux qui continuent le travail !... Tiens ! les voilà qui arrivent ! Entends-tu comme ils crient ?...

Scandées par un piétinement sourd, des clameurs s'élevaient du côté de la Canebière :

— A bas les traîtres !

— A bas les « jaunes » !

— A mort ! à mort !

Marès, très pâle, ne bougeait pas, malgré les exhortations d'Emmanuel qui le poussait vers un corridor :

— Je reste ! — dit-il, — ce serait lâche de me sauver !...

— Prends garde ! Ils auront ta peau !

— Je n'ai pas peur de mourir !

Il ne mentait point. L'ivresse du sacrifice le transportait, lui ôtait le sentiment du danger. Ce serait si beau de verser son sang pour la foi nouvelle !...

Au même moment, la bande déboucha sur

le quai, mais elle ne pénétra pas dans le bar. Elle s'engouffra toute dans la rue de la République, et les hurlements se firent plus distincts :

— A bas les traîtres !

— A mort ! à mort !

Ceux qui étaient dans le bar et dans les estaminets d'alentour se répandirent immédiatement au milieu de la chaussée. Des groupes coururent pour se joindre aux manifestants. Un souffle de démence balaya les trottoirs, c'était comme un grand vent furieux qui bouleversait tout sur son passage :

— Je vais avec eux ! — cria Marès en s'élançant, — je veux leur parler, leur dire...

Ses paroles furent étouffées par le vacarme. Derrière lui, Emmanuel gémissait :

— Tu es fou !... Sûr ! C'est la mort pour toi !

— Ça m'est égal ! Et puis, il n'y a pas de mort !...

Et il accéléra son allure, entraînant son camarade sur ses pas.

Comme soulevés par la foule, ils remontèrent la rue de la République, traversèrent le rond-point. Il était huit heures et demie. Les boutiques encore éclairées se fermaient en hâte. Quelques rares curieux se montraient aux balcons.

Le flot des manifestants envahit le terre-plein de la Joliette, reflua, d'un seul élan, vers l'étroite avenue qui relie le quai à la place d'Afri-

que. Un cordon de gendarmes à cheval en gardait l'entrée. Le barrage insuffisant fut instantanément rompu. Bride abattue, des cavaliers détalèrent dans toutes les directions pour réclamer des renforts. Maintenant, la voie était libre.

La foule s'y engagea, chantant *La Carmagnole*, qu'entrecoupaient des clameurs toujours plus menaçantes :

— A bas les jaunes !

— A mort ! à mort !

Et les cris s'amplifiaient en échos formidables dans le silence de ce long couloir bordé, d'un bout à l'autre, par les Docks des Messageries maritimes, dont la façade interminable et funèbre déployait l'alignement de ses fenêtres et de ses portes closes.

Emmanuel et Marès, jouant des coudes, s'évertuaient dans la cohue pour rattraper la tête de la colonne. Brusquement, une femme que le charbonnier avait heurtée se retourna vers lui. C'était Marguerite, échevelée, éperdue de terreur. Elle chuchota, d'une voix haletante :

— Je vous en prie, monsieur Emmanuel, si vous pouvez quelque chose près de vos amis, faites-le !... Je vous en prie ! C'est l'équipe de Cosmo qui travaille là-bas ! Ils sont en train de charger des vivres pour un bateau allemand !...

Il ne répondit pas. Le nom de Cosmo avait

glacé subitement sa tendresse, paralysé son bon vouloir. Mais Marès, ému de pitié, tremblant d'une colère belliqueuse :

— Ne craignez rien, madame Marguerite ! Nous le défendrons !

— Oui, oui ! je vous en conjure, monsieur Marès !...

En échangeant ces phrases brèves, ils couraient toujours avec la foule. Enfin, ils atteignirent l'extrémité du môle, qu'un chenal de communication sépare de la place d'Afrique.

A gauche, dans un éblouissement de lumière électrique, le bateau allemand, le *Kaiser-Wilhelm*, venait de surgir, énorme et splendide sous les dorures de sa carène entièrement peinte en blanc, avec ses quatre cheminées hautes et trapues comme des tours. Embossé contre le quai des Anglais, il dominait de sa masse colossale tout le bassin du Lazaret.

C'était un navire de touristes. Les passagers s'étaient mis à table pour le repas du soir. Un orchestre installé dans la salle à manger des premières jouait une valse viennoise. Les dîneurs, attirés par les vociférations des manifestants, étaient montés sur le pont, et là, accoudés au bastingage, amusés et tranquilles, en gens qui n'ont rien à redouter, ils contemplaient de loin le tumulte.

Un grand espace d'eau s'étendait entre eux et les assaillants, et, déjà, les douaniers avaient

replié le pont tournant qui enjambe le canal : la place d'Afrique et le quai des Anglais étaient ainsi inaccessibles ! Mais les « jaunes », les portefaix qui, sur le môle, chargeaient des vivres et des colis pour le bateau, se trouvaient cernés, d'un côté par leurs agresseurs et, de l'autre, par la mer. La moindre poussée allait les faire choir dans le canal. Certains avaient réussi à s'échapper, en s'entassant sur des chalands et des remorqueurs qui gagnaient le large à toute vitesse. D'autres plongeaient résolument dans le bassin, et ils s'efforçaient de rallier le navire à la nage.

Soudain, une bousculade effroyable se déchaîna sur le terre-plein. Des cris retentirent, des appels au secours. On se colletait au hasard, dans la pénombre. Marguerite, suffoquée par l'angoisse, se dressait sur la pointe des pieds. Elle avait aperçu Cosmo acculé contre une borne du pont, avec une dizaine de camarades, ceux qui n'avaient pu s'esquiver sur les embarcations. D'un geste fébrile, elle saisit le bras d'Emmanuel qui la protégeait contre les bourrades :

— Défendez-le ! je vous en supplie, Manuel ! Faites cela pour moi !...

Dans son trouble, elle avait pris la main du colosse, et elle la serrait d'une pression insistante qui ressemblait à une étreinte amoureuse. Cette caresse inconsciente le grisa. Instantanément, le passé s'abolit au fond de sa mé-

moire. Il oublia son ressentiment, sa jalousie, il ne comprit qu'une chose, c'est que Marguerite souffrait. Et il ne voulait pas qu'elle souffrît !...

Tout d'un bloc, effaçant ses larges épaules, il s'enfonça dans la mêlée, tandis que Marès, grimpé sur un chariot, tentait de haranguer la multitude :

— Camarades ! Au nom de la justice et de l'humanité...

La voix grêle se perdit au milieu des huées, des invectives, du tapage qui redoublait.

Durant plusieurs secondes, un remous de la foule déroba la vue de la scène à Marguerite. Puis, elle distingua un individu à figure de nervi, avec un mouchoir de soie violette autour du cou, qui se ruait sur Cosmo, en brandissant un long couteau à virole. L'homme hurla :

— Tiens, canaille ! Voilà longtemps que je te l'avais promis !

Emmanuel bondit pour parer le coup. Mais, aussitôt, il chancela, s'affaissa sur le pavé, le ventre ouvert. Un cri d'horreur s'éleva, suivi d'une détonation de revolver. En même temps, Marès battit l'air de ses deux bras, s'écroula sur les sacs du chariot...

— Sauve qui peut ! Sauve qui peut !

Des pas rythmés de chevaux résonnaient dans le lointain. Les gendarmes et les dragons arrivaient au trot.

Toutes les issues étaient bloquées. Ce fut une clameur de détresse, puis une panique ignoble, une véritable lutte entre manifestants, chacun essayant, pour fuir, de passer sur le corps du voisin. La maestra, renversée, écrasée par des hommes, s'évanouit...

Un quart d'heure après, la cavalerie avait nettoyé la place...

Un silence lugubre régnait de nouveau sur les quais déserts.

Les passagers du bateau allemand, redescendus dans la salle à manger, continuaient leur dîner interrompu. Quand l'orchestre se remit à jouer ses mélodies viennoises, ce fut comme une explosion de gaîté après l'alerte récente. L'animation du paquebot, un instant suspendue, reprenait plus intense. Des petites filles, leurs nattes sur le dos, se poursuivaient, en criant, le long des passerelles...

Et, dans le flamboiement de ses soleils électriques, le monstrueux navire tout étincelant de dorures, tout bruyant de rires et de musiques, le *Kaiser-Wilhelm* réfléchissait sur les eaux mornes du bassin abandonné, sa silhouette triomphale.

VI

A l'Hôtel-Dieu, dans le vestibule qui précède la salle des blessés, quatre brancards recouverts de leurs tendelets de coutil venaient d'être déposés par des infirmiers escortés d'agents de police.

La porte du vestiaire était ouverte sur le vestibule. A l'intérieur de la pièce exiguë, l'interne de garde et la surveillante causaient affaires de service, tout en lançant des regards distraits du côté des brancards :

— C'est étonnant ! — plaisanta l'interne. — Pour un dimanche, les clients sont rares ! Il faut croire que les ivrognes et les nervis se sont mis en grève, comme les autres !...

— Patientez ! — dit la femme, en riant, — vous ne perdrez pas pour attendre !...

Ils attendirent encore quelques instants. Cependant, l'horloge suspendue au-dessus du bureau de la surveillante sonna dix heures et demie. Il n'arrivait plus de brancards. Alors l'interne, en baillant, se décida à se lever de sa chaise.

Il était en manches de chemise et il s'épongeait le front avec le coin de son tablier, car la chaleur était suffocante.

Les brancards gisaient sur le dallage comme des cercueils à l'abandon. Rien ne bougeait sous les toiles des tendelets. On ne percevait même pas le souffle des respirations.

A l'apparition de l'étudiant, les agents avaient pris une attitude militaire, — et ils le considérèrent placidement, tandis qu'il soulevait la courtine de la première couchette.

Un adolescent, presque un gamin, y était étendu. De longs cils blonds formaient une petite ombre sur sa joue brûlante et moite de sueur. Vêtu d'une simple chemise, son corps mince et robuste n'accusait aucune blessure apparente. L'enfant semblait dormir.

— Ouvre tes yeux ! — commanda rudement l'interne.

Entre les paupières décloses, il montra deux prunelles dures comme des billes d'agate, qui lui donnaient l'air d'un jeune chat sauvage.

— Qu'est-ce que tu as ?...

— Un coup de couteau !... là !... à la cuisse !...

L'interne retroussa lestement la chemise. Les prunelles d'agate épiaient ses moindres mouvements avec une expression d'angoisse et de défiance.

— Qui est-ce qui t'a fait ça ?...

— J'sais pas !... C'est en jouant !... Un camarade !...

— Et comment est-ce qu'il s'appelle, ton camarade ?...

— J'sais pas !... Je l'ai pas vu !...

— D'où es-tu ?

Fermant les yeux, avec une feinte lassitude, l'enfant murmura :

— Du Rouet !

— Ah ! un sale quartier ! Ce n'est pas surprenant !

Et l'interne, haussant les épaules, s adressait à la surveillante :

— Ils sont admirables, ces gaillards-là !... Du plus grand au plus petit, ils se feraient hacher en morceaux plutôt que de dénoncer un des leurs !

Tout en parlant, il examinait le blessé qui occupait le second brancard, — un beau garçon brun, le visage coloré, l'épiderme épais et luisant, à la façon des gens de mer. Plongé dans le coma, il ne remuait point.

— Et celui-ci ?

— Un coup de couteau dans le ventre ! — s'empressa de répondre un des agents.

— Toujours la même chose ! — bougonna l'interne, dont les mains palpèrent sous la vareuse de l'individu.

— Allons ! ça ne sera pas grave !

Il essuya après une serviette ses doigts barbouillés de sang, et il continua sa visite.

— Celui-ci aussi a reçu un coup de couteau dans le ventre ! — dit l'agent, en désignant un autre brancard, — il n'en mène pas large, vous verrez !...

On dégagea complètement la couchette où Emmanuel était recroquevillé, les genoux remontés très haut, comme s'il s'efforçait instinctivement de retenir le poids de ses entrailles. Inerte, le visage livide, les paupières bleuies, ses longues moustaches tombantes, il offrait déjà tous les stigmates d'un cadavre.

Pendant que l'interne mettait à nu la blessure, l'agent de police fournissait des explications : c'était une victime des grévistes ! Quand on l'avait ramassé au bout du môle, en face de la place d'Afrique, il était mourant. Déjà, au commissariat, on avait cru qu'il passait !...

Le carabin, qui n'écoutait pas, secoua la tête, en ébauchant une grimace significative :

— Fichu ! Il n'en a pas pour longtemps !...

Et, consultant du regard la surveillante, il interrogea :

— Je me demande si c'est la peine de le coucher ?...

— Si, si ! Couchons-le tout de même ! — dit la surveillante, par peur d'engager sa responsabilité.

Comme l'interne s'avançait vers le quatrième brancard, l'agent de police dit encore :

— Celui-là, c'est son camarade !... En tout cas, on les a trouvés ensemble !... Il a reçu une balle un peu au-dessous du cœur !... Même qu'au commissariat, nous avons été obligés de le panser, tellement il perdait de sang !...

Marès, allongé sur le dos, avait gardé sa pleine connaissance. Sauf la pâleur cireuse du visage et l'éclat excessif des pupilles, il n'était pas changé. Mais il respirait difficilement et un peu d'écume rosâtre restait collée au coin de ses lèvres. La poitrine oppressée, les yeux chargés d'une détresse immense, il articula :

— Et moi, monsieur le docteur, est-ce que j'en ai pour longtemps ?...

L'interne accueillit cette question comme une inconvenance :

— Taisez-vous ! — répliqua-t-il sévèrement, — ne parlez pas !... Ne vous agitez pas !...

— Il a l'air nerveux ! — remarqua la surveillante.

— Et raisonneur ! — ajouta l'interne, d'un ton vexé.

Marès fixait sur lui un regard aigu, comme s'il cherchait à lui arracher le jugement qu'il taisait. Des gouttelettes de sueur humectaient la cavité de ses tempes, il avait encore pâli et il paraissait épuisé par l'effort qu'il venait de faire en parlant. Mais on devinait derrière ce

front blêmi d'agonisant une pensée toujours vivante, dont la lucidité implacable défiait la mort, et, dans ces yeux étrangement dilatés, une puissance quasi surnaturelle de vision.

Laissant retomber ses bras, avec un geste de complet détachement, l'interne s'éloigna. Le moribond avait compris. On rabattit les toiles autour de sa couchette, et, tout à coup, au balancement du brancard, il sentit qu'on le transportait dans la salle commune...

Une clarté trop crue l'offusqua. La surveillante venait de tourner le bouton des becs électriques. Mais l'éclat factice des lampes n'éclipsait point le rayonnement lunaire, qui bleuissait les lointains de la ville et du port, et qui, par les fenêtres libres, faisait irruption dans la salle. A cause de la chaleur, les portes elles-mêmes étaient ouvertes à deux battants. Des insectes bourdonnaient au plafond, autour des ampoules incandescentes...

Réveillés en sursaut, au bruit des pas et des voix, les malades rejetaient leurs couvertures, se dressaient curieusement. Quelques-uns, trompés par la vivacité de la lumière, s'imaginaient que c'était l'aube. Ce fut d'un bout à l'autre de la pièce un véritable branle-bas matinal. Un fou, un hystérique, le front bandé de linges rougeâtres, acclamait déjà le déjeuner, il glapissait :

— La soupe ! la soupe !...

Et, saisissant sur la table de nuit une petite cuiller qui trempait dans un bol de tisane, il se mis à taper en cadence contre les barreaux de son lit en chantonnant très vite :

— Voilà le fricot ! voilà le fricot !

Il se pâmait d'aise, il riait, se convulsait dans des gloussements d'une bouffonnerie macabre. La contagion gagnait les autres qui commençaient à se démener aussi. Il fallut endormir l'hystérique avec du chloroforme, pour calmer l'effervescence générale. Les ampoules s'éteignirent, le silence se rétablit tout à fait, et, sous l'éclairage spectral de la lune, les choses environnantes parurent plus sinistres.

Sur le lit où on l'avait installé, — le deuxième de la file, — Marès, l'esprit plus lucide que jamais, les prunelles fixes, regardait anxieusement...

Emmanuel, toujours inerte, reposait à côté de lui... Il l'avait presque oublié : une terreur intense précipitait le rythme de son pouls ralenti ! Les figures de blessés qu'il avait entrevus tout à l'heure, à la lumière des ˈampes, ressurgissaient, pour lui, de la pénombre douteuse. C'étaient des têtes démoniaques, qui se confondaient dans sa mémoire avec celles des émeutiers, ses bourreaux : toutes les horreurs de la chair meurtrie ou décomposée !... Un scrofuleux, dont les traits s'effaçaient et sombraient sous un bouillonnement de pustules ! Un vitriolé, dont le

visage n'était qu'une plaie rouge, qui n'avait plus d'yeux ni de narines, plus de lèvres pour cacher ses gencives et ses dents !... Maintenant, à cinq pas de lui, sur le lit d'en face, un homme gesticulait, brandissant le moignon de son bras coupé, et, dans son masque blafard, les orbites se creusaient comme deux trous de ténèbres, et il avait l'apparence d'une statue de plâtre qui, subitement, se serait mise à bouger.

Le théosophe prit peur, ses mâchoires claquaient, il se persuadait qu'il était entouré de fantômes. Et, avec son goût de mystère et ses habitudes de logicien, il raisonnait contre lui-même, il justifiait les divagations de ses sens. Depuis près de mille ans qu'on mourait à cette même place où, bientôt, il allait mourir, lui aussi, des légions de larves humaines y avaient germé, comme des vers dans une riche pourriture. Des milliers d'agonies qui guettaient la sienne, y formaient une atmosphère étouffante de désespoir et de passion furieuse !...

A cette idée, il s'affola davantage, il se retourna vers Emmanuel, comme pour chercher du secours auprès de lui :

— Frère !... Je t'en supplie, donne-moi ta main !

Le blessé restant immobile, il reprit plus haut :

— Dis, frère ?... M'entends-tu encore ?...

Au son de la voix connue, le mourant tressaillit enfin, balbutia des mots inintelligibles, puis, brusquement, il gémit :

— Marguerite ! Marguerite !... Je veux la voir ! Appelez-la !... Tout de suite, tout de suite !...

La surveillante accourut au bruit. Elle gourmanda Marès, qui s'était levé à demi :

— On vous a recommandé de vous taire et de vous tenir tranquille, vous, le numéro deux !

Mais Emmanuel ne cessait de gémir :

— Je veux la voir ! je veux la voir !

— Qui veut-il voir ? — demanda l'infirmière à Marès.

Celui-ci prononça péniblement :

— Sa sœur !... Il n'a plus qu'elle au monde !...

L'interne était arrivé derrière la surveillante. Tous deux discutèrent : le règlement autorisait l'entrée des parents, même en pleine nuit, si le malade se trouvait à toute extrémité !...

— Il paraît que c'est sa sœur ! — répéta l'infirmière.

— Allons ! faites venir cette femme ! — dit l'interne, très ennuyé du dérangement.

Marès eut beaucoup de peine à donner l'adresse de la maestra. Des suffocations spasmodiques le faisaient râler par intermittence.

De nouveau, des baves sanguinolentes affluèrent à sa bouche, et il s'affaissa comme anéanti par une syncope. Emmanuel était retombé dans sa torpeur de fièvre...

Un temps assez long s'écoula... Puis, peu à peu, Marès se sentit renaître à la vie consciente.

Maintenant, le vaste dortoir était paisible. Par intervalles, des plaintes sourdes s'élevaient, ou de petits cris inarticulés, échappés à des malades qui rêvaient. Surpris par ce calme, ébloui par les grandes surfaces blanches des murailles qui luisaient comme du marbre, le théosophe essaya de se soulever sur ses coudes. Il regarda droit devant lui, et, durant une minute, les yeux élargis de stupeur, il se crut encore une fois le jouet d'une hallucination : un spectacle d'une magnificence chimérique s'inscrivait dans les hautes baies des fenêtres et les arcades de la loggia extérieure.

Elancée vers le ciel comme une rose d'or colossale, l'image de Notre-Dame se dressait au faîte du Campanile. Sur le fond miraculeusement pur du ciel nocturne, le phare mystique découpait sa silhouette lumineuse. La lune épanouie flottait dans l'air embrasé par tous les feux de la canicule.. De cette hauteur de l'Hôtel-Dieu, on n'apercevait pas les eaux du Port étalées au pied de la colline sainte. Seules, émergeaient les vergues des navires à l'ancre, et les petites flammes jaunes des lanternes suspendues à la pointe des mâts scintillaient comme des lueurs de cierges. Fourmillantes, innombrables, d'autres lueurs serpentaient, s'entrecroisaient sur les pentes rocheuses du sanctuaire.

Çà et là, couronnée d'une aigrette de clartés, pareille au support d'un fabuleux candélabre, surgissait une cheminée d'usine. Quelques vitres, encore éclairées, brillaient doucement... Et, sous ce réseau de lumières vacillantes, toute la colline s'étageait comme un gigantesque reposoir, où, parmi les durs métaux des vases sacrés et les buissons ardents des cierges votifs, trônaient la Vierge d'or et l'Enfant divin, qui tendait, vers la souffrance des misérables, ses deux mains bénissantes...

L'espace était si limpide que la perspective s'abolissait et que tous les détails de la vision fantastique semblaient fixés sur le même plan. Avec les délices de cette nuit d'été, une paix auguste se répandait par les fenêtres ouvertes de la lugubre salle. Le Ciel venait visiter la terre. Du haut de son piédestal, la Vierge secourable se penchait sur les lits d'agonie. Elle était là, tout près ! Elle allait paraître, elle s'avançait, en assomption, dans les champs diaphanes de l'éther !...

Des anneaux métalliques grincèrent le long d'une tringle de fer. Marès frissonna. Il inclina son cou obliquement sur l'oreiller, pour diriger son regard vers la porte d'entrée. Le rideau de toile bise qui palpitait dans l'embrasure s'écarta, et il vit s'approcher deux ombres qui marchaient à pas muets sur les dalles miroitantes. Celle qui venait un peu en arrière était une femme en

deuil. Une mantille de tulle noir emprisonnait ses cheveux, mais quand elle passait dans le clair de lune, ses cheveux resplendissaient comme une vapeur d'or. Marès reconnut la maestra...

Elle frôla de sa robe les couvertures du lit. L'infirmière qui la précédait, toucha l'épaule d'Emmanuel, en l'avertissant :

— Voici votre sœur !

Il persistait dans son immobilité, ne répondit pas. Alors, la surveillante ayant tiré de sa poche, un flacon d'éther, le lui fit respirer un instant, et elle réitéra son appel :

— Entendez-vous ?... C'est votre sœur !

— Ma sœur ?...

Sa voix, lointaine et voilée, était méconnaissable. Il ébranla son buste, faiblement, érigea sa nuque, et, tout à coup, avec l'accent d'une joie délirante :

— Oh !... Madame Marguerite !... C'est vous !... Vous êtes venue !...

Il était éperdu de reconnaissance, comme si Marguerite l'eût comblé par une telle faveur. Puis, aussitôt, sur un ton de reproche, où tremblait une tendresse timide :

— Trop tard !... c'est fini !

Une douleur si profonde, si déchirante s'exhalait dans ces paroles, que Marguerite en eut le cœur brisé. Elle comprit tout ce qu'il avait souffert pour elle, combien il l'avait aimée, et que jamais personne ne l'aimerait d'une ado-

ration pareille !... Et voici qu'il allait mourir pour l'amour d'elle, sans un mouvement d'orgueil, sans un murmure de révolte, — simplement, bonnement !... Oui ! il avait fait cela, lui, l'ignorant qu'on bafouait, l'homme de peine, la bête de labeur, le pauvre charbonnier !...

Elle ne put retenir les sanglots qui gonflaient sa poitrine, et, dans un débordement de passion et de reconnaissance, elle se pencha sur lui, effleura son front d'un baiser, en pressant sa main.

Le misérable étreignait la main de Marguerite et il l'appuyait extatiquement contre ses lèvres.

Sa respiration devenait plus lente, plus saccadée.

Marguerite, debout, comme enchaînée par l'étreinte glacée du moribond, pleurait en silence... Soudain, il redressa sa tête, et, les yeux noyés de larmes, il proféra dans un effort suprême :

— Mon frère !... Bethléem !... Ecrivez-lui !

Puis il s'affaissa pour ne plus se relever. Ses doigts rigides lâchèrent les doigts de Marguerite.

— C'est la fin ! — dit la surveillante, — voilà ses yeux qui se renversent !... Il faut vous en aller, madame !...

— Non ! je resterai jusqu'au bout ! Je ne l'abandonnerai pas !... Je veux prier pour lui !

Et la maestra ébaucha un signe de croix. Marès, de son lit, écoutait le dialogue funèbre :

— Ne priez pas ! — dit-il, d'une voix basse,

défaillante, — il n'en a pas besoin : il est meilleur que nous !... Je vous l'assure, il verra Dieu !

Mais la surveillante s'impatientait :

— Retirez-vous, madame !... Vous les fatiguez tous les deux !... D'ailleurs le règlement interdit...

Elle la chassait presque. La jeune femme, comme frappée d'un coup plus rude que les autres, s'écroula sur le tapis. Agenouillée, elle baisa la main pendante d'Emmanuel, puis, brusquement, ayant pris sa résolution, elle s'en alla, secouée d'un sanglot inextinguible.

Inquiets de cette agitation insolite, les malades s'interrogeaient d'un lit à l'autre. Le vitriolé s'était mis sur son séant, et, troublé par les pleurs de Marguerite, — les trous vides de ses yeux béants dans le noir, — il se demandait quelle torture pire que les siennes faisait crier une âme, et il cherchait à voir cette grande souffrance qui traversait la maison de la mort...

Il était trois heures du matin. Emmanuel entrait en agonie. Marès succombait à une prostration qui engourdissait progressivement son cerveau.

Déjà, l'aurore s'annonçait. La lune était descendue derrière l'horizon. Dans le cintre des fenêtres et des hautes arcades de la loggia, la colline de Notre-Dame de la Garde se découpait en une masse noirâtre sur le fond gris du ciel. A peine si l'on distinguait, au sommet du Cam-

panile, l'éclair vermeil de la statue d'or. Des brumes chaudes montaient au-dessus des eaux stagnantes du Port. Suivant les lignes parallèles des rues et des boulevards, les files des réverbères commençaient à pâlir... En bas, le long des quais, sur les pavés sonores, roulaient les chariots écrasants. Des claquements de fouets crépitaient en salves prolongées. Après la trève si courte de la nuit, la vie douloureuse et superbe renaissait.

Un courant d'air salin pénétra dans la salle des blessés, dissipant les miasmes, les puanteurs de phénol et d'iodoforme. Ranimé par la fraîcheur matinale, Marès sursauta, ouvrit les yeux. Il poussa un long soupir, puis un cri strident :

— Délivrance !... Dieu vivant !...

Sa bouche ne se referma point. La blancheur mate de sa peau se confondit avec celle des draps, ses narines se pincèrent. Une hémorragie intérieure pompait tout le sang de ses veines... Quand l'interne l'ausculta, son cœur avait cessé de battre.

Une heure plus tard, au lever du soleil, Emmanuel expirait.

VII

IL faisait grand jour. Le premier angélus allait sonner au Campanile de la Major. Enveloppée dans sa mantille de tulle noire, Marguerite stationnait devant la grille de la cathédrale, attendant que le sacristain ouvrît les portes. Elle était si lasse qu'elle finit par s'asseoir sur le parapet de la terrasse qui domine le Port. Cependant, elle n'avait pas envie de dormir. Les nerfs surexcités, encore toute frémissante de la scène tragique à laquelle elle venait d'assister, elle éprouvait, malgré sa fatigue, un continuel besoin d'agitation.

D'abord, au sortir de l'Hôtel-Dieu, elle avait couru à la maison, sans bien savoir ce qu'elle faisait, et, là, elle retrouva Cosmo qui dormait toujours d'un sommeil accablé. Echappé aux émeutiers, grâce au dévouement d'Emmanuel, recueilli sur une chaloupe du navire allemand, le mineur avait pu rejoindre son logis sans être

inquiété. Mais, sous le coup des angoisses de cette nuit, il était tombé, à peine couché, dans une prostration telle qu'il n'entendit même pas sortir Marguerite.

A la vue de cet homme qui avait causé la mort de son ami, qui même, une autre fois, avait tenté de le tuer, une révolte la souleva. Elle voyait presque en lui un meurtrier, elle le regardait avec dégoût, l'esprit obsédé par les pires tentations : s'enfuir tout de suite, quitter cette brute qui l'avait si cruellement abandonnée autrefois !... Alors, éperdue, doutant d'elle-même, la pensée encore pleine des paroles si douces et si poignantes du moribond, elle s'était évadée de sa chambre, cherchant un secours surnaturel. Instinctivement, elle avait pris le chemin de la cathédrale. Et voici qu'elle était là, sur cette terrasse, les joues brûlantes de fièvre dans la fraîcheur du matin, attendant que l'asile sacré s'ouvrît à sa détresse.

L'adieu suprême d'Emmanuel résonnait toujours à ses oreilles. C'était en elle un déchirement si profond qu'elle se retenait pour ne pas crier. Elle n'aurait jamais cru qu'elle l'aimait autant ! Et en même temps, elle s'accusait elle-même, car — la chose était trop sûre — c'était elle qui l'avait poussé à la mort ! Elle avait fait pis peut-être ! Elle l'avait désespéré, elle avait été injuste et dure pour lui!... Fléchissant sous le remords, elle maudissait ses scrupules, sa

réserve coupable, et, avec une ferveur insensée, elle s'épuisait à évoquer la chère image du mort, comme si, à force d'amour, elle pouvait lui rendre un peu de cette vie qu'elle lui avait ôtée !... Puis, tout se troublait dans son cerveau. A ces sursauts d'exaltation, à ces paroxysmes douloureux, succédaient des minutes de stupeur et d'inconscience totale. Hébétée, les yeux hagards, elle suivait machinalement les ondulations des vagues dans les lointains du golfe, ou les évolutions des cordiers catalans qui, déjà, sur le terre-plein d'en bas, installaient leurs chevalets et leurs dévidoirs.

Enfin, les portes des grilles tournèrent sur leurs gonds. Elle se précipita vers le parvis. Mais, aussitôt, elle modéra son élan, surveilla ses gestes, craignant d'exciter des soupçons, de scandaliser les rares passants par l'étalage de sa douleur. Timidement, comme une voleuse, elle se glissa dans l'ombre du porche, s'arrêta près du bénitier ; et, quand elle se fut convaincue que la cathédrale était encore vide, tout à coup, elle marcha par grandes enjambées vers une place qu'elle connaissait bien, la place où elle était venue si souvent, à ses heures de défaillance, chercher le réconfort et l'apaisement.

C'était au croisement du transept, sous la dernière arcade de la grande nef. Il y avait là une croix, abritée sous un tendelet de soie violette, comme dans les églises d'Italie. Un Crucifié de

grandeur naturelle, la chair livide et saignante, y pendait de tout le poids de ses membres roidis.

Marguerite s'abattit sur ses genoux, se prosterna le front contre terre devant la Victime. Puis, avec l'emportement de l'adoration, elle appuya ses lèvres sur le sabot d'argent qui recouvrait le pied transpercé, et, au contact du métal frigide, elle frissonna, comme tout à l'heure, lorsqu'elle avait baisé la main glacée du mourant. Instantanément, des larmes de passion jaillirent de ses paupières. Reprise d'un sanglot inextinguible, elle se mit à pleurer. Elle pleura à plein cœur, elle s'enivra de pleurer. Incapable de prier, de trouver des paroles, elle offrait ses larmes comme unique prière, comme témoignage de repentir et d'expiation.

Par moment, elle sanglotait plus fort. Sa plainte inarticulée éveillait des échos dans le grand vaisseau désert de la basilique. Soudain elle tressaillit, en s'entendant elle-même. Elle eut honte de s'abandonner ainsi !... Comment oserait-elle, dans cet état, se présenter à la confession ? Le Juge infaillible, qui scrute les consciences, allait la repousser avec son secret abominable !... A cette pensée, elle s'humilia démesurément, elle s'abîma dans la contrition. Ses yeux se séchèrent, le halètement de sa poitrine se calma. Ses prunelles fixes s'attachaient ardemment au Crucifié. Dans ce cadavre inerte,

elle cherchait le bon Christ qui pardonne, le fidèle compagnon de toutes les souffrances. Ses lèvres ne remuaient point, elle était incapable encore de proférer une parole. Mais tout son être s'élevait vers Lui, et, tandis que, d'un regard plein d'horreur et de componction, elle parcourait les stigmates du Corps martyrisé, un dialogue muet s'échangeait de son cœur au Sien. La tête meurtrie d'épines lui disait :

— Pauvre femme, tu vois les plaies de ma Chair, et tu t'épouvantes ! Que serait-ce si tu voyais celles de mon Cœur ?... Ah ! tu ne peux pas savoir !...

La misérable s'humiliait davantage :

— Seigneur, je suis faible ! Ce n'est pas ma faute, si ma douleur est plus forte que toute ma volonté !

Mais la Bouche qui console reprenait doucement :

— Tu te crois donc bien malheureuse ? Prends garde ! C'est un piège de ton orgueil, de penser que nulle souffrance n'égale la tienne ! Il faut tout accepter ! Ce ne sera pas si difficile, va ! Les douleurs des hommes sont peu de chose. Cela s'use si vite !... Sois raisonnable ! Résigne-toi ! Accepte les pires choses : la solitude de ton cœur, le travail sans joie, l'ingratitude de ton mari, de tes enfants ! Il faut que tu peines pour eux ! ... Allons ! lève-toi ! je te donnerai la force !...

Marguerite ne voyait plus la tête meurtrie

d'épines. Recueillie en elle-même, elle écoutait la voix intérieure. Mais elle sentait bien que c'était un autre qui parlait. Son cœur protestait toujours et souffrait mille morts... Ah ! il serait long à guérir !...

Cependant, des clochettes tintaient, annonçant les messes de l'aube. Elle se retourna. D'autres misérables étaient là, derrière elle, agenouillées sur les dalles, attendant qu'elle leur laissât la place. C'étaient des femmes d'ouvriers et de marins, des vieilles toutes ridées, des jeunes filles qui étaient entrées, leur panier à la main, en se rendant à l'usine ! Comme elle, ces pauvres créatures venaient faire provision de courage pour la journée, ou, tout simplement, goûter pendant quelques minutes la paix de ce refuge splendide, avant de se replonger dans les laideurs coutumières, les promiscuités du logis et de l'atelier !

Marguerite sentit qu'elle était indiscrète, qu'il était temps de s'en aller. Une dernière fois, elle baisa le sabot d'argent qui recouvrait le pied transpercé du Christ, et elle se releva plus vaillante.

Mais comme elle traversait la nef, le rappel d'un petit détail bien humble l'immobilisa brusquement. Elle songea aux cent francs d'Emmanuel. Elle les avait dans sa poche, les ayant emportés à l'hôpital pour les lui rendre... Si elle employait cet argent à faire dire des messes

pour lui ?... Sans doute, le frère du mort, le religieux qui était en Palestine, ne la blâmerait pas d'avoir détourné la somme pour ce pieux usage ! Et, au même moment, elle se récita une phrase de la lettre que le frère de son ami avait écrite autrefois de Bethléem, un lendemain de Noël. Cette phrase, elle ne l'avait pas oubliée, elle ne l'oublierait jamais ! Elle était gravée au plus profond de sa mémoire ! Elle disait, cette phrase : « Pendant tout l'office de minuit, je n'ai pas cessé de penser à toi et à ton salut, mon cher Emmanuel, et, tandis que nos élèves chantaient le *Gloria in excelsis*, j'ai demandé à Notre-Seigneur qu'il t'accorde le courage de supporter sans révolte ta dure vie de labeur... »

Elle aussi, autant que le religieux, autant que l'Eglise maternelle, elle connaissait le prix d'une âme !... Oui ! elle allait faire dire des messes pour le charbonnier ! Ici, comme à Bethléem, dans cette basilique immense, dans ce palais sacré tout éclatant de marbres précieux, on prierait fraternellement pour ce pauvre ! Quelqu'un prononcerait encore son nom, il ne mourrait pas tout entier sur la terre ! Marguerite ne balança plus. Elle accosta un prêtre qui passait, lui remit l'argent, précisa ses instructions, et, à discuter ces choses pratiques, un peu de sérénité rentra en elle. Quand elle sortit du sanctuaire, elle était presque apaisée.

Au dehors, l'éclat de la lumière, la gaîté mati-

nale la choquèrent comme une insulte. De nouveau, elle retomba dans ses tristesses. Sur la place de Lenche, où se tient un marché populaire, il y avait déjà toute une foule tumultueuse, — la foule bigarrée de l'invasion italienne. Des cris, des injures, s'entre-heurtaient dans l'air. Marguerite, froissée dans toutes ses pudeurs, se répéta son ferme propos. Puis, par les ruelles boueuses aux maisons sordides et louches, elle redescendit, le cœur brisé, mais sans murmure, — vers tous ses devoirs.

FIN



COLLECTION NELSON.

Chefs-d'œuvre de la littérature.

Chaque volume contient de 250 à 550 pages.

Format commode.

Impression en caractères très lisibles sur papier de luxe.

Illustrations hors texte.

Reliure aussi solide qu'élégante.

Deux volumes par mois.

COLLECTION NELSON.

Déjà parus.

BALZAC. — **La Peau de Chagrin ; Le Curé de Tours ; Le colonel Chabert.** Introduction par Henri Mazel.

GÉNÉRAL Cte PHILIPPE DE SÉGUR. — **La Campagne de Russie.** Introduction par le vicomte E.-M. de Vogüé (*de l'Académie française*).

S. FRANÇOIS DE SALES. — **Introduction à la Vie dévote.** Avec une Introduction par Henry Bordeaux.

ALPHONSE DAUDET. — **Lettres de mon moulin.** Introduction par Charles Sarolea.

Vte E.-M. DE VOGÜÉ (*de l'Académie française*). — **Les Morts qui parlent.** Introduction par Victor Giraud.

JEAN DE LA BRÈTE. — **Mon Oncle et mon Curé.** (149e Édition.) Introduction par Mme Félix-Faure-Goyau.

LÉON TOLSTOI. — **Anna Karénine.** Introduction par Emile Faguet (*de l'Académie française*). (Deux volumes.)

ARTHUR-LÉVY. — **Napoléon intime.** Introduction par François Coppée.

Vte G. D'AVENEL. — **Les Français de mon temps.** (8e Édition.) Introduction par Charles Sarolea.

HENRY BORDEAUX. — Les Roquevillard. Introduction par Firmin Roz.

MAURICE MAETERLINCK. — Morceaux choisis. Avec une Introduction par Mme Georgette Leblanc.

VICTOR CHERBULIEZ (*de l'Académie française*). — **Le comte Kostia.** Introduction par M. Wilmotte.

ANTHOLOGIE des Poètes lyriques français. Introduction par Charles Sarolea.

PAUL BOURGET (*de l'Académie française*). — **Le Disciple.** Introduction par T. de Wyzewa.

Pour paraître en 1911.

IVAN TOURGUÉNEFF.—Fumée.

EDMOND ABOUT. — Les Mariages de Paris. (89e Édition.) Introduction par Emile Faguet.

LOUIS BERTRAND.—L'Invasion.

ANDREW LANG. — La Pucelle de France. Traduit par le Dr Louis Boucher et E.-E. Clarke. Introduction par Mme Félix-Faure-Goyau.

CLAUDE TILLIER.—Mon Oncle Benjamin.

MÉMOIRES DE SAINT-SIMON.

N.B. — Deux volumes paraîtront simultanément le premier mercredi de chaque mois.

COLLECTION NELSON

LA CAMPAGNE DE RUSSIE. Par le général comte Philippe de Ségur. Introduction par le vicomte E.-M. de Vogüé.

GÉNÉRAL COMTE PH. DE SÉGUR.

LA destinée de certains livres célèbres est aussi bizarre que celle de certains hommes illustres. *La Campagne de Russie* de Ségur en est un mémorable exemple. La publication de l'ouvrage en 1824 fut une date littéraire. Il eut d'innombrables éditions et fut traduit dans toutes les langues. Cinquante ans plus tard, en 1873, c'est-à-dire à une époque où le nom même de Napoléon était l'objet de l'exécration des Français, le vieillard nonagénaire fit paraître ses *Mémoires* en huit volumes, en y incorporant l'œuvre de sa jeunesse. Les *Mémoires* passèrent inaperçus au milieu de l'indifférence générale.

Les générations nouvelles qui se passionnent pour tout ce qui touche à Napoléon rendront justice à l'œuvre de Ségur et la remettront à son rang qui doit être le premier. *La Campagne de Russie,* narration par un témoin oculaire, aide de camp de l'Empereur, d'une des catastrophes les plus épouvantables de l'histoire, deviendra un des classiques de la littérature napoléonienne. Tels épisodes, l'incendie de Moscou, le passage de la Bérésina, sont d'une saisissante beauté. Car cet historien est un merveilleux écrivain. Le style a toutes les

qualités que comporte le sujet, la vigueur, la concision, le nombre, le mouvement, l'ampleur. Un souffle d'épopée circule à travers les douze livres, il faudrait dire les douze chants qui divisent le récit, et de bons juges ont souscrit au jugement de Saint-René Taillandier dans son livre sur de Ségur : *La Campagne de Russie* est un des rares poèmes épiques de la littérature française.

LA PEAU DE CHAGRIN ; LE CURÉ DE TOURS ; LE COLONEL CHABERT. Par Honoré de Balzac. Introduction par Henri Mazel.

BALZAC.

Il n'y a pas de bibliothèque française contemporaine qui ne soit tenue d'honneur de se présenter au public sous le patronage de Balzac, comme il n'y a pas de bibliothèque anglaise qui ne soit obligée de se placer sous l'égide de Shakespeare. Une collection de romanciers français sans Balzac, serait comme la tragédie de Hamlet dont on aurait éliminé le personnage de Hamlet. C'est qu'aussi bien Balzac reste, malgré tous ses défauts, le maître souverain, l'ancêtre, le géant, "*le Napoléon de la littérature*," comme il se dénommait lui-même modestement, le créateur inlassable qui a mis au monde et jeté dans la circulation universelle toute une humanité grouillante et si vivante qu'elle "fait concurrence à l'état civil."

Le premier volume de Balzac que publie la "Collection Nelson" contient une trilogie de

chefs-d'œuvre qui révèlent les aspects multiples de ce génie protéiforme. *Peau de Chagrin*, c'est le grand roman philosophique dans son ampleur et toute sa puissance. *Le Curé de Tours*, c'est le roman ramassé en un vigoureux raccourci. *Le colonel Chabert*, c'est la petite nouvelle, le camée littéraire où Balzac n'a été égalé que par Maupassant. Jamais autant de richesses n'avaient été condensées en dimensions aussi réduites qu'en ce petit volume qui donne des exemplaires achevés de chacune des trois formes littéraires qu'a revêtues l'art de Balzac. Aussi cette édition mérite-t-elle de devenir le bréviaire de tous les Balzaciens.

INTRODUCTION A LA VIE DÉVOTE. **Par S. François de Sales.** Avec une Introduction par Henry Bordeaux.

S. FRANÇOIS DE SALES.

L'*Introduction à la Vie dévote* que M. Henry Bordeaux présente aux lecteurs de la "Collection Nelson," est le livre de dévotion à la fois le plus populaire et le plus littéraire de la langue française. Saint François était de son temps un grand convertisseur de huguenots, et sa piété aimable, sa charité ardente, sa méthode persuasive s'inspirant des méthodes indulgentes des jésuites, ont ramené au bercail d'innombrables hérétiques. Le saint ne trouverait plus aujourd'hui de huguenots à convertir, mais le charme de sa personnalité continue d'agir et ses livres, dont on publiait récemment à

Annecy une édition monumentale, n'ont jamais eu plus de lecteurs qu'aujourd'hui. C'est qu'après trois siècles, l'*Introduction à la Vie dévote* n'a rien perdu de sa fraîcheur et de sa grâce spirituelle. Comme du bon vieux vin, ce beau livre de piété a gagné avec l'âge en bouquet et en parfum. Comme le dit M. Doumic, "saint François parle la langue française la plus claire et la plus moderne." C'est à peine si un lecteur avisé apercevra quelques traces d'archaïsmes qui donnent au style poétique et pittoresque une saveur de plus. D'ailleurs, pas n'est besoin d'être dévot pour goûter un saint François ou un Pascal. Même pour des incroyants, l'*Introduction à la Vie dévote* pourra remplir cet office si nécessaire à notre époque tourmentée et fiévreuse d'être le parfait manuel de la vie intérieure que des lettrés placeront dans leur bibliothèque à côté du *Trésor des humbles* de Maeterlinck.

LETTRES DE MON MOULIN. Par Alphonse Daudet. Introduction par Charles Sarolea.

ALPHONSE DAUDET.

L'ART de conter est un art tout français et en France nul n'excelle dans cet art comme les Méridionaux, et parmi les Méridionaux nul conteur n'a atteint la maîtrise d'Alphonse Daudet, et parmi les œuvres de Daudet nulle n'est comparable aux *Lettres de mon moulin*. Les *Lettres de mon moulin*, c'est la Provence tout entière, son atmosphère, sa lumière, sa couleur, ses parfums,

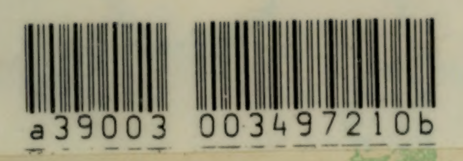
la Provence d'aujourd'hui et la Provence du bon Roi René et la Provence des Papes, le plus beau royaume que Dieu ait jamais créé, après son royaume du ciel. Les *Lettres de mon moulin*, c'est surtout l'âme provençale, l'esprit de la race, ses qualités et ses défauts, ses souvenirs et ses traditions, son imagination exubérante, sa faconde, sa gaîté pétillante et, tout à la fois, sa mesure, sa sobriété, son eurythmie classique. Ce livre si provençal, si original, si plein de couleur locale, écrit par le compatriote de Tartarin et de Mistral, est devenu le livre de tous les âges et de tous les pays, délice des enfants, régal des vieillards, livre vraiment classique et universel.

NELSON, ÉDITEURS,
61, rue des Saints-Pères, Paris.

CE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due


a39003 003497210b

CE PQ 2603
.E74I53 1911
COO BERTRAND, LO INVASION.
ACC# 1230380